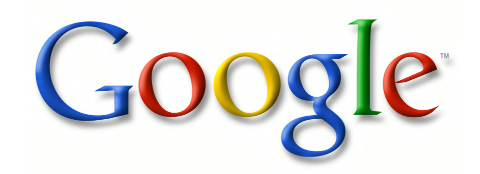



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ŒUVRES

DIVERSES

DE M. DORAT,

Ci-devant Mousquetaire.



A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXV.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. (*)

De tous les arts d'agrément, la déclamation est, sans contredit, un des plus brillans, un des plus faits pour séduire & procurer à la société des plaisirs nobles & d'utiles délassemens. Toutes les nuances des passions, toutes les délicatesses de l'esprit, &, si l'on peut le dire, toutes les fibres du cœur humain sont assujetties à cet art enchanteur que les hommes de goût adorent, & qu'estiment les philosophes. Inséparable des lettres & des sciences, il a contribué, comme elles, à consacrer le repos de ces nations prédominantes, qui se sont disputé tour-à-tour le droit d'éclairer la terre, après l'avoir ravagée. La déclamation, chez elles, faisoit partie de l'éducation; elle étoit comptée parmi ces exercices nécessaires pour développer les graces du corps,

(*) L'accueil que le public & particuliérement les gens de lettres ont fait à cet ouvrage, m'a engagé à le perfectionner autant que je l'ai pu. C'est d'après leurs conseils & leurs lumieres, que j'ai corrigé cette édition. Un poëme didactique est l'ouvrage de toute la vie. L'art dont je traite sur-tout, a mille finesses qu'on n'apperçoit que successivement; & il faut, pour les saisir toutes, qu'une longue habitude du théatre seconde les réflexions du cabinet. *Note de l'auteur.*

aſſurer la contenance, fixer le maintien, & mettre en jour les dons de la nature. Ce ſeroit mal définir un art auſſi étendu, que de le borner à la ſimple récitation théatrale. Le geſte, l'action, la marche, l'expreſſion du viſage, l'éloquence muette des mouvemens, tout l'extérieur en dépend, & lui doit cet accord majeſtueux qui donne la vie à la parole, & perfectionne les effets.

Il eut, ainſi que les autres arts, ſon enfance, ſes progrès, ſes variations, & parut ſous autant de formes qu'il y a de différences dans le caractere des peuples qui l'ont cultivé. Il eſt probable, & même prouvé par tous les témoignages des anciens, que leur déclamation étoit notée, & qu'ils l'accompagnoient d'un inſtrument. On faiſoit la muſique d'une tragédie, à peu près comme on fait aujourd'hui celle d'un opéra. Peut-on ſouffrir, dit Lucien, qu'Hercule, la maſſue à la main, couvert d'une peau de lion, & l'air formidable, vienne ſur un théatre fredonner le récit de ſes travaux? Cet uſage, il eſt vrai, ſemble bien abſurde, au premier coup-d'œil; mais il ceſſe de l'être autant, lorſqu'on veut réfléchir à la proſodie des langues grecque

& latine. La prononciation naturelle étant déjà mesurée, harmonieuse, & presque musicale, le chant de la déclamation n'avoit plus rien d'extraordinaire, & devenoit même indispensable. Lucien, qui se moque de tout, & se déclare, sans restriction contre l'emphase des acteurs de son tems, n'a pas manqué de tourner en ridicule leur maniere de s'habiller. Ils se guindoient sur une espece de chaussure appellée cothurne : non contens de ce piedestal, ils se grossissoient par le milieu du corps, afin que leur circonférence fût proportionnée à leur élévation ; de sorte que Philoctete, Agamemnon, ne se montroient aux yeux des spectateurs que bien matelassés, bien rembourrés, & avec une taille gigantesque. Tout cela paroît monstrueux, & le seroit effectivement parmi nous qui sommes emprisonnés dans nos salles de spectacles, & presque confondus avec les acteurs ; mais comment, dans une étroite enceinte, pouvons-nous rapprocher l'optique des immenses théatres de la Grece & de Rome ? Sans les précautions que l'on prenoit alors, tous les grands personnages qui figuroient dans les drames, n'auroient eu l'air que de pigmées ; la vraisemblance étoit manquée, l'il-

lusion détruite. Cette exagération prétendue, savamment combinée avec les effets de la perspective, rentroit dans l'ordre de la nature, & ne pouvoit déplaire qu'à un esprit cynique & mordant qui, n'épargnant pas des dieux même, ne se faisoit aucun scrupule de s'égayer sur des comédiens.

Ce que je ne puis comprendre, & serois presque tenté de ne pas croire, malgré la foule des autorités qui l'appuient, c'est ce bizarre partage de la déclamation entre l'acteur chantant & l'acteur gesticulant. Ce double emploi devoit distraire l'attention, diviser l'intérêt, & nuire à cet ensemble si recommandé dans les représentations théatrales. Pouvoit-on voir, sans éclater de rire, un personnage débitant de sang-froid & les bras croisés, des vers brûlans, où se peignoient tour-à-tour l'ambition, l'amour, la fureur, la haine; tandis que l'autre, obligé de se taire, se dédommageoit de son silence, par une agitation perpétuelle, des mouvemens convulsifs & des contorsions épouvantables? Sans doute, dans les endroits pathétiques, il étoit aussi chargé des sanglots & des larmes. Son immobile compaguon se voyoit dispensé de tout,

excepté de la mémoire; & la perfection de son talent consistoit, apparemment, à ne s'émouvoir de rien. Quelque respect superstitieux que l'on conserve à l'antiquité, il n'est guere possible de justifièr cette ridicule méthode. Il arrivoit souvent que le silencieux faiseur de gestes s'acquittât mal de son rôle, & que le chanteur excellât dans le sien : dès-lors on devoit huer l'un, en même tems qu'on applaudissoit l'autre. Quelle majesté pouvoit avoir un pareil spectacle ? & doit-on se figurer que les Romains, parce qu'un de leurs acteurs (*) s'enroua à leur répéter un morceau brillant d'un drame, se soient avisés de cet enfantillage qui dégrade leur théatre aux yeux de la raison ?

L'abbé Dubos discute longuement tous ces objets ; il procede par sections, & est ennuyeux par chapitres. S. Cyprien, Justin le Martyr, l'hérétique Tertullien, auteurs sacrés & profanes, il met tout à contribution pour la plus grande gloire du théatre. Ce fatras, qui contient cent pages dans ses volumineuses réflexions, est réduit

(*) Livius Andronicus, dans une de ses pieces, dont on lui fit répéter plusieurs fois quelques vers frappans.

à vingt par M. l'abbé de Condillac : l'un n'eſt qu'un ſavant ; l'autre eſt un philoſophe.

Quoi qu'il en ſoit, la déclamation étoit dans la plus grande eſtime chez les deux peuples les plus polis de l'univers. Cet orateur fameux qui, du haut de la tribune, en impoſoit au vainqueur d'Athenes, & porta ſi loin les conquêtes de l'éloquence, prenoit des leçons du comédien Andronicus. Quintilien cite ſouvent avec éloge Eſopus, célebre acteur ; & l'amitié de Cicéron pour Roſcius prouve à la fois & le talent de ce comédien, & le cas que l'on faiſoit à Rome de l'art de déclamer. Lorſqu'on vouloit déſigner la ſupériorité de quelqu'un dans un genre, on diſoit de lui que c'étoit un Roſcius. Il paroît que cet acteur réuniſſoit tous les ſuffrages ; & n'eût-il obtenu que celui de ſon illuſtre panégyriſte, c'en étoit aſſez pour le recommander à la poſtérité. Mais je ne conçois pas comment il put s'aſſervir à l'uſage dont je viens de parler, ayant ſes propres réflexions pour guides, & Cicéron pour ami. Il eſt certain au moins qu'il en ſentoit l'abus. S'il en faut croire l'orateur romain, Roſcius avoit réſolu de déclamer plus lentement, en dépit du chanteur & des flûtes, qu'il vouloit

obliger à le ſuivre. Son geſte ſe ralentiſſoit ſouvent, quoique le chant fût rapide & la meſure précipitée. Il oublioit l'accompagnement pour conſulter le ſens du rôle, puiſoit dans l'abandon de quelques parties une nouvelle force pour faire briller les autres, plaçoit dans ſon action ces ombres délicates qui en augmentent l'intérêt, & frappoit enfin ces grands coups de maîtres, toujours amenés par quelques ſacrifices. Dans cet éloge ſont compriſes les principales qualités d'un acteur; & Roſcius, quelles que fuſſent ſes idées, ne pouvoit éluder entiérement la tyrannie de la coutume & le caprice de la multitude.

J'ai cru qu'un précis de l'ancienne déclamation devoit trouver ſa place à la tête de cet ouvrage, pour ceux & celles qui, cultivant leur art ſans le connoître, ne ſe donnent point la peine d'en approfondir l'origine, & d'en ſuivre les viciſſitudes.

L'art de déclamer, parmi nous, fut long-tems informe & digne des tréteaux ſur leſquels il s'exerçoit. Ce ſont les grands écrivains qui font les grands acteurs. Jodelle voulut rétablir la tragédie & la comédie avec des chœurs, ſelon la forme

des anciens; mais ses ouvrages étoient aussi pitoyables que les histrions qui en chargeoient leur mémoire; & son nom n'a passé jusqu'à nous, que pour servir d'injure aux modernes qui lui ressemblent. Garnier ne forma point de meilleurs comédiens; & ceux qui pensionnoient le poëte Hardi, pour qu'il eût à leur fournir par an six tragédies completes, donnent à croire, par l'oubli où ils sont plongés, qu'ils avoient plus de courage pour apprendre, que de talent pour représenter. Il ne semble pas même que, du tems de Rotrou, bien supérieur à ces trois hommes, il ait paru aucune troupe supportable, & qui mérite de nous arrêter un moment.

Le siecle de Louis XIV fut pour l'Europe un faisceau de lumiere qui éclaira tous les arts, se répandit sur tous les objets, & vivifia, en quelque sorte, la masse de l'esprit humain. Le théatre sortit de son chaos. La tragédie s'éleva au plus haut degré sur les ailes de Corneille; le génie fit naître le goût, & des acteurs parurent. (*) Les deux Baron étonnerent par la perfec-

(*) Je ne m'arrêterai, dans cette légere esquisse, qu'à la déclamation tragique, comme tenant de plus près à l'art en général, s'appropriant plus particu-

tion de leur jeu : ils franchirent l'intervalle qui sépare toujours l'enfance d'un art, ses progrès & sa maturité. Le seul talent de Corneille en enfanta mille autres. C'est ainsi qu'un grand homme donne l'impulsion à son siecle, & influe sur ce qui l'environne, en versant dans les ames cette rivalité, cette émulation créatrice qui produit dans tous les genres les efforts & les succès. Il sembloit qu'il se fît alors une noble conspiration de tous les talens pour former le plus beau des siecles, sous un monarque vraiment digne du trône, par cet instinct de grandeur qui alluma bientôt l'enthousiasme des sujets.

C'est de là que la déclamation compte son premier âge, & presque ses plus beaux jours. Racine suivit ; & Champmeslé, de son tems, fut un présent dont l'amour voulut embellir la scene. L'auteur de Phedre, de Bérénice, d'Iphi-

liérement le titre de déclamation, & étant sujette à beaucoup plus de changemens. D'ailleurs, tout le monde sait que les trois spectacles se sont perfectionnés en même tems, & ont brillé du même éclat. Le mouvement une fois donné, les progrès de l'un ont entrainé ceux de l'autre. Si j'avois voulu m'appesantir sur chacun d'eux, je serois tombé dans une dissertation très-longue & très-ennuyeusement inutile.

génie, ne put résister à la séduction d'un organe touchant qui secondoit son génie, & multiplioit ses adorateurs. Il se plaisoit à perfectionner lui-même cette actrice charmante, qui trouvoit dans son cœur toutes les dispositions nécessaires pour bien profiter des leçons d'un pareil maître. Quelles leçons! depuis sur-tout qu'elles furent échauffées de ce feu que Racine savoit si bien peindre & devoit si bien sentir. Ils se couronnoient du même laurier, & avoient établi entr'eux une douce communauté de gloire & de talens, qui intéressoit le public, & sembloit assurer ses plaisirs.

Après cette agréable époque, la déclamation commença à dégénérer & à perdre de son premier lustre. Le François est trop brillant dans ses goûts pour n'être pas volage; il se refroidit bientôt sur cette noble simplicité qui avoit fait ses délices; on chercha d'autres moyens, d'autres combinaisons, & l'art fut altéré par les efforts que l'on tenta pour l'enrichir.

Beaubourg, gâté par les applaudissemens, s'abandonnoit à une fougue monotone qui éblouit d'abord, & dut plaire à des spectateurs dont le goût émoussé demandoit qu'on le réveillât, à

quelque prix que ce fût, & qu'on l'arrachât par de fortes secousses à l'ennui & aux langueurs de l'habitude. Cet acteur, d'après les notions que j'en ai pu recueillir, jouoit tout du même ton, & avec le même emportement; nulle transition, nul repos, nulle intelligence des contrastes : son jeu étoit tout d'une piece, & n'est échappé au mépris que par une chaleur désordonnée, qui mêloit confusément quelques beautés à d'horribles défauts.

Mademoiselle Duclos, de son côté, introduisoit dans la déclamation une espece de musique & de chant, qui en faisoit un langage à part, & en détruisoit tout le charme. Elle déclamoit par octave, & l'on auroit pu noter ses inflexions. On voulut bien attribuer à son génie une nouveauté qu'on ne devoit qu'à son organe; & le troupeau des admirateurs la plaça bientôt sur le trône de Melpomene. Elle eut pourtant des avantages réels, qui lui font pardonner ses succès. Ses larmes étoient belles, sa douleur touchante, sa figure vraiment tragique : elle pleuroit à tort & à travers; mais enfin elle pleuroit, & c'en étoit assez pour émouvoir le spectateur, qui excuse tout en faveur de l'ame, premiere

& rare qualité, sans laquelle toutes les autres n'obtiennent que des succès passagers.

Tel étoit l'état de notre déclamation, lorsqu'une actrice inimitable vint lui rendre ses premiers traits, & la ramener à la pureté de son origine. Les lettres furent à la fois éclairées par deux phénomenes, le Couvreur & M. de Voltaire. Quels beaux jours cette double aurore promettoit à la nation ! Elle ne fut pas trompée dans ses espérances. Les ouvrages de l'un trouverent toujours dans l'autre une interprete intelligente & digne du génie brillant qui l'associoit à l'éclat de ses travaux. Elle avoit l'organe voilé, mais intéressant, la taille peu avantageuse, mais noble & facile, sur-tout une de ces physionomies qui parlent à l'ame, & s'embellissent par l'expression du sentiment. Jamais de si beaux yeux ne s'ouvrirent pour répandre des pleurs. La muse tragique y respiroit toute entiere. On retrouvoit dans son jeu la sagesse de Baron & la chaleur de mademoiselle Duclos. C'étoit le comble de l'art ; c'étoit plutôt le chef-d'œuvre de la nature. L'auteur d'Alzire & de la Henriade fut toujours son admirateur & son ami ; & lorsqu'il lui eut fermé les yeux, il jeta

des fleurs ſur ſa tombe, lui paya le tribut de ſes larmes, & la vengea, autant qu'il fut en lui, de l'outrage de la nation & des fureurs du préjugé. Pour moi, lorſque mes regards ſe repoſent quelque tems ſur les traits de mademoiſelle le Couvreur, que nous a tranſmis le pinceau de mademoiſelle Coypel, dans l'attitude de Cornélie tenant l'urne de Pompée; je ne puis me défendre de l'attendriſſement involontaire, que fait naître en moi l'image d'un grand talent qui n'eſt plus, & d'une indignation ſecrete, trop bien juſtifiée par notre ingratitude.

C'eſt à cette illuſtre actrice qu'eſt dû l'honneur d'avoir enfin fixé le vrai genre de la déclamation, & déterminé le goût du public juſqu'alors flottant, inquiet & amoureux des nouveautés. Dufreſne, meſdemoiſelles de Seine & Balicourt marcherent ſur des traces encore récentes, & furent dignes de leur modele. Le théatre, depuis, a toujours été rempli par des ſujets diſtingués dans des genres différens, & ne laiſſe le droit de ſe plaindre qu'à ces hommes difficiles, cenſeurs éternels du préſent, & qui ne louent que ce qu'ils ont perdu.

Si l'art de déclamer aujourd'hui paroît un peu

s'éloigner des vrais moyens & négliger les grands effets, en récompense il a beaucoup acquis du côté du raisonnement. Cet esprit philosophique, qui, comme une seve nouvelle, a circulé dans toutes les branches de la littérature, est venu soumettre à sa justesse le délire brûlant de l'ancienne déclamation. Plus ingénieuse & moins libre, moins vigoureuse & plus parée, elle mesure la carriere où elle s'élançoit autrefois : elle nous rend en graces les transports que nous regrettons, & nous offre des tableaux d'un dessin plus correct, d'un coloris plus sage, si l'on peut le dire, & d'une ordonnance plus réfléchie. Monsieur le Kain & mademoiselle Dumesnil sont les seuls qui connoissent encore ces écarts, cette fougue impétueuse & cet involontaire oubli de soi-même, qui enleve au spectateur le tems de l'examen, & au critique le froid compas de l'analyse. Plusieurs de nos acteurs se félicitent d'avoir introduit dans leur jeu ce qu'ils appellent des tons de vérité. Ces sortes de tons, tout-à-fait disparates avec ceux qui précedent & qui suivent, m'ont quelquefois paru trop brusques, trop saillans, & tombent presque toujours dans ce familier qu'il faut éviter avec autant de soin que

l'emphase & le giganteſque. D'ailleurs, ces paſſages une fois ſaiſis, dégénerent en refrains monotones, que le public attend & que l'acteur ne manque jamais ; ce qui prouve qu'ils ſont les fruits de la combinaiſon, & ne partent point de l'ame, unique ſource des tons de vérité, ces éclairs du moment, que ſouvent on ne retrouve plus, & qu'il ne faut jamais chercher.

Un autre inconvénient de nos repréſentations théatrales, c'eſt le défaut d'enſemble & d'unité. Un perſonnage qui mettra dans ſon débit, de la légéreté & même de la précipitation, rencontre un interlocuteur, dont l'organe lourd, traînant & pareſſeux, peſe ſur chaque ſyllabe, & retarde la célérité du dialogue. Ces différens ſyſtêmes deviennent choquans & pénibles pour les ſpectateurs. Je ne prétends pas fondre toutes les manieres en une, commander aux organes, & nous priver de cette variété heureuſe que la nature a miſe dans les talens : mais je voudrois (& cela, je crois, n'eſt pas impoſſible) je voudrois, dis-je, qu'on admît une eſpece de ton fondamental, par lequel on pût régler, pour ainſi dire, tout le mouvement de la repréſentation, & remédier à cette bigarrure inſupportable, qui ſe reproduit

de scene en scene, & se fait trop sentir aux oreilles délicates, pour ne pas être un véritable défaut.

A cela près, notre déclamation a conservé des traits précieux, que les connoisseurs ne laissent point échapper. Le costume, quoique loin encore de la perfection, n'est plus aussi négligé qu'il l'étoit. Une Sarmate ne vient plus sur la scene faire l'amour en grand panier. Tous les héros de Rome ne paroissent plus en gants blancs, & avec des coëffures à la françoise. Mademoiselle Clairon est la premiere qui ait senti le ridicule de ces mascarades tragiques; éclairée sur l'abus, elle a tout fait pour le détruire. Cette actrice a su joindre à son talent cette philosophie qui en étend la sphere, lui ouvre des sources nouvelles, & soumet à la réflexion ce qui n'est bien souvent que l'effet du mécanisme. Ornement de la scene françoise, elle en fut aussi la bienfaitrice, & mérite cet éloge que l'on doit à tous ceux qui ont le courage d'instruire ou d'amuser une nation trop sujette à briser en un jour l'idole de vingt années.

Mademoiselle Clairon a certainement ennobli son art, autant qu'il lui a été possible, chez un

un peuple qui, en accordant la gloire, défend de prétendre à l'honneur, & flétrit, par habitude, cette portion utile de citoyens, auxquels il femble avoir confié la garde de fes chefs-d'œuvres & le dépôt de fes plaifirs. " Je me fuis „ toujours étonné, m'écrivoit M. de Voltaire, „ qu'un art qui paroît fi naturel, fût fi difficile. Il y a, ce me femble, dans Paris beaucoup plus de jeunes gens capables de faire „ des tragédies dignes d'être jouées, qu'il n'y a „ d'acteurs pour les jouer. J'en cherche la raifon, & je ne fais fi elle n'eft pas dans la ridicule infamie que des Welches ont attachée à „ réciter ce qu'il eft glorieux de faire. Cette contradiction welche doit révolter tous les vrais „ François. Cette vérité me femble mériter que „ vous la faffiez valoir dans une nouvelle édition de votre poëme. „

Rien n'eft plus jufte fans doute que la réflexion de M. de Voltaire; mais ce dont il fe plaint, eft un mal fans remede. Ces maudits Welches font incurables apparemment, puifqu'il n'a pu les guérir. Nous acquérons volontiers, mais nous ne voulons rien perdre, pas même un préjugé. Le pli d'une nation ne s'ef-

face plus, quand il eſt une fois fortifié par le tems. Il en eſt de certains vices dans la morale, comme de ces humeurs vieillies dans le corps humain; tout ce qu'on peut, eſt de ne les point aigrir, il n'y a point d'eſpérance de les déraciner. La flétriſſure que l'on attache à l'état de comédien, a peut-être un de ſes principes dans notre amour-propre même. Peut-être ne voulons-nous pas que des gens qui ont, quand ils font bien leur métier, trois ou quatre heures de gloire par jour, aient encore cette conſidération habituelle & avouée, dont jouiſſent les autres citoyens.

Quoi qu'il en ſoit, cet état a trouvé grace auprès de tous les bons eſprits. Jamais le talent de jouer la comédie n'a été plus accueilli, ni plus répandu. Il devient l'amuſement de nos plus brillantes ſociétés. Elles ont, preſque toutes, leur théatre & leurs acteurs; nos femmes ont quitté leurs navettes & leurs tambours, pour feuilleter de jolis rôles; & nos jeunes gens, copiſtes fideles de ces dames, ſont moins bons cochers, mais bien meilleurs comédiens.

De tout ce qu'un monde frivole invente, depuis quelque tems, pour diverſifier ſon ennui

& son oisiveté pénible, cette fantaisie est celle où l'ame & l'esprit trouvent le mieux leur compte. Ce sont, au moins, quelques idées qui entrent dans des têtes où rien n'entroit auparavant. Dans la foule des comédiens de société, il s'en trouve de très-bons, & qui ont, par-dessus les acteurs de profession, cette aisance, cette liberté, & cette longue habitude de prendre dans les cercles où ils vivent, toutes sortes de masques différens. Un autre avantage de ce goût moderne, c'est la rivalité nouvelle qu'il établit parmi les femmes : de là mille jalousies, l'acharnement d'une troupe contre une autre, de petites haines délicieuses qui animent les soupers, les toilettes, charment le désœuvrement, remplissent les intermédiaires de la galanterie, & rendent le commerce plus piquant, plus doux, plus enchanteur que jamais.

J'ai cru cet instant favorable pour recueillir mes idées sur l'art dont il s'agit, les réduire en corps de préceptes, & y joindre le prestige de la versification. D'ailleurs, les ouvrages didactiques sont peu communs parmi nous ; & c'est, pour moi, une raison de plus de hasarder celui-ci.

Voudra-t-on me permettre quelques réflexions ſur ce genre qui a ſes richeſſes & ſes difficultés? Virgile, dans ſes Géorgiques, nous en a donné le premier modele : il n'a point dédaigné d'enlacer quelques fleurs des champs au laurier de l'Enéïde. L'art poétique d'Horace étincele de beautés, & reſpire cette négligence heureuſe, qui caractériſe les jeux du grand homme. Celui de Boileau, ce législateur de la poéſie françoiſe, eſt plus ſage, plus méthodique, plus travaillé ; c'eſt le déſeſpoir des verſificateurs. Mais qu'il eſt loin encore, avec tous ces avantages, du génie brillant & facile qu'il voudroit imiter ! L'un inſtruit en ſe jouant ; c'eſt un philoſophe aimable qui fait badiner enſemble les graces & la raiſon : l'autre, dès ſon début, affiche la ſévérité. Le poëte latin a la gaîté d'un homme du monde ; le françois, l'humeur d'un Ariſtarque vieilli dans l'ombre du cabinet ; il vous traîne au but où l'autre vous conduit, & dégoûteroit preſque d'un art dont il donne les meilleures leçons. Les eſſais de Pope ſur l'homme & ſur la critique ont toute la chaleur du genre. La fougue du génie anglois s'y renferme dans les bornes du goût.

M. l'abbé d'Olivet mit au jour, il y a plusieurs années, une collection de petits poëmes latins, dans le genre dont nous parlons, pleins de poésie & de fictions agréables. Il feroit à souhaiter qu'une plume élégante en traduisît quelques-uns, tels que *l'origine de l'aimant*, *le geste*, *la musique*, *le mariage des fleurs*, *la peinture*, ce poëme charmant de M. l'abbé de Marsy. C'est la peinture elle-même qui lui a prêté la palette où il a broyé de si riantes couleurs; toutes les épines de l'art disparoissent; & s'il ne conduit pas par degrés la main du peintre, au moins accélere-t-il ses progrès, en embrasant son imagination. Dufresnoy entre plus avant dans les mysteres de l'art; M. Wattelet, après eux, en a recueilli tous les principes. L'ouvrage de ce dernier est profond, bien distribué, rempli de connoissances; on admire à chaque pas la difficulté vaincue. Enfin M. Lemierre vient de prouver qu'on peut rajeunir une matiere déjà traitée. Son poëme est plein de vers brillans, de préceptes écrits avec précision: il se fait distinguer sur-tout par une maniere hardie & originale, qui étonne le goût timide des gens du monde, mais qui plaira toujours aux connoisseurs.

Tous les ſujets que je viens de citer ſont ſans doute bien choiſis : celui de la déclamation nous manquoit ; & le public n'aura à ſe plaindre que de l'exécution. La nature commence un acteur ; c'eſt l'étude qui l'acheve. L'athlete, dit Horace, qui brûle pour le prix de la courſe, s'eſt habitué dès ſa tendre jeuneſſe aux plus violens exercices ; il a tout ſupporté, la chaleur, le froid, & plus que tout cela, la privation des plaiſirs. Le flûteur qui joue aux fêtes d'Apollon, a tremblé long-tems ſous un maître. Il en eſt de même d'un acteur ; il lui faut du travail & des leçons. J'ai tâché d'égayer les miennes, de les débarraſſer ſur-tout de ce ton dogmatique & magiſtral qui effarouche & n'inſtruit point.

Ce poëme ne fut, dans ſon origine, qu'une centaine de vers jetés au haſard ſur la déclamation tragique. J'étendis mes idées dans une ſeconde édition, & j'en formai le premier chant de mon ouvrage. Ce chant même, tel qu'il reparoît, eſt entiérement rajeuni par les augmentations que j'y ai faites & beaucoup de changemens dans les morceaux que j'ai conſervés.

Celui de la comédie m'offroit une moiſſon abondante d'images agréables, de réflexions

piquantes, & de préceptes ingénieux; la gaîté, la philoſophie, la raiſon ſans pédantiſme, telles ſont les ſources où j'ai dû puiſer; mais toutes ces richeſſes peut-être ont reſſemblé pour moi à ces ondes fugitives, qui ne s'approchent des levres de Tantale, que pour tromper ſa ſoif & ſon avide impuiſſance. Au reſte, je n'ai pas prétendu ſaiſir & fixer ces fineſſes innombrables que l'inſtinct du talent devine, & qui ſe dérobent aux lenteurs de l'examen. Ne pouvant épuiſer les tréſors de mon ſujet, j'ai tâché de me ſauver par le choix. Les arts d'agrément allument l'imagination, s'emparent de l'ame, & ne laiſſent point à l'eſprit le tems d'approfondir. Ce ſont des fleurs dont le léger duvet diſparoît ſous la main peſante qui les touche.

Je ne me ſuis attaché, dans le chant de l'opéra, qu'à la partie de la déclamation & du jeu théatral. Je n'avois point les connoiſſances néceſſaires pour m'enfoncer dans les ſecrets de l'harmonie, & dans ces diſcuſſions épineuſes, qui fourniroient la matiere d'un traité. J'ai interrogé dans les critiques & les préceptes que j'ai haſardés, ce tact univerſel que donnent le goût & le ſentiment. Si ces guides m'ont égaré, je les re-

mercierai de mon erreur, que je préfere à cette vérité mathématique qui s'élance toute hérissée, de la tête de nos calculateurs.

L'opéra, comme tous les autres ſpectacles, a ſes cenſeurs & ſes partiſans. Ceux qui raiſonnent leurs plaiſirs, qui ſe rendent compte de leurs ſenſations, & dédaignent ces ſurpriſes faites à l'eſprit humain, tels que Boileau, la Bruyere, l'éloquent Rouſſeau de Geneve, ſe ſont élevés contre ces abſurdités, & cette indigente magie, dont s'enorgueillit la ſcene lyrique. Le ſimple & judicieux la Fontaine a tourné en ridicule avec ſa naïveté ordinaire,

Ces dieux mal ſuſpendus criant au machiniſte.

Il eſt vrai que tout cet attirail, ces reſſorts groſſiers, ces fils apparens, qui ſoutiennent ce frêle édifice, obtiendront avec peine l'aveu des partiſans de la nature & de la vérité. Un monde magique cependant peut avoir ſa vraiſemblance à part, qui, les premieres ſuppoſitions faites, ne ſeroit jamais démentie, & prêteroit aux miracles de la féerie, le mérite même de la nature. Mais, pour en venir là, il faudroit une ſalle, des artiſtes, & un public en état de payer ſes places.

Un ſpectacle tel que je l'imagine, ruineroit ſes admirateurs. Quelle illuſion notre opéra, tel qu'il eſt aujourd'hui, peut-il eſpérer d'une magnificence meſquine qui en augmente le ridicule? Ce ſont toujours les directeurs qui tiennent la baguette, & je ne reconnois point Armide, à ſon économie. Je ne parle ici que de l'exécution. Ce ſpectacle, malgré tous ſes inconvéniens, aura toujours pour lui le génie de Rameau, & les brillantes productions de cet auteur charmant, que les graces ont ſi bien conſolé des outrages de la ſatyre. La même franchiſe qui me fait riſquer ces réflexions, me force de convenir que la partie des ballets (*) y eſt ſupérieurement traitée, & doit ſatisfaire le goût le plus difficile. C'eſt qu'elle eſt indépendante de cet échafaudage qui influe ſur les autres acceſſoires. Je ne ſuis point entré dans tous ces détails; je les ai cru étrangers à mon ſujet, que j'ai dû reſſerrer dans les limites de la déclamation.

Si ce poëme, après tout, ne forme point de grandes actrices & de bons acteurs, ce que je n'ai pas tout-à-fait la préſomption d'eſpérer, du moins ceux qui ſe deſtinent au théatre, y pui-

(*) J'en parlerai dans le diſcours qui ſuit.

feront-ils le goût de leur art, & l'amour-propre néceffaire pour en franchir les obftacles. Ce n'eft point le précepte par lui-même qui réuffit, c'eft la forme fous laquelle il eft préfenté. Suffit-il de parler à l'efprit toujours impérieux & rebelle? Il faut échauffer l'imagination, exciter l'enthoufiafme, intéreffer la vanité, mobile univerfel, qui fert plus au progrès des arts que toutes ces froides méthodes, que méprifent ceux même qui en profitent.

Un autre mérite qu'on ne pourra me refufer, c'eft le ton impartial, qui fans doute fera quelques mécontens. On ne trouvera point, dans cet ouvrage, un feul jugement que je vouluffe rétracter. La féduction des charmes n'y fait point pencher la balance, en faveur de la médiocrité. Je ne pefe, & n'apprécie que le talent: ceux ou celles qui en manquent, peuvent fe difpenfer de me lire, pour peu qu'ils aiment les éloges, ou redoutent la vérité.





NOTIONS

Sur la danſe ancienne & moderne.

La danſe n'eſt point étrangere à mon ſujet : elle peut être regardée comme une déclamation muette. Ses mouvemens, quand ils ſont expreſſifs, deviennent auſſi intelligibles à l'eſprit & à l'ame, que les articulations même de la parole. Qu'importe l'inſtrument dont les arts ſe ſervent, s'ils ſe rapprochent dans leur but & dans leurs effets ? Peindre, émouvoir, voilà le point où tout ſe réunit. Le ſentiment, dans un certain degré de chaleur, ſe crée des organes inconnus aux autres hommes ; & peut-être exiſte-t-il encore des moyens innombrables & tous différens, de produire les mêmes émotions. *Préville* jouant un rôle de *Criſpin*, *Dauberval* danſant un pas de matelot, me cauſent une égale ivreſſe ; avec cette différence, que *Dauberval* a un organe de moins : différence qui ne m'eſt point ſenſible, tant que mon plaiſir dure ; parce que le plaiſir interdit la réflexion. Qu'on entreprenne de me faire rire ou pleurer, par quelqu'organe que ce ſoit ; ſi l'on y parvient, je ſuis content, & je

rends grace à la nature d'avoir ſu varier à l'infini les ſecrets de ſe reproduire. Tous les talens ſe tiennent; ce ſont autant d'anneaux qui forment une même chaîne. D'après ce principe, on ne ſera pas étonné que j'aſſocie la danſe aux autres parties de la déclamation. Cet art n'eſt pas auſſi frivole qu'on ſe l'imagine. Chez quelques peuples de l'antiquité, il tenoit aux mœurs, à la législation, & devenoit un reſſort du gouvernement. Je vais raſſembler les notions que j'en ai recueillies, & les mettre ſous les yeux des amateurs.

Ceux qui ont la manie de remonter aux ſources, & qui ne parlent de rien ſans citer le déluge ou la création du monde, placent le berceau de la danſe dans ce jardin de délices, où l'homme, en naiſſant, ſe vit entouré des merveilles de la nature : l'aſpect des cieux, l'éclat de cette voûte lumineuſe, où tant d'aſtres ſont attachés, la majeſté des bois, le cryſtal fluide des ruiſſeaux, la variété des fleurs, le frapperent, *diſent-ils*, avec une ſi douce violence, que, dans ſon tranſport, il ſe mit à ſauter, en actions de graces, & pour rendre ſon premier hommage à l'auteur de tant de bienfaits. Il eſt certain que

le premier homme fut le premier danſeur : il ne lui a fallu, pour déterminer le mouvement de ſes pieds & de ſes bras, qu'une ſenſation vive à exprimer. Les ſenſations ſont les principes de tous les arts : elles ont produit le chant qui, à ſon tour, a fait naître la danſe, en inſpirant des geſtes relatifs aux différens ſons dont l'oreille fut affectée. Mais il ne s'agit point ici de ces pas imparfaits, de ces ébranlemens involontaires qui emportent loin de lui un être fortement agité. La danſe réduite en art, eſt la ſeule qu'on examine. Le peuple Juif, le premier, nous en donne des notions diſtinctes & appuyées par beaucoup de paſſages de l'écriture. La danſe ſacrée des anciens retrouve ſon inſtitution dans les rites de la primitive égliſe.

Après le paſſage de la mer Rouge, Moyſe, pour conſacrer ce miracle, fit exécuter un ballet ſolemnel. Les filles de Silo danſoient dans les champs, lorſque les jeunes garçons de la tribu de Benjamin les enleverent de force, ſur l'avis des *ſages* d'Iſraël. David danſa devant l'arche. Les exercices les plus innocens peuvent dégénérer en abus. Dans un de ces momens, où une multitude échauffée ne connoît plus de frein,

les Hébreux qui avoient l'humeur à la danse, construisirent un veau d'or, & se mirent à danser autour. Cette transgression de la loi fut suivie d'un massacre expiatoire que Moyse ordonna. Ces danses respectables ont eu sans doute pour modeles les danses mystérieuses & tristes des Egyptiens; ils en avoient une nommée *astronomique*, dans laquelle, par l'enchaînement de certains pas, ils prétendoient imiter la rotation réguliere des astres. On reconnoît bien à cette ingénieuse absurdité, le caractere des habitans du Nil, qui, dans le même tems, élevoient des pyramides, créoient des loix sages, & adoroient des crocodiles.

Les Grecs les imiterent, & ne furent pas long-tems à les surpasser. C'est, de tous les peuples qui ont paru sur la terre, celui qui mit dans ses plaisirs, dans sa religion même, le plus d'attrait, de pompe & de gaîté. Toutes ses fêtes respiroient à la fois le goût & la magnificence. C'étoit en dansant, qu'on célébroit les mysteres d'Isis & de Cérès. On dansoit dans les temples, dans les bois, dans les campagnes : chaque hommage rendu à la divinité étoit une expression touchante du bonheur des hommes. Quelle adresse dans la

législation, de lier ainsi les amusemens d'un peuple au maintien du culte & aux objets les plus graves de la politique! Tout, jusqu'à la frivolité, devient un ressort utile, quand il est bien conduit. On remarque que, dans l'Attique, les prêtres firent moins de mal que par-tout ailleurs; c'est qu'ils intriguoient moins, & dansoient davantage.

Licurgue, ce législateur si bizarre en apparence, & si sage en effet, connut bien tout le prix de la danse; il sentit à quel point on pouvoit la rendre avantageuse. Parmi cette foule d'exercices qu'il institua, pour tenir en haleine une jeunesse guerriere, cet art avoit le premier rang. L'éducation des Spartiates n'étoit qu'une dissipation continuelle, & le passage d'un plaisir à un autre : on leur faisoit un jeu de leur devoir : aussi dansoient-ils, en voyant l'ennemi.

Dans les jours de cérémonie, les jeunes garçons & les jeunes filles, mêlés ensemble, exécutoient nuds des danses décentes qui les formoient à la vertu. Quel peuple, que celui chez lequel on pouvoit employer un pareil secret, sans en rien craindre pour les mœurs!

Tout le monde sait le trait d'Agamemnon qui,

en partant pour Troie, confia la reine à un danseur chargé de l'amuser pendant son absence. Egysthe devint amoureux de Clytemnestre; mais le danseur faisoit si bien sa charge qu'on rebutoit l'amant: tous les soins de l'un ne tenoient pas contre les talens de l'autre; Egysthe, en un mot, se crut obligé de tuer le danseur, pour avoir la femme. La danse alors étoit une espece de sauve-garde pour l'honneur des maris.

Les Romains emprunterent des Grecs leurs dieux & leurs danses. Numa institua un college de prêtres nommés *Saliens*, dont l'occupation étoit de former des danses guerrieres, autour de l'autel de Mars. *Caton* ouvrit un bal à l'âge de soixante ans. Ces autorités prouvent assez combien cet art fut en vogue chez les maîtres du monde. Mais ces danses étoient simples alors, comme les mœurs de la république naissante. Dès que les raffinemens de la corruption vinrent se mêler au fond du caractere national, les Romains préférerent dans leur saltation la force aux graces, & les emportemens de la débauche aux douces attitudes de la volupté. La décence attique étoit un voile presqu'inconnu chez un peuple belliqueux & féroce, qui donnoit à ses fêtes

l'empreinte

l'empreinte de son génie. Leurs danses nuptiales, entr'autres, formoient un tableau complet de tous ces grouppes lascifs que la premiere nuit de l'hymen présente à l'imagination.

Ce que l'on rapporte de la danse des archimimes, me paroît, sinon fabuleux, au moins très-sujet à discussion. En effet, il est difficile d'imaginer comment, après la mort d'un citoyen, on venoit sous un masque qui imitoit sa ressemblance, faire en dansant, sa satyre ou son panégyrique. Avec quelqu'emphase qu'on ait loué cette mascarade prétendue philosophique, elle dégradoit, selon moi, l'honorable fonction de dire la vérité; & il vaut mieux la taire prudemment, comme les orateurs de nos jours, que de la rendre ridicule, comme ces funéraires histrions.

Ce que l'on peut assurer, en quelque sorte, c'est que la danse théatrale parvint dans Rome, au plus haut degré de perfection. Deux hommes inimitables (*) apporterent sur les bords du Tibre un genre inconnu qui joignoit un mérite réel aux attraits de la nouveauté : ils déployoient dans leurs gestes seuls toutes les ressources de

(*) Pylade & Bathyle.

l'éloquence. On raconte des prodiges de cette imitation muette de la nature. Les acteurs danſans qu'ils formoient furent appellés pantomimes. Ils firent les délices de Rome : les affaires de la république leur étoient ſubordonnées, & les conquérans de la terre furent quelque tems gouvernés par des danſeurs.

Cette profeſſion devint preſqu'un état : entre autres privileges, ils étoient exempts du fouet ; grande diſtinction pour des eſclaves ! Les dames romaines ſur-tout s'étoient déclarées pour eux : elles intrigoient, cabaloient, remuoient tout le ſénat, & leur cherchoient des protecteurs, même parmi les peres-conſcripts. Elles auroient bouleverſé l'empire, plutôt que de laiſſer tomber un théatre qui endoctrinoit leurs paſſions, & fourniſſoit des athletes pour y ſatisfaire. *Juvenal*, dans une de ſes ſatyres, peint avec ſa franchiſe énergique (*) la prompte ſenſibilité de ces dames, à la vue de certaines repréſentations. Un pareil enthouſiaſme, qui d'abord encouragea les talens de ces acteurs, enfla bien-

(*) *Chironomon Ledam molli ſaltante Batyllo*
Tuccia veſicæ non imperat : Appula gannit,
Sicut in amplexu.

tôt leur vanité : enhardis par l'imprudente familiarité des plus illustres citoyens, ils se crurent tout permis, jouoient en public les objets de leur vengeance particuliere, varioient chaque jour les scenes de leur impudence, & finirent par pousser à bout la vertu des impératrices. Le mime Pâris débaucha la femme de Domitien ; & Domitien le fit assassiner. Marc-Antonin essuya la même injure, de la part d'un autre mime : Marc-Antonin la supporta patiemment ; il laissa vivre le mime, & lui garda sa femme. Enfin, malgré leurs succès, leurs partisans, & même leur génie, ces baladins porterent si loin la licence & l'orgueil, qu'ils se firent chasser de Rome en même tems que les philosophes. Cet événement porta à la danse un coup dont elle eut bien de la peine à se relever.

Mais son vrai triomphe est le crédit où elle s'est long-tems maintenue parmi les chrétiens. Pendant les persécutions de l'église naissante, il se formoit des sociétés d'hommes & de femmes qui se retiroient saintement dans les déserts, pour danser & faire leur salut. Alors, on élevoit dans les temples une espece de théatre séparé de l'autel, tel qu'on le voit encore à Rome dans

l'église de S. Pancrace. C'est là que les prêtres, les laïques, tous les fideles enfin dansoient avec la plus grande ferveur. Les évêques même, pour l'édification, menoient le branle & donnoient l'exemple.

Brandon, le véridique *Brandon*, affirme que, vers le milieu du dernier siecle, on voyoit le peuple de Limoges danser en rond dans le chœur de S. Léonard, en chantant : *Sant Marcian, prégas per nous & nous épingaren per bous.*

Les coutumes les plus augustes s'alterent, se corrompent & ouvrent souvent la porte à la licence la plus effrénée : c'est ce qui arriva aux danses des chrétiens ; & c'est ce que S. Grégoire déplore avec tant d'onction & d'éloquence. Les jeunes filles, qui se mêlent par-tout, se joignirent aux danses des fideles, sous prétexte de partager leur dévotion ; & dénaturant l'esprit de l'église, elles changerent bientôt en indécences toutes profanes, un usage sanctifié par l'intention de ses fondateurs.

Mahomet, cet imposteur plein de génie, qui trouva le moyen d'établir une secte, en révoltant la raison, voulut imiter quelques-unes des sages pratiques des chrétiens : on dansoit dans

nos églifes, il fit danfer dans fes mofquées : les dervis, efpece de fous mélancoliques, pirouettoient jufqu'à perdre haleine en l'honneur de *Ménélaüs* leur fondateur, qui danfa, difent-ils, pendant quarante jours, en faifant le moulinet.

C'eft ainfi que les arts, une fois connus, fe partagent, s'étendent, fe diftribuent de contrée en contrée, & fe chargent de mille nuances oppofées, chez les différentes nations qui les cultivent.

Celui de la faltation, ainfi que tous les autres, difparut après ce premier éclat; & l'Europe fut long-tems furprife de fe trouver fans danfeurs. On vit renaître alors les querelles, les guerres d'opinion, les meurtres théologiques; la terre fut enfanglantée par des prêtres, & pour des argumens. Les fiecles de lumiere & d'ignorance ont une éternelle viciffitude, qui ramene alternativement les plaifirs ou les malheurs des hommes. L'Italie, ce fol heureux, autrefois l'afyle des arts, étoit encore deftinée à les voir refleurir.

Tandis que le pape Sixte IV écrivoit fur le futur contingent, & canonifoit S. Bonaventure, le cardinal Camerlingue, fon neveu, lui don-

noit, dans le château S. Ange, de fort jolis ballets qu'il composoit lui-même. Pendant ce tems-là le S. Pere oublioit de persécuter les Vénitiens : c'étoit autant de pris sur les maux de l'intolérance. Mais d'après tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, la véritable époque du rétablissement de la danse, est la fète qu'un gentilhomme de Lombardie prépara dans Tortone, pour Galéas, duc de Milan, & pour Isabelle d'Arragon, son épouse. Un simple particulier donna le mouvement aux esprits : l'émulation vint échauffer ce premier germe ; & l'on vit éclorre les carousels, les grands ballets, tous les spectacles à machines.

En France on dansoit, au milieu des troubles & des discordes civiles. Catherine *de Médicis*, par un tour d'esprit héréditaire, associoit l'amour du plaisir aux maneges de la politique ; & les fètes étoient souvent le signal des assassinats.

La danse, & c'est là sans doute un de ses plus beaux titres, étoit le délassement favori de *Henri IV*. Ce bon prince, dont l'ame vraiment royale joignoit des affections douces à des vertus courageuses, ne dédaignoit point un exercice où il développoit cette gaîté franche, &

cette galanterie cavaliere qui l'accompagna même dans ses disgrâces. J'aime à me le représenter assistant aux fêtes qu'ordonnoit Sulli, ministre philosophe, si digne de contribuer aux plaisirs de son maître & de son ami. Peut-être est-ce durant le regne de ce monarque, dit *Cahusac*, que les François ont le plus dansé, & se sont le mieux battus.

Richelieu, qui fit du mal en grand homme, c'est-à-dire qui employa pour le bien des ressorts trop violens, *Richelieu* protégeoit les arts : il aimoit à se distraire dans leur sein, de ces travaux pénibles, & de ces combinaisons profondes, dont le résultat fut si utile à la monarchie. Dans la même tête il savoit allier le plan d'une guerre, la conduite d'un siege, & l'ordonnance d'un opéra : à l'égard de ce dernier genre, ses idées naissoient en foule, se pressoient les unes sur les autres; il possédoit le génie qui les fait éclorre, mais non le goût qui les choisit & les met à leur place.

Aussi presque tous les spectacles de son tems n'offroient-ils en général qu'une magnificence mal entendue : nul dessein, nul développement, nulle distribution. C'étoient de grands ballets

allégoriques, où l'on faisoit figurer des êtres moraux, *l'Apparence* par exemple, avec une jupe parsemée de glaces de miroirs, des ailes, & une grande queue de paon ; le Tems, une horloge à la main ; le Mensonge caractérisé par une lanterne sourde ; & autres moralités dansantes, ou emblêmes énigmatiques, qui faisoient acheter bien cher, par l'ennui de les voir, le plaisir de les deviner. Vouloit-on personnifier le monde? on lui donnoit pour coëffure le Mont-Olimpe, & une carte de géographie pour vêtement : on écrivoit en gros caracteres, sur l'estomac, *France* ; *Allemagne*, sur le ventre ; *Italie*, sur un bras ; *Espagne*, sur une jambe ; & sur le derriere, *Terre australe*, ou *Terre inconnue*. Telle est, à peu près l'idée qu'on doit se faire de ces froides allégories qui usurperent long-tems le titre de grands ballets.

Nous arrivons enfin à ce siecle célebre où tous les arts se perfectionnent & acquierent le degré de chaleur qui les approche de la maturité. Tout fermente à la fois : la gloire se montre à la nation sous mille formes éblouissantes. Le génie crée, l'esprit discute, le foyer s'étend, les lumieres se répandent, & tout est éclairé. Tant que les spectacles, resserrés dans leur destina-

tion, ne contribuent qu'à l'amuſement d'une cour, leurs progrès ſont lents; mais dans ce moment-ci, le public en eſt devenu lui-même le juge & le reſtaurateur. Il eſt bien plus difficile, ſans doute, d'amuſer tout un peuple, qu'une poignée de grands affamés de plaiſirs: de là les combinaiſons, les idées neuves, les hardieſſes heureuſes: l'effort ſe meſure aux difficultés, l'émulation aux récompenſes. Sous l'œil redoutable du public, l'arrogante médiocrité ne peut ſe ſauver à la faveur des intrigues: il la pourſuit, la décele, & l'immole au grand talent aſſez modeſte pour chercher l'ombre, mais trop ſupérieur pour y reſter. C'eſt ainſi que les feux du ſoleil, qui deſſechent ſur la terre quelques chardons inutiles, vont mûrir l'or dans le fond de la mine où il ſe cache.

Tandis que les autres arts devoient une nouvelle exiſtence aux regards vivifians & à ce tact infaillible des hommes raſſemblés, la danſe ſeule ſembloit ne pas ſuivre l'impulſion générale, & ne faiſoit que quelques pas mal affermis. Ce n'étoient point les idées qui manquoient, mais des artiſtes, pour les mettre en œuvre. *Lulli* très-ſouvent compoſoit lui-même ſes ballets, & ſubordonnoit ainſi la danſe au caractere de ſa

musique : environnée d'entraves, elle ne pouvoit prendre l'essor, malgré le plan de *Quinault*, & les indications frappantes qu'il nous a laissées dans plusieurs de ses opéra. Elle eut enfin un moment d'éclat, grace aux talens du fameux *Dupré* & de quelques autres sujets dignes de le seconder : aucun danseur n'a porté plus loin que lui la noblesse des attitudes, la beauté des développemens. Il fut le dieu de la danse simple & majestueuse. Mlle *Salé* excelloit dans les danses gracieuses; Mlle *Camargo*, dans les danses d'exécution : mais tout cela étoit loin encore de cette action, de cette vivacité, de cette vie dramatique qui seule devoit caractériser la danse théatrale ; Mlle *Camargo* même, n'avoit point le degré de vîtesse & de précision où l'on est parvenu depuis elle.

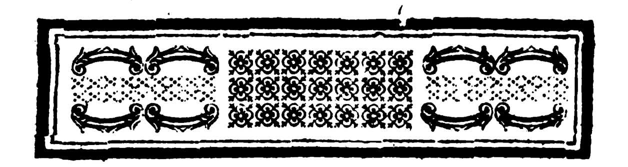
Rameau parut. Ce grand homme, qui joignoit la sensibilité à la force du génie, débrouilla par degrés le chaos de la scene où il venoit régner. Il arma l'envie, échauffa les têtes, & créa des artistes. Après avoir accoutumé l'oreille à entendre sa musique, il accoutuma les pieds à l'exécuter. Le caractere de presque tous ses airs de danse est une harmonie si marquée, si impérieuse, si déterminante, que les difficultés ne

tinrent pas contre le desir de les vaincre. *Rameau* est peut-être le premier François à qui nous devons de la musique, un orchestre, & des danseurs. Il est certain que l'instant de sa célébrité est l'époque du progrès de la danse moderne. Si l'ensemble de nos ballets est quelquefois défectueux, rien n'est plus enchanteur que l'exécution. En dépit de ce culte exclusif, & de cette consécration ridicule, établis en faveur de l'autre siecle, je n'y vois rien à comparer à la perfection de Mlle *Heinel*, à la prodigieuse célérité de Mlle *Allard*, & à la danse pittoresque de *Dauberval.* Voilà vraiment la danse du théatre, où rien ne doit être admis, qui ne soit peinture ou sentiment. Je rends avec plaisir cette justice aux talens que je viens de nommer: la louange juste est une dette qu'il faut acquitter, sans toutes ces restrictions décourageantes qui en ôtent le prix & en retardent l'effet.

Quelques personnes ont écrit sur la danse: j'en ai consulté la plupart dans l'extrait qu'on vient de lire, entr'autres, M. *de Cahusac.* Son traité historique est plein de recherches, d'anecdotes piquantes, de vues fines & de critiques judicieuses; mais il seroit plus intéressant encore, s'il y avoit mis moins d'importance & de

prolixité, plus de discussion sur la danse ancienne, dont il a adopté toutes les fables, surtout plus de chaleur; car il n'est pas permis d'écrire froidement trois volumes sur la danse. Ce n'est point le défaut de *Noverre* dans ses lettres sur ce sujet. Quel feu ! quelle rapidité ! avec quelle supériorité il se joue de sa matiere! Il trace autant de tableaux qu'il donne de préceptes; & les idées qui lui échappent ne font qu'annoncer en quelque sorte toutes celles qui lui restent. *Cahusac* a composé un livre; *Noverre* a fait un ouvrage charmant, & pour l'artiste qu'il forme, & pour l'homme du monde qu'il amuse.

Il seroit à souhaiter qu'un homme de ce mérite ne fût point perdu pour la capitale, & qu'on voulût bien l'associer à l'administration de nos ballets. Secondé par les artistes actuels, & par les lumieres du célebre *Lani*, jusqu'où ne porteroit-il pas cette brillante partie de nos spectacles? Mais, je ne sais par quelle fatalité, presque tous les grands talens affectent de ne se point fixer parmi nous : les cours étrangeres, qu'ils vont embellir, héritent peu à peu, de ce goût délicat qui nous abandonne : le génie, sur-tout, est un transfuge que nous aurons bien de la peine à ramener.



LA TRAGÉDIE.

CHANT PREMIER.

PEINTRE de la raiſon, toi, qui ſur le Parnaſſe,
Es l'oracle du goût, & le rival d'Horace;
Dans l'art brillant des vers ta voix ſut nous former.
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.
  Vous, qui voulez enfin ſortir de vos ténebres,
Et ceindre le laurier des actrices célebres,
Renfermez ce deſir, gardez de vous hâter:
Connoiſſez le théatre, avant que d'y monter.
Il faut, il faut long-tems, plus prudente & plus ſage,
Faire encor de votre art l'obſcur apprentiſſage,
Et pour vous épargner un triſte repentir,
Conſulter la raiſon, & penſer, & ſentir.
  Dans ſes jeux inſtructifs la fable reſpectée
Nous vante les talens du mobile Prothée,
Qui, poſſeſſeur adroit d'innombrables ſecrets,
Changeoit, en ſe jouant, ſa figure & ſes traits;
Tantôt, aigle ſuperbe, affrontoit le tonnerre;
Tantôt, reptile impur, ſe traînoit ſur la terre;

Arbre, élevoit ſa tige; onde ou feu dévorant;
Pétilloit en phoſphore, ou grondoit en torrent;
Rouloit, tigre ou lion, ſa prunelle enflammée,
Et ſoudain dans les airs s'exhaloit en fumée;
Le vrai vous eſt caché ſous cette allégorie.
J'y vois le grand acteur, qui toujours ſe varie,
Imite d'un héros l'élan impétueux,
Nous peint la politique & ſes plis tortueux,
D'un tendre ſentiment développe les charmes,
Là frémit de colere, ici verſe des larmes,
Par un jeu ſéduiſant échappe à ſes cenſeurs,
Et gouverne à ſon gré l'ame des ſpectateurs.
Soit fable ou vérité, cette métamorphoſe
Indique les travaux que votre art vous impoſe,
Quels divers ſentimens vous doivent animer,
Et ſous combien d'aſpects il faudra nous charmer.
L'étranger plus avide, en *ſujets* plus ſtérile,
Vous appelle peut-être & vous offre un aſyle.
Ah! n'allez pas groſſir, à la fleur de vos ans,
Le ſervile troupeau de ces bouffons errans,
Qu'adopte par ennui la province idolâtre,
Et qui de cour en cour promenent leur théatre.
Votre talent, qu'enfin on ſait apprécier,
A Paris eſt un art, & là n'eſt qu'un métier.
Paris ſeul vous promet de rapides conquêtes,
Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêtes.

La critique éclairée y veille à vos succès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'actrice renommée y brille en souveraine;
Ses droits sont dans nos cœurs, son trône est sur la scene.
Mais détournez vos yeux de ces rians tableaux;
Cette gloire tardive est le fruit des travaux.
Le laurier ne croît point où s'endort la mollesse;
Cultivez votre organe, exercez-le sans cesse;
Sondez le cœur humain, parcourez ses détours:
De la langue françoise étudiez les tours.
L'actrice qui chérit sa superbe ignorance,
Rampe, malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Paraît-elle? aussi-tôt elle s'entend siffler.
Avant de déclamer, on doit savoir parler.
De l'art de prononcer faites-vous une étude:
La voix est un ressort qui cede à l'habitude;
C'est la route du cœur; sachez vous la frayer;
Séduire mon oreille, & non pas l'effrayer.
Je condamne au silence une actrice profane,
Qui change en cris aigus les soupirs d'Ariane,
Celle qui ne formant qu'un bruit vague & confus,
Laisse expirer ses tons, avec peine entendus,
Où qui, les yeux en pleurs, de deuil enveloppée,
Evoque, en grasseyant, les manes de Pompée.
Tremblez, défiez-vous d'un instinct pétulant,
Qui fait tout hasarder, & ressemble au talent.

Jugez-vous de sang-froid, & d'un regard sévere,
Observez de vos traits quel est le caractere.
On doit voir sur vos fronts respirer tour-à-tour,
L'ambition, la rage, & la gloire & l'amour.
Voulez-vous sur la scene exciter la tendresse?
Il faut que votre abord, que votre air intéresse,
Et puisse faire éclorre en nos cœurs agités,
Toutes les passions que vous représentez.
Sans ces charmes touchans, que d'abord l'œil admire,
Me rendrez-vous sensible aux douleurs de Zaïre,
Qui, d'un culte nouveau craignant l'austérité,
Pleure au sein de son Dieu l'amant qu'elle a quitté?
Ah, Gaussin, que j'aimois ta langueur & tes graces!
Tu désarmois le tems enchaîné sur tes traces:
Il sembloit à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et respecter en toi l'ouvrage de l'amour.
Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée?
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
Ayez l'accent, le geste, & le port effrayant;
Que tout un peuple ému frémisse en vous voyant;
Qu'on reconnoisse en vous l'implacable Athalie,
Et les sombres terreurs dont son ame est remplie;
Que j'imagine entendre & voir Sémiramis,
Bourreau de son époux, amante de son fils,
Qui, dans un même cœur, vaste & profond abyme,
Rassemble la vertu, le remords & le crime.

Le public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illufion, & non pas des attraits.
Pour graver ces tableaux dans le fond de notre ame,
A de fombres dehors joignez un cœur de flame.
Des mafques, avec art adaptés aux difcours,
La tragédie antique empruntoit le fecours.
Dans un rôle emporté, l'acteur, d'après l'ufage,
D'un mafque furibond furchargeoit fon vifage.
Un mafque larmoyant, lorfqu'il falloit des pleurs,
Exprimoit & l'amour, & fes tendres douleurs.
De chaque rôle au moins on confervoit l'idée;
On ne confondoit plus Andromaque & Médée.
Heureux ou malheureux, rois, fujets, & tyrans,
S'offroient fous un afpect & des traits différens;
Achille paroiffoit enflammé de colere,
Diomede fougueux, Neftor calme & févere;
Et ces mafques frappans & caractérifés
Valoient bien nos minois, toujours fymmétrifés,
Où chaque fentiment devient une grimace,
Dont l'uniformité, dont la froideur me glace;
Et qui, fur le théatre une fois réunis,
Ont tous les mêmes traits fous le même vernis.
Juges plus délicats, fpectateurs moins commodes,
Chaffons loin de nos yeux ces tragiques pagodes,
Qui, marchant par refforts, & toujours fe guindant,
Soupirent avec art, pleurent en minaudant.

Telle eſt, dans ſon ivreſſe, une actrice arrogante,
Qui ſans ceſſe interroge une glace indulgente,
Concerte ſes regards, aligne tous ſes pas,
Applaudit à ſon jeu, ſourit à ſes appas.
Cette froide méthode eſt pleine d'impoſture.
Votre ame eſt le miroir où ſe peint la nature.
Dans une glace, où l'œil s'abuſe à tout moment,
C'eſt l'orgueil qui vous juge, & non le ſentiment.
Vous y voyez un teint que le ſoir même efface,
Et de votre beauté la magique ſurface :
Sous ces habits flottans avec pompe étalés,
C'eſt Flore, c'eſt Vénus que vous y contemplez.
Mais y remarquez-vous, aveugle & complaiſante,
Ces pénibles reſſorts d'une ame languiſſante,
Vos geſtes empruntés, ces yeux toujours muets,
Qui peignent la douleur, & ne pleurent jamais?
Chacun de vos défauts obtient votre ſuffrage :
C'eſt ainſi que Narciſſe adoroit ſon image.
 Conſultez votre cœur : c'eſt là qu'il faut chercher
Le ſecret de nous plaire, & l'art de nous toucher.
 Par une longue étude une fois enhardie,
Alors ſuivez l'attrait & l'eſſor du génie ;
Le courage l'éleve, & la crainte l'abat ;
Du grand jour ſans pâlir enviſagez l'éclat.
Paroiſſez, armez-vous d'une noble aſſurance,
Et de cette fierté que permet la décence.

Que jamais vos regards n'aillent furtivement
Mendier la faveur d'un applaudiſſement.
Le public dédaigneux hait ce vain artifice;
Il ſiffle la coquette, il applaudit l'actrice.
Offrez-nous un maintien, un port majeſtueux;
Que d'abord votre marche en impoſe à nos yeux:
Au gré des mouvemens qui vous ont agitée,
Qu'elle ſoit à propos lente ou précipitée.
Que le geſte facile & ſans art déployé,
Avec le ſens des vers ſoit toujours marié.
Songez à réprimer ſon emphaſe indiſcrette;
Qu'il ſoit des paſſions l'éloquent interprete,
Développe à nos yeux leur flux & leur reflux,
Et devienne pour l'ame un organe de plus.
Des paſſages divers décidez les nuances;
Ponctuez le repos, obſervez les ſilences.
Le jeu muet encor veut une étude à part:
Il eſt & le triomphe & le comble de l'art.
C'eſt là que le talent paroît ſans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'actrice.
Il faut, pour le ſaiſir, ſavoir l'ouvrage entier,
En ſuivre les reſſorts, & les étudier;
Réunir d'un coup-d'œil tous les traits qu'il raſſemble,
Et ces effets cachés qui naiſſent de l'enſemble.
Tel, dans tout ce qu'il trace, un peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

Laiſſez donc la *routine* aux actrices frivoles ;
Sachez approfondir & raiſonner vos rôles.
Que l'étude pourtant ſe faſſe peu ſentir :
A force d'art, craignez de vous appeſantir.
Loin du jeu théatral la triſte ſymmétrie,
Et le compas glacé de la géométrie.
Des paſſions toujours ſuivez le mouvement ;
Trop de raiſon nous choque & nuit au ſentiment.
Il eſt d'heureux défauts, & des élans ſublimes,
Qu'il ne faut point ſoumettre à de froides maximes:
Que tous vos ſens alors ſoient ſaiſis, tranſportés :
Melpomene vous voit, vous entend : éclatez ;
Et dans le même inſtant, *par un effet contraire* ;
Sachez pâlir d'horreur, & rougir de colere.
Oubliez, imitant le plus célebre acteur, (*)

(*) Baron, après ſa retraite, qui fut de plus de vingt années, remonta ſur la ſcene. Elle étoit alors en proie à des déclamateurs bourſouflés, qui mugiſſoient des vers, au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de *Cinna*. Son entrée ſur le théatre, noble, ſimple & majeſtueuſe, ne fut point goûtée par un public accoutumé à la fougue des acteurs du tems ; mais lorſque, dans le tableau de la conjuration, il vint à ces beaux vers :

Vous euſſiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans le même inſtant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colere.

on le vit pâlir & rougir ſucceſſivement. Ce paſſage

Votre rôle, votre art, vous, & le ſpectateur.
Tel l'illuſtre le Kain, dans ſa fougue ſublime,
S'empare de notre ame, & ravit notre eſtime.
Je crois toujours le voir, échevelé, tremblant,
Du tombeau de Ninus s'élancer tout ſanglant;
Pouſſer du déſeſpoir les cris ſourds & funebres,
S'agiter, ſe débattre à travers les ténebres,
Plus terrible cent fois que les ſpectres, la nuit,
Et les pâles éclairs, dont l'horreur le pourſuit.
Tel eſt encor Brizard, lorſque du vieil Horace
Il peint l'ame romaine & l'héroïque audace,
Et que perdant deux fils immolés à l'honneur,
Dans le fils qui lui reſte il embraſſe un vainqueur.
Quel feu! quel naturel! quel auguſte langage!
C'eſt le héros lui-même, & non le perſonnage.
Soyez impétueuſe & vive en vos récits:
Les ſpectateurs ſoudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale,
Et par la peſanteur d'un jeu ſoporatif,
N'aille point fatiguer le parterre attentif.
D'un combat engagé dans une nuit obſcure
Venez-vous raconter l'effrayante aventure?
Que votre jeu rapide & vos ſons éclatans

ſi rapide fut ſenti par tous les ſpectateurs. La cabale frémit & ſe tût.

Me retracent les cris, le choc des combattans;
Que sur-tout la mémoire, en ces momens fidelle,
Lorsque vous commandez, ne soit jamais rebelle,
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller, à son défaut, consulter le souffleur.
Pour fixer nos esprits, & plaire à Melpomene,
Seule sachez remplir le vuide de la scene.
Le public n'y voit plus, borné dans ses regards,
Nos marquis y briller sur de triples remparts.
Ils cessent d'embellir la cour de Pharasmane;
Zaïre sans témoins entretient Orosmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes seigneurs
Nonchalamment sourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la coulisse,
Par leur caquet bruyant interrompre l'actrice,
Persiffler Mithridate, & sans respect du nom,
Apostropher César, ou tutoyer Néron.
Si le succès enfin remplit votre espérance,
On vous verra peut-être, avec trop d'assurance,
Vous fiant au public, sans prévoir ses retours,
Retomber mollement dans le sein des amours.
De l'art de déclamer connoissez l'étendue :
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces succès éclatans;
Mais la perfection est l'ouvrage du tems.
L'amour-propre souvent, juge trop infidele,

Du talent orgueilleux étouffe l'étincele.
Il eſt un lieu charmant, & toujours fréquenté (*)
Par ce folâtre eſſain qui pourſuit la beauté.
Là, dans les jours brillans, l'habitude raſſemble
Tous les états ſurpris de ſe trouver enſemble.
Un plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, diſparoît, revient au même inſtant.
Infectant ſes voiſins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave magiſtrat ſe rengorge & s'étale;
Et l'heureux financier, diſpenſé des ſoupirs,
Va toujours marchandant & payant ſes plaiſirs.
De ces lieux enchanteurs redoutez le preſtige;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déjà de nos illuſtres fous
L'eſſain tumultueux frémir autour de vous,
Bourdonner en chorus, *elle eſt*, *ma foi*, *divine*,
Et du théatre enfin vous nommer l'héroïne?
Craignez ces vains tranſports qu'inſpirent vos attraits.
La vérité conſeille, & ne vante jamais.
Faites-vous, imitant nos célebres actrices,
Admirer ſur la ſcene, & non dans les couliſſes.
Exercez votre goût, don tardif & brillant;
Il ajoute à l'eſprit, & guide le talent.
Comme une tendre fleur, il languit ſans culture,
S'augmente par l'étude, & vit par la lecture.

(*) Les foyers.

Par un menfonge heureux voulez-vous nous ravir ?
Au févere coftume il faut vous affervir.
Sans lui, d'illufion la fcene dépourvue,
Nous laiffe des regrets & bleffe notre vue.
Je me ris d'une actrice, indigne de fon art,
Qui rejette ce joug, & s'habille au hafard,
Dont l'ignorance altiere oferoit fur la fcene
Dans un cercle enchaîner la dignité romaine,
Et qui, n'offrant aux yeux qu'un fafte inanimé,
Confulteroit *Méri* (*) pour draper *Idamé*.
N'affectez pas non plus une vaine parure;
Obéiffez au rôle, & fuivez la nature.
Nous offrez-vous Electre & fes longues douleurs ?
Songez qu'elle eft efclave, & qu'elle eft dans les pleurs.
D'ornemens étrangers, trop inutiles charmes,
Ne chargez point un front obfcurci par les larmes.
Le public, dont fur vous tous les yeux font ouverts,
Dédaigne vos rubis, & ne voit que vos fers.
Parcourez donc l'hiftoire; elle va vous inftruire.
Cent peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchans, leurs humeurs;
Quels font leurs vêtemens, & leurs arts & leurs mœurs.
La fable ingénieufe, ouvrant fes galeries,
Vous offre le tréfor de fes allégories.
C'eft là que la raifon vient, fous des traits nouveaux,

(*) Marchande de modes, qui fournit plufieurs actrices.

Du fard des fictions embellir ses tableaux.
Ici, vous croyez voir la reine de Carthage,
Le front environné d'un funebre nuage,
Luttant contre la mort, qu'elle porte en son sein;
Trois fois elle se leve & retombe soudain.
Ses regards expirans, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le héros qu'elle adore.
Elle pleure, soupire, & dans son désespoir,
Elle cherche le jour, & gémit de le voir.
Plus loin, c'est Niobé, cette femme orgueilleuse,
Cette mere superbe, & bien plus malheureuse.
Quel spectacle! elle s'offre à mes sens désolés,
Au milieu de ses fils, l'un sur l'autre immolés.
A force de souffrir, elle paroît tranquile:
Son front est abattu, son regard immobile;
Elle reste sans voix; l'excès de ses douleurs
A tari dans ses yeux la source de ses pleurs.
Ce taciturne effroi dit plus qu'un vain murmure;
Là, j'admire, je vois, & j'entends la nature.
Qu'elle seule, toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.
Voulez-vous qu'une reine, en secret agitée,
Dégoûtante de sang, de remords tourmentée,
Qui voit devant ses pas s'entre-ouvrir les enfers,
Observe, en expirant, la cadence d'un vers?
Voulez-vous qu'une amante, au milieu des ténebres,

Prête à se réunir à des manes funebres,
Médite en éclatant un sinistre dessein,
Et se plonge avec art un poignard dans le sein?
N'allez pas, lorsqu'il faut nous arracher des larmes,
Etaler froidement vos pompeuses alarmes,
Par un rithme importun corrompre nos plaisirs,
Mesurer vos transports & noter vos soupirs;
Et quittant le vrai ton pour une emphase vaine,
Faire tonner l'amour & mugir Melpomene.
Le sentiment se taît, & sait bien s'exprimer;
L'actrice doit le peindre, & non le déclamer.
Contemplez de Makbet (*) l'épouse criminelle,
Sous ces murs, où son roi fut égorgé par elle;
Cette femme s'avance aux yeux des spectateurs,
Et vient, en sommeillant, expier ses fureurs.
L'inflexible remord, dont elle est la victime,
Agite son sommeil des horreurs de son crime.
Ses bras sont teints de sang, qu'elle détache en vain;
Sous la main qui l'efface il reparoît soudain;
J'admire en frissonnant; ô muette éloquence!
Quel mouvement! quel geste! & sur-tout quel silence!
Muse, soutiens mon vol, échauffe mes esprits;
Que la variété préside à mes écrits.
Il est d'autres secrets & des routes nouvelles:
Ainsi que ses leçons, chaque art a ses modeles.

(*) Tragédie angloise.

Déjà la parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante le Couvreur, avoit tranché tes jours.
Un poignard sur le sein, la pâle tragédie
Dans le même tombeau se crut ensevelie;
Et foulant à ses pieds les immortels cyprès,
D'un crêpe environna ses funebres attraits.
Une actrice parut: Melpomene elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadême.
Dumesnil est son nom: l'amour & la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur:
Les tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre;
Son geste est un éclair; ses yeux lancent la foudre.
Quelle autre l'accompagne, & parmi cent clameurs,
Perce les flots bruyans de ses adorateurs?
Ses pas sont mesurés, ses yeux remplis d'audace,
Et tous ses mouvemens déployés avec grace:
Accens, gestes, silence, elle a tout combiné;
Le spectateur admire, & n'est point entraîné;
De sa sublime émule elle n'a point la flame;
Mais, à force d'esprit, elle en impose à l'ame.
Quel auguste maintien! quelle noble fierté!
Tout jusqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.
Vous devez avec soin consulter l'une & l'autre,
Et puiser dans leur jeu des leçons pour le vôtre;
Mais votre premier maître est sur-tout votre cœur.
Soyez toujours vous-même aux yeux du spectateur.

Le desir d'imiter vous cache un précipice ;
Gardez de vous trainer sur les pas d'une actrice :
N'allez point copier tels gestes, tels accens,
Nous répéter sans goût des sons retentissans,
Et pour mérite unique, offrir à notre vue
Le méchanisme vain d'une belle statue.
Franchissez l'heureux terme, où le prix vous attend,
Libre, on perce la nue : on rampe en imitant.
O toi, dont les attraits embellissent la scene,
Toi, que l'amour jaloux dispute à Melpomene,
Séduisante Dubois, réponds à nos desirs ;
C'est assez sommeiller dans le sein des plaisirs.
Ose enfin te placer au rang de tes modeles,
La gloire te sourit & te promet des ailes :
Ose, & prenant ton vol vers l'immortalité,
Fixe par le talent l'éclair de la beauté.

Lorsqu'avec moins de crainte & moins de servitude,
Vous aurez du théatre acquis plus d'habitude ;
Quand le parterre enfin, ce lion rugissant,
Deviendra pour vous seule & souple & caressant :
Elancez-vous alors loin du sentier vulgaire ;
De votre art plus maitresse, étendez-en la sphere.
Par de nouveaux moyens attachez nos regards.
Hasardez : le sublime a souvent ses écarts.
Par sa simplicité tantôt il nous étonne :
Tantôt, armé d'éclairs, c'est Jupiter qui tonne.

La nature long-tems ſe plaît à ſe cacher ;
Elle a mille ſecrets qu'il lui faut arracher.
Pour l'aveugle vulgaire indigente & ſtérile,
Aux regards du génie elle eſt toujours fertile.
C'eſt l'or qui, renfermé dans ſes noirs ſouterreins,
Attend, pour en ſortir, d'induſtrieuſes mains ;
C'eſt ce marbre groſſier, c'eſt ce bloc inſenſible,
Que le ciſeau façonne, & que l'art rend flexible.
Mais ce n'eſt point aſſez de ces vaines leçons ;
Je quitte le pinceau, je briſe mes crayons,
Si je ne vous inſpire un orgueil légitime,
Cet orgueil créateur, la ſource du ſublime.
Le préjugé s'efface, il touche à ſon déclin :
Le François plus inſtruit, eſt auſſi plus humain.
S'il outragea votre art, il en rougit encore ;
Pourroit-il avilir des talens qu'il adore ?
Connoiſſez de cet art quelle eſt la dignité.
Voyez autour de vous tout un peuple agité.
Il ſe preſſe, il palpite, & ſoudain plus tranquile,
Un morne accablement tient ſon œil immobile.
Ces pâles ſpectateurs, étonnés de frémir,
A votre émotion meſurent leur plaiſir.
Tantôt, enſevelis en des terreurs muettes,
Ils n'ont que des ſanglots, des pleurs pour interpretes ;
Et tantôt mille cris, juſqu'au ciel élancés,
Soulagent tous les cœurs, trop long-tems oppreſſés.

Chacun de ces effets eſt votre heureux ouvrage ;
Chaque larme verſée eſt pour vous un hommage.
Vous tenez dans vos mains le fil des paſſions ;
Tout un peuple obéit à vos impreſſions.
Nous reſſentons vos feux, nos tranſports ſont les vôtres,
Et le cri de vos cœurs retentit dans les nôtres.

Je ſais qu'un ſage illuſtre, un mortel renommé,
Qui hait tous les humains, lorſqu'il en eſt aimé,
Dans un de ces accès, où leur aſpect l'offenſe,
Déchaîne contre vous ſa farouche éloquence.
Contre lui cependant je dois vous raſſurer :
Un ſage n'eſt qu'un homme ; il a pu s'égarer.
Le monde à ſes regards prend un aſpect ſauvage ;
Ne peut-on s'en former une riante image ?
Des crédules humains précepteurs rigoureux,
Pourquoi nous envier nos menſonges heureux ?
Ah ! laiſſez-nous du moins une douce impoſture.
L'ingénieuſe erreur embellit la nature ;
Et nous ôter nos arts, nos talens enchanteurs,
C'eſt ravir à la terre, & ſes fruits & ſes fleurs.
Sachez donc repouſſer de frivoles atteintes ;
Déjà les vents légers ont emporté ſes plaintes.
Tout ſévere qu'il eſt, on peut le déſarmer.
Oppoſez-lui des mœurs, il va vous eſtimer.
Ce n'eſt pas que je veuille, en ſage atrabilaire,
Fermer vos jeunes cœurs au deſir de nous plaire ;

La flamme de l'amour peut, dans un cœur brûlant,
Allumer & nourrir la flamme du talent.
Ce n'eſt point cet amour qui fait rougir les graces,
Que le morne Plutus entraîne ſur ſes traces,
Ou qu'on voit, ſecouant deux torches dans ſes mains,
Sourire au dieu laſcif qui préſide aux jardins :
C'eſt ce dieu délicat, qu'embellit la décence,
Que l'aimable myſtere accompagne en ſilence,
Qui, ſans effaroucher les timides deſirs,
Verſe en ſecret des pleurs dans le ſein des plaiſirs.
Pour vous faire adorer, vous reſpectant vous-même,
Adoptez de Ninon l'ingénieux ſyſtême ;
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à ſon tour,
Pare encor votre automne, & ſurvive à l'amour.
Voilà par quels moyens & quelle heureuſe adreſſe
Hors du théatre même une actrice intéreſſe,
Sur ſa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la colomnie & l'hydre des cenſeurs.
Sur le ſommet du Pinde, au ſéjour des orages,
S'éleve un temple auguſte, affermi par les âges ;
Cent colonnes d'ébene en ſoutiennent le faix ;
On grava ſur les murs les illuſtres forfaits ;
On avance, en tremblant, ſous d'immenſes portiques ;
L'œil s'enfonce & ſe perd dans leurs lointains magiques.
On n'y rencontre point d'ornemens faſtueux ;
Tout eſt, dans ce ſéjour, ſimple & majeſtueux.

On y voit des tombeaux entourés de ténebres,
Des fantômes penchés ſur des urnes funebres ;
Et l'on n'entend par-tout que des frémiſſemens,
Que ſons entrecoupés, & longs gémiſſemens.
Deux femmes (*), ſur le ſeuil, en défendent l'entrée ;
L'une, toujours plaintive, eſt toujours éplorée :
Ses cheveux ſont épars, ſon front couvert de deuil,
Et ſa bouche collée au marbre d'un cercueil.

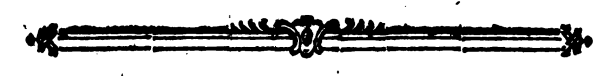
L'autre inſpire l'effroi dont elle eſt oppreſſée.
Son front eſt fixe & morne, & ſa langue glacée.
La vengeance, la rage & la ſoif des combats,
Cent ſpectres en tumulte accourent ſur ſes pas.
Ses ſens ſont éperdus ; ſes cheveux ſe hériſſent ;
Sa poitrine ſe gonfle, & ſes bras ſe roidiſſent.
Un feu ſombre étincele en ſes yeux inhumains,
Et la coupe d'Atrée enſanglante ſes mains.

Plus loin regne l'amour, cet amour implacable,
De meurtre dégoûtant, malheureux & coupable,
Qui ne reſpecte rien, quand il eſt outragé,
Court, ſe venge, & gémit ſi-tôt qu'il eſt vengé.
L'aſſaſſin de Pyrrhus, l'Euménide d'Oreſte,
Ce dieu qui d'Ilion hâta le jour funeſte,
Oſa porter la flamme au bûcher de Didon,
Et plonger le poignard au ſein d'Agamemnon.
De ces ſombres objets Melpomene entourée,

(*) La Terreur & la Pitié.

Choiſit

Choisit au milieu d'eux sa retraite sacrée.
Les yeux étincelans, quel vieillard dans ce lieu,
Environné d'autels, semble en être le dieu ?
Un mortel moins altier, assis au même trône,
Reçoit des mains du goût sa brillante couronne.
Leur terrible rival, pour tracer ses tableaux,
Dans le sang & les pleurs trempe ses noirs pinceaux ;
Et leurs lauriers épars, couvrant le sanctuaire,
Viennent se réunir sur le front de Voltaire.
La grande actrice, admise en ce séjour divin,
Marche & s'enorgueillit près du grand écrivain.
Récitant ces beaux vers, où l'amour seul domine,
Champmeslé pleure encor dans les bras de Racine ;
Et le Couvreur, l'œil sombre & de larmes baigné,
Attache les regards de Corneille étonné.
Vous, de ces demi-dieux modernes interpretes,
La gloire vous attend, & vos palmes sont prêtes.
Chef-d'œuvres du pinceau, dans ces pompeux réduits
Déjà vos traits brillans sont par-tout reproduits.
Ici pleure Gaussin, toujours sensible & tendre :
Là, c'est toi, Dumesnil, toi que l'on croit entendre.
La nature enrichit ton simple médaillon ;
Et l'art couvre de fleurs le buste de Clairon.



LA COMEDIE.

CHANT SECOND.

TOI qui, dans un miroir agréable & fidele,
Préſentant l'homme à l'homme, amuſes ton modele,
Nous reproduis nos traits, nos mobiles travers,
Et fais, en te jouant, corriger l'univers,
Souris à mes accens, viens, folâtre Thalie,
Echauffe mes leçons du feu de la ſaillie,
Apprends-moi tes ſecrets, & ne me cache rien
Des myſteres d'un art, interprete du tien.
O vous, que de cet art ont ſéduit les délices,
La palme qu'il promet croît ſur des précipices.
Aux ſuccès éclatans vous prétendez en vain,
Si les cieux n'ont en vous tranſmis ce feu divin,
Cette ſource de vie aux humains apportée,
Mobile univerſel ravi par Prométhée,
L'eſprit enfin, l'eſprit, inviſible flambeau,
Qui du monde encor brute éclaira le berceau.
Quels plaiſirs ſont piquans, s'il ne les aſſaiſonne?
C'eſt par lui que l'on penſe & par lui qu'on raiſonne.
Vous pourrez bien ſans lui répandre quelques pleurs,
Cadencer noblement de tragiques douleurs,
De même en impoſer aux ſpectateurs crédules;

Mais lui seul voit, saisit, & peint les ridicules.
Osez donc vous connoître, & vous interroger.
Enlevez au public le droit de vous juger.
N'allez point sur la scene étaler votre enfance,
Au parterre assemblé prouver votre ignorance,
D'un rire avilissant provoquer les éclats,
Balbutier des vers que vous n'entendrez pas,
Végéter & vieillir dans cette ignominie,
Salaire accoutumé des bouffons sans génie.

Mais ce n'est point assez de ce feu créateur:
Tremblez; l'homme d'esprit est loin du grand acteur.
Tel croit être formé, qui ne fait que de naître.
Pour peindre la nature, il faut la bien connoître;
En tout tems, en tous lieux, il faut la consulter,
La consulter encore, & puis la méditer.
Elle est belle, féconde, & sublime à tout âge.
Dans les jeux de l'enfance épiez son langage:
Observez les vieillards & leur air ombrageux,
Du jeune homme inquiet les desirs orageux,
L'épouse avec l'époux, le fils avec le pere,
Et la fille attentive aux leçons de sa mere.
C'est là que l'on saisit ce ton de vérité,
Que l'effort du travail n'a jamais imité.
C'est là que l'on se rit de ces jeux froids & tristes,
De ces vils histrions, l'un de l'autre copistes,
Et que l'acteur entr'eux comparant les objets,

Va ravir de son art les plus nobles secrets.
Les préceptes de l'art sont toujours arbitraires.
Ceux-ci semblent trop doux, & ceux-là trop séveres;
Et l'on a vu souvent de graves précepteurs,
En donnant des leçons, consacrer des erreurs.
La nature elle seule est un guide fidelle,
Et tous les vrais talens sont éclairés par elle.
Occupé du spectacle, & non des spectateurs,
Faites toujours valoir vos interlocuteurs.
Pour laisser de chacun ressortir la partie,
Etudiez des tons l'heureuse sympathie.
Lorsque l'un s'affoiblit, l'autre devient trop fort.
Comme dans un concert, il faut prendre l'accord.
De la tradition rejetant la chimere,
Jouez d'après votre ame & votre caractere.
Comment fixer des tons d'âge en âge transmis?
A ces bizarres loix Dorilas fut soumis.
Sans cesse il consultoit ce miroir infidele,
Que le tems, chaque jour, obscurcit de son aile.
Servile imitateur, bouffon fastidieux,
Il n'auroit point osé se montrer à nos yeux,
S'il n'eût de son aïeul arboré la rondache,
Les antiques canons, & sur-tout la moustache.
Il mettoit son orgueil à le représenter;
Répétoit ses accens qu'il s'étoit fait noter;
De rien imaginer affectoit le scrupule,

Et par tradition fut sot & ridicule.
Des rôles différens parcourons les beautés ;
Combinons leur esprit, & leurs difficultés.
A mes premiers regards s'offrent les caracteres.
C'est là qu'il faut de l'art épuiser les mysteres,
Contraindre sa chaleur, soudain la déployer,
Descendre, s'élever, & se multiplier,
Unir adroitement la force à la souplesse ;
Se variant toujours, se ressembler sans cesse ;
A l'auteur en défaut quelquefois ajouter,
Et créer d'après lui, pour mieux exécuter.
Il est des traits saillans que j'aime & que j'admire :
L'art ne les fixe point, le moment les inspire.
Un silence éloquent est souvent un bon mot ;
Un bon mot disparoît, quand l'acteur n'est qu'un sot.
Nous représentez-vous la sombre humeur d'Alceste,
Qui maudit & veut fuir les humains qu'il déteste ?
Que votre abord soit dur, votre front sourcilleux,
Votre voix seche & brusque, & votre œil nébuleux.
Exprimez bien sur-tout ces fougues de tendresse,
Dont il vient amuser sa volage maitresse ;
Qu'on reconnoisse en vous un mortel égaré,
Qui hait jusqu'à l'amour dont il est dévoré.
Du poëte agité m'offrez-vous la manie ?
Mettez dans votre jeu les écarts du génie.
Jouez-vous le Tartuffe ? observez d'autres loix ;

En ſons pieux & lents meſurez votre voix:
De ce fourbe imitez le myſtique ſourire,
Lorſque ſon œil dévot s'attache ſur Elmire;
Lorſque, laiſſant errer une indiſcrete main,
Des genoux chatouilleux il monte juſqu'au ſein;
Avec ſuavité médite un adultere,
Et veut, au nom de Dieu, déshonorer ſon frere.
Que votre air, tour à-tour, ſoit ferme & radouci:
Là, ſoyez proſterné; mais commandez ici.
Le rôle du Joueur veut une ame brûlante.
Que toujours l'action y ſoit vive & ſaillante.
Paroiſſez ſur la ſcene, égaré, furieux,
Pâle, défiguré, le chapeau ſur les yeux.
Renverſez ces fauteuils, que vous croyez complices;
Roland du lanſquenet, ébranlez les couliſſes.
Au ſeul nom de trictrac, frémiſſez de courroux.
Le dez fatal vous ſuit, & roule encor pour vous.
Il eſt plus d'une palme à la cour de Thalie.
L'un conſacre aux vieillards une voix affoiblie,
Nous retrace leurs mœurs, leurs penchans clandeſtins,
Et leur crédulité pour des fils libertins.
Cet autre, qui de ſoi prudemment ſe défie,
Se ſent, pour les niais, formé par ſympathie.
Cet autre enfin, prenant un eſſor qui lui plaît,
Obéit à ſon goût, & s'érige en valet.
Songes-y. Dans ce genre auquel tu te deſtines,

Pour cueillir quelques fleurs à travers mille épines,
As-tu reçu des cieux ce naturel plaisant,
Cet art, cet heureux don, le don d'être amusant,
La volubilité d'un organe mobile,
Un corps alerte & souple, un esprit versatile?
Voit-on étinceler dans ton regard mutin,
Et l'amour de l'intrigue, & la soif du butin,
La trahison, l'adresse, & cette effronterie,
Dont l'intrépidité sied à la fourberie?

Quelquefois un valet, novice dans son art,
De la publique joie ose prendre sa part;
Et ne sachant sur lui garder aucun empire,
Rit de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il va dire.
C'est usurper nos droits : le jaloux spectateur
S'attriste avec raison du plaisir de l'acteur.
Le personnage seul nous plaît & nous étonne;
Tout le charme est détruit, dès qu'on voit la personne.
Ne te livre jamais à ce rire empesé,
Et sache être amusant, sans paroître amusé.

Loin cependant l'acteur que son talent ennuie;
Il doit être chassé de la cour de Thalie.
C'est un hibou qui vient, sous des berceaux naissans,
Effrayer Philomele, & troubler ses accens.
L'ingénieux Armand, ce Nestor du théatre,
Oublié par le tems, étoit encor folâtre.
Que j'aimois son adresse & sa naïveté!

Son œil étinceloit du feu de la gaîté ;
Mais, rempli de l'objet qu'il avoit à nous peindre,
Sous un flegme éloquent il savoit la contraindre :
Au plaisir qu'il donnoit il savoit se borner,
Et sans montrer le sien, le laissoit soupçonner.

Ainsi qu'un jour nouveau suit le jour qui s'efface,
Lorsqu'un talent s'éclipse, un autre le remplace.
Poisson, qui si long-tems amusa tout Paris,
Descendoit dans la tombe, escorté par les ris.
Préville vient, paroit, il ranime la scene ;
Et Momus aisément fait oublier Silene.
Préville ! . . . ennuis, fuyez ; fuyez, soucis affreux ;
Son nom est un signal pour rallier les jeux.
Les muses m'ont appris qu'une douce démence,
Qu'un rire universel a fêté sa naissance.
Mille silphes légers, soulevant le rideau,
Se jouoient & dansoient autour de son berceau.
Il reçut le grelot des mains de la folie ;
En bégayant encore, il vola vers Thalie.
Pour lui seul la nature est sans déguisement,
Comme la jeune amante aux yeux de son amant.
Acteur ingénieux, je te dois cet hommage :
Ainsi que nos plaisirs, ces vers sont ton ouvrage.
Que du lierre immortel ton front soit décoré ;
Qui fait rire son siecle, en doit être adoré.

Pour les rôles d'amans si l'instinct vous décide,

Servez-vous à vous-même & de juge & de guide.
Dans cet emploi brillant peu d'acteurs ſont parfaits :
Adorés ſur la ſcene, il leur faut des attraits,
Un abord ſéduiſant, un regard vif & tendre,
Un ſilence qui parle & qui ſe faſſe entendre,
Le ſon de voix touchant, le maintien gracieux,
L'art de flatter l'oreille & de charmer les yeux.
Savez-vous ce que peut un éloquent ſourire ?
Tous ces riens de l'amour, ſavez-vous les bien dire ?
Pour le repréſenter, avez-vous ſes appas ?
Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.
Charmant, vous n'avez rien & vous devez tout craindre,
Si vous ignorez l'art d'exprimer & de peindre,
De produire au dehors ces orages du cœur,
Ces mouvemens ſecrets, ces inſtans de fureur,
Ces rapides retours, cette brûlante ivreſſe,
Les tranſports de l'amour & ſa délicateſſe.
Un rôle eſt à la fois, tendre, emporté, jaloux :
Ces contraſtes frappans, il faut les rendre tous.
Paiſible adorateur, là, bornez-vous à plaire :
Ici, que votre front s'enflamme de colere.
Sachez ſur-tout, ſachez comment, d'un œil ſerein,
On vient rendre un portrait, que l'on reprend ſoudain,
Comme on traite un objet que l'on croit infidelle,
De quel air on lui jure une haine immortelle,
Avec quelle contrainte on feint d'autres amours,

Et comment on le quitte, en revenant toujours.
Evitez cependant une chaleur factice,
Qui séduit quelquefois, & vit par artifice;
Tous ces trépignemens & des pieds & des mains,
Convulsions de l'art, grimaces de Pantins.
Dans ces vains mouvemens qu'on prend pour de la flame,
N'allez point sur la scene éparpiller votre ame.
Ces gestes embrouillés, toujours hors de saison,
Ne sont qu'un froid dédale, où se perd la raison.
Un acteur (*) a paru, plein d'ame & de finesse;
Il sent avec chaleur, exprime avec justesse:
Pour briller, pour séduire, il a mille secrets,
Et créa des moyens qu'on ne connut jamais.
Transportant dans son jeu l'ivresse de son âge,
Il a su des amans rajeunir le langage,
Des rôles langoureux anime la fadeur,
Fait sourire l'esprit, & sait parler au cœur.
Aimez-vous mieux jouer & corriger ces êtres,
Automates brillans, qu'on nomme petits-maîtres?
Portez la tête haute, ayez l'air éventé,
La voix impérieuse, & le ton apprêté.
Que votre œil clignotant, & foible en apparence,
Sur les objets voisins tombe avec indolence:
Que tout votre maintien semble nous annoncer
Qu'au sexe incessamment vous allez renoncer,

(*) Molé.

Que chaque jour pour vous fait éclorre une intrigue,
Qu'un plaiſir trop goûté dégénere en fatigue;
Et paroiſſez enfin, excédé de vos nœuds,
Accablé de faveurs, & bien las d'être heureux.
Mais ce ton, ces dehors exigent de l'étude.
Pour contrefaire un fat, il faut de l'habitude.
Voyez nos élégans, & nos gens du bel-air;
C'eſt aux plaines du ciel que ſe forme l'éclair.
Allez, & parcourez ce magique théatre
D'un monde qui ſe hait, & pourtant s'idolâtre.
Etudiez à fond l'art des frivolités,
Le ſavant perſifflage & les mots uſités;
De vos cercles bourgeois franchiſſez les ténebres,
Obtenez quelques mois de nos femmes célebres.
Leur entretien, utile à vos ſens rajeunis,
Vous enluminera du moderne vernis.
Inſtruiſez-vous des ſoins, des égards que mérite
La femme que l'on prend, & celle que l'on quitte:
Diſſertez ſans objet, riez avec ennui;
Le monde eſt vain & ſot, ſoyez ſot avec lui,
Et revenez, tout fier de cent graces nouvelles,
De leurs propres travers amuſer vos modeles.
C'eſt ainſi que l'abeille, aux approches du jour,
Vole dans les jardins & les prés d'alentour;
Et diſputant la roſe au jeune amant de Flore,
Lorſqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore,

Revient dans son asyle obscur & parfumé,
Déposer le trésor du miel qu'elle a formé.
De la scene échappé, Baron jeune & frivole,
Dans les cercles admis, en paroissoit l'idole.
Les plus fieres beautés se disputoient ses vœux;
C'étoit Agamemnon que l'on rendoit heureux;
Et, toujours souverain aux pieds de ses maîtresses,
Sur sa liste galante il compta des duchesses.
Mais craignez d'abuser d'un conseil imprudent.
L'acteur n'est plus qu'un sot, s'il devient impudent.
Notre foiblesse à tort le flatte & le ménage,
Si la fatuité survit au personnage.
Votre état est de plaire, & non de protéger.
Redoutez le public, il aime à se venger.
Lorsqu'on veut s'élever, il faut savoir descendre.
D'un puérile orgueil que pouvez-vous attendre,
Quand le premier valet se rit de vos hauteurs,
Et va pour son argent siffler ses protecteurs?
Toi qui prétends briller dans les scenes burlesques,
D'un monde moins poli consulte les grotesques:
De nos originaux folâtre observateur,
Joins l'étude du sage aux talens de l'acteur.
Viens, parcours tous les lieux où le peuple déploie,
Autour d'un ais brisé, son humeur ou sa joie.
Prends cette humble escabelle, ose, & vuide avec lui
Ce broc de vin fumeux, arrivé d'aujourd'hui.

De ces mortels grossiers apprends l'art de nous plaire ;
Tous leurs traits sont frappans, & rien ne les altere.
Ici, c'est un vieillard de rides sillonné,
Et d'un essain d'enfans toujours environné.
Courbant son corps usé sur un bâton rustique,
Il se fait craindre encor par sa gaîté caustique.
Chacun à ses dépens veut en vain s'égayer ;
Des rieurs prévenus il rit tout le premier.
Voyez-vous ce Silene, au dos rond & convexe,
Heurter tous ses voisins de son pas circonflexe,
Injurier cet arbre, & prêt à trébucher,
Manquer toujours le but qu'il va toujours chercher ?
Plus loin, deux champions furieux, hors d'haleine,
S'arment, les poings fermés, pour quelque grosse Hélene.
Tel objet est choquant dans la réalité,
Qui plaît au spectateur, s'il est bien imité.
Vadé, pour achever ses esquisses fideles,
Dans tous les carrefours poursuivoit ses modeles ;
De ce costume agreste ingénu partisan,
Interrogeoit le pâtre, abordoit l'artisan.
Jaloux de la saisir sans masque & sans parure,
Jusques aux Porcherons il chercha la nature.
Etoit-il au village ? il en traçoit les mœurs,
Trinquoit, pour les mieux peindre, avec des racoleurs ;
Et changeant, chaque jour, de ton & de palette,
Crayonna, sur un port, Jérôme & Fanchonnette.

Ces aimables mortels, dont les noms adorés
Sont aux fastes des jeux pour jamais consacrés,
Arbitres délicats des plaisirs de l'autre âge,
De la divine orgie avoient admis l'usage,
Chez les Aubry du tems passoient les jours entiers,
Et puisoient dans le vin l'oubli des créanciers.
Craignez de travestir, baladins subalternes,
Ces libertins titrés, en buveurs de tavernes.
Faites-en des Chaulieux & des Anacréons,
A qui tous les amours ont servi d'échansons.
Que toujours, à travers les brouillards de l'ivresse,
Malgré tous vos écarts, le courtisan paroisse;
Et ne confondez point, dans vos pesans croquis,
Le délire d'un rustre & celui d'un marquis.
Bellecourt de ces traits a saisi la finesse.
Son bachique enjoûment n'est jamais sans noblesse;
Soit que, quittant la table encor tout délabré,
D'un essain de buveurs il revienne entouré,
Etourdir un vieillard par des discours sans suite,
Et lui balbutier des leçons de conduite;
Ou soit que, plus rassis, & gaîment indiscret,
Il démasque en riant l'usurier Turcaret.

Vous que l'âge a mûris & rendu plus séveres,
Essayez vos talens dans les rôles de peres.
C'est là qu'enfin Thalie ose élever la voix,
Et que le cœur ému peut reprendre ses droits.

Acquérez ce maintien, ce débit plein d'aisance,
Et ces tons assurés, fruits de l'expérience.
Soyez dur, inquiet, défiant dans Simon,
Dans Licandre imposant, tendre dans Euphémon.
Modérez votre voix, qu'elle parte de l'ame.
Il faut que sans éclats votre jeu nous enflame.
D'un geste toujours simple appuyez vos discours;
L'auguste vérité n'a pas besoin d'atours.
Si cependant un fils contre lui vous anime,
Eclatez, soyez ferme, éloquent & sublime.
Offrez-nous, à l'aspect de ce fils criminel,
Toute la majesté du courroux paternel:
Excitez les sanglots, faites couler les larmes,
De la nature en pleurs déployez tous les charmes;
Transmettez-nous votre ame, & que le spectateur
Puisse applaudir au pere, en oubliant l'acteur.
Vous, reines du théatre où l'amour vous appelle,
L'orgueil de vous instruire a réveillé mon zele.
Je n'ai point au hasard confondu mes couleurs;
Econome prudent, j'ai réservé les fleurs.
Muse, couronne-toi d'une palme nouvelle:
La beauté te sourit, il faut chanter pour elle.
Pour t'en faire écouter, forme de plus doux sons;
Elle veut des conseils, & non pas des leçons.
On ne peut l'éclairer, quand on ne peut lui plaire.
Dirige ses talens, mais d'une main légere.

C'eſt ainſi que l'on voit les flexibles ciſeaux
De l'arbre aux fruits dorés arrondir les rameaux.
Oeil ruſé, taille leſte & langues indiſcrettes,
Ce qu'il faut aux valets, il le faut aux ſoubrettes.
Par l'organe ſur-tout elles doivent briller,
Agir preſque toujours, & toujours babiller;
Ou du moins, ſe taiſant avec impatience,
Par un geſte indiſcret échauffer leur ſilence.
Qu'elles ſe gardent bien de charger leurs tableaux;
Nous voulons des Teniers, & non pas des Calots.
Le vain effort de l'art annonce une ame aride.
Alors qu'il eſt contraint, le rire eſt inſipide.
Camille, aux yeux charmés de zéphyre ſurpris,
Couroit ſur les moiſſons ſans courber les épis.
Ah! ſi la ſcene encore offroit à notre vue
Cette actrice adorée & trop tôt diſparue,
Qui par ſon enjoûment ſavoit tout animer,
Et que, pour ſon éloge, il ſuffit de nommer!...
Je vous dirois ſans ceſſe, ayez les yeux ſur elle;
Et je croirois tout dire, en l'offrant pour modele.
Il me ſemble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légéreté;
Piquante ſans apprêt, & vive ſans grimace,
A chaque mouvement acquérir une grace;
Sourire, s'exprimer, ſe taire avec eſprit;
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit;

Nuancer

Nuancer tous ſes tons, varier ſa figure,
Rendre l'art naturel, & parer la nature.
Liſe, avec un œil morne, un air digne & hautain,
Et les traits alongés d'un viſage romain,
A ceint le tablier de Roſe ou de Juſtine.
Froidement minaudiere, elle croit être fine.
D'abord qu'elle paroît, on ſe ſent attriſté,
On ne partage point ſa pénible gaîté:
Elle parcourt ſans grace un cercle monotone;
Son rire grimacier n'en impoſe à perſonne:
Quand l'automate agit, le ſpectateur galant
Applaudit au reſſort, mais non pas au talent.
Paris, à chaque pas, nous offre cent coquettes,
Ivres d'un fol encens, volages, indiſcrettes.
O vous, qui ſous leurs traits voulez nous enflammer,
A jouer leurs travers, l'art ſeul peut vous former.
Attendez que le tems, maître tardif & ſage,
Du monde & des plaiſirs vous ait appris l'uſage:
Saiſiſſez la ſaiſon de la maturité,
Ce moment dangereux, le ſoir de la beauté.
Pour nous fixer alors il eſt mille artifices,
Et le jeu des vapeurs & celui des caprices.
D'un geſte ou d'un ſouris combinez la valeur:
Commandez à vos yeux de feindre la douleur,
Le plaiſir, le dédain, & la mélancolie,
La raiſon quelquefois, & ſouvent la folie;

Et vous viendrez alors reproduire à nos yeux ;
L'amante qui d'Alceſte a captivé les vœux.
Combien, dans ces tableaux, me ſemble intéreſſante
Cette actrice, à la fois, noble, ſage & décente,
Qui ſait tout détailler, & ne refroidit rien,
Aſſujettit au goût ſes tons & ſon maintien,
Et qui, fidelle au vrai, ſans nuire au vraiſemblable,
Toujours ingénieuſe, eſt toujours raiſonnable !
Si, dans ſon vol jaloux, l'impitoyable tems
A marqué ſur vos fronts le ravage des ans,
N'allez point dédaigner nos folles Céliantes,
Et nos Eſcarbagnas, & nos vieilles amantes.
Ces rôles épineux, dont la charge déplaît,
Quand Drouin les remplit, ont encor leur effet.
Vous y pouvez de l'art déployer les richeſſes :
Leurs traits ſont plus marqués, mais ils ont leurs fineſſes.
Affectez quelquefois un ſourire enfantin ;
Qu'une roſe en bouton parfume votre ſein,
Et de quelques pompons ornant votre coëffure,
De la beauté naiſſante empruntez la parure.
Mais, pour nous égayer, ne nous révoltez pas,
N'enrubanez point trop vos burleſques appas.
Dans vos plus grands excès ſoyez prudente & ſage,
Baiſſez de vos cheveux le double ou triple étage,
Elaguez ce panier, rognez cet éventail,
Et n'ayez point enfin l'air d'un épouvantail.

CHANT II.

Les rôles ingénus veulent de la décen
L'actrice s'embellit par un air d'innocenc
L'amour doit y briller, mais doux & déf
Songez qu'il vient de naître, & qu'il n'ef
Le ſoleil, en naiſſant, n'échauffe point e
Et ſemble ſe jouer ſur les monts qu'il co
Exprimez dans vos yeux l'enfance du de
Et d'un cœur étonné qui s'éveille au pla
Il faut que votre voix, en peignant votr
En ſons *mélodieux* ſe faſſe entendre à l'a
Offrez-nous, s'il ſe peut, ce timide em
Que donne la nature, & qu'on n'imite p
Ce front baiſſé toujours, & qui rougit f
Cette grace naïve, atour de la jeuneſſe.
Ah! ne l'offuſquez point par de vains o
Une roſe ſuffit pour orner le printems.

Nous repréſentez-vous la tendre Zé
Qui s'indigne & gémit ſous un maſque
Marquez-nous ce dépit & ce reſſentime
C'eſt une nymphe en pleurs, qu'outra
Qui réſiſte, qui craint de le voir infidel
Qu'il ſoupçonne être laide, & qui ſait qu
Quel voile peut cacher ces douloureux
Et l'orgueil d'une amante, & ſur-tout f
Que votre jeu ſoit vif, qu'il peigne vos
Et qu'à travers le maſque, on découvre

Dans Lucinde fur-tout variez vos tableaux :
Chaque fcene y produit des fentimens nouveaux.
Quel fouvenir cruel fe mêle à ces images !
Le talent qui n'eft plus veut encor des hommages.
Tendre Guéant (*), mon cœur ne t'oublîra jamais.
Puiffé-je dans mes vers ranimer tes attraits !
Combien elle étoit fimple, intéreffante, & belle !
Amour, tu t'en fouviens, tu lui reftas fidelle.
La douce illufion accompagnoit fes pas :
Les graces l'infpiroient, & ne la quittoient pas.
Amour, graces, beauté, rien ne la put défendre ;
La tombe s'entre-ouvrit, il y fallut defcendre.
Ainfi l'étoile brille, & bientôt, à nos yeux,
En mourantes clartés femble quitter les cieux.
Que dis-je ? elle refpire : il eft d'heureux ombrages,
Afyles des héros, des belles & des fages.
Sous ces berceaux rians & fermés aux douleurs,
Près de Ninon peut-être elle cueille des fleurs :
Peut-être qu'à Maurice (*), élevé fur un trône,
De myrte & de lauriers elle offre une couronne,

(*) On fera peut-être furpris de ne pas trouver ici le nom de Mlle Gauffin, qui excelloit dans les rôles dont il s'agit. J'ai craint la monotonie de la louange répétée. Mlle Guéant n'étoit que l'éleve de cette actrice célebre, mais promettoit de devenir fa rivale. Un organe enchanteur, une figure charmante, toute la féduction de l'ingénuité, tels furent fes titres, & les motifs de mes éloges.

(**) Le maréchal de Saxe.

Se rapelle des vers qu'il lui fait déclamer,
Et n'envie aux mortels que le plaisir d'aimer....
Mais quoi! quelle beauté s'avance sur la scene?
Le sentiment conduit sa démarche incertaine.
Sa voix se développe en sons doux & flatteurs;
Qu'elle sait bien trouver la route de nos cœurs!
Charmante Doligni, puis-je te méconnoître,
Toi, si chere à l'amour, que tu braves peut-être?
Poursuis; ce dieu léger, qui brigue tes faveurs,
Séduit par les attraits, est fixé par les mœurs.
L'art n'est point dégradé, lorsqu'il se multiplie.
On éleve par-tout des temples à Thalie.
Vous, qui nous amusez par d'utiles travaux,
Dans un monde brillant vous trouvez des rivaux.
Quel triomphe pour vous! sous ces lambris tranquilles
Où la grandeur s'échappe & s'enfuit loin des villes,
Dès que Flore a près d'elle assemblé les zéphirs,
Mille jeunes beautés, qu'unissent les plaisirs,
Au grand jour du théatre osant risquer leurs charmes,
Y savent exciter ou les ris ou les larmes.
La scene quelquefois rassemble deux amans
Gênés dans leurs desirs, & dans leurs sentimens.
Voyez comme leur joie éclate & se décele!
Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincele!
Malgré l'aimable dieu qui seul les fait agir,
Commandés par leur rôle, ils n'ont point à rougir.

Ils peuvent librement, ſans craindre pour leur flame,
Se parler en public des ſecrets de leur ame.
Ce n'eſt que pour eux ſeuls que brille un ſi beau jour;
Et là décence même applaudit à l'amour.
Le plaiſir m'égaroit! la raiſon me ramene.
Muſes, dont le pinceau peut enrichir la ſcene,
Joignez à mes eſſais vos efforts plus certains.
Pour former des acteurs, il faut des écrivains.
Tel qui, depuis long-tems, rampoit foible & timide,
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.
Remettez ſous nos yeux le tableau de nos mœurs;
Badinez avec nous pour nous rendre meilleurs.
Qui retient vos crayons? Quels ſeroient vos ſcrupules?
Moliere eſt ſous la tombe, & non les ridicules.
Oui, chaque âge a les ſiens, vrais, caractériſés:
Ceux-là ſont apparens, ceux-ci mal déguiſés.
Il faut leur arracher cette enveloppe obſcure;
Il faut à chaque ſiecle aſſigner ſa figure.
Avec des traits divers, le nôtre a ſes Orgons;
Il a ſes impoſteurs, il a ſes Harpagons.
La nature, en créant, toujours ſe renouvelle:
Les vices, les travers ſont variés comme elle.
Obſervez, parcourez & la ville & la cour;
Dans nos cœurs, en riant, venez porter le jour.
Quel léger tourbillon va, vient, revient & roule,
Dieux! que d'originaux ſe préſentent en foule!

Voyez-vous celui-ci, fier & bas à la fois,
Triſtement abruti dans ſon faſte bourgeois?
Cet autre, embarraſſé de ſa vaine richeſſe,
Qui cherche en vain ſes ſens uſés par la molleſſe,
S'ennuie au ſein des arts qu'il raſſemble à grands frais,
Dine, ſoupe, s'endort au ſon des clarinets,
A ſa meute, ſa troupe, & ſur-tout ſa muſique,
Fatigue, tout le jour, ſon ame léthargique,
Et retombe le ſoir, en bâillant de nouveau,
Sur un lit d'édredon, qui lui ſert de tombeau?
Tranſportez à nos yeux la jeune courtiſane,
Qui, fille de l'amour, le ſert & le profane,
Avec grace ſourit, intrigue ſavamment,
Déſeſpere avec art & trahit décemment;
Ce protecteur banal, entouré de Therſites,
Et qui pour ſes amis compte ſes paraſites;
Ou ce préſomptueux, ivre de ſes talens,
Qui regarde en pitié juſqu'à ſes partiſans,
Et d'un œil prophétique, où le dédain repoſe,
Dans les ſiecles futurs lit ſon apothéoſe.
Alors je cueillerai le fruit de mes leçons.
Qu'un Moliére s'éleve! il naîtra des Barons.





L'OPERA.

CHANT TROISIEME.

DESCENDS, viens m'inſpirer, ſavante Polymnie,
Viens m'ouvrir les tréſors de l'auguſte harmonie.
Tu m'exauces : déjà tous les chantres des bois,
Te ſaluant en chœur, accompagnent ma voix.
L'onde de ces ruiſſeaux plus doucement murmure :
Zéphir plus mollement frémit ſous la verdure.
Les roſeaux de Syrinx, changés en inſtrument,
Vont moduler des airs ſous les doigts d'un amant.
Cet arbuſte eſt plaintif, cette grotte ſonore :
La parole n'eſt plus, & retentit encore.
Dans le calme enchanteur d'un loiſir ſtudieux,
O déeſſe ! j'entends la muſique des cieux.
La terre a ſes accens, & les airs lui répondent ;
Les aſtres dans leurs cours jamais ne ſe confondent.
Les mondes, entraînés par leurs reſſorts ſecrets,
Toujours en mouvement, ne ſe heurtent jamais.
Paroiſſant oppoſés, ils ont leur ſympathie :
Dans l'accord général, chacun a ſa partie ;
Et les êtres unis par ton art créateur,
Forment un grand concert, digne de leur auteur.

Mais daigne enfin, quittant cette ſphere hardie,
Aſſigner des leçons à notre mélodie.
De la ſcene lyrique, objet de mes travaux,
Etale à mes regards les magiques tableaux.
Dis-moi par quels ſecours, le chant, plein de ta flame,
Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin juſqu'à l'ame;
Ce qu'il doit emprunter, pour accroître ſon feu,
De l'eſprit, de la force, & des graces du jeu.
Vous qui ſur ce théatre oſerez vous produire,
Reçûtes-vous des traits aſſortis pour ſéduire?
N'allez point, ſur la ſcene uſurpant un autel,
Faire huer un dieu ſous les traits d'un mortel.
Le monde où vous entrez eſt peuplé de déeſſes:
L'amour, en folâtrant, y choiſit ſes prêtreſſes.
Avec des traits flétris, un teint jaune & plombé,
Pourrez-vous, ſans rougir, prendre le nom d'Hébé?
D'un œil indifférent verrai-je une mulâtre
Appliquer à Vénus ſa coleur olivâtre;
Dans un char tranſparent, par des cignes traîné,
Fendre les airs, aux yeux de Paphos étonné,
Et rappeller en vain cet enfant volontaire,
Qui s'eſt allé cacher à l'aſpect de ſa mere?
Que Flore à mes regards n'oſe jamais s'offrir,
Sans me faire envier le bonheur de zéphir.
Sa bouche au doux ſouris, doit être auſſi vermeille
Que les boutons de roſe, épars dans ſa corbeille.

L'amante de Titon, pour fixer nos amours,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours;
Et sous les pampres verds dont Bacchus se couronne,
Le plaisir doit briller dans les yeux d'Erigone.
Que la taille & le port soient toujours adaptés
Aux rôles différens que vous représentez.
Des colosses hautains, dont l'amour fuit les traces,
Pourront-ils badiner sous le corset des graces?
La naine pourra-t-elle, avec l'air enfantin,
Me retracer Pallas une lance à la main?
Et l'orgueil menaçant d'une reine en colere
Conviendra-t-il au front d'une simple bergere?
Sachez, quand il le faut, varier votre ton,
Sévere dans Diane, emporté dans Junon.
Vous sur-tout qui voulez, dans vos fureurs lyriques,
Ressusciter pour nous ces paladins antiques,
Tous ces illustres fous, ces héros fabuleux;
Soyez, à nos regards, gigantesques comme eux.
C'est peu de m'étaler une jeunesse aimable;
Je hais un Amadis, s'il n'est point formidable.
Quand Roland déracine, en ses fougueux accès,
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts,
Je veux que, déployant une haute stature,
Il enrichisse l'art des dons de la nature.
S'il n'en impose point à l'œil du spectateur,
Si je ne confonds point le modele & l'acteur,

D'un tableau ſans effet bientôt je me détache ;
Je ne vois qu'un enfant caché ſous un panache,
Et dont le foible bras, fidele à ſa leçon,
Renverſe avec fracas des arbres de carton.
En vain ſon œil menace, & ſa main eſt armée ;
Je cherche le héros, & je ris du pygmée.
Par la ſeule raiſon mon eſprit enchanté,
Cherche dans le preſtige un air de vérité.
Pour nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide,
Le genre de vos voix peut vous ſervir de guide.
Des ſons frêles & doux feroient choquans & faux,
Dans la bouche du dieu qui gourmande les flots.
Ces organes ſont faits pour briller dans des fêtes ;
C'eſt d'un ton foudroyant que l'on parle aux tempêtes.
Quand les vents déchaînés mugiſſent une fois,
Ils ne s'appaiſent point avec des ports de voix ;
Et jupiter-lui même, armé de ſon tonnerre,
Se verroit, dans ſa gloire, inſulté du parterre,
S'il venoit, s'annonçant par un timbre argentin,
Prononcer en fauſſet les arrêts du deſtin.
Mais c'eſt peu de la voix, c'eſt peu de la figure ;
Si vous ignorez l'art d'achever l'impoſture,
De parer ces préſens, d'y joindre l'action,
Et cette vérité, d'où naît l'illuſion.
Dans ce reſſort trop dur mettez plus de molleſſe :
Ces muſcles trop tendus ont beſoin de ſoupleſſe.

La grace & la beauté d'un athlete vainqueur
Sont dans l'uſage adroit de ſa mâle vigueur.
Faites-vous, il le faut, une ſecrete étude
De chaque mouvement & de chaque attitude.
Inſtruits par la nature, apprénez à l'orner;
Sur le théatre enfin ſachez vous deſſiner.
C'eſt par-là que Chaſſé régna ſur votre ſcene,
Et partage le trône où s'aſſied Melpomene.
Prête à favoriſer vos utiles efforts,
La peinture a pour vous déroulé ſes tréſors.
Des grands maîtres de l'art conſultez les ouvrages,
Voyez-y nos héros vivre dans leurs images.
L'un, pâliſſant de rage, arrachant ſes cheveux,
Semble frapper la terre, & maudire les cieux:
L'autre, plus recueilli dans ſes ſombres alarmes,
De ſon œil conſterné laiſſe tomber des larmes.
Ici, c'eſt un amant, vengeant ſes feux trahis:
Là, c'eſt un pere en pleurs, qui réclame ſon fils.
Dans ſa noble fureur, voyez comment Achille
Eſt fier & menaçant, quoiqu'il reſte immobile.
Quelle ame dans ce calme & quel emportement!
Chaque fibre, à mes yeux, exprime un ſentiment.
Mais auprès de Vénus cherche en vain ſon audace:
La fureur diſparoît, & l'amour la remplace.
Entre des bras d'albâtre à tout moment preſſé,
Sur le ſein qu'il careſſe il languit renverſé;

Son regard est brûlant, son ame est éperdue :
Aux levres de Cypris sa bouche est suspendue ;
Et de son œil guerrier, où brillent les desirs,
Coulent ces pleurs si doux, que l'on doit aux plaisirs.
Raphaël & Rubens ont droit à votre hommage :
C'est quand l'acteur peint bien qu'il nous plaît davantage.
Lorsqu'un chantre fameux, une lyre à la main,
Exerçoit des accords le pouvoir souverain,
Et par une harmonie, ou belliqueuse ou tendre,
Maîtrisoit le génie & l'ame d'Alexandre,
Echauffoit ses transports, l'enivroit tour-à-tour
De douleur,, de plaisir, de vengeance & d'amour ;
Lui faisoit à son gré prendre ou quitter les armes,
Pousser des cris de rage, ou répandre des larmes ;
Rallumoit sa fureur contre Persépolis,
Ou le précipitoit sur le sein de Thaïs,
Puis-je croire qu'alors un front plein d'énergie,
De ces divers accens n'aidât point la magie ?
Les regards de l'Orphée, altiers, sombres touchans
Peignoient les passions, mieux encor que ses chants ;
Dans tous ses mouvemens respiroit le délire :
Son geste, son visage accompagnoit sa lyre,
Et de son action l'éloquente chaleur
Transmettoit à ses sons la flamme de son cœur.
L'organe le plus beau, privé de cette flame,
Forme un stérile bruit qui ne va point à l'ame.

Que l'organe pourtant ne ſoit point négligé.
Cet utile reſſort veut être dirigé.
La nature le donne, & l'art ſait le conduire,
L'affoiblir ou l'enfler, l'étendre ou le réduire.
Inſinuant & doux, quand il faut demander,
Terrible & véhément, quand il faut commander;
Sourd dans le déſeſpoir, ſonore dans la joie,
Tantôt il ſe renferme & tantôt ſe déploie.
Le ton eſt tyrannique; il s'y faut aſſervir;
Mais les inflexions doivent vous obéir.
Selon que l'ame ſouffre ou que l'ame eſt contente,
L'inflexion doit ſuivre ou vive ou gémiſſante.
Des ſons autour de nous éclatent vainement;
Leur plus douce magie eſt dans le ſentiment:
Le ſentiment fait tout, c'eſt lui qui me réveille,
Par lui l'ame eſt admiſe au plaiſir de l'oreille;
Et je place l'acteur, privé d'un ſi beau don,
Au-deſſous du fluteur inſtruit par Vaucanſon.
Notre goût, plus ſuperbe avec plus de juſteſſe,
De nos récitatifs accuſe la triſteſſe;
Ces modulations, dont le refrein glacé
Semble un hymne funebre au ſommeil adreſſé.
Le vrai récitatif, ſans appareil frivole,
Doit marcher, doit voler, ainſi que la parole.
Pour lier l'action ce langage eſt formé,
Et veut être chanté, bien moins que déclamé.

Pourquoi donc tous ces cris, ces inflexions lourdes,
Ces accens prolongés sur des syllabes sourdes,
Ces froids glapissemens, qu'on se plaît à filer?
Cessez de m'étourdir, quand il faut me parler.
Quittez cet attirail, cette insipide emphase,
L'écueil de notre chant, loin d'en être la base;
Et ne vous piquez plus du fol entêtement
D'endormir le public mélodieusement.
La célebre le Maure, honneur de votre scene,
Asservissoit Euterpe aux loix de Melpomene.
Elle phrasoit son chant, sans jamais le charger:
Ce qui languissoit, trop, elle osoit l'abréger.
Ce long récitatif, où l'auditeur sommeille,
Fixoit l'esprit alors, en caressant l'oreille;
Et le drame lyrique, aujourd'hui si traînant,
Avec légéreté couroit au dénoûment.

Réservez, réservez la pompe musicale,
Pour ces morceaux marqués, où l'organe s'étale,
Où l'ame enfin s'échappe en sons plus véhémens,
Et donne un libre essor à tous ses sentimens.

Mais parmi les écarts d'une voix moins timide,
Que le motif de l'air soit toujours votre guide.
C'est ainsi qu'un sculpteur, à qui l'art est connu,
Sous le voile toujours fait soupçonner le nu.

Dans ce fracas lyrique, & ce brillant délire,
Par un maintien forcé n'apprêtez point à rire.

Craignez de vous borner à des ſons éclatans ;
Et gardez que vos bras, ſuſpendus trop long-tems,
Comme deux contrepoids qu'en l'air un fil balance,
Attendent, pour tomber, la fin d'une cadence.
Sans doute par le chant vous devez nous charmer ;
Mais c'eſt au jeu ſur-tout que je veux vous former.
Toi, qui veux t'emparer des rôles à baguette,
Si tu n'as pour talent qu'une audace indiſcrette,
Pourras-tu, l'œil en feu, bouleverſer les airs,
Faire pâlir Hécate, enfler le ſein des mers,
Et perçant de Pluton le ténébreux domaine,
A tes dragons allés parler en ſouveraine ?
Tes yeux me peindront-ils la rage & la douleur ?
Pour évoquer l'enfer, il faut de la chaleur.
Ne va point imiter ces ſorcieres obſcures,
Qui n'ont rien d'infernal, ſi ce n'eſt leurs figures ;
Menacent ſans fureur, s'agitent ſans tranſport,
Et dont le moindre geſte eſt un pénible effort.
Siſyphe, à leur aſpect, & tranſit & ſuccombe :
De ſes doigts engourdis ſa roche échappe, tombe ;
Et l'ardent Ixion, ſurpris de friſſonner,
Sur ſon axe immobile a ceſſé de tourner.
Il faut que, dans ſon jeu, la redoutable Armide
M'attendriſſe à la fois, m'échauffe & m'intimide.
Dans ces rians jardins Renaud eſt endormi.
Ce n'eſt plus ce guerrier, ce ſuperbe ennemi,
Ombragé

Ombragé d'un panache & caché ſous des armes ;
C'eſt Adonis qui dort, protégé par ſes charmes.
Armide l'apperçoit, jette un cri de fureur,
S'élance, va percer ſon inflexible cœur....
O changement ſoudain ! elle tremble, ſoupire,
Plaint ce jeune héros, le contemple & l'admire.
Trois fois, prêt à frapper, ſon bras s'eſt ranimé,
Et ſon bras qui retombe eſt trois fois déſarmé.
Son courroux va renaître & va mourir encore :
Elle vole à Renaud, le menace, l'adore,
Laiſſe aller ſon poignard, le reprend tour-à-tour ;
Et ſes derniers tranſports ſont des tranſports d'amour.
Que ces emportemens ſont mêlés de tendreſſe !
Quel contraſte frappant de force & de foibleſſe !
Que de ſoupirs brûlans ! que de ſecrets combats !
Que de cris & d'accens, qui ne ſe notent pas !
A l'ame ſeule alors il faut que j'applaudiſſe :
La chanteuſe s'éclipſe, & fait place à l'actrice.
Il échappe ſouvent des ſons à la douleur,
Qui ſont faux à l'oreille & ſont vrais pour le cœur.
Quand de Pſyché mourante au milieu de l'orage,
Arnould (*) les yeux en pleurs me vient offrir l'image,
Et frémit ſous la nue, où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre ſa voix, dans le fracas des airs ?

(*) Actrice qui prouve que le jeu peut ſuppléer à l'organe.

J'aime à voir fon effroi lorfque la foudre gronde,
Et fes regards errans fur les gouffres de l'onde ;
Ses fons plaintifs & fourds me pénetrent d'horreur,
Et fon filence même ajoute à ma terreur.
Grace à l'illufion, je fens trembler la terre ;
Cet airain, en roulant, me femble un vrai tonnerre :
Ces flots que l'art fouleve & fait affujettir,
Sont des flots écumans, tout prêts à l'engloutir ;
Et lorfque le flambeau des pâles Euménides
Eclaire fon défordre & fes graces timides,
J'éprouve fa frayeur, je friffonne, & je croi
Entendre tout l'enfer rugir autour de moi.
Telle eft du grand talent la puiffante féerie ;
Il rend tout vraifemblable, il donne à tout la vie ;
Il anime la fcene, &, pour dicter des loix,
A peine a-t-il befoin du fecours de la voix.
A ces divers effets comment pourroit prétendre
Celle qui, fur la fcene affectant un air tendre,
Senfible par corvée, & folle par état,
Quand fon air eft chanté, fourit au premier fat,
Provoque les regards, va mendier l'éloge
De ce jeune amateur endormi dans fa loge ;
Et le cœur gros encor, l'œil de larmes trempé,
Arrange, en minaudant, tout le plan d'un foupé ?
Que jamais votre efprit ne foit hors de la fcene,
Que votre œil au hafard jamais ne fe promene.

Oubliez des balcons ces muets entretiens ;
Vos regards ſont diſtraits, ils détournent les miens.
Mais vous qui, dans nos chœurs prétendus harmoniques,
Venez nous étaler vos maſſes organiques,
Et circulairement rangés en eſpalier,
Detonnez de concert pour mieux nous ennuyer ;
Vous verrai-je toujours, l'eſprit & le cœur vuides,
Hurlant, les bras croiſés, vos refrains inſipides ?
Vous eſt-il défendu de peindre dans vos yeux,
Ou la triſteſſe ſombre, ou les folâtres jeux ?
Pour célébrer Vénus, Cérès, Flore & Pomone,
Lorſque le tambourin autour de vous réſonne,
Sous des berceaux de fleurs lorſque d'heureux amans
Entrelacent leur chiffre, & gravent leurs ſermens,
Ou que l'ardent vainqueur de l'Indus & du Gange,
Une coupe à la main, préſide à la vendange ;
Quand tout eſt rayonnant du feu de la gaité,
De quel œil ſoutenir votre immobilité ?
Vous gâtez le tableau qui par vous ſe partage ;
De grace, criez moins, & ſentez davantage ;
Et que l'on puiſſe enfin, ſur vos fronts animés,
Trouver le ſens des vers, par la voix exprimés. . . .
La ſcene s'embellit : ſur des bords ſolitaires,
Je vois ſe réunir des grouppes de bergeres.
Des bergers amoureux ont volé ſur leurs pas ;
Apollon les appelle à d'aimables combats.

Des guirlandes de fleurs ont paré ces mufettes.
Cent touffes de rubans décorent ces houlettes :
Déjà de l'art du chant on difpute le prix,
Les juges font Eglé, Silvanire, Cloris ;
C'eft dans leurs jeunes mains que brille la couronne,
C'eft le goût qui l'obtient, & l'amour qui la donne.
Le goût fut ton génie, ô toi, chantre adoré,
Toi (*), moderne Linus, par lui-même infpiré !
Que j'aimois de tes fons l'heureufe fymmétrie,
Leur accord, leur divorce & leur économie !
Organe de l'amour auprès de la beauté,
Tu verfois dans les cœurs la tendre volupté.
L'amante en vain s'armoit d'un orgueil inflexible ;
Elle couroit t'entendre, & revenoit fenfible.
Plus d'une fois le dieu qui préfide aux faifons,
Qui fait verdir les prés, & jaunir les moiffons,
Las du célefte ennui, jaloux de nos hommages,
Sous les traits d'un berger parut dans nos bocages ;
Sous ces humbles dehors, heureux & careffé,
Il retrouva les cieux dans les regards d'Iffé ;
Et goûtant de deux cœurs la douce fympathie,
Fut dieu plus que jamais dans les bras de Clithie.
C'eft lui fans doute encor qui vient, changeant d'autels,
Amufer fous tes traits, & charmer les mortels.
Vous, qui voulez fortir de la foule profane,
Comme lui cultivez & domptez votre organe ;

(*) Géliotte.

Corrigez-en les tons aigres, pesans ou faux ;
En graces, comme lui, transformez vos défauts.
Prétendez-vous m'offrir le lever de l'aurore ?
Que votre foible voix par degré semble éclore,
Et soudain déployée en sons vifs & brillans,
Me retrace du jour les feux étincelans.
De l'amour qui gémit qu'elle exprime les peines,
Se joue avec ses traits, & roule avec ses chaînes.
Peignez-vous un ruisseau ? que vos sons amoureux
Coulent avec ses flots, & murmurent comme eux.
Répandez sur vos tons une aimable mollesse :
D'un organe d'airain soumettre la rudesse
A chanter les plaisirs & les ris ingénus,
C'est donner à Vulcain l'écharpe de Vénus.
Tel acteur s'applaudit & se croit sûr de plaire,
Qui d'une voix tonnante aborde une bergere.
A peine dans son art il est initié,
Et c'est en mugissant qu'il me peint l'amitié.
Mettez dans votre chant d'insensibles nuances ;
Des airs lents ou pressés marquez les différences.
Ce passage est frappant & veut de la vigueur :
Là, que l'inflexion expire avec langueur,
Et que par le succès votre voix enhardie
Ajoute, s'il se peut, à notre mélodie.
Divine mélodie, ame de l'univers,
De tes attraits sacrés viens embellir mes vers.

Tout reſſent ton pouvoir ; ſur les mers inconſtantes
Tu retiens l'aquilon dans les voiles flottantes.
Tu ravis, tu ſoumets les habitans des eaux,
Et ces hôtes ailés qui peuplent nos berceaux.
L'amphion des forêts, tandis que tout ſommeille,
Prolonge en ton honneur ſon amoureuſe veille,
Et ſeul ſur un rameau, dans le calme des nuits,
Il aime à moduler ſes douloureux ennuis.
Tes loix ont adouci les mœurs les plus ſauvages ;
Quel antre inhabité, quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables ſons ?
Le plus barbare écho répéta des chanſons.
Dès qu'il entend frémir la trompette guerriere,
Le courſier inquiet leve ſa tête altiere,
Hennit, blanchit le mords, dreſſe ſes crins mouvans,
Et s'élance aux combats, plus léger que les vents.
De l'homme infortuné tu ſuſpends la miſere,
Tu rends le travail doux, & la peine légere.
Que font tant de mortels en proie aux noirs chagrins,
Et que le ciel condamne à ſouffrir nos dédains ?
Le moiſſonneur actif que le ſoleil dévore,
Le berger dans la plaine errant avant l'aurore ?
Que fait le forgeron ſoulevant ſes marteaux ?
Le vigneron brûlé ſur ſes ardens côteaux ?
Le captif dans les fers, le nautonnier ſur l'onde,
L'eſclave enſeveli dans la mine profonde,

Le timide indigent dans ſon obſcur réduit?
Ils chantent : l'heure vole, & la douleur s'enfuit.
Jeune & diſcret amant, toi qui, dans ton ivreſſe,
N'as pu fléchir encor ton injuſte maîtreſſe :
Dans le mois qui nourrit nos frêles rejetons,
Et voit poindre les fleurs à travers leurs boutons,
Sur la ſcene des champs n'oſes-tu la conduire?
La nature eſt ſi belle à ſon premier ſourire!
Qu'avec toi ton Eglé contemple ces tableaux,
Et l'émail des vallons, & l'argent des ruiſſeaux :
Dans cet enchantement, que ſa main ſe repoſe
Sur ce frais velouté qui décore la roſe;
Qu'elle puiſſe à longs traits en reſpirer l'odeur :
Le plaiſir de ſes ſens va paſſer dans ſon cœur.
Si de tous ces attraits elle oſoit ſe défendre,
Joins-y la volupté d'un chant flexible & tendre :
Tu l'entendras bientôt en ſecret ſoupirer....
Et je laiſſe à l'amour le ſoin de t'éclairer.
L'art des ſons n'eſt que l'art d'émouvoir & de plaire;
C'eſt le plus doux ſecret pour vaincre une bergere :
Mais banniſſez l'apprêt; il nous glace; & le chant,
S'il eſt maniéré, ceſſe d'être touchant.
Évitez avec ſoin la molle afféterie;
Qu'avec légéreté votre voix ſe varie.
Jaloux de l'embellir, craignez de la forcer;
Un organe contraint ne peut intéreſſer.

Soyez vrai, naturel, c'eſt la premiere grace,
Et celle qu'on pourſuit dégénere en grimace.
Pour illuſtrer votre art, reſpectez dans vos jeux
Le palais des héros & le temple des dieux.
Du trône où ſiege Euterpe il ne faut point deſcendre.
Sans indignation puis-je voir, puis-je entendre
Naziller Arlequin, grimacer Pantalon,
Où tonnoit Jupiter, où chantoit Apollon?
En ſecret indigné que ſa ſcene avilie
Se fût proſtituée aux bouffons d'Italie;
Que le François, trompé par un charme nouveau,
Eût pour leurs vains fredons abandonné Rameau;
Ce dieu voulut punir ce tranſport idololâtre,
Et chargeant d'un carquois ſes épaules d'albâtre,
Les yeux étincelans, la fureur dans le ſein,
Aux antres de Lemnos il deſcend chez Vulcain. (*)
L'immortel, tout noirci de feux & de fumée,
Attiſoit de ſes mains la fournaiſe allumée;
Mais il ne forgeoit plus ces inſtrumens guerriers,
Ces tonnerres de Mars, ces vaſtes boucliers,
Où l'air ſemble fluide, où l'onde dans ſa ſphere
Coule, & ſert mollement de ceinture à la terre.
L'enclume retentit ſous de plus doux travaux;
Il y frappe des dards pour l'enfant de Paphos.

(*) J'ai cru que l'incendie de l'opéra pouvoit fournir une épiſode agréable pour terminer ce chant.

Vulcain, dit Apollon, on profane mon culte;
Sur mes autels souillés chaque jour on m'insulte.
Venge-moi. Tout-à-coup dans les bruyans fourneaux
Des cyclopes ailés allument cent flambeaux;
Ils volent, & déjà leur cohorte enhardie
Sur les faîtes du temple a lancé l'incendie.
Le croissant de Phébé, la conque de Cypris,
La guirlande de Flore & l'arc brillant d'Iris,
Des champs élisiens l'immortelle parure,
Les zéphirs, les ruisseaux, les fleurs & la verdure,
Les superbes forêts, les rapides torrens,
Du souverain des mers les palais transparens,
Hélas, tout est détruit! on parcourt les ruines:
Là chantoient les plaisirs & les graces badines.
Le Mierre *, prodigant les charmes de sa voix,
Là, disputoit le prix aux sirenes des bois:
Ici l'aimable Arnould exerçoit son empire,
Et nous intéressoit aux pleurs de Télaïre.
Euterpe cependant, pour nous dicter ses loix,
Rentre dans son asyle, & reprend tous ses droits.
Rameau, le sceptre en main, éclipse Pergolese;
Le goût a reparu: le dieu du jour s'appaise,
Et son ressentiment nous poursuivroit encor,
Si la scene à ses yeux n'eût remontré Castor.

(*) Mad. l'Arrivée.



LA DANSE.

CHANT QUATRIÈME.

Le jeune amant de Flore a déployé ses ailes ;
De ses nouveaux baisers naissent les fleurs nouvelles.
Les satires légers, aux accens du haut-bois,
Soulevent, en riant, les nymphes de nos bois.
Voyez-vous ces tritons, dont les desirs avides
Font bouillonner les flots autour des néréides ?
Ils nagent en cadence, & joignant leurs bras nus,
Agitent doucement la conque de Vénus.
Volez, jeunes beautés ; le front ceint de feuillages,
Traversez, en dansant, les vallons, les bocages :
Ressuscitons ces jeux (*), ces folâtres loisirs,
Par le Tibre adoptés, au retour des zéphirs.
Pour orner votre sein, ces roses vous demandent ;
Pour vous peindre leurs feux, vos bergers vous attendent
Tout vous sert ; cet ombrage, interceptant le jour,
Enhardit à la fois la pudeur & l'amour.

Loin de nous la sagesse & ses leçons austeres !
Terpsichore, voici l'instant de tes mysteres.

(*) La danse du mois de mai, en usage chez les Romains.

Ils naissent du plaisir, je dois les respecter :
Viens, ta harpe à la main, m'apprendre à les chanter.
Léger comme tes pas, fidele à leur cadence,
Que mon rapide vers brille, parte & s'élance.
Déesse, la nature est soumise à tes loix,
Et ton silence actif le dispute à la voix.
Le voile ingénieux de tes allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de Clio, tu fais conter aux yeux;
Et tout, jusqu'à la fable, est vivant dans tes jeux.
Des pas tardifs ou prompts la liaison savante
M'offre de cent tableaux une scene mouvante.
J'y vois du désespoir le sombre accablement,
La colere d'un dieu, les transports d'un amant,
Mars courant aux combats, Daphné prenant la fuite,
Pour éviter l'amant qui vole à sa poursuite,
Les défis des pasteurs, les courses de Tempé,
Et celles de l'amour à Vénus échappé.

Mais de cet art charmant craignez la douce amorce.
Il rit à l'œil trompé qui n'en voit que l'écorce.
D'un trop crédule espoir n'allez pas vous bercer,
Et sondez le terrein qu'il faut ensemencer.
Avant de faire un pas, voyez si la nature
N'a point sur les Calots calqué votre figure.
Héros, que votre taille ait de la majesté :
Berger, qu'elle nous plaise en sa légéreté.

Que votre corps liant n'offre rien de pénible,
Et se ploie aisément sur le genou flexible.
Que les pieds, avec soin rejetés en dehors,
Des jarrets trop distans rapprochent les ressorts.
Que l'épaule s'efface, & que chaque partie,
En paroissant se fuir, soit pourtant assortie.
Quelque vice secret avec vous est-il né?
Qu'avant le pli du tems il soit déraciné.
Profitez, profitez de ces jours de souplesse,
Où chaque fibre encor tressaille avec mollesse.
Quand l'âge roidira vos muscles engourdis,
Tous les moyens alors vous seront interdits.
Cet orme contrefait penche vers le rivage,
Et d'un tronc tortueux voit sortir son feuillage.
Il seroit aujourd'hui l'ornement du hameau,
Si l'art l'eût redressé, quand il fut arbrisseau.
Que vos pas soient précis: d'une oreille sévere
Calculez chaque tems, sans jamais vous distraire.
Vos talens, quels qu'ils soient, n'auront qu'un foible éclat
Sans ce juge subtil, ce tact si délicat,
Que la nature même, à nos plaisirs fidelle,
Pour épier les sons, a mis en sentinelle.
Ce timpan sinueux, où tout va retentir,
Doit marquer la mesure & vous en avertir.
Un danseur sans oreille est la vivante image
D'un fou qui ne met point de suite à son langage,

Qui de mots mal confus forme fon entretien,
S'étourdit en parlant, & ne dit jamais rien.
Par ce fens dirigés, riez de l'impuiffance
Du burlefque rouleau (*), fceptre de l'ignorance,
Dont le gefte ambulant femble vous menacer,
Et qui coupe les tems, au lieu de les fixer.
Que chaque mouvement foit naturel & libre.
Soumettez votre corps aux loix de l'équilibre.
Élevé dans les airs, foyez affujetti
Au point déterminé d'où vous êtes parti.
Émule de Gardel, dans votre effor habile,
Tombez fur un pied feul, & reftez immobile.
Pour atteindre au fini de tous ces déploîmens,
N'allez point vous créer d'inutiles tourmens,
Etudier votre art comme de vils efclaves,
Ni vous emprifonner dans ces dures entraves
Qui du jeu des refforts vous ôtent la douceur,
En font mille martyrs, fans former un danfeur.
C'eft peu de m'étaler une danfe favante,
Et ces fauts périlleux dont l'effort m'épouvante,
De battre l'entrechat, de jouer du poignet,
De hafarder un rond, de faire un moulinet.
La médiocrité brigue ces avantages :
L'art a d'autres fecrets, pour gagner nos fuffrages.

(*) Le bâton de la mefure.

Sur le bloc arrondi d'un célebre ſculpteur
Quand l'amour agita ſon flambeau créateur,
Il en fit rejaillir une vive étincelle,
Et ſoudain vit éclorre une Vénus nouvelle,
Dont le premier regard peignit un ſentiment,
Dont le premier ſoupir demandoit un amant.
L'heureux Pigmalion brûle pour ſon ouvrage :
Le marbre eſt animé ; l'amour veut davantage.
Les graces, qu'il appelle, accourent ſur ſes pas,
Et la nymphe naiſſante a volé dans leurs bras.
Leurs loix ſont des plaiſirs ; leurs leçons, des careſſes.
L'écoliere bientôt égale ſes maîtreſſes,
S'inſtruit dans l'art de plaire, & plaît en l'oubliant,
Met dans chaque attitude un jeu doux & liant,
De la ſimplicité ſe fait une parure,
Déploie avec pudeur les dons de la nature,
Laiſſe errer ſur ſa bouche un ſourire charmant,
Et, grace à ſes regards, ſe tait éloquemment.

Voilà votre modele, enfans de Terpſichore.
La nature vous ſert, il faut l'aider encore.
Imaginez des tems & des grouppes nouveaux,
Entaſſez pas ſur pas, & travaux ſur travaux,
Sautez ſur le gazon, ſans y laiſſer vos traces ;
Vous ne poſſédez rien, ſi vous n'avez les graces.
Elles vous donneront le poli des reſſorts,
D'un buſte harmonieux les tranquilles accords,

Le moëlleux contour d'une tête flexible,
Des paſſages divers la nuance inſenſible;
Ces pas demi formés, ces bras que le deſir,
Dans un doux abandon, ſemble tendre au plaiſir,
Tous ces ébranlemens, ces ſecouſſes légeres,
Que la volupté compte au rang de ſes myſteres,
Et ces geſtes de feu, ces repos languiſſans,
Qui juſqu'en leur foyer vont réchauffer nos ſens.
Des élémens de l'art connoiſſez l'importance:
Formez vos premiers pas ſous un maître qui penſe.
Vous avancerez plus avec moins de travaux:
Il ſaura profiter même de vos défauts.
C'eſt ainſi que Marcel, l'Albane de la danſe,
Communiquoit à tout la nobleſſe & l'aiſance.
Des mouvemens du corps il fixa l'uniſſon,
Et dans un art frivole il admit la raiſon.
La beauté qu'il formoit venoit-elle à paroître?
Elle emportoit le prix, & déceloit ſon maître;
Telle brille une roſe entre les autres fleurs.
Il dotoit la jeuneſſe, en lui gagnant des cœurs.
Il me ſemble le voir, dans un jardin fertile,
Aſſujettir à l'art chaque tige indocile,
Tendre au lys incliné la main qui le ſuſpend,
Reſſerrer le bouton où l'œillet ſe répand,
Diſtribuer par-tout cet accord, cette grace
Qui pare la nature, & jamais ne l'efface.

De cette ſervitude affranchis une fois,
Plus ſûrs de votre vol, créez-vous d'autres loix.
Liſez au cœur de l'homme : amour, fureur, délire,
Dans vos jeux animés il faut tout reproduire.
De chaque ſentiment épiez les ſecrets,
Démêlez les reſſorts, combinez les effets.
Inventeurs de cet art, & Pilade & Bathile
Nous ont aſſez appris combien il eſt fertile.
Dans l'action du corps puiſant leur coloris,
L'un arrachoit les pleurs, l'autre excitoit les ris;
Et loin du cercle étroit de cent mimes profanes,
Leurs geſtes & leurs pas leur tenoient lieu d'organes.
Pour atteindre à leur palme & vous rapprocher d'eux,
Laiſſez la gargouillade & les pas haſardeux.
Que par l'expreſſion vos traits s'épanouiſſent :
L'ame doit commander, que les pieds obéiſſent.
Un méchaniſme vain ſuffit pour un ſauteur;
Mariez les talens du peintre & de l'acteur;
Et prenant votre eſſor loin des routes tracées,
Dans vos pas, s'il ſe peut, enchaînez des penſées.
Mais, ſi vous prétendez aux immortels feſtons,
De maſques odieux débarraſſez vos fronts.
De chaque paſſion le turbulent orage
Avec des traits de feu ſe peint ſur le viſage :
On y voit le chagrin d'un crêpe ſe voiler,
Sourire le bonheur, la joie étinceler;

L'ame

L'ame se montre à nu dans ce miroir sincere.
Pourquoi donc le charger d'une forme étrangere ?
Un visage postiche & privé de contour,
Un plâtre enluminé me rendra-t-il l'amour ?
Comment les passions, dans leur fougue énergique,
Pourront-elles percer l'enveloppe gothique,
L'immobile carton inventé par l'ennui,
Qu'un danseur met toujours entre nos cœurs & lui ?
Filles des sombres bords, déités infernales,
Eteignez sur vos fronts ces flammes sépulcrales.
Fleuves, ondains, tritons, dieux soumis au trident,
Quittez vos teints verd-pré, vos visages d'argent.
Vents, ayez plus d'adresse, & moins de boursoufflure.
Monstres de nos ballets, respectez la nature.
Indifférente & libre, une nymphe des bois
Pour seule arme aux amours opposoit son carquois,
Et souvent renversoit de ses fleches rapides
Le faon aux pieds légers, & les biches timides.
Errante, l'arc en main, de réduit en réduit,
Un faune l'apperçoit, s'enflamme & la poursuit.
Voyez les mouvemens dont leur ame est atteinte,
Et l'aile du desir, & le vol de la crainte.
Quelle ardeur dans tous deux ! que d'agiles détours !
Le faune joint la nymphe ; elle échappe toujours.
Elle se sauve enfin, tremblante, sans compagne,
Et gagne, en haletant, le haut d'une montagne.

Là, se laissant aller près d'un arbre voisin,
Son col abandonné touche aux lys de son sein.
Le faune reparoît : il tressaille de joie,
Et retrouve sa force, en retrouvant sa proie.
Ses yeux sont des flambeaux ; ses pas sont des éclairs :
Une fleche est moins prompte à traverser les airs.
La nouvelle Daphné frémit, tremble, chancele ;
Au front de son amant l'espérance étincele ;
Du fugitif objet, qu'effarouchent ses vœux,
Déjà son souffle ardent fait voler les cheveux ;
Il l'atteint, il soupire, il demande sa grace :
Le faune s'embellit, la nymphe s'embarrasse,
Se livre par degrés à ce trouble enchanteur,
Tombe, se laisse vaincre, & pardonne au vainqueur.
D'un simulacre vain la froide dissonance
De ces divers combats rendra-t-il la nuance ?
Y verrai-je la crainte & ses frémissemens,
Le trouble, les desirs & l'ardeur des amans ?
Que n'ai-je le génie & le pinceau d'Apelle !
Alard, à mes esprits ce tableau te rappelle.
Jamais nymphe des bois n'eut tant d'agilité :
Toujours l'essain des ris voltige à ton côté.
Que tu mélanges bien, ô belle enchanteresse,
La force avec la grace, & l'aisance & l'adresse !
Tu fais avec tant d'art entremêler tes pas,
Que l'œil ne peut les suivre, & ne les confond pas.

La papillon s'envole avec moins de viteſſe,
Et peſe plus que toi ſur les fleurs qu'il careſſe.
Te peindre, c'eſt louer ton émule divin : (*)
Je place au même rang la nymphe & le ſilvain ;
Il partage l'honneur de ta palme brillante ;
Hippomene à la courſe égaloit Atalante.
Tous deux dans cette arene, où vous régnez ſur moi,
Vous cueillez le laurier ; mais la pomme eſt pour toi.
Mon œil ſur ces objets trop long-tems ſe repoſe ;
Muſe, reprends le joug que Terpſichore impoſe :
Amans de la déeſſe, elle a choiſi ma voix
Pour conſacrer ſon art, & vous dicter ſes loix.
Fuyez loin de ſes yeux, pagodes verniſſées,
Dans vos grouppes ſans goût triſtement compaſſées ;
Fuyez... qui vous donna le droit, le droit affreux
De venir dans leur temple effaroucher les jeux ?
Que la danſe toujours annonce un caractere.
Qu'elle ſoit tour-à-tour noble, vive, ou légere...
M'offrez-vous des héros ? modelez-vous ſur eux :
Que vos pas ſoient précis, graves, majeſtueux.
Lorſque le grand Dupré, d'une marche hautaine,
Orné de ſon panache, avançoit ſur la ſcene,
On croyoit voir un dieu demander des autels,
Et venir ſe mêler aux danſes des mortels.

(*) Dauberval.

Dans tous ses déploimens sa danse simple & pure
N'étoit qu'un doux accord des dons de la nature.
Vestris, par le brillant, le fini de ses pas,
Nous rappelle son maître, & ne l'éclipse pas.
Bacchantes, exprimez les fureurs de l'ivresse:
Tournez rapidement sous le dieu qui vous presse.
Filles du noir Cocite, armez-vous de flambeaux;
Élancez-vous par bonds; que vos pas inégaux,
Égarés, incertains, peignent l'affreuse rage,
Le tumulte de l'ame, & la soif du carnage.
Transportez les enfers sur vos fronts allumés,
Et décrivez en l'air des cercles enflammés.
Zéphirs, d'un vol léger caressez les feuillages;
Et sans être entendus, parcourez les bocages.
On rit de ces zéphirs orageux & massifs,
Qui font gémir les airs sous leurs bonds convulsifs.
A ce bruit inconnu Flore en tremblant s'éveille;
Ils ont déjà courbé les fleurs de sa corbeille:
Elle craint, à l'aspect de ses nouveaux amans,
Pour le trône fragile où s'assied le printems;
Et le parterre enfin renvoie avec justice
Ces sauteurs mal-adroits bondir dans la coulisse.
L'heureuse Germanie est fertile en danseurs,
Et simple dans sa danse, ainsi que dans ses mœurs;
Elle nous a transmis celle (*) qui dans nos fêtes
A nos jeunes beautés fait le plus de conquêtes.

(*) L'allemande.

Connoissez tous ces pas, tous ces enlacemens,
Ces gestes naturels, qui sont des sentimens;
Cet abandon facile & fait pour la tendresse,
Qui rapproche l'amant du sein de sa maîtresse;
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis se croisent en berceau;
Et ce piege si doux, où l'amante enchaînée
A permettre un larcin est toujours condamnée.

Combien je vous regrette, ô tems, ô jours heureux,
Où dans les murs de Sparte, & dans ses plus beaux jeux,
Se partageant en chœurs, des vierges ingénues
Dansoient sans indécence, & dansoient toujours nues!
Que de secrets trésors dévoilés aux amours!
Quel charme arrondissoit tous ces légers contours!
A chaque mouvement que de beautés écloses!
Quels frais monceaux de lys, mêlés de quelques roses!
Que dis-je! aux yeux surpris de l'amant enchanté
La céleste pudeur voiloit la nudité.

Vous que Vénus instruit, qui, pour premiere étude,
Avez de tous ses jeux la savante habitude,
Surpassez ces tableaux, & sous le vêtement
Que l'amour exprimé frappe l'œil de l'amant.
Que vos illusions sur mes yeux se répandent;
Je vous livre mon cœur, & mes sens vous attendent.

Là, par des mouvemens souples & négligés,
Par des balancemens avec art prolongés,

Imitez les langueurs de la douce molleſſe :
N'allez point par des ſauts fatiguer ſa pareſſe.
Ici, nous ſéduiſant par la vivacité,
Peignez dans votre eſſor un cœur plus agité.
Que vos bras juſqu'à nous toujours prêts à s'étendre,
Soient autant de filets où l'on cherche à ſe prendre.
Marquez tous les degrés de l'amoureux débat,
L'inſtant de la victoire & celui du combat,
Le calme du bonheur, le feu d'une careſſe :
Fuyez, arrêtez-vous, ſuſpendez votre ivreſſe.
Comme Guimard enfin appellez les deſirs,
Et que vos pas brillans ſoient le vol des plaiſirs.
C'eſt ainſi que Sallé, qui brilla ſur la ſcene,
Emule des amours, en paroiſſoit la reine.
La tendre volupté préſidoit à ſes pas,
Animoit ſes regards, & jouoit dans ſes bras.
Comme elle cependant ſur ces heureux myſteres
Laiſſez toujours tomber quelques gazes légeres ;
Et ne montrant jamais qu'un ſeul coin du tableau,
Laiſſez-nous ſoulever le reſte du rideau.
Par des pas trop laſcifs n'offenſez point la vue :
Vénus même preſcrit l'adroite retenue.
Enlacez-vous vos bras autour de votre amant ?
N'allez point, ſans pudeur à nos yeux vous pâmant,
Outrager la décence, & ſirene muette,
Propoſer au public un bonheur qu'il rejette.

Aux talens naturels que l'art ſoit réuni.
Telle eſt à nos regards la danſe de Lani.
Préciſion, viteſſe, eſprit, tout s'y raſſemble.
Les détails ſont parfaits, ſans altérer l'enſemble.
Elle enchante l'oreille & ne l'égare pas.
La valeur de la note eſt toujours dans ſes pas.
Heinel la ſuit, Heinel que l'amour lui préfere.
Dans tous ſes mouvemens quelle ame douce & fiere!
Parmi le chœur danſant, autour d'elle empreſſé,
Elle paroît, s'éleve, & tout eſt éclipſé....
La mortelle n'eſt plus, j'encenſe la déeſſe.
Hébé pour la fraîcheur, Pallas pour la nobleſſe,
Elle imprime à ſes pas je ne ſais quoi d'altier,
Et l'œil qui l'admira ne la peut oublier.
Il eſt une autre gloire où vous pouvez atteindre;
Il faut tout embraſſer, tout ſentir & tout peindre.
La danſe doit m'offrir d'innombrables tableaux.
Transfuges des palais, danſez ſous des berceaux.
L'art brillant des couleurs avec même avantage
Eleve un temple auguſte, & nous ouvre un bocage.
Tout objet bien ſaiſi conſerve un prix réel:
Teniers eſt aujourd'hui l'égal de Raphaël.
Quelle nymphe légere à mes yeux ſe préſente!
Déeſſe, elle folâtre, & n'eſt point impoſante.
Son front s'épanouit avec ſérénité,
Ses cheveux ſont flottans, le rire eſt ſa beauté.

D'un feston de jasmins sa tête est couronnée,
Et sa robe voltige, aux vents abandonnée.
Mille songes légers l'environnent toujours;
Plus que le printems même, elle fait les beaux jours.
Des matelots joyeux rassemblés auprès d'elle,
Détonnent à sa gloire une ronde nouvelle,
Et de jeunes pasteurs, désertant les hameaux,
Viennent la saluer au son des chalumeaux.
C'est l'aimable gaîté : qui peut la méconnoître,
Au chagrin qui s'envole, au jeux qu'elle a fait naître?
Fille de l'innocence, image du bonheur,
Le charme qui te suit a passé dans mon cœur.
Sur ce gazon fleuri, qu'elle a choisi pour trône,
Pasteurs, exécutons les danses qu'elle ordonne.
Que trop d'art n'aille point amortir notre feu :
La danse d'un berger n'est pas celle d'un dieu.

Vous qui me transportez dans ces fêtes rustiques,
Laissez votre routine & vos pas méthodiques.
La nature est si belle! ah! ne l'altérez pas :
Elle hait la contrainte, & meurt sous le compas.

Venez : transportons-nous dans ces belles contrées,
Des rayons d'un ciel pur en tout tems colorées.
Déjà l'air est plus frais : Phébus vers l'occident
Précipite sa course & son char moins ardent.
Les mobiles sillons de sa pourpre brillante
Font resplendir au loin la mer étincelante.

Sous des bosquets rians, qu'embaume l'oranger,
Chaque jeune bergere a conduit son berger.
Les uns de joncs tressés composent leur coëffure :
D'autres avec des fleurs nattent leur chevelure.
On s'anime à l'envi de l'œil & de la voix :
Le tambourin résonne, & tout part à la fois.
Je ne sais quel instinct regle chaque attitude :
La grace, ailleurs captive, ici naît sans étude.
Les gestes & les pas, d'un mutuel accord,
Peignent la même ivresse & le même transport.
Sur des bras vigoureux on souleve une belle :
On s'enlace, on s'éleve, on retombe avec elle.
Que de baisers, reçus, ou ravis, ou donnés !
Que de crimes charmans, aussi-tôt pardonnés !
L'ombre n'interrompt pas cette douce démence ;
Lorsqu'un plaisir s'envole, un plaisir recommence.
Pour s'occuper la nuit, l'amante, en ce moment,
Dépose dans son cœur les traits de son amant ;
Et le lendemain même, alors qu'elle s'éveille,
Répete encor les airs qu'ils ont dansés la veille.
Provence fortunée, asyle aimé des cieux,
Que j'aimerois ton ciel, ton délire & tes jeux !
Ici, tout est glacé, tout est morne, ou fantasque :
Du bonheur qui te rit nous n'avons que le masque.
Les temples de nos arts sont de tristes réduits
Où nous courons en pompe étaler nos ennuis.

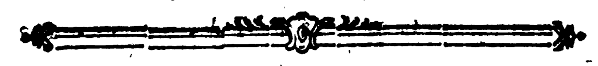
Sans perdre nos défauts, perdant nos avantages,
Nous briguons en bâillant le beau titre de ſages.
La jeuneſſe elle-même, éteinte dans ſa fleur,
S'agite ſans ivreſſe, & jouit ſans chaleur.
Ce fleuve, qui jadis arroſoit la prairie,
N'eſt plus qu'un filet d'eau dont la ſource eſt tarie;
Et l'on voit de ſon or le luxe dégoûté,
Gager des malheureux, pour rire à ſon côté.

Fous ténébreux & vains, qui n'aimant que vous-mêmes,
Des rêves de vos nuits compoſez vos ſyſtêmes;
Catons prématurés, qui, froids calculateurs,
Cherchez des vérités dans l'âge des erreurs;
Vous qui, dans vos boudoirs, ſur l'ouatte & la ſoie
Savourez les langueurs où votre ame ſe noie,
Et changez chaque jour, pour ſeuls amuſemens,
De chiens, de perroquets, de magots & d'amans;
Compilateurs peſans; toi, cruel moraliſte,
Qui crois conſoler l'homme, en le rendant plus triſte;
Peuple immenſe de ſots, de molleſſe hébété,
Poëtes ſans eſprit, & catins ſans beauté,
Honoraires bouffons; toi, frélon inutile,
Qui dévores le miel que l'abeille diſtile;
Vous tous, qui variant vos lugubres travers,
Chacun, pour votre compte, ennuyez l'univers;
Danſez.... ſortez du cercle où l'on vous empriſonne;
Répandez ſur la vie un ſel qui l'aſſaiſonne.

Le tems s'échappe, il fuit, ſachez vous en ſaiſir;
Et végétez du moins dans le ſein du plaiſir....

Ma carriere eſt remplie, ô muſe que j'encenſe!
Souris à mes travaux, voilà ma récompenſe.
J'ai célébré les jeux qui plaiſent à mon cœur,
Qui m'ont ſéduit peut-être en peignant le bonheur.
Puiſſent, puiſſent mes chants rajeunir notre ſcene,
De funebres attraits embellir Melpomene,
A ſes aimables ſœurs prêter des ornemens,
Et leur former par-tout de fideles amans!
Amour, ſi dans mes vers je t'ai marqué mon zele,
A la poſtérité porte-les ſur ton aile!
Dieu charmant, tous les arts te doivent leur beauté,
Et ſous leurs traits divers c'eſt toi que j'ai chanté.





RÉPONSE

A une lettre écrite de province au sujet du poëme de la déclamation.

JE ne répondrai point, mon ami, aux éloges que vous me prodiguez. Je les regarde comme une amorce que vous jetez à mon amour-propre, pour le rendre un peu moins rétif à vos critiques. C'eſt ainſi que le héros de l'Énéide ſuſpendoit le triple aboiement de Cerbere, en lui rempliſſant la gueule d'une pâte ſoporifique. Vous me connoiſſiez aſſez pour ne vous pas ſervir de ce petit ſubterfuge. Me confondriez-vous avec ces auteurs ombrageux, qui ne veulent point être troublés dans la poſſeſſion de leur gloire imaginaire, & s'endorment doucement du ſommeil de la médiocrité ? C'eſt, dit-on, un bonheur de leur reſſembler ; mais le bonheur des ſots ne doit point faire de jaloux. Je n'ai garde d'aſpirer à leur voluptueuſe végétation, & je préfere l'ami qui me tourmente & m'inſtruit, au flatteur qui me trompe & me dégrade. C'eſt ſous le premier titre que je vous enviſage, & que je vais entrer avec vous dans quelques diſcuſſions, moins

par révolte contre vos jugemens, que par l'envie de m'éclairer davantage. Votre premiere remarque roule sur la maniere dont j'ai vu mon sujet.

Il falloit, dites-vous, *le creuser, le nourrir d'idées approfondies, & le traiter moins en poëte qu'en philosophe.*

Le conseil peut paroître spécieux, sur-tout dans un siecle où tout s'éteint sous la froide analyse, où l'esprit, à force de subtilités, se décompose, se dénature, & reste sans caractere, par la manie même d'en avoir un. Mais, tant que je cultiverai la poésie, je me préserverai de cette affectation qui l'anéantit, de ces raffinemens d'idées, qui, sans donner des connoissances nouvelles, jettent souvent de l'obscurité sur celles qu'on a déjà; en un mot, de cette fureur de paroître ce qu'on n'est pas, & d'ennuyer profondément ses chers contemporains. La nature offre à nos pinceaux tant d'images rapprochées, pourquoi sortir du cercle qu'elle nous prescrit, & hors duquel elle ne peut plus nous servir de guide? Pourquoi peindre la fantaisie, lorsqu'on peut peindre d'après l'original? D'ailleurs, la poésie didactique a moins pour but de créer, que de consacrer les préceptes des arts, ou des

sciences établies. La raison, le goût, la vérité, sur-tout la clarté, voilà ses objets, les devoirs qu'on lui impose, les bornes dans lesquelles elle se renferme. Depuis le tems que notre théatre sert de modele aux autres nations, & que l'art de déclamer se perfectionne parmi nous, on a discuté les moyens de l'augmenter; l'impression des hommes rassemblés a donné des lumieres qu'eux-mêmes n'avoient pas, & le génie observateur a souvent fait une loi de l'instinct de la multitude. Mon poëme n'est que le résultat de ces observations. J'ai exprimé ce qu'on a pensé & senti avant moi; & n'est-ce rien que de recueillir toutes les regles importantes d'un art, & de leur donner une forme qui en facilite le souvenir & l'application? Si j'eusse suivi votre conseil, que j'eusse sacrifié l'agrément à une prétendue solidité, personne n'en auroit rien su, car personne ne m'auroit lu. J'ai voulu faire un poëme, & non un traité. Nommez-moi beaucoup d'acteurs & d'actrices qui fussent en état de profiter de mon ouvrage, s'il étoit enveloppé de cette métaphysique qu'on se plaît à répandre sur tout. Boileau qui a travaillé pour un classe d'hommes bien supérieurs, Boileau m'a frayé

la route que j'ai tenue. Il a dépofé dans fon art poétique toutes les regles de la verfification françoife, telles qu'elles lui avoient été tranfmifes par fes prédéceffeurs. Quelles font les idées neuves dont on lui eft redevable? Il a répété ce qui avoit été dit cent fois; mais il l'a répété en vers élégans, harmonieux, précis; & ce fera dans tous les tems une nouveauté dont peu de gens feront capables. Cependant il n'auroit tenu qu'à lui d'étendre, d'agrandir, de creufer fon fujet, & de l'enrichir de fes propres réflexions: mais plus ce qu'il avoit à rendre étoit fimple & ftérile, plus on doit lui favoir gré de l'avoir embelli. Il s'entoura de difficultés pour les vaincre, & on lui fit un mérite alors de ce qui fait aujourd'hui le fujet de vos reproches. Quoi qu'il en foit, je ne me repens pas de l'avoir imité; l'efprit d'un fiecle peut fort bien n'être pas l'efprit d'un autre. La raifon eft une; elle voit naître, périr, fe renouveller tous les fyftêmes; elle feule ne change & ne meurt jamais. Le nuage paffé, elle brille avec d'autant plus d'éclat qu'elle avoit paru s'éclipfer un moment. Votre feconde remarque, & fur laquelle vous appuyez beaucoup, eft qu'il ne falloit nommer aucun acteur vivant.

Votre ouvrage, dites-vous, *ne devoit conserver que les noms avoués par la postérité : cela lui eût donné un ton plus noble, plus imposant. Auriez-vous prétendu à la reconnoissance de ceux en faveur de qui vous écrivez ?*

Voilà, par exemple, des idées auxquelles je ne puis me faire. Je trouverois de l'ingratitude à ne point payer à des talens qui nous enchantent tous les jours, le tribut de louanges qu'ils méritent. L'écrivain estimable survit dans ses ouvrages, le grand peintre dans ses tableaux, le sculpteur habile sur le marbre même que son ciseau vivifie. L'acteur emporte, pour ainsi dire, avec lui tous les garants de sa réputation ; il meurt presqu'entier. Il ne lui reste qu'une tradition vague, incertaine, que chaque jour affoiblit, & qui n'est ni assez honorable pour lui, ni assez fructueuse pour ses successeurs. Pourquoi n'existeroit-il point un ouvrage où l'on fixât en quelque sorte sa gloire trop fugitive, & qui transmît à la postérité reconnoissante le souvenir des grands talens qui illustrent la scene, avec les traits distinctifs qui les caractérisent ? Ne serions-nous pas bien aises d'avoir une idée juste & précise du jeu de Baron, de Mlle le Couvreur, &

& de tant d'autres dont les noms frappent ſans ceſſe nos oreilles, & que rien ne repréſente à notre imagination. D'ailleurs, ce ſont moins des portraits que des modeles, que j'ai voulu conſigner; & il ſeroit injuſte de me faire un crime d'avoir loué dans un poëme de la déclamation ceux qui en ſont les ſoutiens parmi nous. A l'égard de la reconnoiſſance dont vous parlez, je n'y ai point eu de prétention. Les talens ne doivent rien à leur panégyriſte; mais tout homme qui écrit ſe doit à la vérité. Trop heureux ſeulement (je parle ici en général), s'il ne ſe fait pas des ennemis irréconciliables de tous ceux dont il oſé haſarder l'éloge! Il faudroit, je le ſais, pour louer certaines gens à leur gré, connoître la meſure de leur amour-propre, & c'eſt un abyme qu'il eſt impoſſible d'approfondir. Si par malheur vous êtes en-deçà de l'opinion qu'ils ont d'eux, les voilà très-mécontens de vous. Ils oublieront ce que vous avez dit, pour ſonger à ce que vous auriez pu dire, & feront très-ſcandaliſés que vous n'ayez pas pénétré plus avant dans la confidence de leur ſupériorité: mais tout cela ne doit point empêcher de rendre juſtice. Ennemis pour ennemis, il vaut

mieux s'en faire par des louanges que par des ſatyres. On en eſt quitte pour bien rire en ſoi-même des miſeres de l'eſprit humain, & s'envelopper dans cette indifférence profonde qui apprécie à ſa juſte valeur la haine ou l'eſtime des hommes. Ces réflexions ſont les fruits de mon expérience. Revenons aux vôtres.

Vous nommez partialité la préférence que je ſemble donner à Mlle Dumeſnil ſur Mlle Clairon.

Cela dépend de la maniere de ſentir. Je ne vous perſuaderois pas ſans doute comme vous parviendriez difficilement à me convaincre. Permettez cependant que je m'explique & me juſtifie. Je ſuis, plus qu'on ne croit, admirateur de Mlle Clairon. L'étude, les combinaiſons, les recherches, l'intelligence la plus prompte, un tact d'une extrême délicateſſe, en ont fait une actrice ſupérieure; mais la nature, en ſe jouant, éclipſe les beautés laborieuſes de l'art. L'irrégularité eſt quelquefois ſublime, & ſouvent il ſe gliſſe de la froideur dans ce qu'on appelle la perfection. On ſait plus de gré au talent acquis, le talent d'inſtinct fait plus de plaiſir. L'un plaît à la raiſon, l'autre l'égare, & va chercher ſon juge dans l'ame des ſpectateurs. Tel eſt l'aſcen-

dant de Mlle Dumesnil ; elle entraîne, elle transporte. Il semble que ses défauts même ne servent qu'à la rapprocher encore plus de la vérité. Ses gestes sont brusques, dit-on, ses mouvemens trop abandonnés, ses inflexions dures : à la bonne heure ; mais tout cela forme un ensemble qui m'échauffe. Je pleure, je frémis, j'admire ; & ne songe plus aux imperfections qu'il faut pardonner. Quelques personnes refusent la sensibilité à Mlle Clairon : c'est, je crois, très-injustement. Elle a celle qui tient à la force, à l'énergie, à l'orgueil, à toutes les passions qui raisonnent avec elles-mêmes, & se rendent compte de leurs emportemens ; mais a-t-elle cet égarement, ces cris de douleur, cet étouffement d'une voix qui se perd dans les sanglots, cette éloquence foudroyante de sa rivale? L'une, par l'élégance des attitudes, la noblesse du maintien, l'arrangement de son désordre, & les graces de son désespoir, plaira toujours à ce public instruit des finesses de nos mœurs & de nos usages. C'est, pour ainsi dire, une actrice nationale ; l'autre plairoit au public de tous les pays. Quelques petites-maîtresses diront que Mlle Dumesnil *fait peur*, & que son jeu est *d'un ton qui ne*

ressemble à rien. Les étrangers, qui en savent moins que ces dames, diront tout bonnement qu'elle est l'actrice de la nature ; & leur suffrage provincial l'emportera à la longue sur une admiration de mode, & un enthousiasme d'étiquette.

Eh ! n'est-il pas sensible, vous écriez-vous, *que le théatre françois tombe de jour en jour depuis la retraite de Mlle Clairon ?*

C'est sûrement une perte pour ce spectacle ; mais, de bonne foi, est-ce la principale cause de sa décadence ? Il lui reste des ressources pour remplir ce vuide, & le vice radical de la scene françoise est moins la disette des bons *sujets* que la foule des médiocres. J'en nommerois cinq ou six qui sont d'une tristesse mortelle dans le comique, & ne font rire que dans les tragédies. Cela ne laisse pas que de refroidir l'intérêt, & de déranger l'*ensemble*. Ces messieurs nous persécutent à Paris, & *Aufresne* court la province. C'est réellement cette collection burlesque d'acteurs misérables, qui tue en partie le théatre françois, & lui ôte cette dignité que lui ont acquis les *le Couvreur* & les *Baron*. Je ne conçois pas à cet égard la facilité du public ; il fait naître lui-même

l'inconvénient dont il se plaint, & se repent toute l'année de l'indulgence d'un moment. Lorsque des acteurs dans leur début ne lui montrent aucune sorte de disposition, ne seroit-il pas plus à propos qu'il s'en défît sur-le-champ, que de leur prodiguer des encouragemens perfides, qui rendent la médiocrité insolente, & refroidissent l'émulation des vrais talens ? Les applaudissemens du public, quand ils sont déplacés, ressemblent aux pluies hors de saison. Elles élevent autour du bon grain, des herbes inutiles qui le surmontent & l'étouffent.

Une autre raison de langueur & de dépérissement est le droit d'ancienneté, c'est-à-dire, le droit de vexer & de tyranniser les spectateurs. Je ne le considere que relativement aux mauvais comédiens. Tel nous ennuie réguliérement depuis des années, dont il est autorisé à ne pas souffrir qu'un autre nous amuse. Ce qui devroit fournir un titre d'exclusion, en devient un de préférence ; le tems fait tout, & l'on est sûr d'être peu employé à la comédie françoise, quand on a le malheur d'être jeune, de commencer & de réussir. Le spectateur a beau murmurer, on n'en tient compte : il peut bâiller s'il lui plaît ;

mais il faut qu'il écoute, qu'il batte des mains, & se soumette aux réglemens. L'indépendance qui régnoit autrefois dans le parterre, a remonté dans les coulisses & dans le conseil des comédiens. Ils disposent souverainement ; & quand la nation desire quelque chose, ils en appellent au *comité*. Qu'on s'étonne après cela qu'il ne se forme point de sujets ; on crie contre le mal, on ne s'occupe point du remede.

Avec la manie que nous avons des feuilles périodiques, il est étonnant qu'on ne se soit pas encore avisé d'un journal, où l'art du théatre seroit approfondi, où l'on feroit justice des mauvais acteurs, où l'on pourroit donner des vues nouvelles à ceux qui sont en état d'en profiter, enfin où les grands talens seroient mis à leur place, & verroient consacrer leur succès par des éloges raisonnés qui valent encore mieux que l'enthousiasme de la multitude. Quelques gens du monde avoient entrepris cet ouvrage pour leur propre satisfaction, & l'ont interrompu je ne sais trop pourquoi. Plusieurs de leurs lettres me sont tombées entre les mains, je vous en envoie des fragmens, & vous verrez qu'en se jouant ils ont donné l'idée d'un écrit utile & qui nous manque.

LETTRE PREMIERE.

*De madame de *** au chevalier de ***,*

Vous allez peut-être me trouver extravagante ; mais, à quelque prix que ce ſoit, il faut que je me ſatisfaſſe. J'ai la tête vive ; & dès qu'une idée me rit, elle ne me quitte plus ; c'eſt une perſécution. On dit que les femmes ont preſque toutes cette ſorte d'efferveſcence : c'eſt tant pis, & tant mieux : mais point d'écarts ; venons au fait.

Savez-vous bien que vous raiſonnez à merveille ſur la comédie, ſur l'art théatral, les défauts qui le déparent, & les moyens de le perfectionner ? D'honneur, je vous décide profond ſur cet article. Votre converſation d'hier, qui, Dieu merci, finit aſſez tard, m'a donné à rêver toute la nuit. Nuances délicates, tranſitions adroites, repos, ſilences, jeu muet, bienſéances théatrales, tout cela m'a roulé dans l'imagination. Que croyez-vous qu'il en ſoit réſulté ? Vous riez, & ne demanderiez pas mieux que d'être plaiſant ; ne vous preſſez pas. Une femme

qui ne dort point se désole ordinairement, dans l'appréhension d'avoir les yeux battus & le teint moins reposé : moi, j'emploie mes insomnies à faire des projets, & c'est vous que je charge de les mettre en œuvre. Je suis folle de spectales, c'est mon amusement de prédilection, ma petite loge fait mon bonheur; mais comme, en m'exécutant du côté des connoissances, j'ose me vanter de ce tact que donne une ame sensible, je desire infiniment dans le jeu de nos acteurs & les accessoires de la représentation. Vos entretiens, qui dans ce genre me paroissent singuliérement instructifs, servent encore à me rendre plus difficile. Vos réflexions, vos vues, vos critiques, même vos plaisanteries, sont autant de traits de lumiere qui me découvrent les secrets de l'art, & m'avertissent de ne me point livrer aux premieres illusions. Qu'en arrive-t-il? Que ma raison augmente, & que mon plaisir diminue. C'est un calcul que je ne puis souffrir, & auquel je veux mettre ordre.

Pour cela, monsieur, il faut, s'il vous plaît, que vos beaux raisonnemens ne soient pas perdus; que vos remarques n'expirent pas entre nous deux, dans l'ombre de ma bibliotheque,

ou ne s'évaporent pas dans le tumulte d'un ſoupé. Je veux quelque choſe de fixe, & qui tourne au profit de l'art lui-même. Tout ce que vous me diriez le ſoir, au retour de l'un des trois ſpectacles, ayez la bonté de l'écrire le lendemain & de me l'envoyer : j'écrirai auſſi de mon côté, moi. Vos idées développeront les miennes ; ou plutôt, je vous laiſſerai penſer tout à votre aiſe, pour m'abandonner par choix à l'analyſe des ſentimens. Sur-tout ne perdons point de vue le théatre françois : c'eſt le ſeul peut-être dont les beautés puiſſent déterminer nos éloges, & dont les défauts ſoient intéreſſans pour des philoſophes tels que nous. J'entends d'ici ce que vous m'objectez. Que gagnera-t-on à ces vains écrits? Tout au monde, chevalier, & voici comment. Je veux, j'exige qu'ils ſoient imprimés; oui, monſieur, imprimés. Et pourquoi non? Je ſerai votre éditeur. Il me tarde déjà d'avoir un libraire à ma toilette. Cela me donnera un air de conſéquence, qui me flattera infiniment.

Il faudra, s'il vous plaît, que vos obſervations paroiſſent un peu de ſuite, car je veux être au courant. L'habillement, le coſtume, les

décorations, tout ce qui tient au physique ou au moral de la scene, sera de votre ressort. Les talens sublimes se négligent-ils? il faut réveiller leur émulation. Les dispositions naissantes s'éteignent quelquefois dans le découragement: il faudra les exciter. Vous tiendrez le fil qui guidera nos jeunes éleves dans ce pénible dédale où ils s'égarent, faute de conducteur. Sur-tout, point de prévention. Voilà, je le sens bien, la condition délicate du traité. Tenez bon, chevalier; ne vous laissez point corrompre aux charmes de la figure. Les beaux visages, au théatre, sont ceux où les passions se peignent, & qui s'animent par l'expression du sentiment.

Hé bien, convenez donc que cela n'est point si mal combiné. Je raffole de mon idée, elle me réjouit; elle fait plus, elle m'occupe: j'y vois un but solide: cela est trop plaisant. Vous voilà auteur, parce que j'ai passé une nuit sans dormir. Avouez que les femmes savent tirer parti de tout: mais elles veulent être obéies. Songez-y, point de subterfuges, point de fausse modestie, arrangez-vous; c'est une heure ou deux, que tous les matins je vole à votre oisiveté. Je suis impatiente d'entendre ce que dira le pu-

blic, & de voir toutes les peines qu'il se donnera pour deviner les coupables. Est-ce une femme? est-ce un homme? sont-ce tous les deux ensemble? Et les critiques, & les éloges, & le charmant pour & contre! Ce train-là m'amuse, même dans la perspective; & vous seriez vraiment odieux de me laisser en chemin, avec mon projet, mes espérances & mon volume.

Adieu, chevalier. Cette lettre, à force d'être longue, m'a tuée, quoique je l'aie écrite avec plaisir: mais il faut bien que je prélude, & que je vous donne le ton. A propos, il faudra intituler nos feuilles volantes, *le Spectateur des trois théatres*; je veux avoir les honneurs du titre. Adieu, monsieur le spectateur. A ce soir, ou vous, ou une lettre, qui m'assure qu'on est prêt à m'obéir.



LETTRE SECONDE.

*Du chevalier de ***, à madame de ***.*

En vérité, madame, vous avez des idées qui n'appartiennent qu'à vous. Sans les graces de votre ſtyle, je me ſerois mis en colere contre votre lettre, & l'inſomnie qui vous l'a fait écrire. Me voilà bien avec vos arrangemens! Moi, qui m'étois endormi le plus indulgent de tous les hommes, je me vois érigé en ariſtarque à mon réveil! Que deviendront ces matinées voluptueuſes, où j'entremêlois à beaucoup de frivolité un peu de cette étude ſi douce, quand elle eſt volontaire? C'eſt toute autre choſe de s'occuper par choix; ou d'avoir à remplir une tâche de tous les jours. Il eſt vrai que la charge eſt bien allégée par la main qui l'impoſe. Le deſir de vous plaire eſt un motif, devant lequel les répugnances s'évanouiſſent: mais, toute galanterie à part, je ne laiſſe pas que d'être effrayé de votre projet; & il me faudra, pour me faire prendre la plume, l'eſpérance d'un éditeur tel que vous: vous éditeur! &

de quoi ? de mon ouvrage ! Je n'ai rien à répondre. Je ne ſuis point ſurpris que cette ſingularité vous tourne la tête ; elle eſt amuſante : je n'y vois de ſérieux que l'exécution.

Le Spectateur des trois théatres ! Que de vues fines, que de réflexions profondes, que de goût & de philoſophie même ce titre-là ſuppoſe ! Un pareil ouvrage doit renfermer la connoiſſance de tous les coſtumes & des mœurs de tous les pays ; car tous les peuples ſont tour-à-tour cités ſur la ſcene, avec les caracteres qui les différencient. Il doit aſſigner des modeles, conſerver la tradition, tranſmettre à la poſtérité les grands traits des modernes, entrer dans l'analyſe des paſſions, diſtinguer leurs nuances, fixer leur langage, ſuivre l'art dans ſes progrès, dans ſes variations, prévenir ſa décadence, louer ſans fadeur les principales branches de l'eſprit humain ; & c'eſt ce que vous voulez que j'exécute en me jouant le matin, pendant que je ſuis entre les mains de mon valet-de-chambre ! A merveille : votre imagination vole, la mienne eſt plus lente, je vous en avertis ; & plus je médite ſur le théatre, moins je ſuis capable peut-être de ce que vous attendez de moi. C'eſt l'étude qui rend

difficile. Voilà pourquoi les ſots ne devroient jamais l'être. Je me défie toujours de mes idées, quand je n'ai pas eu le tems de les approfondir. Croyez-vous, par exemple, que j'oſaſſe livrer au papier ce que je haſarde dans la converſation? L'homme qui parle peut ſe tromper, il n'a que l'eſprit du moment: mais l'homme qui écrit, doit au moins être bien près de la vérité, s'il n'a pas toujours le bonheur de l'atteindre. Après cela, oſez compter ſur ma diligence. Je penſerai beaucoup, j'écrirai peu, & ce n'eſt point là le compte de ce monſieur qui doit repréſenter à votre toilette, en attendant le fruit de ma matinée.

D'ailleurs, n'eſt-ce pas une peine réelle, d'avoir tous les jours à mortifier une douzaine d'amours-propres qui ſe complaiſent dans une douce ſécurité? Il eſt tant de petits talens en poſſeſſion de jouir du ſuccès qu'ils n'ont pas! A quoi bon leur arracher leur bandeau? Pour eux l'illuſion eſt le bonheur, & il me paroît dur de le troubler quelque part qu'il ſe trouve. Les vérités que je me permettrai ne bleſſeront jamais ſans doute; mais il ſuffit qu'elles affligent, pour qu'elles me coûtent à prononcer. Bien entendu que vous ſerez

de moitié dans l'ouvrage dont il s'agit ; sans cela, rien.

Pour moi Phébus est sourd, & Pégase est rétif.

Vos pensées appelleront les miennes, mes sentimens se confondront avec les vôtres : je vous fournirai le canevas, vous y mettrez l'expression & la vie ; vous y répandrez cette sensibilité vive qui échauffe tout ce que vous dites, & qui donnera à vos productions le charme inexprimable qu'elle prête à votre physionomie : car il faut que les écrits en aient une. Vous me décidez profond dans la connoissance de l'art théatral ; c'est me faire beaucoup d'honneur. Comme j'aime que, dans les distractions même, l'ame & l'esprit soient pour quelque chose, j'ai suivi le spectacle assez réguliérement depuis quelques années. J'ai vu se succéder des talens de différens genres ; j'ai observé le goût du public, les causes de sa froideur & de son enthousiasme : je me suis rendu compte de mes propres impressions, & toute mon étude n'a été que mon plaisir lui-même, mais plus recueilli & moins vîte évaporé que l'ivresse machinale de la plupart des spectateurs. Et nos soirées, dont vous

ne parlez pas, & ces entretiens charmans, où vous mêlez à la raiſon ce badinage qui l'embellit, croyez-vous, de bonne foi, qu'ils n'aient rien ajouté au fond de ſcience que vous me ſuppoſez? Un ſeul des traits qui vous échappent quelquefois, me donne plus à penſer que tout l'art de nos acteurs. Vous autres femmes, j'entends celles qui vous reſſemblent, vous avez une ſagacité dans l'eſprit, un tact d'une fineſſe, des ſenſations d'une célérité! Votre génie eſt dans votre cœur; & à l'aide de deux beaux yeux, Dieu ſait comme ce génie-là ſe communique! Vous donnez des leçons avec l'air d'en demander. Un ſeul de vos regards développe ſouvent mille idées qui, échappées à une longue méditation, attendoient pour éclorre, la chaleur du ſentiment. Ces regards, ces deux beaux yeux, ce frottement des eſprits, ces éclairs du moment qui animent la converſation, je ne les aurai plus pour m'inſpirer dans ce cabinet ſolitaire, où il faudra que je me perde tous les matins dans le vague de mes réflexions. Vous verrez ce qui arrivera. Le philpſophe fera place au diſſertateur: j'écrirai froidement ſur un art dont je raiſonnois avec feu, lorſque j'en parlois avec

vous.

vous. Je m'ennuierai, je vous excéderai, le public bâillera, les comédiens crieront, on sifflera monsieur le spectateur, & vous en serez la cause. Je suis bien aise d'appuyer sur les inconvéniens, parce que je ne serai pas faché que vous me sachiez gré du sacrifice.

Une clause formidable encore, est cette obligation de mettre peu d'intervalle à nos lettres. Comment cela se pourra-t-il? Vous le savez; quand j'ai vu mouvoir tout l'hiver ce tableau monotone de nos ridicules & de ce que nous appellons nos plaisirs; quand je suis rassasié de drames, de brelans, de wisth, de médisance; quand j'ai bien roulé dans ce tourbillon étourdissant, je brûle d'aller reposer mes yeux & mes esprits sur les scenes paisibles de la campagne. Je ne ressemble point heureusement à ces êtres blasés, symmétriques & profondément ennuyés, qui vont chercher la verdure sur les toiles peintes de nos spectacles, dont l'ame, pour s'ouvrir au charme de l'harmonie, a besoin du tapage d'un orchestre, & qui ne connoissent l'innocence champêtre que par les bergeres de nos coulisses. Pauvres fous! c'est d'une baguette économe, qu'ils attendent ces miracles sans

nombre, que seme en se jouant à quelques pas d'eux la main prodigue de la nature.

Je vous prie en son nom de me pardonner cet écart trop rustique peut-être pour bien des gens. Quoi qu'il en soit, madame, une fois le mois de mai arrivé, le moyen d'habiter un cabinet, de s'ensevelir dans des paperasses, de se brunir la tête de jugemens, de critiques, de discussions, quand tout rit autour de nous, que les arbres se vêtissent pour nous recevoir sous leur ombre, & que la fuite des beaux jours avertit le sage d'en profiter! Réfléchissez-y, & mitigez s'il vous plaît cette condition trop rigoureuse du traité.

Après toutes mes objections, il faut bien vous dire, pour me raccommoder avec vous, ce que sérieusement je pense de votre idée; je la crois très-heureuse. Jusqu'à présent, la notice de nos spectacles n'a pu tourner à l'avantage de l'art, ni de ceux qui le cultivent: c'est un moule d'éloges périodiques aussi ennuyeux pour les indifférens, qu'inutiles aux intéressés. Grace à votre ouvrage (car j'aurai beau faire, ce ne sera jamais le mien), on suivra l'art pas à pas: les grands talens, comme vous dites fort bien, y recevront des éloges vrais & motivés: des cri-

tiques peu décourageantes éclaireront ceux qui commencent. Pour le public, je n'en ſuis point inquiet; je vou sconnois, dans le ſtyle, la même ſéduction qui reſpire dans vos traits; & à moins que je ne gâte tout cela, on vous lira avec autant de plaiſir qu'on en trouve à vous voir. Voilà votre horoſcope.

Vous vous plaignez de la longueur de votre lettre; & celle-ci, comment la trouvez-vous? Si on l'interceptoit, on feroit bien attrapé. Je rougis de ce qu'elle renferme, quand je ſonge à tout ce qu'il faudroit vous écrire, & ſur-tout aux choſes charmantes qu'il ne tiendroit qu'à vous de mettre dans vos réponſes. Mais j'oublie que je ſuis monſieur le ſpectateur; c'eſt-à-dire, grave par état, & de votre façon. Je me ſoumets, & dès ce moment-ci, j'entre dans mon emploi par vous dire que j'irai ce ſoir à la comédie françoiſe, réfléchir & ſpéculer de toute ma force, aux dépens de qui il appartiendra.

LETTRE TROISIEME.

Comédie Françoise.

DÉBUT DE MLLE. VESTRIS.

LES circonftances fervent vos projets, madame. Le début de Mlle. Veftris fixe tous les regards, & le monarque (*) du nord eft oublié pour une reine de théatre. D'autres diroient : voilà les François ; moi je dis : voilà les hommes. Les papiers de Wilkes, les révoltes de Bofton, & Garrick occupent fucceffivement les penfeurs de Londres. Un roi étranger, la guerre de Corfe, une actrice nouvelle occupent Paris tour-à-tour. Cela eft dans l'ordre.

La voix publique vous aura fans doute appris qu'elle a une figure théatrale, une taille élégante, & réunit affez ces dons de la nature, fans lefquels l'art eft toujours infuffifant pour produire une entiere illufion.

Ce principe me femble vrai, fur-tout pour les femmes. Je peux pardonner à Achille de n'être pas beau, s'il fe deffine bien, & fi fes traits,

(*) Le roi de Danemarck.

quoique irréguliers, annoncent un grand caractere; mais je veux abſolument qu'Iphigénie ſoit belle.

Le rôle d'Aménaïde a été infiniment mieux rendu que celui d'Ariane. Les mouvemens de colere, de nobleſſe, de fureur, ont décelé le genre de l'actrice aux yeux de tous les ſpectateurs intelligens. On convient volontiers qu'elle peut aller loin dans tout ce qui tient aux paſſions fortes, au raiſonnement, même à l'eſprit; mais qu'un travail infatigable peut ſeul ſuppléer à ce qui lui manque du côté de la ſenſibilité douce, ſi toutefois l'on apprend à pleurer.

Il ne faudroit que bien examiner le caractere de la phyſionomie, pour décider le genre des acteurs. . . . .

. . . .

Mlle. Veſtris eſt belle; mais ſa figure eſt plus noble qu'agréable. Auſſi l'orgueil s'y peindra-t-il mieux que la mélancolie; l'emportement, que la tendreſſe; la fierté, que la douceur. Pulchérie n'eſt point Zaïre; Rodogune n'eſt point la timide Palmire; & l'emportée Hermionne n'eſt point l'inconſolable Inès.

Ce que je dis de la figure, je le dirai de la taille. C'eſt l'enſemble de l'actrice qui produit l'illuſion. Toutes les parties de cet enſemble ſont donc ſujettes à la même analyſe. Il y a un caractere dans le port, comme dans la phyſionomie ; & le port & la phyſionomie de Mlle. Veſtris impoſent plus qu'ils n'intéreſſent.

Son organe, objet des critiques les plus vives qu'elle ait eſſuyées, caractériſe encore ſon talent. C'eſt plutôt la voix d'une ſouveraine qui commande, que celle d'une amante éplorée qui nomme ſon infidele.

Les cenſeurs qui ont prononcé ſans retour ſur l'organe de l'actrice, me paroiſſent trop rigides. Une grande habitude peut rectifier ce défaut ; & s'il ſubſiſte encore après beaucoup d'efforts, il méritera plutôt un regret qu'une critique.

Elle doit mettre ſon étude ſur-tout à corriger dans ſa voix les inflexions trop uniformes. J'ai été deux fois lui voir jouer Ariane ; je l'ai ſuivie avec intérêt, & c'eſt avec peine que j'ai toujours retrouvé les mêmes modulations dans tous ces paſſages ſi variés d'amour, de douleur & d'emportement, qui rendent ce rôle le plus

vrai, &, si l'on peut dire, le plus *savamment passionné* que nous ayons au théatre.

C'est une remarque dont Mlle. Vestris sentira bientôt la vérité. On doit seulement l'avertir que cette variété de tons ne s'acquiert point en parcourant studieusement les intervalles de l'octave : c'est en se pénétrant profondément de l'esprit de son rôle, c'est en s'appropriant l'ame du personnage représenté, que les nuances successives de tendresse, d'espoir, d'indignation ou de fierté, se modulent dans les sons de la voix, comme elles se reproduisent dans les traits du visage.

Les gestes de Mlle. Vestris ont de la grace. Ils n'ont point l'air d'avoir subi l'examen compassé du trumeau. Mais peut-être sont-ils trop brusques & trop multipliés. Le nombre des gestes embarrasse l'action & nuit à l'effet; ce sont des teintes disparates, qui ôtent l'harmonie du tableau.

J'ai entendu murmurer autour de moi quelques froids dissertateurs, partisans zélés des plus antiques erremens des coulisses, & chevaliers aveugles de tout ce que l'usage a consacré bon ou mauvais. Leur critique tomboit sur la licence

que s'eſt donnée l'actrice, de paroître en robe-de-chambre dans les derniers actes d'Ariane. Je ne me rappelle pas bien ſi elle eſt la premiere à qui l'on doit cette vraiſemblance de coſtume. On ne pourroit que l'en applaudir. Je ne vois point pourquoi une amante, parce qu'elle eſt fille d'un roi, ſeroit condamnée à contraindre éternellement ſes ſanglots dans les entraves d'un grand corps. C'eſt au contraire à l'acteur intelligent à multiplier ces petits détails, dont l'uſage modéré eſt auſſi avantageux au preſtige de la ſcene, que l'abus en ſeroit déplacé.

Au reſte, madame, Mlle. Veſtris eſt la plus heureuſe acquiſition qu'ait pu faire la ſcene françoiſe dans ſon état actuel. Si je mêle quelquefois la diſcuſſion à l'éloge, c'eſt que le vrai talent donne le droit d'être ſévere.



LETTRE QUATRIEME.

Comédie Italienne.

LUCILE.

QUOI! vous voulez, madame, que je vous rende compte de tout ce que vous avez vu, que j'analyſe la cauſe de vos ſenſations, que je vous diſe ſi vous avez eu raiſon de pleurer?

Vous étiez à la premiere repréſentation de Lucile. Vous avez été témoin de l'effet général. Les larmes d'étiquette tomboient des premieres loges, & vous en avez verſé dans la vôtre, ſans ſonger à les cacher, ni à les faire voir: la piece eſt jugée.

Laiſſons ces ariſtarques, toujours mécontens & toujours malheureux, s'écrier: ce n'eſt pas le genre, & l'on ne doit pas chanter quand on eſt triſte; on ne va point à l'opéra-comique pour pleurer. Nous, madame, prenons le plaiſir où il ſe trouve.

Ils ſont bien à plaindre, ceux qui veulent ainſi aſſervir les jeux de l'imagination à des calculs géométriques, interrogent leur eſprit pour ſa-

voir ſi leur ame doit s'attendrir, & ne ſe permettent une ſenſation que quand elle eſt autoriſée par un ſillogiſme. Qu'ils raiſonnent les barbares, mais qu'ils nous permettent de ſentir.

Le fond de Lucile eſt pathétique, & je ne regrette point que l'harmonie prête ſes charmes à l'expreſſion de la douleur. C'eſt un *donné* auquel mon eſprit ſe ſoumet ſans peine, dès qu'il y eſt préparé par le plaiſir de mon oreille. Quand un opéra m'ennuie, je dis : c'eſt la faute du muſicien, & non celle de la muſique. Je ne la trouve déplacée que dans les ſcenes froides & vuides d'intérêt.

Voilà pourquoi, madame, les premieres ſcenes de Lucile m'ont alarmé. Une toilette & de l'harmonie ſont deux choſes ſi loin l'une de l'autre. La piece ne ſe réchauffe qu'à ce quatuor enchanteur qui fixe la réputation du muſicien.

L'entrée de Caillot m'a cauſé la plus vive ſenſation. J'ai tremblé, j'ai vu la décoration s'obſcurcir en un inſtant, & mon imagination avec elle. Mes larmes ont coulé, & j'ai rendu graces à celui qui me procuroit cette douleur voluptueuſe, un des plus grands plaiſirs de la vie.

L'air qu'il chante, ne vous a-t-il pas tranſ-

portée ? N'admirez-vous pas le respect de la musique pour les paroles, des instrumens pour la voix ? Comme la déclamation est savamment & sensiblement adaptée à ce qu'elle doit rendre ! Harmonie, mélodie, desseins, motifs, jours ménagés dans les parties accessoires pour faire ressortir la partie principale, tout s'y trouve. C'est un chef-d'œuvre, selon moi, que Pergoleze n'auroit pas désavoué, & l'hymne qu'il faut chanter sur sa tombe.

Gretrik nous a indiqué en musique des effets inconnus jusqu'à lui. Un de ses titres à l'admiration des connoisseurs, est sa fécondité. Je ne connois presque point de morceaux de musique de la longueur des siens ; mais la variété de ses modulations, leurs gradations ou dégradations insensibles, la fidélité & l'adresse de ses rentrées dans le premier motif, empêchent de remarquer la durée du morceau. Voilà le secret du génie.

Cependant il faut des bornes. Gretrik doit se méfier même de son talent en ce genre ; & c'est au poëte qui travaille avec lui, à ne lui pas fournir de trop fréquentes occasions à cette sorte d'écarts. Tel fini que soit un air à quatre re-

prises, c'est toujours un tour de force qu'il faut éviter.

Je vais, madame, entrer dans des détails qui vous feront sentir combien le desir de vous plaire me rend attentif, quand je suis au spectacle.

Je reprocherai à notre charmant Gretrik le début de son ouverture. Les dix premieres mesures sont communes. Si elles expriment la joie, c'est la joie de la guinguette ; & nous voulons celle d'une fête de village, même ennoblie par respect pour la scene. Que dis-je ! nous voulons précisément ce qu'exprime tout le reste de l'ouverture.

Je ne lui pardonnerai pas davantage l'air de *Dorval : quel réveil, quel enchantement !* La ritournelle brillante, aérienne, annonce le transport de l'amour heureux, & soudain l'air dégénere en une langueur qui semble même altérer la mesure.

Comme il faut toujours mettre l'éloge mérité à côté de la critique impartiale, j'observerai ici une des choses qui caractérisent le plus le tact du musicien. Gretrik a senti combien un malheureux acteur est voué à la décontenance, toutes les fois qu'une impitoyable ritournelle

vient couper une ſcene vive. Auſſi ſes airs n'ont point de ritournelle ; à moins que l'acteur n'ait quelque choſe à faire & ne rempliſſe ce vuide par une action quelconque. C'eſt un mérite que le parterre n'a peut-être pas ſenti. Il a profité de l'effet, ſans approfondir la cauſe.

Comme vous voyez, madame, je ne m'aſtreins pas à un certain ordre. Je paſſe de la muſique aux paroles, du perſonnage à l'acteur, de l'orcheſtre au théatre.

Par exemple, ſans ſonger ſi c'en eſt ici la place, j'aurois bien quelques légers reproches à faire à madame *Laruette*, ſi les jolis ſons de ſa voix ne réſonnoient encore à mon oreille. Mais le moyen de ſe rappeller la rêveuſe Iſabelle éveillant les oiſeaux du bocage ſolitaire, Liſe & ſa naïveté touchante, Roſe & ſon ingénieux amour, ſans laiſſer tomber les armes de la critique ! Comment dire à madame *Laruette* qu'elle ne débite point aſſez ſon rôle de Lucile ; que ſouvent ſa voix enchantereſſe dans les airs, eſt traînante dans la déclamation ? & dans quelle langue enfin avertir les graces de n'être point minaudieres ?

Eh ! parlez-moi donc de Caillot, m'allez-vous

dire. Je n'avois garde de l'oublier ; il eſt ſublime. Il touche parce qu'il eſt touché lui-même. Sa figure parle, parce que ſon ame ſent. Il eſt Blaiſe, il eſt un pere tendre, vertueux, déſolé. Il pleure & arrache les larmes. Auſſi ne s'aviſe-t-il pas de mettre le parterre dans la confidence de ſa douleur. S'il eſt ſeul, c'eſt à lui qu'il parle, & rien n'eſt plus ſimple que de parler ſeul. (Quel malheureux n'a jamais été aſſez profondément affecté pour faire un monologue involontaire!) Je vous le demande, madame, pendant l'air : *oh! ma femme*, &c. avez-vous ſongé qu'il étoit ridicule de chanter quand on eſt triſte ? Non, parce que l'air a le caractere qu'il doit avoir, que l'acteur eſt vraiment attendri, & que ſon cœur communique à ſa voix le ſon pathétique de la plainte.

Oui, madame, tous les genres ſont bons. Ne conteſtons pas les droits de l'harmonie ; elle peut tout rendre : & il n'y a point de ſituation de l'ame, point de circonſtances dans la vie, qui ſoient au-deſſus de ſon expreſſion. Ceci me rappelle un trait que vous ſerez bien aiſe de connoître ; car tout ce qui peint un ſentiment énergique, eſt fait pour vous intéreſſer.

La mort arrache à l'époux le plus tendre la femme la plus chérie. La nouvelle vole chez le meilleur ami de cet homme désolé, & l'ami vient apporter ces consolations que l'on rejette, qui désesperent & que l'on desire. L'ami s'avance dans les appartemens de cette maison, qui retentissent de cris lamentables. Il pénetre à la chambre du maître, à travers une foule de valets en pleurs. Parvenu à la porte de cette chambre, il entend résonner un clavessin. Il entre. Que voit-il ? D'un côté, le corps étendu sans vie sur une couche funebre ; de l'autre, son ami échevelé pressant de ses mains convulsives de douleur des touches humides de larmes, & chantant : *rendez-moi ma chere Euridice...* Ce que je vous dis, madame, est un fait existant. Je l'ai raconté à plusieurs personnes. Une seule en a ri, & je n'en ai pas meilleure opinion.



LETTRE CINQUIEME.

L'Opéra.

SANDOMIR.

Vous voulez, madame, que je vous parle de l'opéra d'Ernelinde, remis au théatre ſous le nom de Sandomir; ſongez-vous bien à ce que vous exigez? Jamais les différens intérêts qui ont agité plus d'un conclave, ne mirent autant d'aliénation dans les eſprits. L'enthouſiaſte n'apprécie point l'objet qui l'inſpire, & il s'exalte pour une ariette, comme pour un pape. Je connois un Lulliſte infortuné, qui n'a jamais été à Caſtor, & à qui l'affiche d'Ernelinde donne la fievre. La cruelle choſe qu'un ſentiment excluſif!

Je vois à examiner dans Sandomir le genre & l'exécution. Je n'entrerai point dans le détail du poëme; le poëte en a exclu la magie: auſſi ne connois-je rien de moins enchanteur que ſes paroles. La magie, je crois, eſt néceſſaire à l'opéra. Il n'eſt permis d'y rien détailler; il faut ſauter tous les intermédiaires. Que deviennent alors les expoſitions, les tranſitions &

& les motifs des ſcenes ſans le ſecours de la baguette ? C'eſt d'ailleurs une reſſource ſi agréable ! pourquoi la perdre ? L'imagination aime tant les voyages ! pourquoi la forcer à reſter en place, quand on peut lui faire parcourir des rivages charmans, la tranſporter des jardins d'Alcinoüs dans ceux d'Armide, de l'Olimpe dans l'Eliſée, de Gnide à Délos, & la diſtraire un moment des réalités pénibles, par d'aimables illuſions ?

En muſique je ne connois qu'un genre, la bonne muſique. Dès que mon oreille eſt contente, je confonds l'Italie & la France, Lulli & Pergoleze, Rameau & Galuppi. Tout bon muſicien, comme tout honnête homme, eſt toujours mon compatriote. J'aime Philidor, lorſque les Sarmates jurent ſur leurs armes, au nom de Mars, de prendre la défenſe d'Ernelinde éplorée ; quand cette même Ernelinde exprime ſa douleur dans un récitatif dont le pathétique force l'actrice même de joindre au goſier charmant qu'elle a toujours, la ſenſibilité qu'elle n'a preſque jamais ; quand Rodoald exprime ſa paſſion dans cet air meſuré, dont le caractere un peu ſauvage annonce le héros du nord, & laiſſe à ſa galanterie même quelque choſe de

guerrier ; enfin quand Rodoald & Sandomir peignent, dans un duo animé, tout ce que la jalousie a de fureur, tout ce qu'elle donne de force au courage ; chef-d'œuvre à la fois d'harmonie & de débit, où *Larrivée* est ce qu'il est toujours, & où *Legros* fait un usage heureux de cette force d'organe qu'il emploie si souvent mal-à-propos.

Je n'ai garde non plus de passer sous silence le beau chœur des prêtres de Mars & des prêtresses de Vénus. On n'a pas assez admiré, selon moi, la nouveauté du genre & l'exécution de ce morceau. On devroit même un éloge au poëte d'avoir fourni au musicien l'occasion d'un contraste sublime, où se mêlangent si heureusement l'énergie & la volupté. Mais l'idée est de M. D..... & l'éloge appartient à l'inventeur. Le public ignore, madame, combien de fois, sans le savoir, il a ainsi applaudi aux idées de cette imagination brûlante, qu'il eût applaudie plus souvent & pour son compte, sans les entraves qui chez nous arrêtent le génie, pour peu qu'il ne brigue pas à un certain point les honneurs de la persécution.

Je ne sais, madame, si la perfection des dan-

ſeurs me rend plus difficile ſur les airs de danſe ; mais j'ai été peu content de ceux de Sandomir. Peu de chants neufs. Point de ces coupes originales, point de ces airs qui font ſauter le parterre, dont *Rameau* fourmille, & que *Trial* a ſouvent. Joignez à cela des nuances trop tranchantes dans les modulations d'un air à l'autre ; découſu qui révolte l'oreille du connoiſſeur, inquiete celle de l'ignorant, & fait, des ballets de Philidor, plutôt un recueil d'airs détachés, qu'un ouvrage intéreſſant par l'enſemble. Ce genre exige un talent tout particulier, c'eſt le triomphe de *Rameau*. Il ſemble que tel opéra de ce grand homme ne ſoit qu'un grand air, dont tous les airs particuliers ſont autant de meſures. Rien ne ſe reſſemble ; tout eſt fait l'un pour l'autre.

La muſique des ballets nous rappelle leur exécution, & cette partie eſt aujourd'hui ſi perfectionnée, qu'on eſt ſouvent tenté de croire que le maître de danſe ſe charge des poëmes, & que le poëte deſſine les ballets. Enfin, madame, puiſqu'il faut prononcer, la muſique de Sandomir a ſouvent captivé mon admiration, & m'a rarement ému. Cet ouvrage renferme

de grands tréſors d'harmonie; mais l'harmonie ſeule n'eſt que la ſolution d'un problême géométrique plus ou moins étendu. Les beautés de calcul étonnent l'eſprit, l'effraient quelquefois, & ne plaiſent jamais à l'ame ſenſible & délicate. La multiplicité des notes épouvante; & le cœur qui s'épanouit aux ſons du haut-bois ſolitaire, ſe ferme au fracas d'un orcheſtre armé d'un *arpégio* éternel. Tout me ſemble trop fait dans Philidor. Sa tête calculante n'aime que les écheveaux brouillés. Il oublie trop que le ſpectateur rejette tout plaiſir qui le fatigue.



MES FANTAISIES.

Ludibria ventis.



DISCOURS

Sur la Poésie en général, & particuliérement sur les pieces fugitives.

DEPUIS qu'Homere, le premier & le plus parfait des modeles, a enchanté ce triste globe par le charme des vers, la poésie a conservé ses droits sur les cœurs sensibles & sur les imaginations qui connoissent le prix d'une erreur si souvent utile à la vérité. Cet art se plut longtems sous le beau ciel de la Grece. La patrie du peintre d'Achille fut aussi celle des fictions brillantes, de l'éloquence républicaine, de cet héroïsme épuré qui naît de la culture des esprits, & que l'ignorance n'atteindra jamais. Rome se fit pardonner ses conquêtes, en faveur du talent de les chanter. Les rives du Tibre, si souvent jonchées de morts, se couvrirent de fleurs aux accens d'Horace, de Virgile & de Tibulle. Grace à ces philosophes paisibles, un

jour doux pénétra dans ce deuil immenſe, répandu alors ſur l'univers.

Entre les nations modernes, les Italiens & les Anglois ſe ſont auſſi diſtingués par leur goût pour cet art conſolateur. Les derniers ſurtout avoient beſoin de ſa magie pour éclaircir cette mélancolie ſombre qui les conſume, & vaincre cette férocité inſulaire qui peut-être, ſans les Popes & les Miltons, auroit produit des monſtres. Cromwel n'aimoit point les vers. Heureux encore les mortels à qui la nature, dans leur infortune, a laiſſé un hochet pour les diſtraire & les empêcher de devenir barbares! Les Allemands aujourd'hui ſemblent avoir recueilli quelques-unes de ces étincelles poétiques long-tems égarées ſous les cendres d'Athenes & les débris de l'ancienne capitale du monde: mais la France eſt toujours le ſol que les muſes affectionnent davantage; elles y réſiſtent aux chocs des mœurs actuelles, aux dégoûts de la frivolité, à l'ingratitude de ces oiſifs, dont le luxe endurcit l'ame, & qui aimeroient mieux être accablés d'ennui, que contraints d'eſtimer ce qui leur donne des plaiſirs.

Je vais ſuivre les révolutions de la poéſie

parmi nous : je remonterai juſqu'à ſon berceau, je marquerai ſes progrès, ſes jours de force ou de langueur, & me reposerai plus particuliérement ſur le genre dans lequel j'ai haſardé les eſſais qui compoſent ce recueil. Ces ſortes d'eſquiſſes, quand elles ſont rapides, deviennent intéreſſantes, en ce qu'elles raſſemblent, ſous un ſeul point de vue, l'ouvrage de pluſieurs ſiecles, rapprochent les nuances éparſes d'un grand tableau, & fixent en quelque ſorte l'éternelle mobilité de l'eſprit humain. Le dépôt des connoiſſances ſe partage aujourd'hui en d'innombrables analyſes qui les font circuler & les rendent plus familieres à la multitude. Cette méthode, contre laquelle on a déclamé, place les tréſors de la ſcience à une hauteur où l'on peut les atteindre : elle favoriſe la pareſſe en multipliant les lumieres ; & ſi elle empèche de découvrir des ſources nouvelles, elle tire au moins des anciennes tout ce qu'elles peuvent fournir d'agrément ou d'utilité. C'eſt ainſi que l'eau des grands fleuves ſe reſſerre en mille canaux ſouterreins, pour aller embellir nos parcs, & abreuver nos prairies.

Nos premiers poëtes, ſi nous voulons les chercher juſques dans les Gaules, ſont connus

ſous le nom de bardes. Ils compoſoient des vers; les druides les récitoient. Ces prêtres en ſavoient quelquefois juſqu'à vingt mille, dans leſquels étoient renfermés les ſecrets de la religion & les dogmes de la théologie. Mais je ne veux point me perdre dans cette antiquité, où l'on ne trouve que nuages & qu'incertitudes. Je laiſſe ces diſcuſſions minucieuſes à la patience des compilateurs. On en cite un qui affirme hardiment que les patriarches, avant le déluge, n'étoient point du tout inſenſibles à la poéſie; que notre premier pere, dans le paradis terreſtre, faiſoit pour ſa chere compagne de très-jolis madrigaux, & que les anges même, au moment de la création, entonnerent en vers les louanges du créateur. Ces abſurdités ne ſont bonnes qu'à faire voir juſqu'où peut égarer la manie des recherches, quand elle n'eſt point dirigée par le goût & laphi loſophie. Je n'examinerai pas non plus ſi nous devons la rime à l'*omoioteleute* des Romains; ſi elle nous vient des Provençaux, ou leur eſt antérieure; lequel en eſt inventeur, de *Paul Diacre*, ou du pape *Léon*; ſi elle entra en France par le nord ou le midi, par l'entremiſe des Maures, des Goths, ou des Arabes. Cela n'intéreſſe perſonne.

Ceux qui cultivoient notre poésie dans son premier âge, formoient des troupes errantes, à peu près comme celles de nos comédiens de campagne : des essains poétiques se répandoient de toutes parts ; ils assiégeoient les châteaux, les palais, & récitoient à tout venant des vers tudesques qu'ils appelloient modestement le langage des dieux. Les chefs de famille menoient avec eux leurs femmes & leurs enfans, qui naissoient dans le sein de la rime & n'avoient qu'elle pour héritage. Tous ces amphions voyageurs étoient admis à la table de nos rois qui les faisoient vivre, & à qui, comme de raison, ils promettoient l'immortalité. La louange adroite ou non fut la premiere séduction qu'employa la poésie pour se concilier la bienveillance des hommes, & les grands mirent bientôt de l'importance à des chansons qui flattoient leur oreille en chatouillant leur vanité.

Les préparatifs des croisades, la fermentation qu'elles occasionnerent, cet enthousiasme précurseur des grands événemens, le vertige sacré qui agitoit l'Europe, toutes ces causes réunies firent éclorre des légions de poëtes belliqueux, qui s'armerent pour le saint tombeau, & s'en

alloient rimant contre les Sarrafins : mais les noms de tous ces guerriers ne font pas venus jufqu'à nous; on ne fe fouvient que de leur zele & de leur extravagance. Un telle révolution changea cependant le caractere des ouvrages : il n'y étoit queftion, avant elle, que de Charlemagne, de Roland, de Renaud de Montauban, du roi Artus, du chevalier de la Table-Ronde : à leurs noms fuccéderent ceux de Bouillon, de Soliman, de Noradin, des califes & des foudans. Ces rimeurs catholiques ne s'épargnoient pas fur-tout les fatyres contre les Turcs & ce païen de Mahomet. Ils auroient au befoin brûlé Jérufalem, pour en mieux extirper les racines de de la religion mufulmane. On voit par là que le fanatifme les avoit tant foit peu gagnés, & que les poëtes dans ces tems de crife, au lieu de s'élever contre les paffions des princes, en étoient les plus ardens apologiftes. Il ne paroît pas que depuis ils fe foient corrigés de ce défaut; & ce fera pour eux une tache éternelle aux yeux de la raifon & de l'humanité.

Parmi tant de noms oubliés & fi dignes de l'être, il en eft un que répéteront dans la poftérité la plus reculée les amans & les philo-

ſophes ; c'eſt celui d'Abélard, dont la ſcience, les réflexions & le génie vinrent échouer contre un ſourire d'Héloïſe, & dont les malheurs ont ouvert une ſource de larmes qui ne ſe fermera jamais dans tous les cœurs ſenſibles. Il entremêloit les fleurs de la poéſie aux épines théologiques ; & lorſque des études incertaines offuſquoient à ſes yeux les rayons de la divinité, il les retrouvoit avec tout leur éclat dans les regards de ſa maîtreſſe. Les vers qui lui échappoient alors, reſpiroient la paſſion, la volupté, l'amour : les jeunes amans ſe les rappelloient dans le calme de la ſolitude ; ils y retrouvoient la peinture enflammée de leurs peines, de leurs plaiſirs & de leurs ſentimens. Abélard fut à la fois le ſavant le plus profond, le plus aimable des hommes, & certainement le plus perſécuté. Né avec une ame brûlante, il ſe vit obligé de s'enſevelir vivant, pour pleurer l'impuiſſance de ſes deſirs, l'inutilité de ſa raiſon, & cette loi du ſort qui le fit paſſer en quelque ſorte par tous les grades de l'infortune. Son exiſtence cependant, toute orageuſe, toute pénible, toute horrible qu'elle fut, me ſembleroit préférable à celle de ces érudits orgueilleux, qui

croient reculer les limites de l'esprit humain, en posant les bornes du leur, achetent du sacrifice de leurs passions le droit d'être insensibles pour les autres, & ne laissent en entrant dans le tombeau que des noms qu'on abhorre & des volumes qu'on ne lit pas.

Je me suis trop abandonné peut-être en parlant d'Abélard; mais lorsqu'on écrit pour soulager son cœur & distraire son imagination, on se permet tout ce qui peut attacher l'une ou intéresser l'autre. La crainte de la critique doit céder au plaisir de se satisfaire, & il faut bien se garder de toucher à un défaut, quand il est le résultat d'un sentiment.

Les poëtes qui vinrent après l'amant d'Héloïse, n'eurent ni son mérite ni sa réputation: c'est un *Hélynand* qui fut moine pendant sa vie, & dont on fit un saint après sa mort; un *Hugues de Bercy*, auteur d'une satyre sanglante qu'il nomma la bible de Guyot; un *Raoul*, un *Vace* Normand, &c, &c, &c. *Thibault*, comte de Champagne, se distingua dans cette foule; c'est qu'il aimoit, & qu'il chantoit l'amour. Il mêla le premier les rimes masculines aux féminines, & sentit les graces de ce mêlange: l'Arioste, le

Taſſe, le cavalier Marin tranſporterent cette nouveauté dans leurs ſtances, qui en acquirent plus de charme & d'harmonie. Les chanſons de Thibault furent très-eſtimées, & eurent beaucoup d'imitateurs : elles célébroient la beauté de Blanche de Caſtille, mere de ſaint Louis. D'après cela, il n'y eut ſi petit rimeur qui ne ſe fît une reine à ſa guiſe, pour laquelle il s'épuiſoit en madrigaux amoureuſement gothiques. De là ſont nées les iris en l'air, les chaînes, les martyres, toutes ces phraſes doucereuſes qui vieillirent dès leur nouveauté, & ſont venues depuis affadir nos éclogues, nos idyles, nos élégies, ſur-tout nos opéra.

Au milieu de tant de chanſons, on vit éclorre le roman de *la Roſe*, que les gens de goût eſtiment encore aujourd'hui : il fut commencé par Guillaume de Lorris, & continué par Jean de Meun ; c'eſt une eſpece d'art d'aimer :

> Ci eſt le roman de la Roſe,
> Où tout l'art d'amours eſt encloſe.

Il renferme les expreſſions vives de cette paſſion ſi douce & ſi cruelle, qu'on ne ſe laſſera jamais de peindre, & dont les peintures ſont toujours intéreſſantes, même pour les malheu-

reux qu'elle a faits. Cet ouvrage éprouva tout ce qui accompagne les grands ſuccès, les éloges outrés, & les contradictions ridicules. Les religieux, qui s'y voyoient maltraités, crioient au blaſphême : les prédicateurs lançoient contre lui toutes les foudres de l'éloquence apoſtolique ; & Gerſon, chancelier de l'univerſité, crut l'enſevelir ſous un énorme traité latin qu'il compoſa à ce ſujet avec toute la fougue de Démoſthenes ; mais les graces toujours victorieuſes ſe jouent des criailleries des moines, des anathêmes de la chaire, & du latin de l'univerſité.

Les partiſans du roman de la Roſe tomberent dans un autre excès : à les entendre, c'étoit le livre univerſel. Fable, hiſtoire, morale, théologie, religion, chymie, tout étoit renfermé ſous cet ingénieux emblême. Cette roſe, d'après eux, repréſentoit tour-à-tour la ſcience, la ſageſſe, les myſteres de la *grace*, la piété chrétienne, & le *port du ſalut :* quelques-uns même y appercevoient la *roſe virginale de Marie*, la *blanche roſe en Jéricho plantée*, le *verger d'infinie lieſſe*, le *roſier de tout bien & gloire, qui eſt la béatifique viſion de l'eſſence de Dieu.*

Quel délire de part & d'autre ! Il eſt clair cependant

pendant que cette rose si mal attaquée, si mal défendue, est absolument la même (*) qui fut transplantée depuis à l'opéra-comique, par l'auteur de la Métromanie.

Quoi qu'il en soit, ce roman célebre fut en quelque sorte l'aurore de la poésie françoise; il est à la fois voluptueux & satyrique. Les femmes sur-tout n'y sont pas ménagées; les épigrammes contre elles y reviennent à tout moment; en voici une :

Pénélope même il prendroit,
Qui bien à la prendre entendroit.

Quand cela seroit, faut-il le dire avec cette dureté, & outrager un sexe charmant, qui n'a pas toujours le courage de se défendre contre les idées de bonheur que nous attachons à ses foiblesses?

Après cette production, les muses se reposerent long-tems. Dans cet intervalle elles n'accorderent leurs faveurs qu'à quelques moines, & entr'autres à Jean Venete, carme du grand couvent. Enfin, grace à Froissard, on vit naître le *Chant royal*, la *Ballade*, le *Lai*, le *Virelai*, le

(*) *La Rose*, opéra-comique de M. Piron.

Triolet, le *Rondeau*, & toutes les pieces à refrain. Ce Froiſſard, que nous connoiſſons comme hiſtorien, fit auſſi beaucoup de vers : il mettoit à la tête, qu'ils avoient été compoſés à *l'aide de Dieu* & des *amours*.

Villon parut, &, comme dit Boileau,
.... dans ces ſiecles groſſiers,
Débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers.

Ce Villon avoit quelque mérite ; mais ſa vie eſt pleine de détails qui répugnent. Ses licences plus que poétiques le mirent aux priſes avec le châtelet ; & il paroît, par les plaiſanteries qui lui échapperent alors, que c'étoit un homme ſans honneur & ſans aucune ſorte de ſenſibilité. Je ne ſais comment on s'arrête ſur ces anecdotes flétriſſantes pour la littérature : que ne peut-on plutôt cacher à la poſtérité les noms des malheureux qui ont déshonoré leur talent, & n'ont pas ſenti que la premiere gloire eſt celle des mœurs & de la probité ?

Les ouvrages de Villon, quoique plus corrects, ne ſervirent point aux progrès de la poéſie : au contraire, ceux qui le ſuivirent la défigurerent au point d'en faire un art méconnoiſ-

ſable & barbare. Ce n'étoit plus qu'un amas de rimes laborieuſement entaſſées les unes ſur les autres ; leurs noms étoient la *batelée*, la *fraterniſée*, la *rétrograde ;* l'*enchaînée*, la *briſée*, l'*équivoque*, la *ſenée*, la *couronnée*, l'*empériere* : monſtrueux abus de la patience & de l'eſprit humain. Ce mauvais goût infecta tous les écrits : il donna des entraves à la raiſon, au ſentiment ; & les poëtes alors n'étoient que des enfans imbécilles ou des bateleurs coupables. La fureur des rimes bizarres n'eſt pas la ſeule manie qu'on ait à leur reprocher. Pour comble de ridicule, ils arrangeoient leurs vers avec une telle ſymmétrie & des combinaiſons ſi ridiculement ingénieuſes, qu'ils en formoient toutes ſortes de figures, comme des *triangles*, des *ovales*, des *croix*, des *fourches*, des *rateaux*. On a conſervé cinq de ces pieces, qui repréſentent un autel, un *œuf*, *des ailes* & *un ſifflet :* ce dernier convient merveilleuſement à de pareilles inventions, & aux rimailleurs automates qui ſe ſont joué à ce point de l'indulgence de leurs contemporains.

L'excès des extravagances annonce qu'elles touchent à leur terme. Marot les fit oublier. Voici le moment où la poéſie ſort en quelque

ſorte de ſon chaos, prend une forme plus réguliere, & s'embellit par degrés ſous les pinceaux de Clément, de Saint-Gelais, de Belleau, de Ronſard & de Baïf. Malherbe lui donne encore plus de pompe & d'énergie; il ébauche en elle ces traits de force & de majeſté qui ſe développent enfin ſous le beau ſiecle des Corneille, des Racine, des Boileau & des la Fontaine. Le nôtre, à ce qu'il me ſemble, n'a point dégénéré. Nous avons, je crois, des rivaux à oppoſer aux plus beaux génies qui aient illuſtré le regne de Louis XIV. La philoſophie a ouvert le champ des connoiſſances où la poéſie elle-même a cueilli des fleurs moins paſſageres, & de plus ſolides ornemens. L'augmentation du luxe, l'amour de la nouveauté, l'appréciation plus juſte des titres & des rangs, une ſorte d'indépendance dans les opinions, tout cela donne plus de *mordant* aux eſprits, & au goût plus de délicateſſe. Les grands hommes que je viens de nommer, en nous applaniſſant les difficultés de l'art, nous ont laiſſé le tems de penſer davantage. Le travail de l'artiſte ne nuit pas, de nos jours, aux études du philoſophe; & nous ſommes d'autant plus avancés, qu'on a fait pour

nous les premiers pas, qui ne ſont pas les moins difficiles. Peut-être eſt-il quelque partie plus négligée, telle que la comédie, portée à ſa perfection par Moliere, & voiſine aujourd'hui de ſa décadence ; mais il en eſt d'autres dans leſquelles nous ne devons rien envier à nos prédéceſſeurs.

Parmi les genres où nous excellons, la poéſie légere eſt un de ceux que nous avons le plus perfectionnés. On a vu naître depuis quarante ans une foule de pieces fugitives qui ſont devenues le charme & l'amuſement de la ſociété. Il ne faut point les juger par leur peu d'étendue, mais par les graces tantôt badines, tantôt voluptueuſes, qu'on y doit répandre, par la gaîté franche, la peinture vive des mœurs, & ce cachet d'originalité qui doit en être le principal caractere. Dans certaines productions le poëte eſt contraint de diſparoître ſous des perſonnages empruntés, qu'il fait parler bien ou mal. Il ſe montre dans quelques-unes avec un attirail fatigant pour lui & pour les autres : là, il n'a point d'entraves à ſe donner ; il eſt exempt de ces convulſions préliminaires, qui dans la regle doivent précéder l'inſpiration. C'eſt l'homme que l'on

cherche, c'est lui qu'on est censé voir & entendre ; il parle, il converse, il s'abandonne à cette indiscrétion qui fait honneur à l'ame qu'elle trahit. Ses goûts, ses penchans, ses humeurs, ses défauts même, tout lui échappe, comme si le public nè devoit jamais être dans la confidence. S'il est vrai qu'un poëte se peigne dans ses écrits, c'est sur-tout dans ceux dont il est question. Il y est froid, dès qu'il se masque ; il faut qu'il y soit amant, convive, ami, & que son cœur se réfléchisse dans tous les tableaux que colorie son imagination. Voilà pourquoi ces sortes de pieces doivent être courtes & rapides : elles sont les saillies du moment ; tout leur sel s'évapore, dès qu'elles annoncent le projet. Qu'on lise Horace ; on verra chez lui le précepte renfermé dans l'exécution. Exceptez-en les satyres, l'art poétique, quelques odes dans le goût de Pindare, ce poëte charmant est tout en pieces fugitives. Ce sont autant de petits chefs-d'œuvres que la volupté même a dictés à la paresse, & que les muses ont recueillis pour en faire les délices de la postérité. Ce genre convenoit parfaitement au tour d'esprit d'Horace, à son caractere volage, à la vie dissipée qu'il menoit chez Mécene, &

qui ne lui permettoit pas de s'impoſer la charge d'un long ouvrage. Entraîné par le tourbillon de Rome, il ſaiſiſſoit en courant les nuances les plus délicates; ſur-tout il ſe peignoit lui-même avec ces couleurs vraies, qui prêtent à la négligence même un charme que n'ont pas des beautés à prétentions. Tantôt il vante l'illuſion d'un amour naiſſant; tantôt il s'emporte contre la perfidie d'une maîtreſſe. Pour ſe conſoler, il ordonne à un eſclave d'apporter des fleurs & du vin; il célebre les charmes de la jeune Phidylé, plaiſante ſur la coquetterie de la vieille Chloris, prend congé de l'amour avec humeur, & l'inſtant d'après chante amoureuſement une hymne à Vénus: là, c'eſt Bacchus qu'il implore, & qu'il prie de l'aider à bien recevoir Meſſala; plus loin, il annonce à Lamia de l'orage pour le lendemain, & lui recommande d'adoucir la rigueur du tems par le plaiſir de la table. Ne croiroit-on pas, en parcourant tous ces ſujets, être dans la familiarité d'Horace? Il vous tranſporte à ſon Tivoli, entre Philis & Ligurinus; vous devenez le témoin de ſes fêtes, le confident de ſes amours, & l'admirateur de ſes chanſons. Ce qui acheve ſon éloge, c'eſt ce mêlange de raiſon qui perce

à travers ſon badinage : on trouve plus de morale dans les eſquiſſes de ce poëte philoſophe, que dans les traités approfondis de tous nos moraliſtes. Ce n'eſt point cette philoſophie orgueilleuſe, qui ſe charge avec confiance de l'inſtruction de l'univers, n'eſtime que ſes opinions, n'aime que ſes proſélytes, & verſe autour d'elle le fiel brûlant de la miſantropie ; c'eſt celle qui fait rire & pardonner, qui ſe joue en quelque ſorte autour du cœur humain, pour mieux ſaiſir l'inſtant d'y pénétrer ; eſt toujours ſimple, ne dogmatiſe jamais, & adoucit, par des fables aimables, les traits auſteres de la vérité. La philoſophie d'un poëte doit être ſans affiche. Il faut qu'il la puiſe dans ſon cœur, & qu'elle ſe mêle à ſes ouvrages, comme l'air, ce fluide imperceptible, s'inſinue dans tous les corps ſans que l'œil s'apperçoive de cette opération de la nature. Un vrai ſage eſt indulgent ; c'eſt d'après ſes propres paſſions, qu'il doit raiſonner ſur celles des autres ; c'eſt de ſon aveuglement qu'il doit emprunter le flambeau dont il éclaire ce qui l'environne : l'inſenſibilité ſeche l'eſprit, & reſſerre les idées. De là naiſſent les conjectures vagues, les faux jugemens, les déclamations faſtueuſes,

tous ces froids apophtegmes, pour qui l'ame n'a point d'oreilles. Il faut avoir vu les tempêtes, pour oser les décrire. Enfin, c'est parmi les peines & les plaisirs, dans les chocs de l'amour & de l'ambition, c'est du sein des foiblesses & des erreurs, que s'éleve cette voix intéressante & victorieuse qui instruit les malheureux en les attendrissant, fait aimer la raison, persuade le devoir, & ramene l'homme par l'attrait même du bonheur qu'il avoit perdu.

Voilà mes sages, voilà ceux que j'irai consulter, quand il me faudra de plus consolantes illusions. Je redoute Séneque comme un maître, je consulte Horace comme un ami.

Parmi les modernes, l'abbé de Chaulieu nous donne une idée de cette sagesse douce & compatissante que Nicole & la Bruyure n'ont jamais connue.

Je m'arrêterai un moment sur ce poëte célebre, qui le premier a mis en vogue le genre sur lequel j'ose risquer quelques réflexions. Il étoit d'une bonne maison, quoiqu'il fît de jolis vers. Il avoit l'imagination brillante, l'ame sensible, pleine de chaleur, ouverte aux douces impressions de la volupté. Outre ces qualités peintes

dans ses écrits, il se trouva porté par sa naissance dans ce tourbillon qu'on appelle bonne compagnie, qui seule pouvoit faire la réputation d'un homme tel que Chaulieu. Le prince de Conti, messieurs de Vendôme, le duc & la duchesse de Bouillon s'en emparerent, & l'admirent dans le secret de leurs plaisirs. Les gens de lettres alors trouvoient de vrais amis, & n'avoient point sans cesse à se tenir en garde contre l'insolence des protecteurs. C'est de notre siecle que date cette espèce d'hommes qui se croient propriétaires du talent qu'ils prônent, versent le dénigrement sur celui qui les néglige, & ne sont plus rien, dès qu'on les a remis à leur place. Le *Temple* & la maison de Marianne Mancini seront célebres à jamais par les vers de l'abbé de Chaulieu & par la société qui les inspiroit : c'étoit un double Lycée, où les muses se jouoient avec les graces, où l'esprit aiguillonné par la confiance, étoit toujours désarmé par la délicatesse ; où, malgré le bon ton, régnoit encore cette cordialité, sans laquelle le rire n'est qu'une grimace inventée pour déguiser l'ennui. C'est là que l'ami de la Fare puisoit ces tours heureux, cette aménité, cette fraîcheur de coloris, répandue sur tous ses ouvrages. Il est diffus, in-

correct, mais pénétré de ce qu'il écrit ; qualité précieuse, à qui l'on doit le peu de bons vers qu'on lit encore. Peint-il Lisette avec un chapeau de fleurs? on voit qu'il avoit souvent consulté son modele. Il ne parle de sa goute que comme un maître dans l'art de jouir, & dès long-tems exercé aux plaisirs qui la précedent. Sa morale même est toute en sentimens. Chez lui, les idées de la destruction n'ont plus rien d'affreux ; il se familiarise avec elles, & n'en avance pas moins dans les délices de la vie, quoiqu'elles le rapprochent du terme dont il ose envisager la perspective. C'est que son épicuréisme affranchi de la servitude des préjugés, se représente au bout de sa carriere un Dieu bon qui lui tend les bras, non un tyran imaginaire, attendant aux bornes de l'existence un être qu'il a créé foible, pour le punir de ses foiblesses, & lui faire expier par une éternité de douleurs les plaisirs d'un instant.

Lorsque Chaulieu cessa de vivre, on imagina que la muse des graces ne seroit plus occupée qu'à gémir sur son tombeau : M. de Voltaire nous a fait voir qu'il étoit possible de la consoler. S'il a moins de chaleur & de volupté que le gouteux du Temple, il est aussi moins

inégal, plus fécond, ſur-tout plus étincelant de cette gaîté françoiſe qui s'évapore dans nos cercles, & qu'il a fixée dans ſes écrits. Le ſtyle de ces deux émules indique les différentes circonſtances où ils ſe ſont trouvés. Chaulieu ne vit que l'aurore de cette philoſophie qui bouleverſa le ſyſtême moral, amena d'autres rapports & d'autres combinaiſons. De ſon tems, les eſprits étoient plus tranquilles, les ames plus recueillies, les tableaux plus monotones. Son rival parut dans le moment de la révolution. Des travers perfectionnés, des plaiſirs rajeunis, une ſuperficie de légéreté répandue ſur les choſes les plus ſolides; des connoiſſances nouvelles, de nouvelles ſottiſes; voilà ce qui dut frapper ſes premiers regards, lorſque de ſon berceau il s'élança dans un monde où il alloit jouer un ſi grand rôle. Admis chez la célebre Ninon de Lenclos, il puiſa dans ſon commerce la politeſſe du ſiecle qui expiroit, & la malignité de celui qui commençoit à naître. Il devina les hommes avec leſquels il auroit à vivre, & ſe ſaiſit de l'arme du ridicule, qu'il a maniée depuis avec tant d'avantage & de cruauté. Ses plaiſanteries même ſuppoſent des réflexions profondes ſur le cœur humain;

il ne fait rire que pour inviter à penser. J'ai toujours cru que ses petits romans, ses lettres en vers, ses pieces détachées, & ses poëmes satyriques avoient donné l'idée du mot *persifflage*, qui s'introduit depuis peu, & dont le sens n'est pas aussi vague que d'abord il le paroît. Le persifflage est à mes yeux la décomposition des objets imposans réduits à leur juste valeur. Lorsqu'il attaque les devoirs de la vie, qu'il sappe les préjugés utiles, & fait rougir la vertu, il devient l'opprobre de celui qui l'emploie; mais s'il se borne à fronder les folies du jour, à pulvériser les titres qui décorent des nains, à montrer à nud la difformité des sots, à purger la société de tous les fourbes qui la trompent, & de toutes les chenilles qui l'empoisonnent, ce n'est plus alors que le droit de l'homme sensible, & la vengeance du philosophe révolté. Le grand malheur de persiffler la courtisanne, dont la dignité burlesque insulte à la décence publique; le fat ignorant qui tranche, décide, colporte des épigrammes, & ne sait pas qu'il est au-dessous même de la satyre; la femme surannée, qui au défaut des charmes, se sauve dans la métaphysique; le poëte présomptueux se croyant un Sophocle, parce qu'il a

lu dans Ariſtote les mots de *péripétie*, de *protaſe* & de *cataſtrophe*; tous ces êtres enfin qui nous inonderoient de leurs ridicules, ſans la fermeté courageuſe qui les dénonce & les anéantit!

M. de Voltaire s'eſt chargé de ce ſoin dans la plupart de ſes ouvrages fugitifs; mais on ſent bien, lorſqu'il s'exerce dans ce genre, qu'il eſt ſupérieur au genre même. Heureux s'il n'avoit pas quelquefois porté trop loin un talent dangereux, dont alors le ſeul dédommagement eſt le plaiſir d'avoir nui! Jouiſſance morne, inquiette, qui répugne à toute ame ſenſible, qu'un égoïſme féroce n'a pas encore dénaturée.

M. Greſſet a un caractere moins marqué, & parcourt un cercle moins étendu. Ses poéſies, ſi l'on en excepte *le Méchant*, reſpirent la pareſſe, le goût de la ſolitude & des plaiſirs tranquilles. On y voit percer de tems en tems la haine des hommes; mais c'eſt une haine ſans âpreté: elle s'éteint bientôt dans cette apathie douce, auſſi éloignée du tourment de haïr, que de la fatigue d'aimer. La littérature aujourd'hui eſt une eſpece d'arene où l'on s'entre-déchire pour le brin de laurier qu'on diſpute. Après les premiers efforts, le dégoût ne tarde pas à ger-

mer dans un cœur honnête, si des passions fortes ne le soutiennent, ne l'embrasent, ne le déterminent. Elles seules donnent l'action au talent, renouvellent les idées, mettent l'ame aux prises avec l'imagination, dévorent l'intervalle qui sépare les travaux & les succès : ce sont des semences de feu qui courent de veine en veine, fournissent au génie l'aliment qu'il demande, & ne lui permettent de repos que pour le pousser à de nouveaux élans. Cette impulsion victorieuse a manqué, je crois, au charmant auteur de *Verd-verd*; car je ne puis me convaincre qu'il ait sérieusement regardé comme un scandale public l'heureuse faculté d'orner la raison, d'égayer la morale, d'intimider les méchans, & d'immortaliser un perroquet.

On perd sans doute beaucoup au silence de cet ingénieux écrivain ; mais quelques personnes aujourd'hui semblent faites pour nous en dédommager. Le C... de C... qui dans son *Epître aux Graces* a trahi son commerce avec elles, le chevalier de Boufflers, l'Hamilton de nos jours, ce duc (*) philosophe, dont le nom seul rappelle l'idée d'un talent & d'un esprit héréditaire,

(*) M. le duc de N***.

MM. de Voiſenon & de S. Lambert ont permis à leur plume ces riens brillans & faciles qui occupoient autrefois les loiſirs d'Anacréon ; ils y ont peint leur ame, & le modele répond de la délicateſſe du tableau. Je citerois encore un de nos militaires (*), le plus diſtingué par ſa naiſſance & ſon génie, qui, de la même main qu'il traça des plans de campagne, écrit en vers charmans des épîtres pour ſes amis, & des contes pour ſes maîtreſſes. Il nous apprend que le goût eſt de tous les états, & qu'il habite ſous des tentes comme dans nos académies. Les gens du monde eurent toujours une préférence marquée pour ce genre de productions : c'eſt qu'il n'affiche point ; c'eſt qu'il échappe à l'envie, & ne choque qu'indirectement les littérateurs déclarés, gens pour la plupart hériſſés d'ombrages, & ſur le chemin deſquels il ne faut pas ſe trouver, quand on s'entête à vivre heureux.

Parmi les poëtes aimables que je viens de nommer, je n'ai garde d'oublier l'Ovide moderne, cet épicurien accompli qui pratique l'art de plaire avec autant de ſuccès qu'il a écrit ſur l'art d'aimer. La rigueur ſcrupuleuſe, avec la-

(*) M. le comte de M.

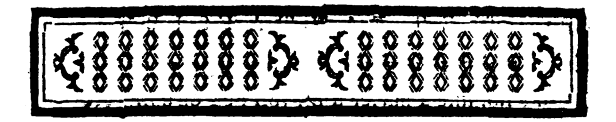
quelle

quelle il renferme ſes ouvrages, eſt une ſorte de pudeur littéraire qui en augmente le charme, & tournera un jour au profit de nos plaiſirs. Le jeune auteur de *Zélis au bain* eſt digne de chanter l'amour, & d'en obtenir le prix de ſes chanſons. Nous avons auſſi de M. Barthe quelques épîtres d'une tournure très-agréable. . . . . .

Eh! que ne peut-on pénétrer dans les porte-feuilles de ces ſages obſcurs, qui mépriſent ce vain bruit qu'on nomme *réputation*, répandent leur ame paiſible ſur leurs tablettes ignorées, & n'ont garde de proſtituer aux regards publics la muſe ſolitaire qui les conſole! C'eſt là qu'on trouveroit ſouvent l'expreſſion vraie de la ſenſibilité, & ces jeux naturels d'un eſprit libre, qui n'a que lui pour confident & pour juge.

Le genre dont il s'agit eſt vraiment le ſeul où juſqu'ici nous n'ayons point à craindre de rivaux: il convient à cette effervefcence paſſagere de l'eſprit national, à cette gaîté ſuperficielle qui n'échauffe point un long ouvrage, & prête tant de grace à nos productions du moment. Je dirai plus: avec toutes les diſpoſitions naturelles pour cette ſorte de poéſie, il faut encore, ſi l'on y veut être ſupérieur, reſpirer l'air

de la capitale. Ici, le ſuccès dépend du ſol : ce n'eſt qu'à Paris qu'on a pu écrire les *tu* & les *vous*, le *Mondain*, les vers au préſident Hénault, à madame de Fontaine Martel, & au maréchal de Richelieu. On y eſt à la ſource des ridicules : c'eſt là que vous avez ſous les yeux la liſte des ſots parvenus, des femmes vacantes, des amans en pied, ou des ſurnuméraires. On s'y met au fait des anecdotes, de l'hiſtoire des ſoupers, des brouilleries, des noirceurs, de mille nuances charmantes qu'on ne devine point, dès qu'on s'en éloigne. Rien n'eſt fixe, tout échappe, revient, diſparoît. Le tourbillon roule, il faut être au courant, & pourſuivre, les pinceaux à la main, ces modeles fugitifs qui ne laiſſent pas même au peintre le tems de les eſquiſſer. C'eſt au milieu de ce flux & reflux que l'eſprit fermente, que l'imagination s'allume & enfante les tableaux rapides qui immortaliſeront notre frivolité. Paris, en un mot, eſt le ſéjour par excellence, ſi l'on veut être martyr de l'amour, dupe de l'amitié, voir des horreurs ſous un vernis d'élégance, connoître à fond l'étiquette, le bon ton, renoncer au bonheur, & faire de jolis vers.



MES FANTAISIES.

L'ESPRIT DE L'OUVRAGE.

Ce pauvre globe eſt balotté
Entre l'amour & la folie ;
Sentir l'un eſt ma volupté,
Rire avec l'autre eſt mon génie.

A MES ENNEMIS,

CAR TOUT LE MONDE EN A.

Mes chers amis, j'imagine un moyen
De vivre en paix ; j'y gagne, & vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point ſublime ;
Je n'aurai pas le front d'empiéter ſur vos droits ;
Je perſifflerai quelquefois,
Dût-on encor m'en faire un crime :
Par ſon attrait chacun eſt emporté ;
D'ailleurs le perſifflage eſt bon à ma ſanté,

Et me moquer des sots entre dans mon régime.
Je suis homme à parler d'un ton peu circonspect
De tous vos tyrans littéraires.
En vrai républicain, je verrai sans respect
Les Tarquins du Parnasse, ainsi que ses Tiberes;
Je serai, s'il me plaît, inconséquent, léger,
Et tâcherai, mes chers confreres,
De vivre heureux pour vous faire enrager.
Sur ce traitons, c'est moi qui vous en prie.
Persécutez-moi bien une fois pour toujours;
N'allez point avec barbarie
Goutte à goutte épancher votre fiel sur mes jours;
Faites un seul faisceau des traits de la satire;
Et de mon avenir embrassant tout le cours,
Avancez-moi le mal que vous avez à dire,
Et puis rions. Prospérez, j'y consens.
Pour moi, si j'en reviens, j'oublirai votre offense;
Ne craignez pas que j'use mes momens
A méditer une vengeance.
Je connois mieux l'emploi du tems.

ÉPITRE

A UNE COQUETTE.

C'EST assez me croire ta dupe.
En dépit de ta vanité

Et du manege qui t'occupe,
D'honneur, je ne l'ai pas été.
Sauve qui peut !.... Jeune & charmante,
Tes traits ſur moi n'ont point porté.
Sans doute l'inſulte eſt criante,
C'eſt manquer à la probité.
A tes ruſes les plus ſecrettes,
Qui, moi, j'ai le front d'échapper !
Tout amant qu'on ne peut tromper,
Eſt un monſtre aux yeux des coquettes.

Je l'avoûrai ; quand je te vis,
Fraîche comme on l'eſt au bel âge,
T'avancer au milieu des ris,
Et fixer la foule volage
De tous nos jeunes étourdis,
T'offrant des cœurs à ton paſſage ;
Lorſque je vis tes beaux cheveux
Tomber, à boucles ondoyantes,
Sur tes épaules éclatantes,
Dont l'albâtre en reſſortoit mieux ;
Lorſque je vis ſur tes grands yeux
Tes longues paupieres baiſſées,
Et ton regard ingénieux
Où l'on croit lire tes penſées ;
Cette taille, qui tour-à-tour
Eſt légere ou voluptueuſe,

Et ſait être majeſtueuſe,
Sans trop effaroucher l'amour;
Embraſé d'une ardeur nouvelle,
Quand je vis tout cela, Zulmé,
Je m'écriai, comme elle eſt belle!
Qu'il ſeroit doux d'en être aimé!
Mais, après la premiere ivreſſe,
Quand, laiſſant tomber le bandeau,
Je vis tes projets, ton adreſſe,
Et tout le revers du tableau,
Ta beauté toujours ſous les armes
Pour inſulter à ſes martyrs,
L'artifice de tes ſoupirs
Et le menſonge de tes larmes;
Quand je te vis à tes amans
Jeter une amorce perfide,
Pour t'aſſurer de leurs tourmens;
Quand je ſurpris une ame aride,
Sous le maſque des ſentimens;
Lorſque, pour ſuivre une conquête,
Je te vis, avec tant de feu,
Mettre cent paſſions en jeu,
Avec l'amour-propre à leur tête;
Prompt alors à me dégager,
Et plein d'un ſens froid qui m'étonne,
Je m'écriai, qu'elle eſt friponne!

Et quel plaiſir de s'en venger !
Bref, la guerre entre nous commence.
J'abjurai vîte mon amour,
Et n'en gardai que l'apparence.
Tu m'enhardis, le premier jour ;
Le ſecond, je ris quand j'y penſe,
Tu fis un effort de décence,
Les dédains même eurent leur tour ;
Je me tins prêt à la défenſe.
A cet acte d'hoſtilité
J'oppoſe une autre batterie,
J'encourage ta perfidie
Par un déſeſpoir imité.
Bientôt mon air d'indifférence
Arme l'orgueil de tes appas :
Nouvelle attaque, autres combats ;
Nous déployons notre ſcience :
C'eſt à qui ſera le plus faux.
De l'art épuiſant les chefs-d'œuvres,
Je déconcerte tes manœuvres,
Et contremine tes travaux.
Ta prudence en vain ſe ménage
Des chemins couverts & mêlés ;
Dans tes plus ſombres défilés,
Je ſuis toujours ſur ton paſſage.
Te ſouvient-il de ce moment,

Où, balotté par ton caprice,
Je ſoupirois ſi tendrement,
En accuſant ton injuſtice ?
J'appuyai ces ſoupirs trop vains
Par un beau déluge de larmes :
Tes yeux alors ſembloient ſereins ;
Tu jouiſſois de mes alarmes ;
Eh bien ; ces pleurs, ils étoient feints ;
J'en ſuis déſolé pour tes charmes.

Te ſouvient-il encor d'un ſoir,
Où, ſur un ſopha renverſée,
Et par cent zéphirs careſſée
Dans le plus magique boudoir,
Trois fois tu m'étois retracée
Par le jeu d'un triple miroir ?
Tes frais vêtemens laiſſoient voir
Une jambe au haſard jetée,
Attitude exprès méditée,
Pour me rembarquer dans l'eſpoir.
La lumiere demi voilée
Coloroit ton ſein preſque nu,
Allant, ſans être contenu,
Comme une fleur fort effeuillée
Du calice qu'elle a rompu.
J'ordonnai ; mes yeux s'allumerent,
Doux avant-coureurs des plaiſirs,

Les gestes, les regards parlerent ;
Et tu les pris pour des desirs.
Tu t'abusois. Ciel, quel outrage!
En vain expiroit ta fierté ;
En vain l'amour livroit passage
A l'heureuse témérité :
Tu sais trop combien je fus sage,
Et cependant des feux de l'âge
J'ai toute la vivacité.
Je riois de ta dignité,
Qui contrastoit avec l'injure
Du désordre de ta parure,
De ton maintien déconcerté ;
Et tu vis dans cette aventure,
Que la jeunesse & la beauté
N'ont qu'un pouvoir bien limité,
Sans le charme de la nature.

Combien te surpasse à mes yeux,
La bergere douce & sensible,
Qui, par un attrait invincible,
Naïvement fait un heureux!
Ses baisers peignent son ivresse,
Sans ôter rien à sa candeur.
Succombe-t-elle? sa foiblesse
La pare aux yeux de son vainqueur.
Sans la moindre supercherie,

Elle s'embellit en aimant,
Et sa seule coquetterie
Est l'art de plaire à son amant.
   Mais quels tableaux vais-je te faire !
Je choisis là de vieux crayons,
Et ressuscite la chimere
Des Hilas & des Corydons,
Mourant d'amour sur la fougere,
Et bien plus sots que leurs moutons.
Va, Zulmé, fournis ta carriere,
Il est tant de mortels blasés,
Tant de petits seigneurs usés
Qui réclament ton savoir faire !
Exerce tes jolis talens
Sur quelques fous mélancoliques :
Attaque des tempéramens
Russes, anglais, ou germaniques :
Voilà, crois-moi, voilà tes gens.
Pour moi, je hais trop l'artifice,
Et je tiens trop aux sentimens.
Sais-je évaluer un caprice ?
Sais-je priser de faux sermens ?
Trompe, désespere, tourmente
Les oisifs qui sont tes amans.
Poursuis, coquette de vingt ans,
Ta couronne est encor brillante ;
Mais c'est à trente où je t'attends.

TRADUCTION
D'UN DISTIQUE LATIN.

L'œIL droit manque à Dorine, & le gauche à Cidnus;
Tous deux ont en partage une beauté céleste:
A ta sœur, bel enfant, cede l'œil qui te reste,
Tu vas être l'Amour, elle sera Vénus.

ÉPITRE
AU ROI DE DANNEMARCK.

QUOI, dans la saison de l'ivresse
Et des prestiges séducteurs,
Lorsque le trône & ta jeunesse
Pourroient excuser tes erreurs,
Par toi, sur tes pas enchaînée,
La raison guide tes projets,
Et t'arrachant de ton palais,
Malgré les soupirs d'hyménée,
Malgré les pleurs de tes sujets,
Tu viens parmi nous comme un sage,
Sans étiquette, sans flatteurs,
N'ayant de garde à ton passage
Que ta bienfaisance, tes mœurs,

Et les graces de ton bel âge !
Du tableau que t'offrent ces lieux,
Ta prompte & vive intelligence
Saifit la mobile nuance,
Et s'inftruit même par nos jeux.
Plein d'une aménité charmante,
Tu fouris à tous nos talens,
Et tu voyages à vingt ans,
Comme le Czar fit à quarante.
Que dis-je ! lorfqu'en nos climats
Il chercha des fecrets utiles,
Et qu'il recueillit dans nos villes
De quoi féconder fes états,
Je ne fais quelle ombre funebre
Sembloit obfcurcir fon laurier;
Ce n'étoit qu'un héros célebre,
Un politique meurtrier;
Sa main, de fang déjà rougie,
Avoit pefé fur les mortels.
Déteftant fes excès cruels,
On n'admiroit que fon génie.
Ainfi, fous un ciel orageux,
Une comete menaçante
Fixe les regards curieux
Du vulgaire qu'elle épouvante.
Qu'un prix plus noble t'eft bien dû !

Tout séduit en toi, rien ne blesse ;
Par aucun retour de tristesse,
Notre hommage n'est combattu,
Et cet encens que l'on t'adresse
Est aussi pur que ta vertu.
Absolu, tu sais être juste :
Le fier despotisme à tes yeux
N'est, dit-on, que le droit auguste
De faire à ton gré des heureux.
A l'infortuné qui t'implore,
Ta bonté laisse un libre accès.
Tous ces héroïques forfaits,
Que de si beaux noms on décore,
Ton cœur les hait ou les ignore.
Ta main ne s'est ouverte encore
Que pour répandre des bienfaits.
Tu n'as point encor sur le trône
Eprouvé ces fatals instans,
Où de ses rayons foudroyans
Un roi doit armer la couronne.
Tous ceux, dont l'éclat t'environne,
Sont les doux rayons du printems.
Tel le jour en naissant colore
L'univers dans l'ombre engourdi,
Et renouvelle à son aurore
Les champs qu'il brûle à son midi.

Voilà d'où vient notre délire :
Protecteur de l'humanité ,
On aime en toi ce qu'on admire.
Loin des limites emporté ,
Peut-être aussi que notre zele
Importune ta majesté ,
En voulant s'épuiser pour elle.
Mais , attentif aux grands objets ,
Tu n'as point jugé les Français
Par ces ardeurs trop indiscrettes ,
Par nos jolis colifichets ,
Par nos chefs-d'œuvres de toilettes ,
Nos lamentables ariettes ,
Et nos soupers , & nos couplets ,
Et le jargon de nos coquettes.
Tu vas chercher la nation
Dans nos savantes galeries ,
Dans le cabinet de Buffon ,
Aux atteliers de ces génies ,
Rivaux heureux de Girardon ;
Et par les muses attendries ,
Guidé vers les bois d'Hélicon ,
Tu viens dans nos académies ,
Des fleurs que l'amour t'a choisies ,
Parer l'autel de la raison.

Au sein de notre auguste maître ,

Tu goûtes ces épanchemens,
Ce plaisir pur, ces sentimens,
Que tous deux vous devez connaître,
Mais inconnus aux courtisans.
Ton ame a des droits sur la sienne;
A ton âge il sait se plier;
Sa tête, courbant son laurier,
Le mêle aux roses de la tienne;
Et sur ton front laissant couler
Des pleurs de joie & de tendresse,
Il aime, il adopte, il caresse
Un jeune roi qui l'intéresse,
Et promet de lui ressembler.
Le charme de cette entrevue
Doit tout embellir à tes yeux,
Et fixer ton ame en ces lieux,
Quand tu les prives de ta vue.
Ah! pour qui pense comme toi,
(Sans compter même notre hommage)
Le plaisir de voir un bon roi,
Valoit la peine du voyage.

A MADAME NEKER,

En lui envoyant les vers au roi de Dannemarck.

Ces vers sont approuvés par toi;
C'est pour eux un charmant présage;

De la beauté j'ai le ſuffrage :
Que craindrois-je d'un jeune roi
Qui, charmé de lui rendre hommage,
Eſt ſon ſujet ainſi que moi ?
Tu me rends fier de mon ouvrage.
Juſqu'à ce jour j'ai peu flatté ;
Je ſuis indépendant & juſte,
J'appartiens à la vérité,
C'eſt une reine aſſez auguſte ;
Mais pouvoir célébrer deux rois
Qui, protecteurs ſacrés des loix,
Font tout le bien qu'ils peuvent faire,
Ce prodige, ſous l'hémiſphere,
Ne ſe rencontre qu'une fois,
Et ne permet point de ſe taire.
D'ailleurs, à ma ſincérité
Je ne crois pas que je déroge ;
Cet écrit n'eſt point un éloge,
C'eſt le cœur ſeul qui l'a dicté.

A MADAME DE CASSINI

Qui ſe plaignoit de ce qu'on bâtiſſoit chez elle.

AMPHION, en touchant la lyre,
Vit des remparts mouvans s'élever ſur ſes pas :
Pour faire plus que lui, vous n'avez qu'à ſourire.

Si

Si ce charme ne suffit pas,
Chantez, chaque pierre docile
En colonne de fleurs va s'arrondir soudain.
Votre rival construisit une ville :
Mais à Vénus il ne faut qu'un jardin.

A LA BARONNE
DE NEUKERQUE.

ENFIN, te voilà de retour
Dans ce pays de fous aimables,
Chez ces François recommandables
Par le caprice & par l'amour;
Peuple charmant, qui déifie
Tout ce qui vient pour l'embellir;
Qui, sage avec étourderie,
Suit toujours l'attrait du desir,
Et depuis deux siecles s'ennuie,
En courant après le plaisir.
Des travers & des ridicules
Tu vas voir le tableau mouvant;
Cent jolis riens, peu de scrupules;
Des ardeurs qu'emporte le vent;
De jeunes seigneurs bien volages,
Bien aimables, bien insolens;
Et des bouffons soi-disant sages;

Et des héros, de tems en tems.
Qu'aurois-tu fait dans ta Hollande,
Où l'on ignore le bon ton,
Et d'où nous viennent, me dit-on,
Les vapeurs & la contrebande ?
On n'y voit que de gros marchands,
Entêtés de leurs pâturages,
Des nymphes pressant leurs laitages,
Et des animaux calçulans,
Qui, sur les bords d'une onde pure,
Semés de bosquets enchanteurs,
Promenant leur lourde structure,
Viennent enfumer la verdure,
Et fouiller le parfum des fleurs;
Qui jamais des tendres caresses
Ne ressentant l'aimable feu,
Préferent Barême à Chaulieu,
Et leurs pipes à leurs maitresses.
Et les amours dans ce climat,
Ont-ils les manieres plus douces ?
Ce sont des especes de mousses
Toujours pendus à quelque mât,
Des navigateurs intrépides,
Ronflant, jurant sur des vaisseaux,
Ou qui nagent entre deux eaux,
Pour faire peur aux néréides.

Que dire, hélas! d'un tel pays,
Et des habitans qu'il rassemble?
Il faut y loger, ce me semble,
Nos matelots & nos maris.
Parmi nous fixe ton empire.
Nous seuls pouvons sentir le prix
De ces traits si bien assortis
Pour intéresser, pour séduire;
De ta bouche aux vives couleurs
Où la volupté semble éclore,
Où badine l'amant de Flore,
Qui croit voltiger sur des fleurs;
De cette belle chevelure
Qui se joue en mille replis,
Et, sans se charger de rubis,
Est elle-même une parure;
De ces innombrables attraits
Que l'amour seul pourroit décrire,
Et que sans doute il n'a point faits
Pour l'œil d'un bourguemestre épais
Qui ne sait pas comme on soupire,
Et qui ne l'apprendra jamais.

Ici la beauté souveraine
Nous fait des plaisirs de ses loix;
Et nous encensons notre reine,
Pour mieux la tromper quelquefois:

Elle en impose au plus volage ;
Le plus téméraire la craint,
Et les dieux même qu'elle peint,
Sont oubliés pour leur image.
Quels myrtes frais tu vas cueillir !
Ils se plaisent sur nos rivages.
Que nous allons t'offrir d'hommages !
Que nos femmes vont te haïr !
Il faut t'attendre à leurs cabales,
A leurs justes ressentimens :
Elles aiment peu leurs amans,
Mais détestent bien leurs rivales.
Tu n'auras plus que de beaux jours :
Malgré leur jalouse colere,
Devant toi marcheront toujours
Le grand étendard de Cithere,
Et la phalange des amours.
Pour ton époux, je le révere :
Mais qu'il reste où le sort l'a mis,
Et qu'il regrette en son pays
Les péchés qu'ici tu fais faire.

LE BOUTON DE ROSE.

CETTE rose, dans son bouton,
Peint l'innocence de ton âge ;

Et de ses sœurs devance la saison,
Pour être la premiere à t'offrir ton image.

BILLET

En réponse à des vers que l'auteur appelloit versiculets.

J'AI reçu vos versiculets,
Versiculets vous plaît à dire.
Tous ces grands vers qu'on toise exprès,
Sont bien pesans, bien longs à lire :
De plus petits, s'ils sont bien faits,
N'en sont pas moins chers à la gloire.
Grace à leur taille, à leurs attraits,
Ils se glissent dans la mémoire,
Et puis ils n'en sortent jamais.
L'aigle est altier, je le révere ;
Mais tous mes sens sont alarmés,
Quand de ses ongles enflammés
Il laisse échapper le tonnerre.
A quoi tant de bruit est-il bon !
J'aime bien mieux, je le confesse,
Le paisible & discret pigeon
Que députoit Anacréon
Vers ses amis & sa maîtresse.

A M. HUME.

JUSQU'ICI ma muſe volage,
Sur un luth couronné de fleurs,
A chanté les tendres erreurs,
Et le délire du bel âge;
Le doux manege des rigueurs;
L'amour qui ſe plaît dans l'orage
Et craint le calme des faveurs.
J'épure aujourd'hui mon hommage.
Corine, va tromper ailleurs;
Je m'entretiens avec un ſage.
Que dis-je! pourquoi te chaſſer?
Ne crains point qu'il veuille t'inſtruire.
Tu lui permettras de penſer,
Il te permettra de ſourire.
Mon philoſophe aura pitié
De ta naïve extravagance,
De ton babil ſi varié,
De tes jeux, de ton inconſtance,
De tes défauts que je chéris,
Et de ton aimable ignorance
Qui m'en a déjà tant appris.
Je le vois, Corine t'ennuie,
Hume; il te faut un autr[illegible]on. . . .

Eh bien, parlons de ma patrie.
Que dis-tu de ce tourbillon,
De ce séjour de la féerie,
Où le plaisir déifié
Sous cent formes se multiplie;
Où l'on voit la raison à pié
Suivre le char de la folie ?
Toi, qui d'un sévere burin
A dans tes archives sublimes,
Arbitre juste & souverain,
Gravé les vertus & les crimes;
Qui de l'homme pesant les droits,
Les défendis avec courage,
Et dans le cabinet des rois
Fis pénétrer l'esprit d'un sage;
Toi, chez qui la religion;
Sans cruauté, sans imposture,
Est l'organe de la nature,
Non l'opprobre de la raison:
De ce sommet philosophique,
D'où ton œil mesure les cieux,
Et des êtres unis entr'eux
Suit la chaine métaphysique,
Peux-tu bien descendre à nos jeux,
T'emprisonner dans nos usages,
Supporter nos diseurs de mots,

Qui vont citant à tous propos
Les Jean-Jacques, les Diderots,
Et qui n'ont point lu leurs ouvrages ?
Etre oifivement occupé,
Courir, affiéger les toilettes,
Partager l'honneur d'un foupé
Avec un chanteur d'ariettes ;
A tout moment s'extafier,
Malgré toi prodiguer l'éloge,
Et t'enfermer dans une loge,
Pour applaudir au Serrurier ? (*)
Mais l'œil de la philofophie
Par-tout découvre des fecrets.
Il n'eft point de petits objets
Pour qui les voit avec génie.
A tout examiner de près,
Eft-on moins fou dans ta patrie ?
J'aime affez votre activité,
Votre apparente indépendance,
Ce fantôme de liberté
Que par habitude on encenfe,
Et qu'on défend par vanité.
J'aime ce fpectacle bizarre
Que vous devez à shakefpir ;
Vos fpectres, votre tintamarre,

(*) Opéra bouffon.

Dont l'horreur se change en plaisir ;
Ces drames bouffons & sublimes,
Où sont entassés tous les crimes,
Où l'on rit & pleure à son choix,
Où l'auteur s'éleve & s'abaisse,
Et qui finissent quelquefois (*)
Par le viol de la princesse.
Mais ces combats impertinens,
Et cette joûte singuliere,
Où deux coqs, nobles concurrens,
Devant la nation entiere
Tiennent cent milords en suspens ;
Pardonnez, pairs de l'Angleterre,
Si l'on en rit à vos dépens.
Je vous admire & je vous aime,
Quand vous ornez d'un diadême
Le front auguste des talens ;
Quand d'Olfield la cendre chérie,
Que n'osent point troubler les loix,
Figure dans une abbaye
Auprès de la cendre des rois.
Mais ne prétendez plus nous plaire,
Quand vous dressez des échafauds ;
Quand votre sanglant ministere

(*) Avec le tems les nôtres finiront par-là ; ce qui prêtera infiniment au jeu des actrices.

Du quakre le plus ennuyé ?
Penseurs profonds que je révere,
Qu'opposerez-vous aux talens
De cet universel Voltaire,
Qui nous console, nous éclaire,
Et dont la muse en cheveux blancs,
Est aussi vive, aussi légere,
Qu'elle parut dans son printems ?
Dans l'art de la galanterie
Nous excellons assurément ;
Et pour soupirer décemment,
Il faut venir dans ma patrie.
Entrez dans ce sombre boudoir,
Et contemplez-en la déesse,
Tous ces charmes qu'avec adresse
Ce demi-jour laisse entrevoir.
Combien sa parure est légere !
Son sein de quelques fleurs orné,
Et par cent rubans enchaîné,
Va rompre la frêle barriere
Qui le retient emprisonné.
Le crystal uni de ces glaces,
Doublant le jeu de ses appas,
Par-tout lui répete ses graces,
Et reproduit votre embarras.
Il suffit pour la satisfaire ;

Ne prétendez point l'occuper.
L'enchantereſſe a ſu vous plaire,
Et va ſonger à vous tromper, . .
Allons, milord, prenez courage;
Un peu de caprice a ſon prix.
Vous ſeriez moins heureux, je gage,
Dans les bras de vos milédis.
Duſſiez-vous ici vous morfondre,
Ma foi, les rigueurs de Paris
Valent bien les faveurs de Londre.
   Hume, ſouris à mes chanſons,
Enfans légers de mon délire:
Ma main, parcourant tous les tons,
Aime à s'égarer ſur la lyre.
J'oubliois, pour déraiſonner,
Le philoſophe reſpectable;
Et ne voyois que l'homme aimable
Qui voudra bien me pardonner.

LES PEINES
D'AMOUR.

Des langueurs où l'amour me jette,
Loin que je ſonge à me ſauver,
Je chéris ma peine ſecrette,

Tout mon plaifir eft d'y rêver.
En effet, l'ennui d'un cœur tendre
Eft un mal fi doux à garder,
Que, fi l'on pouvoit en céder,
Point ne voudrois m'en laiffer prendre.

A M. DE VOLTAIRE,

Sur la complaifance qu'il a d'écrire à tout le monde.

Tu nous mis l'hiftoire en tableaux,
La morale en contes pour rire.
Tu fis expirer quelques fots
Sous les verges de la fatyre,
Et fous le tranchant des bons mots.
Tes drames ont charmé la France;
De la fcène ils font l'ornement.
Ils manquent un peu d'ordonnance;
Mais, toujours pleins de fentiment,
De pathétique & d'éloquence,
On les attaque vainement;
Ils ont nos larmes pour défenfe.
Pour t'égayer dans tes ennuis,
Tu pourfuivis, fans conféquence,
Et la Beaumelle & Maupertuis;

Je les mets ſur ta conſcience.
Ton cœur, dit-on, fut entiché
D'un tant ſoit peu de vaine gloire.
Je n'ai pas de peine à le croire;
Et ce n'eſt pas un grand péché.
Aujourd'hui, vainqueur de l'envie,
A ton ſiecle donnant le ton,
Tu tiens le ſceptre du génie,
Et le flambeau de la raiſon.
Volage amant de la ſageſſe,
Dont tu reſſuſcitas les droits,
Tu reprends encor quelquefois
Tous les hochets de ta jeuneſſe.
Par toi, par ton heureuſe adreſſe,
Le Pactole plus illuſtré
Vient rouler ſon or égaré
Parmi les ondes du Permeſſe.
Les amams t'adreſſent leurs vœux,
Ils accourent dans ton aſyle;
Tu dotes la beauté nubile,
N'en pouvant rien faire de mieux.
Ta plume eſt le fléau du vice:
Avec courage elle a vengé
L'honneur d'un vieillard égorgé
Par le glaive de la juſtice.
Tu conſoles l'humanité

Qu'on afflige, qu'on déshonore ;
Et quand le ſage eſt tourmenté,
Voltaire eſt l'appui qu'il implore.
Enfin, dans toi ſont réunis
Le philoſophe qui differte
Sans jamais effrayer les ris,
Et l'auteur qui tient table ouverte,
Fait peu commun aux beaux-eſprits.
Mais, dis-moi, par quelle indulgence,
Ou bien par quels motifs ſecrets,
Soutiens-tu la correſpondance
De ces innombrables roquets,
Qui fatiguent ta patience
Par leurs petits vers indiſcrets,
Et dont l'Apollon à grands frais
T'ennuie avec perſévérance,
Quoique flatteur avec excès ?
Rien, à mon gré, n'eſt ſi riſible
Que leur air, leurs tons empeſés,
Et leur mérite imperceptible,
Dont tu les a ſeul aviſés.
Si leur ſiecle les contrarie,
Tout eſt perdu, goût, équité ;
Ils font, plaignant la barbarie,
Appel à la poſtérité.
Ta miſſive, qu'ils ont en poche,

Leur

Leur sert de lunette d'approche,
Pour lorgner l'immortalité.
Bardus paroît, & pour stupide
D'une voix il est proclamé;
Mais Bardus nous montre l'égide
Dont par toi-même il fut armé:
Contre nos traits il se rassure,
Lisant l'écrit consolateur,
Où le fat, par ta signature,
Est désigné ton successeur.
Ta louange, bien dispensée,
Doit, pour échapper aux railleurs,
Etre semblable à la rosée
Qui féconde le sein des fleurs:
Non à cette pluie abondante
Qu'un sombre nuage produit,
Et qui, courbant la jeune plante,
Souvent la noie & la détruit.
Toujours jaloux de renommée,
Car c'est le vice des grands cœurs,
Peut-être contre tes censeurs
Prétends-tu lever une armée,
Et t'y soudoyer des prôneurs?
Mais crains du moins leur mal-adresse;
Ils sont d'un gauche à t'effrayer:
Toujours prompts à s'extasier,

Ils te nuifent par leur ivreffe.
Croirois-tu bien qu'on les entend,
Oubliant tout ce qui t'honore,
Louer ta Prude obftinément,
Et vanter intrépidement
Samfon, tes odes, & Pandore?

Dans ton commentaire charmant
Depuis qu'il t'a pris fantaifie
De perfiffler fi leftement
Le grand peintre de Cornélie,
Qui, fublime tout bonnement,
Ne fut perfiffler de fa vie;
Ne voilà-t-il pas tous nos fots
Qui vont étayant ton fyftême,
Et font de ton nouveau blafphême
Les infatigables échos?
Que ces bouffons, ces froids copiftes,
Ces mirmidons religieux,
Soient tes martyrs, fi tu le veux,
Mais non pas tes panégyriftes.

Converfe avec les Diderots,
Les Dalembert & les Duclos.
Du haut des fpheres qu'il mefure,
Buffon brigue ton entretien:
Le confident de la nature
A mérité d'être le tien.

Las de te perdre dans les nues,
Ris avec ce folâtre abbé,
Dont les peintures ingénues
Nous ont offert les graces nues
Dans maint roman très-prohibé.
Du jour apprends l'hiſtoriette
Par ce fou volage & charmant,
Qui va de toilette en toilette
Décréditer le ſentiment,
Comme contraire à l'étiquette;
Et qui, daignant éparpiller
Les tréſors de ſon porte-feuille,
De chaque fleurette qu'il cueille
Voit ſortir un nouveau laurier.
Mais par tes billets circulaires
N'enhardis plus l'eſſaim bruyant
De ces inſectes éphémeres,
Qui vont aſſiéger ton couchant.
Ainſi, dans les plaines de Flore,
Sur le déclin des jours brûlans,
L'œil ſurpris voit ſoudain éclore
Tous ces moucherons bourdonnans,
Qui de l'aurore qui doit ſuivre
Ne reverront pas le réveil,
Et viennent ſe hâter de vivre
Aux derniers rayons du ſoleil.

Adieu. De ce vain badinage
Ne vas point te formaliser.
Un fou peut-il bleſſer un ſage,
En ne voulant que l'amuſer ?
Ne cherche pas qui je puis être.
Je donne un conſeil à mon maître,
Dont j'idolâtre les talens.
Sous le voile qui m'envelope,
J'oſai rire quelques inſtans ;
Et je vais pleurer à Mérope.

A Mlle DOLIGNI,

Pour mettre au bas de ſon portrait.

Par les talens & la décence
Tu nous captives tour-à-tour ;
Et tu ſouris comme l'amour,
Quand il avoit ſon innocence.

PORTRAIT
D'UN CHEVALIER FRANÇOIS.

Si l'on peignoit l'honneur français,
Je voudrois qu'il fût ceint d'une écharpe éclatante ;
Qu'autour d'une taille élégante,

Les amours renoûroient ſans pompe & ſans apprêts.
Ses yeux ſeroient brillans d'une douce allégreſſe.
Ses longs cheveux, négligemment épars,
Ne ſeroient point treſſés des mains de la molleſſe.
On reconnoîtroit Mars au feu de ſes regards.
A la victoire on le verroit ſourire;
Ses graces même auroient un air guerrier.
D'une main il tiendroit des branches de laurier,
Et de l'autre des fleurs pour le ſein de Thémire.
On repréſenteroit des ſieges, des combats,
Autour de cette auguſte image.
Elle peindroit l'amour, la vertu, le courage;
Et le nom de Briſſac ſeroit inſcrit au bas.

A M. DE PEZAI, *VOYAGEANT.*

Où te promene ton deſtin,
Et quand finiſſent tes voyages?
Qu'as-tu vu? Des fous & des ſages;
Moitié plaiſir, moitié chagrin;
Nombre d'impertinens uſages,
Gravés ſur le marbre & l'airain;
Et des ſceptres & des couronnes,
Hochets que la mort vient briſer;
Des rois qui bâillent ſur leurs trônes,

Et peuvent tout, hors s'amuser ;
Quelques vertus, mille foiblesses ;
Des sots, des dupes, des tyrans,
Et par-tout d'ennuyeux amans,
Qui se plaignent de leurs maîtresses.
C'est bien la peine de courir.
Tel est pourtant cet assemblage
D'êtres qui naissent pour mourir,
Et que Dieu fit à son image.
Que penses-tu de ces beaux lieux,
Où ce Calvin ingénieux
Vit prospérer son hérésie ;
De ce séjour de l'industrie,
Berceau d'un cynique fameux,
Savourant loin de sa patrie
Le plaisir d'être malheureux,
Et le tout par philosophie ?
Quel est ce Mont-Jura vanté,
D'où l'œil, sous un ciel qui s'épure,
Aime à contempler la nature
Souriant avec majesté ;
D'où l'on voit la magnificence
Du Dieu qui mûrit les moissons ;
Le cercle éternel des saisons ;
Et les gerbes de l'abondance
S'accumuler dans les vallons ?

Ce mont, inaccessible aux vices,
Et voisin des hauteurs des cieux,
Ne semble-t-il pas orgueilleux
De dominer sur les délices ?
Mais de quoi vais-je te parler !
Le peintre adoré de Zaïre
A quitté ce paisible empire ;
C'est à Ferney qu'il faut voler.
A Médine en pélerinage,
On va religieusement
Y visiter le monument
D'un imposteur soi-disant sage,
Qui mériteroit nos mépris,
Malgré la secte qui lui reste,
N'étoient les vierges bleu-céleste,
Dont il meubla son paradis.
Or, ce Mahomet qu'on révere,
Et de qui la cendre est si fiere
D'occuper dans l'air un tombeau,
Qu'est ce auprès de notre Voltaire,
Riche seigneur d'un bon château ?
L'un, content d'être formidable,
Fut un charlatan sans gaîté.
L'autre est un enchanteur aimable,
Qui du fard brillant de la fable
Enlumina la vérité ;

A notre foibleſſe inquiette
Montre toujours les cieux ouverts,
Et ne ſe ſert de ſa baguette
Que pour embellir l'univers.
Il obtint la palme immortelle
Que l'autre ravit en tyran;
Et, duſſé-je offenſer le zele
De quelque entêté muſulman,
Le paradis de l'Alcoran
Vaut-il l'enfer de la Pucelle?

A MLLE CLAIRON.

JAMAIS le même, & toujours ſûr de plaire,
Pliant à tous les tons ſon génie & ſon goût,
Voltaire ſeul embellit tout,
Et toi ſeule embellis Voltaire.

ÉPITRE A DORIS.

TU me défends les vers, tu dois être obéie;
Tu peux tout ſur mon cœur; va, jouis de tes droits,
Doris, tu l'as voulu; ta voix, ta voix chérie
Me donne des plaiſirs, en me donnant des loix.
Aimable & brillante folie,

Charme de la cadence, ah ! fuyez pour toujours.
C'eſt à Doris que je vous ſacrifie ;
Doris ſans vous embellira mes jours.
Non, le caprice ſeul n'eſt pas ce qui t'inſpire ;
Ton eſprit, je le ſais, par les graces formé,
Admira de tout tems les maîtres de la lyre ;
Du feu dont ils brûloient ton cœur eſt animé :
Tu les égalerois, ſi tu daignois écrire.
Que de fois je t'ai vue, un Racine à la main.
Des orages du cœur dévorer la peinture,
Des malheureux amans déplorer le deſtin,
Et dans le jeu de l'art adorer la nature,
Tandis qu'interrompant cette heureuſe impoſture,
Je recueillois les pleurs qui tomboient ſur ton ſein !
Tu redoutes pour moi des excès que j'ignore ;
Cet abus de l'eſprit, ce qu'il traîne apres ſoi ;
Cette gloire qui déshonore,
Et qui pourroit troubler des jours heureux par toi.
Je te vois. . . . je t'entends me répéter encore :
» Renonce au vain éclat des lauriers orgueilleux,
» Viens cueillir avec moi les doux préſens de Flore :
» Flore aime les amans, les fleurs naiſſent pour eux.
» Veux-tu, toujours actif & toujours inutile,
» Vanter, ſans en jouir, la fraîcheur d'un beau jour ?
» Veiller, te conſumer dans un travail ſtérile ?
» Ah ! ſi tu veux veiller, que ce ſoit pour l'amour.

„ Si ton ſiecle un jour te couronne,
„ Quel ſera le dépit de tes obſcurs rivaux !
„ Eſt-il quelque ſuccès que leur fiel n'empoiſonne ?
„ Ils voudront t'arracher le prix de tes travaux.
„ Tu deſcendras avec eux dans l'arene ;
„ Pour te défendre, il faudra t'avilir ;
„ Tu te verras forcé de les haïr ;
„ Et l'on n'eſt plus heureux, dès qu'on connoît la haine.
Que dis-tu ! S'ils m'avoient inſpiré leurs fureurs,
J'aurois volé vers toi, j'aurois vu ton ſourire ;
Et cherchant dans ton ſein l'oubli de mes douleurs,
Je m'y ſerois ſauvé des traits de la ſatyre.
Quel aſyle plus doux pour braver les cenſeurs !
Mais du public pour moi ſi tu crains l'œil ſévere,
Ne peut-on échapper à ſa malignité ?
Les plus beaux jours ſont ceux que l'on cache au vulgaire.
Le dieu des vers ſouvent aime l'obſcurité :
Je cacherois les miens dans l'ombre du myſtere :
Doris me tiendroit lieu de la poſtérité.
La terre a déployé ſes tapis de verdure,
Sur l'aile des zéphirs le printems eſt porté ;
Tout renaît, tout s'anime, & la fécondité
Pénetre avec l'amour le ſein de la nature.
Je cede aux doux tranſports dont je ſuis agité.
Si tu voulois, ma voix touchante
Aux concerts des oiſeaux mêleroit ſes accens ;

Je chanterois ta beauté raviſſante,
Je chanterois Doris ou le printems.
Je peindrois ces boſquets que décore la roſe,
Dédales parfumés, où, par mille détours,
Les amans égarés ſe retrouvent toujours;
Le plaiſir qui s'éveille & même qui repoſe;
Le ſombre azur des nuits & l'éclat des beaux jours.
Je peindrois ces inſtans, où, brûlant de ta flame,
Ma bouche ſur la tienne alloit chercher ton ame.....
Mais des ordres nouveaux ſont écrits dans tes yeux,
Et tu ſais trop ſi j'entends leur langage....
Muſes, diſparoiſſez, je renonce à vos jeux;
Je dois, belle Doris, t'adorer ſans partage.
C'en eſt fait, j'obéis, mon goût cede à tes vœux;
Va, mon plus beau triomphe eſt de te ſatisfaire;
Quand tu m'ordonnes de te plaire,
Tu me commandes d'être heureux.

BILLET A M[LLE] ***,

Qui me propoſoit d'aller dans un déſert paſſer un mois avec elle.

Un mois dans un déſert! es-tu de bonne foi?
Qui, toi, vive, aimable & légere,
Dans un déſert, & ſur-tout avec moi,

L'amant le moins champêtre & le moins ſolitaire !
On t'adore en ces lieux ; ils ſont ornés par toi.
Doit-on abandonner les lieux où l'on ſait plaire ?
Quelquefois, pour rêver, l'amour quitte Cythere ;
Mais il faut, du moins je le croi,
Il faut toujours une cour à ſa mere.
Va, laiſſons ce projet ; ſoyons de notre tems.
Ton front brillant des roſes du bel âge,
Ton doux ſourire, tes talens,
Sont-ils faits pour un hermitage ?
Il vaut mieux ſous ſa main avoir tous ſes amans.
On peut vouloir être volage ;
Cela s'eſt vu de tems en tems ;
Que devenir alors dans un antre ſauvage ?
Ne vois-tu pas d'ici perdre déjà courage
Deux triſtes cœurs, forcés d'être conſtans ?
Suivons donc la route ordinaire ;
Souffrir mes vœux, & puis les rejeter,
Paroître tour-à-tour indulgente & ſévere,
T'embellir chaque jour pour mieux me tourmenter,
Me déſoler, à force de me plaire,
Me prendre par humeur, en riant me quitter :
A la ville, en un mois, tout cela ſe peut faire.

VERS

Sur le mariage de M. de la Marche, premier président du parlement de Dijon.

PRÈS de ces fertiles côteaux
Où Bacchus ouvre ses fontaines,
Et, paré de pampres nouveaux,
Fait couler à longs traits le pomar dans ses veines,
Sous des berceaux, loin du fracas des cours,
J'ai vu l'hymen ordonner une fête.
Le front riant, ce qu'il n'a pas toujours,
Il menoit sa double conquête
Qu'avec orgueil il montroit aux amours.
Sur les pas de l'époux on voyoit la prudence,
Et l'équité sévere unie à l'enjoûment;
La nymphe sur sa trace enchaînoit la décence,
La jeunesse sans fard, & sans vain ornement,
Cette séduction que la beauté commence,
Et qu'acheve le sentiment.
Son front peignoit ce désordre charmant,
Cet embarras de l'innocence,
Qui dispute une rose aux transports d'un amant,
Plus fier de vaincre après la résistance.
L'amour, près d'elle heureux de s'arrêter,
D'un air soumis lui remettoit ses armes,

Sans bandeau pour voir tant de charmes,
Et ſans ailes ſur-tout pour ne la plus quitter.

A MADAME DE**,

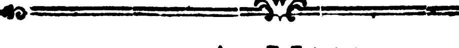
Qui avoit dit en plaiſantant que je paſſerois la nuit avec elle.

Je n'ai penſé qu'à toi pendant la nuit entiere;
Je me ſuis peint le ſort dont tu m'avois flatté.
Juge ſi le ſommeil a fui de ma paupiere!
Sans ce charmant eſpoir à mes vœux préſenté,
J'aurois dormi du moins; & peut-être qu'un ſonge,
Image du bonheur, dans tes bras m'eût porté;
J'euſſe rêvé ce bien que j'ai tant regretté.
En m'enflammant pour la réalité,
Tu m'as même privé des douceurs du menſonge.

VERS SUR UNE ÉCLIPSE.

Rassure-toi, jeune Thémire.
Que j'aime cette utile & douce obſcurité!
J'ai vu, j'adore ta beauté;
Le ſoleil peut ceſſer de luire;
Qu'ai-je beſoin de ſa clarté
Pour t'aimer & pour te le dire?

Laiſſons, crois-moi, ces globes radieux,
Errans ou fixes dans leur ſphere,
Nous dérober, nous rendre la lumiere.
Tandis que d'un pas ſûr Clérault franchit les cieux,
Allons à tâtons ſur la terre.
L'amour, les yeux voilés, rencontre le bonheur;
Quand il s'abat ſur le ſein de ſa mere,
A travers ſon bandeau c'eſt l'inſtinct qui l'éclaire.
Suis cet inſtinct, il n'eſt jamais trompeur.
Le ciel nous favoriſe; oui, ſuis-moi, ma Thémire,
Viens recevoir & mon cœur & ma foi.
Tout brille à mes yeux, tout reſpire,
Et rien n'eſt éclipſé pour moi.
Tu tombes dans mes bras!... tu brûles de ma flame,
Ton ſein frémit ſous le tact amoureux.
Sur mes levres de feu je ſens voler ton ame....
Tu ſoupires.... Je ſuis heureux.
Le jour renaît... fuyez, vaines alarmes;
Ses feux raniment mes deſirs.
Il reparoît pour éclairer tes charmes;
Il ſe cachoit pour voiler nos plaiſirs.



A M***.

De ton agreſte ſolitude
Je vais donc quitter le repos.

Adieu ces tranquilles berceaux,
Où je consacrois à l'étude
Des jours plus sereins & plus beaux.
Adieu cet inculte hermitage,
Coupé de limpides canaux,
Où la nature un peu sauvage
Sort d'une forêt de roseaux,
Pour sourire aux vertus d'un sage.
Je ne verrai plus sur les eaux
Se jouer tes cignes fideles,
Mêlant l'albâtre de leurs ailes
Au verd naissant des arbrisseaux.
Je n'entendrai plus les marteaux,
Dans tes forges retentissantes,
Frappant des coups toujours égaux,
Soumettre aux flammes jaillissantes
Le plus indompté des métaux.
Lassé des champêtres tableaux,
J'errois sous la voûte obscurcie,
Où Vulcain, d'une main noircie,
Lui-même attise tes fourneaux.
Souvent j'y devançois l'aurore;
Eh! peut-on voir avec ennui
Un feu pétillant & sonore
Chercher, dans le fer qu'il dévore,
Un aliment digne de lui?

Du métal vaincre la rudesse,
A cent formes l'assujettir,
D'un fil lui donner la souplesse,
Ou le forcer de s'arrondir ?
Ah, que dans nos plaines fertiles
Par lui nos socs soient façonnés !
Qu'il se courbe en serpes utiles
Par qui nos grains sont moissonnés !
Que pour le dieu de la tendresse
Il forge les heureux verroux
Qui garantissent des jaloux
L'amant & sa jeune maitresse !
Mais qu'il ne compose jamais
Les gonds, les barreaux détestables
De tous ces cloîtres formidables,
Où la beauté, dans les regrets,
Maudit enfin ces vœux coupables
Qui nous dérobent ses attraits !
Qu'il n'arme point la barbarie
De ces cohortes de brigands
Qui courent prodiguer leur vie,
Pour désennuyer leurs tyrans !
Sous la hache du despotisme
Ne tranche point notre destin,
Et n'aille pas de sang humain
Baigner l'autel du fanatisme !

O mon ami ! tels font mes vœux.
Toi, demeure dans ces afyles,
Où, fimple, obfcur & vertueux,
Tu ris du fafte de nos villes
En voyant la pompe des cieux.
Près de ta refpectable mere,
Tu mets à profit tes beaux jours,
Et j'ai vu leur paifible cours
S'embellir du foin de lui plaire.
La raifon réglant tes defirs
Sous la zone de la jeuneffe,
Enchaîne aux pieds de la vieilleffe
Tes paffions & tes plaifirs.
Tu peux, fans redouter le blâme,
Rendre compte de tes momens :
La nature enrichit ton ame
De ce qu'elle enleve à tes fens.
Pour moi, je ne fais quelle ivreffe
Emporte & promene mon cœur;
C'eft en regrettant la fageffe,
Que je cours embraffer l'erreur.
Oui, déjà tout mon fang bouillonne :
Les tréfors parfumés des champs,
De Cérès les nouveaux préfens,
L'amitié même, hélas ! pardonne,
Rien ne maîtrife les élans

D'un cœur trompé qui s'abandonne
A la foule de ses penchans.
Fatigué du jour qui m'éclaire,
Je vais, dans mon aveuglement,
Errer de chimere en chimere,
Offrir un culte involontaire
Aux illusions du moment;
Acheter par de longues peines
Une étincelle de bonheur;
Crier liberté dans les chaînes,
Et rire au sein de la douleur;
Dans une pénible mollesse
Consumer chaque triste jour,
Et sur-tout livrer ma foiblesse
A tous les rêves de l'amour.

Ah! sans lui, qui pourroit nous plaire?
Sans cet heureux enchantement,
Que resteroit-il à la terre?
L'ennui de vivre & le néant.

Tu vois trop quel est mon délire;
Ami, je ne puis le cacher:
L'amour lui seul peut m'attacher:
C'est sa flamme que je respire.
Ce sexe, orné de mille attraits
Que son adresse multiplie,
Nous tient enchaînés à la vie

Par d'imperceptibles filets,
Dans ſes défauts trouve ſes armes,
Nous plaît en nous tyranniſant,
Et n'eſt jamais ſi ſéduiſant,
Qu'alors qu'il fait couler nos larmes.
Toujours abſous par nos deſirs,
Il a tout, puiſqu'il a les charmes,
Et qu'il diſpenſe les plaiſirs.
 Que dis je! une fougue imprudente
Sans doute égare mes eſprits:
La jeuneſſe toujours ardente
A ce bonheur met trop de prix.
Ils viendront ces jours de lumiere,
Où l'homme, en ſoupirant, s'éclaire
Sur les vrais moyens d'être heureux.
Alors battu par les orages,
Digne du moins de ta pitié,
J'irai, fuyant d'autres naufrages,
Chercher un port dans l'amitié.
Sous la plus épaiſſe verdure
Du boſquet le plus retiré,
Je pourrai, loin de l'impoſture,
Repoſer mon œil épuré
Sur les tableaux de la nature.
Alors il faudra vous quitter,
Douces erreurs de notre aurore. . . .

Mais nous en parlerons encore,
Ne pouvant plus en profiter.

A UNE JOLIE FEMME,

Qui m'avoit défendu au sujet d'une épigramme.

Le mal est moins cuisant que n'est doux le remede;
Mais de mon agresseur les traits vous sont connus:
N'irritez point le nouveau Diomede;
Comme l'ancien, il blesseroit Vénus.

A L'AUTEUR DES GRACES.

Oui, la véritable féerie
N'est que le charme des talens.
Saint-Foix, ton aimable génie
Est le dieu des enchantemens.
Dans mille riantes images
Tu peins nos goûts & nos penchans:
A ta voix naissent les bocages
Peuplés de nymphes & d'amans;
Les indifférens & les sages
Sont réchauffés par tes accens,
Et c'est à l'ivresse des sens

Que l'on reconnoît tes ouvrages.
Que j'aime ce fripon d'amour,
Chaſſé des cieux pour ſes fredaines,
Et ravi d'établir ſa cour
Parmi des beautés plus humaines !
Eh ! que feroit-il en effet,
Près de la fougueuſe Bellonne,
De Pallas qui toujours raiſonne,
D'Hébé qui garde le buffet,
Près de Jupin qui le ſermonne,
Et qui, tâchant de s'égayer,
Dans ſon triſte & brillant empire,
Se met par fois à foudroyer
Ce pauvre globe, où l'on fait rire,
Et qu'il eſt contraint d'envier ?
Car tel eſt le céleſte groupe
Si las de la divinité,
Et ſavourant à pleine coupe
L'ennui de l'immortalité.
L'amour eſt bien mieux ſur la terre :
Là tout l'encenſe & le révere :
Là de tout il ſe fait un jeu,
Brave l'égide redoutable,
Et, quittant l'affiche d'un dieu,
Prend la liberté d'être aimable.
Dans le ſentiment abſorbé,

Tantôt en ſilence il ſait plaire ;
Tantôt abjurant le myſtere
Près de la volage Thisbé,
Il eſt fou comme un mouſquetaire,
Et libertin comme un abbé.
Sans ceſſe il termine ou projette ;
Et dans ſon délire enfantin,
S'il badine le ſceptre en main,
Il commande avec la houlette ;
Il unit la nature & l'art,
Chez la prude il vient ſur le tard,
A toute heure chez la coquette.
Par ſon inconſtance emporté,
Au haſard il enflamme, il bleſſe
La ſimple & crédule beauté,
Qui, ſoupçonnant la volupté,
Touche à l'inſtant de la foibleſſe ;
Et le jeune homme plein d'ardeur,
Qui, volant où l'inſtinct l'appelle,
Vif, preſſant, heureux & trompeur,
Joint à l'orgueil d'être vainqueur,
Le doux eſpoir d'être infidele ;
Et ce Tircis en cheveux blancs,
Qui, courbé ſous la main du tems,
S'exténue en cherchant à plaire,
Prend ſes regrets pour des deſirs,

Et d'une voix octogénaire,
Balbutie un hymne aux plaisirs.

Au fond de ce bocage sombre,
Quel dieu, l'œil à demi fermé,
Dort ou feint de dormir à l'ombre
De cet arbrisseau parfumé?
C'est l'amour, c'est ce dieu perfide,
Toujours plus cruel, & plus beau:
Voilà son air doux & timide,
Voilà ses traits & son flambeau.
Trois nymphes, pour lui quel présage!
S'avancent d'un pas incertain,
Le regardent d'un œil malin,
Et se sauvent sous le feuillage.
L'amour rit de leur badinage,
Et s'applaudit de son destin.
L'aspect d'un enfant les rassure:
On vante ses vives couleurs;
On joue avec sa chevelure;
On l'ensevelit sous des fleurs.
Renfermant encor son ivresse,
Son sein, que l'on ose presser,
Palpite, & craint de repousser
La jeune main qui le caresse.

Mais sur-tout que j'aime à le voir
Sous les liens de ces guirlandes,

Qui devoient lui ſervir d'offrandes,
Gémir ſans force & ſans pouvoir!
Se débattre verſer des larmes,
Supplier, frémir, s'indigner,
Captif auprès des mêmes charmes
Qu'il s'apprêtoit à moiſſonner;
Dans les entraves qu'il déteſte,
N'ayant que l'uſage des yeux;
Avantage, hélas! bien funeſte,
Lorſque, chargé de mille nœuds,
On ne peut diſpoſer du reſte!

De jeux toujours environné,
Peintre charmant, peintre des graces,
Des fleurs dont tu ſemas leurs traces
Ton front doit être couronné.
Juſqu'ici ta touche légere
N'a point rencontré de rivaux;
L'amour fit placer tes tableaux
Dans tous les boudoirs de Cythere.
Ah! ſois mon maître déſormais,
Apprends-moi cet art de ſéduire,
Cet art qui fixe les ſuccès:
Tu ne veux plus que nous inſtruire;
Donne-moi tes premiers ſecrets.

Mais quoi! puis-je en toi méconnoître
L'aimable éleve du plaiſir?

Sans l'heureux talent de jouir,
Anacréon seroit à naître.
Les ris, les graces, les amours
Furent tes dieux dans tes beaux jours.
Plein d'un feu trop prompt à s'éteindre,
Et que tu sais entretenir,
C'est à force de les servir,
Que tu parvins à les bien peindre.

AU MARQUIS DE***.

TOI qui de beautés en beautés
Promenes ton frivole hommage;
Toi, qu'on aime mieux qu'un plus sage,
Malgré tes infidélités:
Écoute le récit d'un songe
Qui n'auroit dû finir jamais:
La vérité n'a point d'attraits
Qui valent un si doux mensonge.
A l'ombre des tilleuls mille oiseaux réunis
Méloient leurs becs, entrelaçoient leurs ailes:
La brillante rosée en liquides rubis
Tomboit sur les roses nouvelles;
Le chevrefeuille & le jasmin
Marioient leur tige embaumée,

Et l'univers sembloit un grand jardin ;
Où des zéphyrs l'haleine parfumée
Rafraîchissoit le trône du matin.
Je parcourois les bosquets de Cythere :
Dans ce riant & magique séjour,
Deux nymphes allumoient la guerre
Qui divisoit & Cypris & l'Amour.
L'une inspire les feux dont son œil étincele,
Enivre d'un regard, & ressemble à Vénus
Qui protege des traits dont elle est le modele.
L'autre moins vive, & peut-être plus belle,
Sait rougir, & souvent baisser un œil confus :
Elle a sa langueur même & Cupidon pour elle.
Mais ce n'étoient point leurs appas
Qui partageoient alors & le fils & la mere :
Il falloit décider, pour finir leurs débats,
Laquelle savoit mieux, instruite au doux mystere,
Ranimer un mortel expirant dans ses bras,
Des mouvemens graduer la vîtesse,
De l'amour désarmé retendre l'arc divin,
Promener au hasard une indulgente main,
Joindre un tendre soupir au feu d'une caresse,
Et retarder par cet art enchanteur
Et le vol du plaisir & l'éclair du bonheur.
Le croiras-tu ? je ne sais à quel titre,
Je méritai cette faveur :

C'eſt moi, nouveau Pâris, qu'on choiſit pour arbitre.
Conçois-tu mon orgueil, & vois-tu mon ardeur ?
Déjà dans le fond d'un bocage,
Où l'air eſt embraſe du ſouffle des deſirs,
Vénus, ſous un ſombre feuillage,
Fait élever un dais à mes plaiſirs.
On voit flotter autour une gaze légere,
Voile brillant par zéphyre agité :
Car en tout lieu, même à Cythere,
L'ombre paiſible du myſtere
Sert d'attrait à la volupté.
Là, ſur un lit de fleurs dreſſé par la molleſſe,
Le front de myrte couronné,
Et rayonnant d'une amoureuſe ivreſſe,
J'attendois ce beau couple à mes vœux deſtiné.
Elles approchent.... Dieux ! quel trouble ! quel délire !
Mon cœur s'élance ſur leurs pas....
Heureux momens que je n'oſe décrire !..
Tire le voile, Amour ; elles ſont dans mes bras.
L'une aux tranſports de ma tendreſſe
Oppoſe d'aimables refus.
Une langueur qui m'intéreſſe
Se peint dans ſes yeux ingénus,
A l'aſpect de ſes charmes nus,
Et du deſir qui les careſſe.
Plus foible, ſuccombant enfin

Au feu d'une attaque si douce,
Elle m'attire d'une main,
Lorsque l'autre encor me repousse.
Aux premiers rayons du matin
Telle on voit une rose éclore
Et feuille à feuille ouvrir son sein
Au parfum des pleurs de l'aurore.
L'autre dans mes bras amoureux
Meurt, renaît, s'enlace & s'agite;
Son ardeur épuise mes feux,
Sa volupté les ressuscite.
Elle veut être tour-à-tour
Et la prêtresse & la victime;
Et, dans cet abandon sublime,
Ses levres que mon souffle anime
Dardent les fleches de l'amour.
Hé bien! me dit Vénus, parle, je te l'ordonne:
Je t'ai fait juge entre mon fils & moi.
N'abuse point des droits que ma faveur te donne;
Vénus veut bien s'en rapporter à toi.
A cet arrêt que devint mon courage!
Combien je livrai de combats!
Entre tant de beautés le choix est un outrage:
On jouit du plaisir, & l'on n'en juge pas.
Il fallut prononcer: nécessité fatale!
Détournant mes yeux attendris,

A la premiere enfin ma voix donna le prix ;
Mais je n'osai regarder sa rivale.

A ZÉMIS

Pendant mon séjour à la Rochelle.

J'AI vu cet élément terrible,
Ce mobile empire des vents,
Cet amas de flots mugissans
Qu'enchaîne un pouvoir invisible.
Sous un ciel toujours agité,
J'ai vu cette mer orageuse,
Frémissant avec majesté,
Rapporter son onde fougueuse
Dans le lit qu'elle avoit quitté.
J'ai vu ces hardis édifices,
Qui vers les bords les plus lointains,
A travers mille précipices,
S'ouvrent de liquides chemins ;
Vont à des nations sauvages
Porter nos vices & nos fers,
Et ramenent sur nos rivages
Les dépouilles de l'univers.
Mon ame interdite & surprise
Goûte un plaisir mêlé d'horreur,
A l'aspect des flots en fureur,

Et de l'homme qui les maîtrise. . . .
Viens ; embarquons-nous, ma Zémis ;
Fuis Paris, il a ses naufrages :
Je te promets des vents soumis,
Un jour pur, un ciel sans nuages :
Tu n'as besoin que d'un souris,
Pour en imposer aux orages.
Les amours, ces dieux protecteurs,
Dont toujours l'essain t'environne,
Deviennent bons navigateurs,
Si-tôt que la beauté l'ordonne.
Ils auront tous cœur au travail :
Les uns tiendront le gouvernail ;
Les autres déploîront la voile,
Et sur les flots à peine émus,
Les zéphyrs par toi retenus,
Te feront voguer sous l'étoile
Qui t'est commune avec Vénus.
Il est des isles fortunées
Où l'on aime sans en rougir ;
Où, renouvellant les années,
Le tems rajeunit le plaisir.
On ne trouve dans ces retraites,
Ni méchans, ni sots indiscrets ;
Ni ces expirantes coquettes,
Qu'offensent de naissans attraits ;

Point d'élégans saupoudrés d'ambre,
Exigeant qu'on brûle pour eux,
Ni gentils hommes de la chambre,
Qu'il faille aimer une heure ou deux.
Là, dans un temple de feuillage,
Sur un autel orné de fleurs,
La nature unira nos cœurs
Si bien faits pour lui rendre hommage.
Nous ferons libres, amoureux ;
Et transporté sur nos rivages,
L'Européen ingénieux,
Rira bien de nos simples jeux,
Et nous prendra pour des sauvages,
Assez sots pour n'être qu'heureux.
Mais où m'égare mon délire ?
Ce n'est qu'un rêve, ma Zémis.
Restons où le sort nous a mis.
Pourquoi changerois-tu d'empire ?
Le dieu qui me tient dans tes fers
Te fit pour un brillant théatre ;
Ton joli nez que j'idolâtre
N'est point troussé pour les déserts.
Adieu, mon isle & mon bocage ;
Tout examen fait, demeurons,
C'est le plus sûr & le plus sage ;
Et parmi ce monde volage,

Où

Où l'amour reçoit tant d'affronts,
Aimons-nous, quel que ſoit l'uſage,
Le plus long-tems que nous pourrons.

A M. DE PÉZAI,
SUR SON POËME.

Je t'ai vu, par un goût volage,
Dans le tourbillon emporté,
De ta bruyante oiſiveté
Vanter & chérir l'avantage;
Séduire & tromper la beauté,
Changer chaque jour d'eſclavage;
Etre pris, repris & quitté;
Du plaiſir embraſſer l'image,
Et jamais la réalité.
Bientôt une flamme plus belle
Diſſipa ce charme trompeur:
J'entends la gloire qui t'appelle,
Sa voix retentit dans ton cœur.
C'eſt Renaud qui plus intrépide
A repris l'ame d'un héros,
S'éloigne d'une cour perfide,
Et fuit l'ombre de ces berceaux,
Où la molleſſe & le repos

Le retenoient aux pieds d'Armide.
Aujourd'hui qu'un ciel plus ſerein
Ranime & féconde la terre,
Que l'horrible dieu de la guerre
Rugit ſous cent chaînes d'airain,
Toujours ardent, toujours ſenſible,
Tu ſuis une plus douce loi;
Il te faut un laurier paiſible;
La gloire eſt un beſoin pour toi.
Ta main qui ſoutenoit des armes,
Tient les frais & rians pinceaux
Qui nous retracent tous les charmes
De ta Zélis au ſein des eaux.
Une muſette ſolitaire
Remplace le bruit du clairon.
Soldat dans les champs de la guerre,
Tendre berger ſur le gazon,
Tu ſus combattre, tu ſais plaire;
Et ton panache de dragon
Se cache aux yeux de ta bergère,
Sous le myrte d'Anacréon.
Pourſuis, ami, rends à notre âge
Ces eſprits ſimples & brillans,
Qui ſans faſte & ſans étalage
Cultivoient leurs heureux talens,
Qui ſur le ſein de leur maîtreſſe

Pour génie ayant leurs desirs,
Ne celébroient que leur pareſſe,
Et ne chantoient que leurs plaiſirs;
Qui jamais n'ont connu l'envie,
Ce triſte fléau de nos jours,
Et lorſqu'ils laiſſerent la vie,
Mirent en deuil tous les amours.

A Mlle CLAIRON,

Sur l'indéciſion de ſa rentrée au théatre.

RENTRES-TU? ne rentres-tu pas?
Prononce; éclaircis ce myſtere.
Quand la gloire te tend les bras,
Pourquoi ferois-tu la ſévere?
On ſe demande tour-à-tour:
„ Hé bien, ſait-on quelque nouvelle?
„ L'aurons-nous? reparoîtra-t-elle?
„ Joûra-t-elle au moins pour la cour?
C'eſt une alarme univerſelle,
Un deuil qui croît de jour en jour;
L'Europe entiere te rappelle
Sourde à ſes cris, veux-tu, cruelle,
Bouder & l'Europe & l'amour?
Oui, l'amour; il marche à ta ſuite,

Il te doit ſes touchans attraits.
A ta voix il pleure ou s'irrite,
Ses triomphes ſont tes bienfaits,
Et ta couronne de cyprès
Eſt ſa parure favorite.

Allons, il faut prendre un parti.
Ma Clairon, vois où nous en ſommes,
Plus d'actrices, plus de grands hommes,
Tout meurt, tout eſt anéanti.
Par toi Paris eſt au régime:
Reprenant ſes antiques droits,
En vain Dumeſnil quelquefois
Pour nous enchanter ſe ranime;
En vain Brizard, les ſens troublés,
Vient étaler ſur notre ſcene
Ses beaux cheveux gris-pommelés,
Et ſon ame républicaine:
Chevelure, ame, rien ne prend,
Tous nos jeunes talens ſuccombent,
L'un ſur l'autre les drames tombent,
Le public ne voit ni n'entend.
Souveraine toujours chérie,
Tes états ſont dans l'anarchie.
Pour rendre enfin le mal complet,
D'un quart la recette eſt baiſſée,
Et Melpomene eſt éclipſée:

Par le ſinge de Nicolet.
Toi ſeule à nos vœux indocile,
Cauſes les maux dont je gémis.
Tel jadis le courroux d'Achille
Fit le malheur de ſon pays.

On dit, ô la plaiſante hiſtoire !
Que par un ſcrupule enfantin,
Tu ne veux point, dois-je le croire ?
Trouver Laïs ſur le chemin
Où tu prends ton vol vers la gloire.
Ce bruit eſt faux, je le ſoutien :
Laïs eſt ſi bonne perſonne !
Elle a des amans la friponne !
C'eſt un avoir qui ſied fort bien.
Je ſuis juſte, ſois indulgente.
Il eſt permis d'être catin
Depuis dix-huit ans juſqu'à trente ;
Et d'en avoir quitté le train
On gémit encore à quarante.
D'ailleurs l'aigle, au milieu des airs,
Planant au-deſſus des collines,
Se jouant parmi les éclairs,
Du haut de ces routes divines,
Voit-il à l'ombre des buiſſons
Les jeux des mouches libertines
Et les amours des papillons ?

Ah ! j'y ſuis : tu voudrois détruire,
Ce ridicule préjugé,
Qui, très-ſottement protégé,
Fait qu'on flétrit ce qu'on admire.
Tu voudrois que tout ſimplement
Mérope, Alzire, Bérénice,
Allaſſent jurer en juſtice,
Et qu'on les crût ſur leur ſerment :
Tu voudrois, ſans trop de caprices,
Jouir des mêmes droits que nous,
Et qu'un Dieu ſauveur mort pour tous,
Fût mort auſſi pour les actrices.
J'approuve fort de tels deſirs ;
Et le pape, plein de ſageſſe,
Devroit, exauçant tes ſoupirs,
Te donner pour menus plaiſirs
Le droit de mentir à confeſſe.
Dans un de ces étuis ſacrés
Par nos dévotes révérés,
Combien j'aimerois Ariane,
Moitié ſainte, moitié profane,
A quelques moines débauchés
Demandant, avec tous ſes charmes,
L'abſolution de nos larmes,
Et le pardon de nos péchés !
Conſole-toi : les immortelles

Qui président au double mont,
Déployant leurs brillantes ailes,
Descendent pour orner ton front
De leurs guirlandes les plus belles.
Vois l'amour pénétré d'effroi,
Quittant les jeux de la folie,
En long manteau noir devant toi
Porter l'urne de Cornélie.
Je ne puis cacher mes penchans,
J'aime les dieux du paganisme;
Tous ces dieux-là sont bonnes-gens,
Ils favorisent les talens,
Et proscrivent le fanatisme.
Clairon, tu leur dois de l'encens;
Et puisque le chistianisme
N'ose, malgré tes vœux ardens,
Te compter parmi ses enfans,
Et te renvoie au cathéchisme,
Choisis enfin des dieux plus doux,
Console-toi par notre estime:
Nous prendrons tes crimes sur nous;
Sois toujours païenne & sublime,
Tu feras encor des jaloux.



A MA SŒUR,

Quelques heures avant de quitter Dijon.

Que le vol du tems eſt rapide !
Je te vois depuis un moment,
Et déjà le ſort qui me guide
M'enleve à ce loiſir charmant
Où, dans le doux épanchement
De la tendreſſe la plus pure,
Je ſerrois ſi tranquillement
Un nœud formé par la nature.
Déjà henniſſent dans ta cour
Les courſiers dont l'impatience
Va m'arracher à ce ſéjour.
Que leur fatale diligence
A de fois affligé l'amour !
Sans vouloir lui faire une offenſe,
L'amitié reſſent comme lui
Le vuide affreux, le ſombre ennui,
Et tous les tourmens de l'abſence.
Mais pourquoi vais-je t'attriſter,
En m'arrêtant ſur cette image ?
Tout ici bas n'eſt qu'un paſſage,
Et l'on s'unit pour ſe quitter.

Liqueur céleste & bienfaisante,
Toi qu'on vit mûrir sur ces monts,
Qui sur les côteaux Bourguignons
As puisé ta seve ordorante,
Toi qui vas par-delà les mers
Egayer les penseurs de Londre,
Les Russes prêts à se morfondre,
Si tu n'échauffois leurs hivers;
Les bachas à deux ou trois queues,
En tuniques vertes ou bleues,
Te fêtant dans leurs belveders;
L'imân, le bonze, le bracmane;
Sur-tout cet auguste sultan,
Qui, las de la pompe ottomane,
Envoie au diable le turban,
Pour te humer en bon profane,
Boit, jure avec ses icoglans,
Et laisse violer ses femmes
Par de petits eunuques blancs,
Qui poussent auprès de ces dames
Ce qu'ils ont de beaux sentimens:
Etourdis-moi, liqueur chérie,
J'ai besoin d'un moment d'erreur.
Qu'un sage à la raison se fie,
J'implore ta douce vapeur
Qui vaut bien la philosophie.

De tes brouillards couvre mes yeux,
Et sauve mon ame attendrie
De l'amertume des adieux.

Du moins, ô ma plus sûre amie,
Je te laisse en des lieux charmans;
Parmi vous la coquetterie
N'a pas éteint les sentimens,
Et de la bonne compagnie
Vous avez tous les agrémens,
Sans avoir sa supeficie,
Ses éternels raffinemens,
Et sa brillante perfidie.
Vos époux sont accommodans,
Je ne dirai rien des amans;
Mesdames, votre fantaisie
Fit leur valeur dans tous les tems.
Combien de belles sous les armes,
Méditant les plus doux combats!
L'enfant ailé, fier de leurs charmes,
Sonne la charge sur leurs pas.
Honneur à notre jeune Achile! (*)
Lorsque paisible & désarmé,
Il vient goûter dans cet asyle
Le plaisir de se voir aimé,
Que ce cortege doit lui plaire!

(*) M. le prince de Condé.

C'eſt l'aiglon qui ſort de ſon aire,
Va nourir ſes jeunes ardeurs
Dans le foyer de la lumiere,
Et las de porter le tonnerre,
Revient s'abattre ſur des fleurs.
  Dijon, que je te dois d'hommages!
J'ai vu dans tes murs floriſſans
Des cœurs vrais, de jolis viſages,
Et des graces & des talens,
La parure de tous les âges,
Le charme de tous les inſtans.
Auprès d'une Vénus nouvelle (*)
J'ai vu les amours embellis
Lier Thémis, grave immortelle,
Avec la ceinture des ris,
S'accoutumer à ſa préſence,
Armer ſes mains de leur flambeau,
Lever un coin de ſon bandeau,
Et ſe jouer dans ſa balance.
J'ai vu ce célebre Cîteaux,
Où quelques pieux perſonnages
Sont abreuvés du vin du clos,
Si digne d'enivrer des ſages.
Vivent les ſages de ce lieu!
Ils font proſpérer les familles,

(*) La premiere préſidente.

Et, toujours pleins du plus beau feu,
Vont galopant chevreuils & filles,
En zélés serviteurs de Dieu.
Qu'entends-je ?... on m'appelle, on me presse,
Chere sœur, voici le moment.
Adieu : dans cet embrassement,
Reçois ma fidelle promesse
De t'aimer éternellement.
Je te jure qu'à ma maîtresse
Je n'oserois en dire autant.

A MADAME DE CASSINI,

Qui demandoit des vers sur l'amitié.

Tu veux des vers pour l'amitié :
En chanson que lui dire ?
C'est un sentiment oublié,
Dès qu'on te voit sourire.
On n'a point d'amis à vingt ans,
Flore, Hébé n'ont que des amans.
C'est aux zéphirs,
C'est aux plaisirs,
A tresser ta couronne.
Du printems goûtons les loisirs,
Avant ceux de l'automne.

A M. SOULIER,
MÉDECIN.

L'OEIL toujours ardent & ſerein,
Le jeune homme, plein d'aſſurance,
Laiſſe ſans ſoin & ſans chagrin
Les trois ſœurs au fuſeau d'airain,
Filer ſa rapide exiſtence,
Voit tout éternel devant ſoi;
Enfin vit avec inſolence,
Sans ſavoir comment ni pourquoi.
C'eſt moi que j'ai voulu te peindre.
Juſqu'ici par l'âge emporté,
Sans rien prévoir & ſans rien craindre,
Je crus à l'immortalité.
Je m'abuſois; le charme ceſſe;
Mon ſang, privé de ſa chaleur,
Circule avec plus de pareſſe,
Et dans tous les canaux qu'il preſſe,
Va diſtribuer la douleur.
Je cherche en vain cette ſoupleſſe,
Ce ſentiment de la vigueur,
Que le ciel donne à la jeuneſſe;
Et j'oſe porter ma langueur
Entre les bras de ma maitreſſe.

Hélas ! ce ſymptome eſt affreux ;
J'en frémis, tu frémis toi-même :
Sans doute mon mal eſt extrême,
Puiſqu'il me défend d'être heureux...
Allons, répare cette injure ;
Rends mon ſang plus libre en ſon cours ;
Que juſqu'à mon cœur il voiture
Le filtre brûlant des amours.
Pour Églé qui déjà murmure,
J'ai juré de vivre cent ans :
Montre mon bail à la nature,
Et fais-lui ſceller mes ſermens.
Loin ſur-tout l'aſpect redoutable
De tout Eſculape pédant,
Qui traite un malade tremblant
De l'air dont on juge un coupable,
Redouble ma fievre en entrant,
M'anéantit quand il m'approche ;
Qui ſemble avoir la mort en poche,
Ou me guérit en m'ennuyant.
Comme toi l'on doit ſavoir plaire
Aux yeux même de la douleur.
Je hais le médecin ſévere ;
Il me faut un conſolateur.
Courbé, flétri par la ſouffrance,
Oui, l'homme veut encor jouir.

Il eſt toujours prompt à ſaiſir
Ce qui ſoutient ſon eſpérance,
Et ſon cœur expirant s'élance
Vers le fantôme du plaiſir.

Franchement je te le confeſſe,
Je trouverois hors de propos
D'aller, au fort de ma jeuneſſe,
Meubler un de ces froids caveaux
Que jamais le jour ne careſſe,
Où l'on goûte un morne repos,
Et ſans amis & ſans maîtreſſe.
Moiſſonnons encor quelques fleurs;
J'aime aſſez ce monde magique,
Où l'heureux priſme des erreurs
Prête à tout ſes vives couleurs:
J'aime ce peuple fantaſtique
D'enfans pourſuivant les honneurs;
Ces graves ſots qui s'établiſſent
en juges, en réformateurs,
Qui récompenſent, qui puniſſent,
Se nomment rois, légiſlateurs,
Et de leurs rêves s'applaudiſſent.
Que tu dois être regretté
Au milieu de cette féerie,
Amour, bienfaiſante folie,
Seule illuſion de la vie,

Qui ressemble à la vérité !
O doux & consolans mensonges,
Bercez-moi jusqu'à mon réveil.
Puisque la vie est un sommeil,
Rendons-nous heureux par des songes.
Soulier, si ton art cependant
Ne peut d'un corps tout discordant
Appaiser la guerre intestine,
Si par un maudit ascendant
Je suis poussé vers ma ruine;
Avec courage il faudra bien,
Loin des chers humains que je fronde,
Dénouant un foible lien,
Aller rêver dans l'autre monde.
On y rêve commodément,
Il ne s'agit que du passage.
Mais, quel qu'en soit l'événement,
Parmi les apprêts du voyage,
Je veux jusqu'à l'embarquement
Me distraire sur le rivage.

ÉPITRE A MLLE ARNOUT,

Actrice de l'Opéra.

FLORA brilloit jadis dans Rome.
Consuls, pontifes & questeurs,

Et

Et tant d'autres que l'on renomme,
Furent tous ses adorateurs.
On briguoit l'honneur de ses chaînes.
A sa voix, naissoient les beaux jours;
A ses pieds, les aigles romaines
Se jouoient avec les amours.
En loix érigeant ses caprices,
Elle soumit ces fiers vainqueurs.
De Rome elle fut les délices;
Rome en fit la reine des fleurs,
Et lui fonda des sacrifices.
Mais dans peu Flora, s'il lui plaît,
Va te remettre sa couronne;
Détruisant ce que Rome a fait,
C'est tout Paris qui te la donne.
Reçois nos baisers & nos vœux;
Livre ton sein à nos caresses.
Le respect est l'encens des dieux,
L'amour est celui des déesses.
Que dis-je! ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de Sophie?
Crois-moi, jeune, folle & jolie,
Laisse l'olymphe radieux
A la céleste bourgeoisie,
Que l'on adore & qui s'ennuie,
Tandis que tu fais des heureux.

Le beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à mes yeux ;
C'eſt là que je te déifie ;
Voilà ton palais & tes cieux.
Je vois Pſyché, je crois l'entendre,
Parmi la foudre & les éclairs,
Mêler ſa voix plaintive & tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'amour ſi tu peins les flames,
Si tu fais gémir la douleur,
Ta voix s'échappe de ton cœur,
Et va retentir dans nos ames.
Dis-moi, par quels dons inconnus
Peux-tu réunir, ma Sophie,
Le babil piquant de Thalie,
Les ſons touchans de Polymnie,
Et le ſilence de Vénus ?
Sur-tout combien je t'idolâtre,
Lorſque, rendue à tes amans
Toujours déſolés & contens,
Tu fais, par ton humeur folâtre,
Suſpendre & charmer leurs tourmens !
Lorſqu'on te voit ſans étalage,
Sans apprêt & ſans dignité,
Prêtreſſe de l'amour volage,
Cueillir avec légéreté

Cette fleur de libertinage
Qui reſſemble à la volupté !
Jamais chez toi n'oſent paroître
Ces vieux deſpotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours ſi bien faits pour l'être.
Tu proſcris les airs impoſans,
Les tons burleſques, les caprices
Des alteſſes de nos couliſſes,
Qui traitent en impératrices
Et leurs valets & leurs amans.
Chez toi l'on trouve la nature,
Ou l'art ſéduiſant de Ninon,
Cet art qui tient à la raiſon,
L'art de tromper ſans impoſture.
Chez toi l'on badine & l'on rit;
La gêne y ſemble inſupportable,
Et l'on y cache ſon eſprit,
Afin d'en être plus aimable.
Il eſt un champêtre réduit,
Temple paiſible du myſtere,
Où l'on s'envole à petit bruit,
Loin de l'étiquette ſévere,
Qu'en riant l'amour éconduit.
C'eſt là que, ſur une ottomane,
Qu'ombragent les feſtons légers

D'un voile errant & diaphane,
Volent les jeux & les baisers.
C'est là que, plus vive & plus belle,
Le feu, la gaité dans les yeux,
Hébé verse le punch aux dieux,
Qui ne s'enivrent pas sans elle.
C'est là que, vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes sur la table,
Entre le plaisir & l'amour.
Quelle volupté, ma Sophie !
Que font les biens & la grandeur ?
Va, ce délire est le bonheur,
Il est le charme de la vie.
Crains de serrer de nouveaux nœuds;
Toujours folle, & toujours tranquille,
Laisse errer ton cœur & tes vœux.
Ton amour feroit un heureux;
Ton indifférence en fait mille.

BILLET A MLLE F....

Dont le patron est S. Alexandre.

On parle de deux Alexandres;
L'un est un saint, l'autre un héros.

L'un mettoit les villes en cendres,
Et l'autre s'ennuyoit comme font les dévots.
Va, crois-mois, jeune Alexandrine,
Tu l'emportes fur tes patrons,
Héros ou faints : tes yeux fripons,
Ta gaîté, ta grace enfantine,
Pour foumettre nos cœurs, valent, je l'imagine,
Des meurtres ou des oraifons.
Et qu'eft-ce auprès de toi que ce vainqueur d'Arbelle?
Ton pouvoir eft plus jufte & plus vrai que le fien;
A fon joug on étoit rebelle,
Et l'on vole au-devant du tien.
Pourfuis, tes couronnes font prêtes;
Dans le champ des amours tu peux tout hafarder :
Ainfi que ce héros, tu feras cent conquêtes,
Et mieux que lui tu fauras les garder.

DESCRIPTION

De quelques effets des Grottes d'Arci en Bourgogne.

CES antres fouterreins, par la nuit habités,
Offrent de toutes parts cent bizarres beautés :
A travers mille rocs, fous ces voûtes profondes,
Par des canaux glacés on voit filtrer les ondes,
Qui, faifant chaque jour d'infenfibles progrès,

Dans des blocs de cryſtal enfantent mille objets :
Chefs-d'œuvres renaiſſans d'une ouvriere habile,
Qui renferme en ſes main & dans ſon ſein fertile,
Les mineraux, les ſels, les végétaux divers,
Tous ces ſucs créateurs, germes de l'univers.
Par ſon mobile poids dans les airs ſoutenue,
La liqueur quelquefois demeure ſuſpendue ;
Elle eſt prête à tomber, rien ne peut l'arrêter,
Le doigt en la touchant va la précipiter :
Mais bientôt, de ces lieux étonnante magie !
Cette même liqueur, par degrés épaiſſie,
Se reſſerre, durcit ſous le tact incertain,
Forme un globe ſolide, & repouſſe la main.
Ce ſont ces changemens, dont la pompe mouvante
Orne de ces réduits la ſcene tranſparente :
De là ces beaux ſalons de rocailles ornés,
Sans le ſecours de l'art, avec art ordonnés :
Ces magiques piliers, dont la cime hardie
Obſerve en s'élevant l'exacte ſymmétrie ;
Ces rocs qui des rubis dardent tous les rayons,
Ce buffet d'orgue prêt à recevoir des ſons ;
Ces ifs qui, ſans les ſoins d'une vaine culture,
S'échappent tout taillés des mains de la nature.
Puis-je me rappeller tant d'effets variés,
Sous l'œil contemplateur cent fois multipliés ;
Tant d'objets qu'on voit moins qu'on ne les imagine,

Que le caprice ſeul à ſon gré détermine,
Que pluſieurs ſpectateurs, dans le même moment,
Et ſous le même aſpect, verront différemment :
Simulacres légers, eſquiſſes imparfaites,
Qu'efface & que détruit l'inſtant qui les a faites ?
C'eſt ainſi que d'erreurs nous ſommes entourés.
A la lueur des ſens nous marchons égarés.
De l'homme, à tout moment, la nature ſe joue.
Voulons-nous la juger ? notre prudence échoue.
Une dans ſon eſſence & changeante à nos yeux,
Souvent, pour les confondre, elle excite nos vœux.
Sans les approfondir, contemplons ſes ouvrages ;
Ne jugeons point, doutons ; c'eſt la vertu des ſages.

ÉLOGE DE LUBIN.

Il eſt plus d'un chien qu'on révere :
Le chien qui brille dans les cieux,
Et puis ce grand chien ſi fameux,
Ce vilain dogue atrabilaire,
Épouvantail des ſombres lieux,
Vulgairement nommé Cerbere.
Il en eſt d'autres parmi nous,
Que le caprice a mis en vogue,
Aux crins hériſſés, au ton rogue,
Et qui ſont toujours en courroux :

Petits monſtres de fantaiſie
Qu'on a toujours à ſon côté,
Que l'on prend pour ſociété,
Et que l'amant lui-même envie ;
Qui, toujours livrés au ſommeil,
Sur les carreaux de la molleſſe,
Malgré la main qui les careſſe,
Grincent des dents à leur réveil.

Grace à la bonne compagnie,
Ce ſont là les prédeſtinés ;
Ici-bas toujours fortunés,
Ils ſe moquent de l'autre vie.
Epicure fut moins heureux.
Des barbets le plus reſpectable,
Lubin eſt un élu comme eux :
Mais il eſt cent fois plus aimable.

Combien j'envîrois ton deſtin,
Toi, les délices de Corine,
Toi, qu'elle flatte de la main,
Et de qui la patte lutine
Fourrage les lys de ſon ſein,
Toi, ſon gardien le plus fidelle,
Qui la nuit t'endors auprès d'elle,
Juſqu'aux baiſers du lendemain !

Ah ! que j'aime ta double oreille
Qui va balayant le chemin,

Tes poils frisés, ton œil mutin,
Et ton museau de maroquin,
Qui vraiment te sied par merveille!
Que j'aime ton agilité,
Ton petit air de suffisance,
Et ta charmante incontinence,
Aux approches de la beauté;
Celle au moins que tu dois connoître,
Qui soupire dans tes liens,
Et que le ciel exprès fit naître
Pour la félicité des chiens!

Lubin, que mon sort t'intéresse.
Quand je parois chez ta maîtresse,
Ne t'arme point d'un air grondeur;
Accorde-moi quelque caresse;
Déclare-toi mon protecteur.
A tout important fais la guerre;
Étrangle les sots, si tu peux;
Jappe après l'amant téméraire;
Mords les jambes de l'ennuyeux:
Mais, dans cette foule éphémere
Qui viendra lui faire la cour,
Distingue l'amitié sincere,
Eût-elle un faux air de l'amour.

AVIS
AUX SAGES DU SIECLE.

Sages fameux, qu'allez-vous faire ?
Laiſſez les dogues d'Angleterre
S'entre-mordre, ſe déchirer :
Vous ſied-il d'amuſer la terre ?
Vous êtes faits pour l'éclairer.
Il n'eſt rien qu'ici l'on ne fronde ;
Et, grace à leurs diſſenſions,
Souvent les précepteurs du monde
En ſont devenus les bouffons.
N'allez point faner ſur vos fronts
Votre laurier ſexagénaire :
Le ſouffle ſeul d'un vent contraire
Seche les plus belles moiſſons.
Au Parnaſſe le trouble regne ;
On voit courir par pelotons
Cent littéraires mirmidons
Qui vont, ſur la foi de vos noms,
Se rallier ſous votre enſeigne.
L'un, tenant l'*Emile* à la main,
Harangue en proſe ſa brigade :
L'autre à ſon eſcadron mutin,
Lit juſqu'au bout la *Henriade*.

Tout cela vous paroît plaiſant,
Sans doute ; & des rumeurs ſi foles,
Sur des eſprits vains & frivoles,
Prouvent aſſez votre aſcendant.
Mais il eſt un monde perfide,
Froid, inexorable & léger,
Qui de tout, en riant, décide,
Hait ceux qu'il n'oſe protéger,
Voudroit dégrader ce qu'il aime,
Semble ſe plaire à mépriſer,
Et ne demande qu'à briſer
L'autel qu'il a dreſſé lui-même.
S'il careſſe, il va déchirer ;
Sa faveur eſt toujours volage,
Et la ſatyre le ſoulage
De la fatigue d'admirer.
Allons, impoſez-lui ſilence :
Qui peut armer votre courroux ?
Appréhendez-vous que la France
Ne parle point aſſez de vous ?
Eh ! de grace, dormez tranquilles ;
Point de ces burleſques frayeurs.
Par-tout dans nos bourgs, dans nos villes,
Pullulent vos admirateurs ;
De vous on s'occupe ſans ceſſe.
Multipliant vos traits ſacrés,

Du burin la savante adresse,
Pour satisfaire à notre ivresse,
Vous a cent fois défigurés.
A votre gré tout s'exécute ;
Pour rendre vos noms plus fameux,
La nation fait de son mieux,
Et par égard vous persécute.
Tout vous sert, censeurs, partisans.
A ces écrits que l'on adore,
Quoique hardis & mal-sonans,
Pour donner plus de vogue encore,
On les brûle de tems en tems.
Le moyen de pouvoir se plaindre !
Non, non, respectables rivaux,
L'oubli pour vous n'est plus à craindre ;
Cueillez le fruit de vos travaux.
Des passions l'obscur nuage
Offusque la jeune saison :
Le jour tardif de la raison
Doit éclairer l'hiver du sage.
Aux athletes qui sur vos pas
Se hasardent dans la carriere,
O mes maîtres ! ne donnez pas
L'exemple de ces vils combats
Qui font rougir chaque adversaire.
Pour l'honneur de l'humanité,

Soyez unis, daignez m'en croire;
Vous avez la célébrité,
Il faut ſonger à votre gloire.
Il eſt des plaiſirs ſi flatteurs!
Régner ſur notre ame attendrie,
D'une céleſte poéſie
Déployer les riches couleurs,
Abattre d'une main hardie
L'hydre affreuſe de nos erreurs,
Et lancer les foudres vengeurs
De cette intrépide éloquence
Qui ſait arracher l'innocence
Au couteau des perſécuteurs:
Voilà vos droits, vos avantages.
Soyez toujours nos bienfaiteurs;
Et, plus dignes de nos hommages,
Achevez enfin par vos mœurs,
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.

MES MŒURS.

Oui, bien qu'au ſiecle dix-h[illegible]me,
J'ai des mœurs, j'oſe m'en vanter;
Je ſais chérir & reſpecter
La femme de l'ami qui m'aime.
Si ſa fille a de la beauté,...

C'eſt une roſe que j'envie :
Mais la roſe eſt en ſûreté,
Quand l'amitié me la confie.
Après quelques foibles ſoupirs,
Je me fais une jouiſſance
Du ſacrifice des deſirs,
Et ne veux point que mes plaiſirs
Coûtent des pleurs à l'innocence.

Mais il eſt des femmes de bien,
Femmes, qui plus eſt, d'importance,
Et, Dieu merci, ſans conſéquence,
Qui ſont du célibat en France
Et la reſſource & le ſoutien ;
Qui, pour peu qu'on ait un maintien,
Vous traitent avec indulgence,
Et vous dégagent du lien
D'une gothique bienſéance,
De ces dames-là, j'en convien,
J'uſe ou j'abuſe en conſcience,
Sans jamais me reprocher rien ;
Le mari même m'en diſpenſe.
Je fais t[illegible] bien ce qu'on leur doit
Pour me permettre un ſot ſcrupule :
C'eſt une bague qui circule,
Et que chacun met à ſon doigt.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

LICIDAS prit dans le bocage
Un bel oiseau sous des buissons,
Et crut retenir le volage
Par un simple lien de joncs.
Que ta cage n'est-elle faite,
Lui disoit-il ! Dès cet instant,
J'irois t'offrir à mon Annette,
Et l'amour sait ce qui m'attend.

Annette n'est point trop sévere ;
Ton ramage lui plaira tant,
Que j'obtiendrai de la bergere
En échange un baiser comptant.
Qu'elle m'en donne un seul bien tendre ;
Annette doit me l'accorder :
Les autres, je saurai les prendre,
Si je n'ose les demander.

Il dit, & songeant à la cage,
Détache une branche d'ozier,
Puis revient ardent à l'ouvrage,
Croyant tenir son prisonnier.
Mais hélas ! il s'est fait passage ;
Du lien l'oiseau s'est enfui,
Et tous les baisers, quel dommage !
Se sont envolés avec lui.

ÉPITRE A Mlle D**

Qui quittoit son logement de la barriere de Vaugirard.

C'EN est donc fait : plus de barriere
Qui sépare Thémire & moi !
Les ris délogent avec toi,
Et courent tous après leur mere.
Bien faits pour les épouvanter,
Les commis suspectant leur bande,
Espéroient en vain les traiter
Comme des ris de contrebande.
De qui prétend les arrêter,
Un vol rapide les délivre ;
Ils ont des ailes pour te suivre :
Il n'en ont point pour te quitter.
Dès que la pompe l'environne,
Dès que sa main s'arme d'un fer,
Melpomene alors les étonne ;
Mais paroît-elle en pet-en-l'air,
Ils vont, aussi prompts que l'éclair,
Jouer autour de sa couronne,
Adoucir l'orgueil de ses traits,
Changer en roses ses cyprès,
Et d'un sopha lui faire un trône

Où

Où le plaisir ne dort jamais.
Aimes-tu ton nouvel azyle ?
Sans doute la belle Cypris,
Du sein de ses oiseaux chéris,
Détacha le duvet mobile
Qui sert l'amour & le repos,
Et de ton alcove tranquile
Renfle mollement les carreaux.
Tu n'as point oublié peut-être
Les dédales officieux
Qu'inventa l'amour ce grand maître,
Pour soustraire l'amant heureux
A celui qui paîra pour l'être.
Courage ! en ce charmant séjour,
Cueille les myrtes de Cythere ;
Enchante & trompe tour-à-tour,
Comme tu fis à la barriere ;
Tourmente bien ducs & milords,
Qui vont marchandant leurs maîtresses,
Qui pensent qu'on vend des caresses,
Et qu'on achete des transports.
De nos seigneurs fais un exemple ;
L'amour n'en aura pas pitié :
Mais garde dans le nouveau temple
Une chapelle à l'amitié.

✱

A MLLE DE CHOISEUL,

Qui vouloit qu'on chantât ſainte Claire, ſa patrone.

CLAIRE, dit-on, étoit jolie,
Et fut vierge malgré cela:
Dieu ſoit loué! cet effort-là
Doit mener loin dans l'autre vie.
Diſparoiſſez, Iris, Thisbé,
Qu'après mille ans on cite encore,
Vénus, Diane, antique Flore;
Diſparois, éternelle Hébé.
Que m'importent ces fables vaines,
Et les protectrices d'Hector,
Et les graces contemporaines
Du vieux chantre du vieux Neſtor?
Dans les déſerts de la féerie,
Nous avons erré trop long-tems:
Claire, Choiſeul, ô noms charmans,
Vous ſerez ma mythologie.
Amours, entourez ces deux noms
D'une auréole de lumiere;
L'une, aux céleſtes régions,
Eſt une ſainte qu'on révere;
Et l'autre eſt nymphe ſur la terre.

Pour la nymphe que nous servons,
Soit fête annuelle à Cythere !
Jeune Choiseul, regne à ton tour ;
Exerce une douce puissance ;
Les cœurs voués jusqu'à ce jour
A l'ennui de l'indifférence,
Ressuscités par ta présence,
Seront convertis à l'amour.
On dit que ta patrone austere
Du mal des yeux fait garantir :
On ne voudra jamais guérir
Du mal que les tiens pourront faire.

LES SEPT DÉMONS DE MADELAINE.

A MADEMOISELLE ***,

Pour le jour de sa fête.

TA patrone, en cessant de plaire,
Pleura, nous dit-on, ses péchés ;
Démêlons ses motifs cachés,
Elle pleura de n'en pouvoir plus faire.
De sept démons Jésus la délivra ;
Le fait est sûr : mais de ces démons-là
On n'a point éclairci l'histoire ;

On n'en voit rien dans saint Gregoire.
J'ai lu pourtant, si j'ai bonne mémoire,
Qu'ils sont depuis entrés à l'opéra.
Jeune & charmante Madelaine,
De sept démons aussi tu suis les douces loix:
A leur tête d'abord s'avance Melpomene,
Qui tonne ou gémit par ta voix,
Et dépose à tes pieds le sceptre de la scene.
Arrive après cet aimable lutin,
Ce petit dieu qui fait le diable à quatre,
Qui joue entre tes bras, se cache dans ton sein,
Et sous tes lauriers vient s'ébattre.
L'inconstance le suit, des roses à la main;
C'est ce démon sur-tout qu'on préfere à ton âge:
Pourquoi non? La beauté doit être un peu volage,
Pour l'amour d'elle-même & celui du prochain.
Le quatrieme est la coquetterie,
Non l'art cruel de tourmenter les cœurs,
Mais cet heureux secret, cette adroite magie,
Qui donne à des refus tout le prix des faveurs.
Près d'elle j'apperçois l'ingénieux caprice,
Qui veut & ne veut plus, rit & boude à la fois,
Fuit, revient, fuit encor, choisit, pleure son choix,
Et fait de mille amans le charme & le supplice.
Lui-même sur tes pas il conduit le desir;
Le caprice l'éteint; c'est lui qui le fait naître.

Et pour fermer la marche, enfin je vois paroître,
Le démon enchanteur qui préside au plaisir.
Dût ta vie éternelle être un peu hasardée,
Ne fuis point ta patrone en ses derniers excès ;
De tes jolis démons sois toujours possédée,
Et puissé-je avoir part aux péchés que tu fais !

MADRIGAL

A M. DE SAINT-MARC, *officier aux Gardes, au sujet d'une épître sur l'amour & l'amitié.*

L'AMOUR & l'amitié, dont tu nous peins l'image,
Voilà tes dieux, encense-les toujours :
Leur doux accord n'est connu que du sage ;
L'un préside à ses nuits, l'autre embellit ses jours.

LES GRACES.

STANCES A EGLÉ.

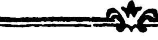
LES jeux abandonnoient ma lyre,
Et j'oubliois de la monter ;
J'ai vu les graces te sourire :
L'amour m'invite à les chanter.
De ce dieu compagnes fidelles,

Éleves de la vérité,
Elles plaisent sans la beauté :
La beauté ne plaît pas sans elles.
En mille plis voluptueux,
Dans tes habits elles se jouent ;
Églé, ce sont elles qui nouent
Les tresses de tes beaux cheveux.
Pour juger les trois immortelles,
L'amour te nomme heureux Pâris :
Tes yeux s'égarent éblouis,
Et n'osent pas choisir entr'elles.
Junon vante sa majesté,
Minerve sa guerriere audace ;
Mais Vénus se tait avec grace :
Le prix par elle est emporté.
La déesse alors étoit nue ;
C'est le droit des divinités :
Je suis plus épris des beautés
Qu'une gaze cache à ma vue.
Loin cependant les vains apprêts ;
Suis le conseil de la nature.
Belle Églé, le défaut d'attraits
Fit seul inventer la parure.
Le faste des ajustemens
Nuit à la grace naturelle ;
C'est la Vénus de Praxitele

Qu'on gâte à fòrce d'ornemens.

Des fleurs qui naiſſent ſur tes traces,
Couronne-toi ſans autres ſoins;
Tout ce que l'art ajoute aux graces,
En eſt toujours une de moins.

Il en eſt .... le dieu du myſtere
Se plaît lui-même à les voiler.
Amour, que je puiſſe en parler!
Je te promets bien de me taire.



ÉPITRE

*A M. L'abbé de L**, en réponſe aux vers qu'il avoit adreſſés à l'auteur.*

En bonne foi, tu me fais trop d'honneur.
Juſqu'à préſent je ne ſuis point un ſage;
La ſageſſe, dit-on, eſt ſi loin du bonheur!
Je ne croirai point davantage,
Que mon foible talent puiſſe armer les jaloux:
Enfans irréguliers d'une muſe volage,
Mes vers ne valent pas les frais de leur courroux.
Mais j'ai parmi les ſots choiſi quelques victimes;
J'ai d'un ton fou raiſonné ſur les mœurs,
Et le plus grand de tous mes crimes
Eſt d'avoir, ſans égard, égayé mes cenſeurs.

Tu le fais, tout eft fatanifme
Et convention aujourd'hui.
Le rire eft hérétique, & la gaîté fait fchifme:
On brûlera bientôt ceux qui craignent l'ennui.
Des auto-da-fés littéraires
Duffions-nous fubir les horreurs,
Évitons ce fléau peu connu de nos peres,
Et né du cerveau creux des modernes penfeurs.
Mais le moyen qu'il puiffe te furprendre,
Et fane les lauriers fur un front de vingt ans!
Pourfuis, cultive en paix tes aimables talens,
Et que l'envie aille fe pendre
De voir les fruits chez toi joints aux fleurs du printems.
Ne profcris point l'amour, & les plaifirs qu'il donne.
C'eft une douce erreur qui fied à tes beaux ans;
Et malgré la rigueur des faints commandemens,
Ce péché là ne peut damner perfonne.
Simple abbé, grand-vicaire, évêque, ou cardinal,
Garde toujours tes goûts, délices de la vie.
Les titres ne font point un mal,
Quand ils n'enlevent rien à la philofophie.
Mais ne vas pas pour eux, retournant fur tes pas,
Transfuge ingrat du Pinde, apôtre de la bible,
T'interdire des jeux qui font de tous états,
Et défendre à ton cœur d'ofer être fenfible.
Va, la calotte rouge & le glaive terrible,

La thiare, les clefs n'ont que de froids appas,
Et ſont la proie enfin de la Parque inflexible.
Les jolis vers affrontent le trépas.
Un pape meurt fort bien, quoiqu'il ſoit infaillible :
Le prieur d'Oleron, Chaulieu, ne mourra pas.

A M. L'ABBÉ DE LILLE,

Sur ſa traduction des Géorgiques.

JUSQU'ICI j'ai peu ſu la cauſe
Qui reproduit cet univers ;
Mais, depuis que j'ai lu tes vers,
Je crois à la métempſicoſe.
De Lille eſt un nom ſuppoſé ;
Je reconnois dans ton langage
Virgile même franciſé,
Qui nous traduit ſon propre ouvrage.

A THÉMIRE,

Convaleſcente dans les premiers jours du printems.

QUELLE jeune & fraîche déeſſe
T'invite à voler dans ſes bras ?
Le plus aimable dieu s'empreſſe
A la conduire ſur tes pas.

L'une aux rayons de l'allégreſſe
Vient r'ouvrir ton œil enchanté ;
Sans elle il n'eſt plus de jeuneſſe ,
Sans elle il n'eſt plus de beauté.
L'autre, attendu par la nature,
Répand des parfums dans les airs,
Et de fleurs ſemant la verdure ,
Fait un jardin de l'univers.
Aux feux que leur retour inſpire,
Tu reconnois ces dieux charmans :
C'eſt la ſanté , jeune Thémire,
Que te ramene le printems.
Vois ces vergers & ces prairies
Déployer leurs rians tableaux :
Vois, dans ces retraites fleuries,
Errer ces paiſibles ruiſſeaux.
Vois ces tilleuls ſur ce rivage ,
Unis, enlacés en berceaux,
Abaiſſer leur mobile ombrage
Qui va ſe peindre dans les eaux.
La nature ſe renouvelle.
Quel ſpectacle touchant pour moi !
Je la vis mourante avec toi ;
Je te vois renaître avec elle.

A LA PRINCESSE DE***

UN philoſophe militaire,
Senſé, comme on l'eſt à vingt ans,
Tranchons le mot, un mouſquetaire,
Oſe vous offrir ſon encens.
J'avoûrai qu'il eſt téméraire,
Que ſes tranſports ſont imprudens ;
Il le ſent & ne peut ſe taire.
Princeſſe, il eſt certains momens,
Où le cœur ne conſulte guere
L'orgueil des titres & des rangs.
Vénus alors devient bergere.
Je ne crois plus aux ſentimens,
Dès que la raiſon les éclaire.
Dans ſes doux tranſports Ixion
Saiſiſſoit la trompeuſe image
Qui réaliſoit ſes deſirs ;
Il adoroit juſqu'au nuage
Qui s'oppoſoit à ſes plaiſirs.

A MLLE ALEXANDRINE.

JEUNE & folâtre Alexandrine,
Je ſentois mon heure venir,

Je touchois presqu'à ma ruine;
J'allois, oui j'allois m'attendrir,
Grace à ta friponne de mine....
J'ai pris la poste pour te fuir.
Je me suis abusé sans doute;
Je n'en ai pas plus de repos.
Change-t-on de cœur sur la route,
Comme l'on change de chevaux?
L'amour, hélas! est du voyage;
Et quand je soupire pour toi,
Il bat de l'aile autour de moi,
Et s'applaudit de son ouvrage.
Je revois ces yeux libertins
Que fait pétiller la folie,
Et tes agrémens enfantins,
Et cet art qui les multiplie,
Et cette bouche au doux souris,
Où le baiser vit & repose;
Et ce sein où parmi les lys
S'éleve un trône pour la rose.
De loin tu sais lancer tes traits.
Au fond d'un bois, dans la prairie,
Par-tout je trouve tes filets,
Et je galope dans la Brie
Avec l'amour & tes attraits.
Apprends jusqu'où va mon délire.

Si le ciel eſt pur, ſi les champs,
Sont rafraîchis par le zéphyre,
Je me dis.... en ces doux momens
Alexandrine doit ſourire.
Mais ſur la cime des forêts
S'il ſe forme une nue obſcure,
C'eſt toi qui boudes la nature.
Oui, les beaux jours ſont tes bienfaits.
Que de feux! dis-moi donc, qu'en faire?
A peine, hélas! as-tu ſeize ans.
Déſerteurs des boſquets rians
Et du colombier de Cythere,
Bientôt tous les amours du tems,
Adroits, flatteurs & careſſans,
Viendront habiter ta voliere,
Becqueter tes charmes naiſſans;
Et je voyagerai long-tems
Avant de parvenir à plaire.
  Chaſſe, crois-moi, ces importans.
Choiſis plutôt un fou ſincere,
Qui ſache aimer ſans fade encens.
Tiens, ſi tu veux, j'ai ton affaire.
Je m'abandonne à cet eſpoir;
Il a ſuſpendu mes alarmes.
Au galop je fuyois tes charmes,
Au galop je viens les revoir.

Revenez encor parmi nous.
Revenez, galante folie,
Amadis terribles & doux,
Vous qui de conquête en conquête,
La pique en main, le casque en tête,
Vainqueurs de cent périls divers,
Au galop couriez l'univers;
Vous qu'on voyoit tout entreprendre,
Pour vos belles, pour leur bonheur,
Et dont l'amour soumis & tendre
N'osoit attaquer un honneur
Qu'elles n'auroient osé défendre!
Que j'aime ce fou suranné,
Ce preux paladin de la Manche,
Au long visage décharné,
Mais à l'ame sensible & franche,
Qu'aux pieds d'un rocher calciné
On vit mille fois sur la brune
Se fessant au clair de la lune
Pour l'amour & pour Dulciné!
Avec quel transport je m'écrie,
Quand je vois ce fougueux Roland,
Dans son héroïque furie
Si fou, si risible & si grand,
Troubler le crystal des fontaines,
Injurier les doux zéphirs,

Effrayer

Effrayer les bois & les plaines
De ses longs & bruyans soupirs ;
Pleurer la honte de ses chaines ;
Et l'œil sombre, ardent, inquiet,
Sublime à force de foiblesse,
Déraciner une forêt
Pour se venger de sa maîtresse !
Les voilà ces emportemens,
Et ces écarts & ce ravage,
Ces fougues du cœur & des sens,
Que je préfere au persifflage
De tous nos scélérats charmans.
L'amour est le dieu des orages.
Raison, le plus froid des tyrans,
Mêle-toi de faire des sages,
Et laisse en repos les amans.
Je n'y tiens plus. Oui, je vais prendre
Une rondache, un écuyer.
J'ai l'esprit fou, j'ai le cœur tendre ;
Amis, je me fais chevalier.
Je veux dissiper l'imposture ;
Belles, je veux dans votre cour
Ramener enfin la nature
Avec le véritable amour.
Damis, ne va point me distraire ;
Ils pourroient encor m'échapper.

Tu sais trop, pour les rattraper,
Combien j'ai de chemin à faire.

A M. LEMIERRE,

En lui envoyant Pierre le Grand.

Ami, je hais les dédicaces
Et le ton des adultateurs :
Je demande un sourire aux graces,
Rien au faste des protecteurs.
Jamais par le moindre acrostiche
Je n'ai flatté l'orgueil des rangs.
Les sots, que le hasard fit grands,
Pourroient bien transir dans leur niche,
Sans que j'y brûle un grain d'encens.
Je ris de l'opulence altiere,
Qui de sa triste oisiveté
Prétend que l'on soit tributaire.
Ma maîtresse & la vérité
Sont les rois à qui je veux plaire.
A l'aspect du vice fêté,
Ma muse, d'un œil irrité,
Se rejette, toujours plus fiere,
Dans les bras de la liberté.

Par sagesse ou par imprudence,
Je fuis tout succès mendié,

Et du ſein de l'indépendance,
J'offre mes vers à l'amitié.
Jette les yeux ſur la peinture
De ce guerrier législateur,
Qui par ſon ſouffle producteur
Dans le nord changea la nature;
Raſſembla des germes épars
Des talens & de l'induſtrie;
Et, ſe créant une patrie,
Fit luire le ſoleil des arts
Sur les neiges de Sibérie.
Pour de pareils coups de pinceaux,
Je ſuis ſans doute encor novice:
Ami, je me borne à l'eſquiſſe,
Et te laiſſe les grands tableaux.
On nous parle de l'ancien Pierre,
Qui, de la foi ſeule appuyé,
Jadis marcha ſur l'onde amere,
Sans ſe mouiller le bout du pié.
Ce Pierre-ci, plus terre à terre,
Seroit, je crois, bientôt noyé,
S'il étoit par moi renvoyé
Sur les flots bruyans du parterre.
Pour toi, brave cet océan;
Haſarde & vogue à pleines voiles.
Guillaume, Hypermneſtre, Artaban,

Voilà tes vents & tes étoiles.
Mais, tout prêt de toucher le bord,
Si tu ſuccombois à l'orage,
Sur un débris gagne le port,
Et reviens, te moquant du ſort,
Rire avec moi de ton naufrage.
Tu trouveras un jour ſerein
Sous le berceau qu'on te deſtine:
Je t'attends, le verre à la main,
Et je t'attends avec Corine.

AUX ÉDITEURS

De l'almanach des muſes, au ſujet d'une note qui s'y trouve au bas des vers à Corine. (*)

EH, meſſieurs, n'appréhendez rien:
J'ai beau médire de la gloire;
C'eſt du tems perdu, j'en convien:
Quel auteur oſera m'en croire?
Prêcher, aux poëtes ſur-tout!
Le mépris de cette fumée,
C'eſt renverſer, confondre tout;
Il leur faut de la renommée.

Pour moi, ſi vous le permettez,

(*) J'y diſois, je crois, qu'un ſourire de Corine valoit mieux que la gloire, & c'eſt ce qu'on déſapprouve.

Je prétends dépenſer ma vie
En de plus douces voluptés.
Vos rêves n'ont rien que j'envie :
Il me faut des réalités.
Songez à la race future.
Moi qui reſſerre mes deſtins
Dans les bornes de la nature,
J'aime aſſez cette ſphere obſcure ;
J'y veux couler des jours ſereins,
Et ſuis, quoique l'on en murmure,
Pour les plaiſirs contemporains.

Et puis, par des routes diverſes,
On atteint l'immortalité.
Outre le chemin fréquenté,
Il eſt de ſentiers de traverſes
Qu'on prend pour ſa commodité.
Souffrez, ſans qu'on vous ſcandaliſe,
Que, par ſes penchans emporté,
On ſoit immortel à ſa guiſe.
L'un veut l'être par ſes hauts faits,
L'autre par ſes écrits aimables :
Antonin l'eſt par ſes bienfaits,
Et la Fontaine par ſes fables ;
Pétrarque par de froids ſonnets,
Homere par ſon Iliade :
Le madrigal & la ballade,

Flanqués de guelques triolets,
Valent ce titre à Benserade :
Chaulieu le doit aux seuls appas
De quelques graces négligées ;
Vous, messieurs, à vos almanachs,
Comme Keyser à ses dragées.
Que dis-je ? pourquoi tant d'effort ?
Pourquoi ces élans du génie ?
Tel n'a de titre, après sa mort,
Que l'indolence de sa vie :
Témoin l'oisif Desyvetaux (*)
Qui, dans une sage apathie,
Eloignoit tous ces vains travaux,
Pour abandonner son repos
à la tendre mélancolie.
Le monde, à ses yeux enchantés,
N'étoit peuplé que de bergeres ;
Et chalumeaux & pannetieres
Pendoient toujours à ses côtés.
La mort pour lui fut un passage :
Exhalant ses derniers soupirs,
Il crut, dans un nouveau bocage,
Renaître à de nouveaux plaisirs.

(*) Célebre paresseux de l'autre siecle : il étoit presque toujours en habit de berger, & fit quelques chansons pastorales. Son nom est consacré par les vers de Chapelle, de Chaulieu, & sur-tout par ce qu'en a dit M. de Voltaire.

Il descendit aux sombres rives,
Une houlette dans la main ;
Et près de lui son air serein
Fixa les ombres fugitives.
Ainsi finirent ses beaux jours
Évanouis dans la mollesse ;
Et son nom, qui vivra sans cesse,
Fut déposé par la paresse
Dans les annales des amours.

O trop heureuse indifférence !
Calme, abandon voluptueux !
Viens embellir mon existence :
Peut-être un jour chez nos neveux
Je trouverai quelque indulgence ;
Mais, trompé dans mon espérance,
Si je suis oublié par eux,
Je leur ai pardonné d'avance.

A M. L'ABBÉ DE***,

En lui demandant Tibulle.

JEUNE apôtre de Jésus-Christ,
Envoyez-moi cet amoureux Tibule ;
On pourroit vous voler son livre sans scrupule.
Vous garderez toujours son cœur & son esprit.

A UN AMI,

Sur mon déménagement.

AMI, je quitte ma barriere (*)
Mes tilleuls & mes tourtereaux :
Pas encore aſſez loin des ſots,
Je l'étois trop de ma Glicere.
Qu'ai-je beſoin, ſur mon chemin,
De gazons, d'arbres véritables ?
Je voyage au pays des fables,
Et leur empire eſt mon jardin.
De la baguette poétique
Ne connois-tu pas le ſecret ?
Je puis d'un ſeul coup de ſifflet
Enfanter un monde magique.
Bois de myrte & de ſerpolet,
Labyrinthes, fraiches caſcades,
Dais de fleurs, vertes paliſſades,
Voûte odorante d'un boſquet,
Appareil brillant d'une fête,
Groupe d'amours, folâtres jeux,
Tout cela, dès que je le veux,
Sort tout arrangé de ma tête.

(*) La barriere de Seve.

Mais apprends quel eſt mon deſtin.
Sur moi la Providence enfin,
Si dans ſes ſecrets j'oſe lire,
Paroît avoir quelque deſſein,
Et ſemble en ſecret me conduire.
Pour avant-goût de ſes faveurs,
Je vais occuper la cellule
D'un de ces pieux directeurs,
Toujours hériſſés de ſcrupule,
De pénitence & de rigueurs,
Le tout pour le bien des pécheurs :
D'un de ces mortels reſpectables
Qui, de leur pleine autorité,
Peuvent donner à tous les diables
Un pauvre mondain entêté
De ces illuſions damnables
Qui font notre félicité.
Du ſaint homme ignorant l'abſence,
Ses pénitentes quelque jour,
De leurs meſſages tour-à-tour
Gratifîront ma révérence.
En échange du paradis,
On m'enverra pâtes ſucrées,
Longues ceintures bien moirées,
Petits rabats, flottans ſurplis,
Fourrure, hermine doctorale,

De bon chocolat de ſanté,
Et force liqueur pectorale,
Pour les cas de néceſſité.
Que ſait-on ! dévotes jolies
Peut-être viendront les matins,
Deſſous leurs voiles clandeſtins,
M'entretenir de leurs folies.
D'une ſoutane empaqueté,
Je rirai bien de leurs détreſſes,
En voyant leur timidité
Offrir à ma ſévérité
Le buletin de leurs foibleſſes. (*)
L'abſolution avec moi
Sera le prix de la figure.
Vieilles ou laides, je t'aſſure,
N'ont à mes yeux, ni foi, ni loi;
Et de qui ſait plaire, je croi,
La conſcience eſt toujours pure.
Directeur de mon encolure
Aux attraits donnera beau jeu:
Comment pourroient offenſer Dieu
Celles qui parent la nature ?

(*) Cette petite piece ne doit être regardée que comme un délire d'imagination, abſolument ſans conſéquence. C'eſt ainſi que Boileau s'eſt permis dans une de ſes ſatyres quelques plaiſanteries ſur les directeurs, quoique pénétré de reſpect pour les fonctions de leur état.

Ma foi, ce dogme eſt triomphant :
Mais je vais, hôte moins auſtere,
Rajeunir de mon presbytere
L'apoſtolique ameublement.
Déja Tibule a pris la caſe
Qui logeoit l'ancien teſtament.
Cattule ſaiſit promptement
L'étui d'un vieux ſaint Athanaſe.
Un ſaint Paul tout rongé des rats,
A Virgile cede ſa place ;
Et la ſomme de ſaint Thomas
Fuit devant le badin Horace.
Ovide expulſe un ſaint Juſtin,
Chaulieu chaſſe un ſaint Epiphane ;
Et Voltaire qui ſe pavane,
Fait déſerter ſaint Auguſtin. (*)
Les ſuaires, les ſaintes faces
Sont remplacés par ces tableaux,
Où les jeux tirent les rideaux
Qui nous cachoient le ſein des graces.
Au lieu de ces grils enflammés,
De ces bûchers du fanatiſme,
Où notre doux chriſtianiſme
Sanctifia ſes bien-aimés,

(*) Un homme du monde peut être plein de vénération pour ces grands perſonnages, ſans les avoir dans ſa bibliotheque.

On y verra de frais ombrages,
Des lits de gazon, de beaux jours,
Et tout ce qui rappelle aux ſages
La religion des amours.
Ici la belle Cythérée
Sort de ſon berceau tranſparent,
Et de ſes nymphes entourée,
Sourit au ciel pur qui l'attend.
Plus loin, autour d'un col d'albâtre,
S'entrelace un cigne amoureux;
Douce image d'un dieu folâtre,
Qui ſe cache pour aimer mieux.
De la nymphe il ſe rend le maître,
Et dans ſes amoureux élans,
Éparpille ſes lys brûlans
Sur les roſes qu'il a fait naître....
Mes amis, mes conſolateurs,
Venez tous dans mon hermitage.
Allons, qu'on apporte des fleurs;
Buvons frais; à l'amour volage
Demandons encor des erreurs;
Et toujours exempts de nuage,
Si le plaiſir eſt dans nos cœurs,
Que notre front en ſoit l'image.

A MADAME***

Qui demandoit un impromptu.

QUOI? des vers! & ſi promptement!....
Bel embarras! Jeune Thémire,
Te voir, t'aimer & te le dire
N'eſt que l'affaire d'un moment.

A ROSIRE.

CHASSÉ deux fois! c'eſt trop, friponne.
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne:
Je ſuis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne.
Ce ſont les droits de la beauté:
Du benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages.
Nous autres ſots ſoi-diſant ſages,
Ainſi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus que Dieu confonde!
Qu'on voit ſans ceſſe, autour de toi,
Frémir, touſſer, faire la ronde,
Ce dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien alarme,

Et qui n'eſt prompt qu'à ſoupçonner :
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Permets qu'au moins je m'en amuſe ;
J'ai mon congé, c'eſt mon excuſe.
D'autres iroient ſe lamentant,
Te reprochant tes injuſtices.
Pour moi, de tes jolis caprices
Je me conſole en plaiſantant.
Dis-moi donc, qu'eſt-ce que demande
Ce vieux boſtangi des amours ?
Dois-tu trembler quand il commande,
Et lui prodiguer tes beaux jours ?
Donne-t-on des chaînes à Flore ?
Elle éparpille ſur ſes pas
Les roſes qui viennent d'éclore :
Un ſeul ne s'en couronne pas.
La jeune & brillante immortelle,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir,
S'envole où le deſir l'appelle,
Et court ſouvent après Zéphir,
Comme Zéphir court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Roſire, toi fraîche & belle,
Ce décrépit, ce lourd Midas,
Que tu trouves toujours rebelle

A l'aiguillon de tes appas,
Qui pour t'outrager ſe tourmente,
Oſe unir l'hiver au printems,
Et ſur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiſer de ſoixante ?
Je crois voir ce cyclope affreux,
Ce forgeron atrabilaire,
Qui de ſes antres ténébreux,
Tout en boitant vient à Cythere
Attriſter les ris & les jeux,
De Vénus ſalir la ceinture,
Effaroucher la volupté,
Et ſouiller le lit de verdure
Qui ſert de trône à la beauté.
Ah ! ramene enfin ſur tes traces
Et la folie & l'agrément.
Allons, Roſire, au nom des graces,
Chaſſe-nous ce froid ſurveillant.
Qu'en veux-tu faire, je te prie ?
Je ſais bien qu'il eſt opulent :
Eh ! n'es-tu point jeune & jolie ?
C'eſt à peu près l'équivalent.
Ta voix, ta voix enchantereſſe,
Dont les accens victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivreſſe,
La langueur, le trouble & les feux ;

Ta taille élégante & légere,
Ton œil fripon, le don de plaire,
Qu'à la beauté l'amour préfere,
Mille talens voluptueux,
Quelques grains de libertinage,
Tes foiblesses & nos desirs,
Crois-moi, voilà ton héritage.
Enrichis-toi par tes plaisirs.

A M. LE COMTE DE***

Hé bien, mon aimable exilé,
Que fais-tu dans ta solitude?
Les réflexions & l'étude
T'auront sans doute consolé.
La raison orgueilleuse & libre,
Dans une tour, sous des lambris,
Garde toujours son équilibre;
On pense à Metz comme à Paris.
Eh! vraiment, je t'en félicite;
C'est un droit dont je fais grand cas.
Que de sots, tu le sais, hélas!
Qu'un si beau privilege irrite,
Voudroient bien qu'on ne pensât pas!
Mais, dis-moi donc, par quel scrupule,
Dans un discours assez subtil,

Monsieur

Monſieur de*** défend-il
Que dans Paris on inocule ?
A Londre on inocule auſſi ;
Et l'on n'eſt pas plus ridicule
A Londre qu'on ne l'eſt ici.
De Gatti la recette eſt bonne ;
Du moins je l'ai toujours penſé.
Pourquoi conſulter la Sorbonne,
Quand la nature a prononcé ?
Mon ignorance eſt bien profonde ;
Mais il eſt, je crois, très-prouvé
Qu'une recette utile au monde
Ne peut être un cas réſervé.
On auroit beau leur citer Londre,
Cher comte, c'eſt perdre ſon tems,
Et gratuitement ſe morfondre ;
Ils n'en ſont pas plus indulgens.
Et puis, le moyen de confondre
Ces mortels, ces juges puiſſans,
Qui vous empriſonnent les gens
Long-tems avant de leur répondre ?
Laiſſons ces diſcours dangereux ;
Ton exemple m'ouvre les yeux.
A mon babil trop téméraire
Je ne veux pas être immolé.
Souvent, pour avoir trop parlé,

On eſt des ſiecles à ſe taire.
Jaſons & de vers & d'amours,
Cenſurons la cour de Cythere ;
C'eſt un droit que l'on eut toujours.
Pour l'autre, il faut qu'on la révere.
   Mais, quoi ! les amours envolés
Loin de Paris ſont tous encore.
Les uns, dans les bois de Saint-Maure
Par Caſſini ſont rappellés.
Auprès d'une ducheſſe aimable,
D'autres accourent vers Chilli ;
Et leur cortege eſt innombrable
Dans les boſquets de Chantilli.
Fuyant cette foule importune,
Les autres t'ont voué leur foi,
Et compagnons de ta fortune,
Sans doute ſont priſon commune,
Et ſont en exil avec toi.
Enfin, cher comte, il ne nous reſte
Que quelques Anglois déſœuvrés,
De leur vilain *Splin* dévorés,
Et très-ennuyeux, je l'atteſte,
Quoique par moi très-révérés ;
Qui, dans leurs ténébreux caprices,
Prodiguant l'or pour être heureux,
Vous baragouinant leurs feux

Aux majeſtés de nos couliſſes.
Va, croi-moi, ne regrette rien.
Pardon; j'oublois ta maîtreſſe;
C'eſt quelque choſe, & je convien
Qu'il peſe à la délicateſſe
D'être enfermé dans une tour,
Tandis que par le monde on laiſſe
Courir l'objet de ſon amour.
Peut-être de jalouſes flammes
Agitent tes ſens déſolés;
Entre nous, ces maudites femmes
N'ont point pitié des exilés.
Raſſure-toi, comte; je gage
Que t'on effroi ſera déçu:
L'exil eſt aſſez pour un ſage;
Ce ſeroit trop d'être cocu.
Si cependant, par un caprice,
Tu devois l'être quelque jour;
Si ta belle te fait ce tour
Et cette cruelle injuſtice,
Je demande au grand dieu d'amour,
Que ce ſoit moi qu'elle choiſiſſe.



A M. LE COMTE DE***

Qui me demandoit des vers, de Lille-Adam, où il étoit pendant la semaine-sainte.

Eh ! que pourrois-je vous écrire
D'un séjour triste & pénitent,
Où l'amour sous un crêpe expire,
Dans l'effroi du jour qu'on attend,
Et n'ose parler ni sourire ;
Où, de la grace enfin touchés,
Nous allons, aux pieds des apôtres,
Purger nos cœurs des vieux péchés,
Afin de faire place à d'autres ;
Où l'infatigable Gélin
Du louvre fait mugir le dôme
Par son organe souterrein ;
Où Muguet, au timbre argentin,
En roulades habille un pseaume,
Et nous persécute en latin ?
C'est à vous, c'est à votre muse
Qu'il faudroit demander des vers.
Quels vastes champs vous sont ouverts !
On écrit bien où l'on s'amuse.
Peignez-nous ce mortel charmant,
Qui tour-à-tour est de la France
Et le soutien & l'ornement ;

Qui sait garder, en s'amusant,
Le *decorum* de la naissance ;
Qui, faisant déserter Paris
A l'essain brillant de nos femmes,
Nous enleve toutes ces dames,
Et nous laisse tous leurs maris.
De ces jeunes enchanteresses
Crayonnez les rians portraits :
Célébrez tout haut leurs attraits ;
Parlez tout bas de leurs foiblesses ;
Point du tout, si vous l'aimez mieux.
En amour un peu de mystere
Sied bien, disoient nos bons aïeux ;
Et je vous crois assez heureux,
Pour être obligé de vous taire.

A UNE FEMME MORALISTE.

TA morale est pleine de charmes ;
Elle touche & séduit les cœurs ;
A la raison je rends les armes,
Ta main la couronne de fleurs :
Mais, jeune Elmire, la tendresse,
Dans tes yeux se peint à son tour.
Ah ! quand tu parles de sagesse,
Défends-leur d'inspirer l'amour.

A ÉGLÉ,

Sur de faux bruits.

EH quoi, tes yeux verſent des larmes !
Jeune Églé, calme ta douleur.
Pour faire ceſſer tes alarmes,
Tu n'as qu'à rentrer dans ton cœur.
Ton cœur eſt pur, qu'il te ſerve d'aſyle :
Ris de ces plats oiſifs, colportant par la ville
Les menſonges courans & tous les ſots diſcours.
De ces méchans obſcurs la rage eſt inutile,
Et n'atteint point au trône des amours.
Ris bien ſur-tout de ces triſtes femelles
Qu'inſpire le dépit, que l'âge rend cruelles,
Qui, rappellant en vain de transfuges attraits,
En de plus jeunes mains ont vu paſſer leurs armes,
Et dont l'orgueil, révolté pour jamais,
Croit voir un ennemi dans chacun de tes charmes.
Elles font leur métier ; je conçois leur chagrin.
Tout ſe fane à leur yeux ; pour toi tout vient d'éclore.
Elles vengent ſur ton aurore
Le vuide affreux de leur déclin.
Cybele dans les cieux eſt jalouſe de Flore.
Juge-toi ; tu n'as pas vingt ans,
Les ris badins ont treſſé ta couronne ;

Aux graces tu joins les talens,
Et tu veux que l'on te pardonne!
Mais d'où viens-tu ? Qu'eſt-ce que tu prétends ?
A tant de charmes différens
Le monde ne pardonne guere:
C'eſt un grand tort que de lui plaire.
Prends patience, & laiſſe faire au tems.
Quand la nature eſt plus fraiche & plus belle;
Dans nos jardins lorſque tout rajeunit,
Des frélons importuns l'eſſain ſe renouvelle;
Et dès que la roſe fleurit,
L'inſecte nait & rampe à côté d'elle.

LE CONGÉ.

DE quel poids on eſt ſoulagé
Lorſque l'on perd une maîtreſſe!
Enfin, ami, le charme ceſſe;
Je ſuis heureux, j'ai mon congé.
Tout m'amuſe, rien ne me lie.
Il faut pourtant en convenir,
Laïs eſt jeune, elle eſt jolie;
C'eſt pour cela que je l'oublie;
On riſque à s'en reſſouvenir.
Que je hais ce front où reſpire
L'intéreſſante volupté!

Cet art de tromper, de féduire,
Si femblable à la vérité ;
Et fa folie & fa gaité,
Et les graces de fon fourire !
Que je dédaigne, que je hais
Sa longue & belle chevelure
Qui voltigeant fur mille attraits,
Leur fert de voile ou de parure ;
Son fein qu'amour fait embellir,
Qui frémit, s'éleve, ou s'abaiffe,
Au moindre fouffle du defir ;
Où la rofe femble fleurir
Sous la bouche qui le careffe ;
Ses caprices qui font des loix,
Ce feu dont fon œil étincelle,
Et les fons touchans de fa voix,
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante amans à la fois !
Je la détefte, je l'abhore.
Mais c'eft trop m'en entretenir ;
Car, à force de la haïr,
Je pourrois bien l'aimer encore.



A M. DE...

Retiré à sa campagne pour se livrer à la philosophie.

O TOI, qui jeune encor, as su briser tes chaînes,
Que j'aimerois tes paisibles loisirs !
Nos réduits fastueux, nos fatigans plaisirs
Valent-ils tes jardins, tes fleurs & tes fontaines ?
Maître absolu de ton destin,
Dans le secret des bois, sous l'épaisse verdure,
Tu sondes d'un œil plus certain
Les mysteres de la nature
Et l'énigme du cœur humain.
C'en est donc fait ? Tu veux, loin de notre féerie,
T'ériger en sage nouveau,
Des mains de Bayle arracher le flambleau
Pour en éclairer ta patrie,
Et soulever le reste du rideau
Qui couvre encor notre philosophie ?
Sans doute cet orgueil est beau ;
Mais que ta raison s'en défie.
Sage naissant, redoute les travers
Qui trop souvent accompagnent ce titre ;
Tel des humains se croit l'arbitre,
Et n'est qu'un dur cynique à charge à l'univers.

A travers ces faux jours diſtingue la ſageſſe.
Conſerve-lui ſes véritables traits.
Elle avertit, conſeille, ou plaint notre foibleſſe,
Et nous inſtruit ſans nous bleſſer jamais.
Indulgente, facile, autant qu'elle eſt ſublime,
Par degrés ſa lumiere entre au fond de nos cœurs;
Elle ouvre le refuge à côté de l'abyme,
Et fait par des plaiſirs remplacer nos erreurs.
Voilà ſous quels dehors il faut qu'on la préſente.
Le génie eſt un dieu qui dompte les mortels,
C'eſt la douceur qui les enchante,
Et l'homme bienfaiſant eut les premiers autels.
Seme les vérités, fût-ce en un ſol aride;
Et n'en exige aucun retour:
Pourvu qu'on les recueille un jour,
Ta gloire eſt entiere & ſolide.
Enfonce-toi dans l'avenir,
Vois-y germer ta récompenſe:
Privé de tout, jouis par l'eſpérance;
Va mériter le prix, c'eſt plus que l'obtenir.
Mais ſi la renommée, aux bornes de ta vie,
Te ſurprenant au fond de tes boſquets,
Sous les lambris de nos palais
Fait réſonner ton nom, & vante ton génie;
Sans doute alors & la haine & l'envie,
De ta cabane aſſiégeront le ſeuil;

Les poisons de la calomnie
Infecteront tes jours au bord de ton cercueil ;
Et voilà le moment de la philosophie !
Il te faudra fuir tes persécuteurs ,
T'arracher à ton doux asyle ,
Et chercher des hommes ailleurs
Qui te pardonnent d'être utile.
Fuis , mais sur ton exil jette des yeux sereins ;
On t'observe , on va te connoître.
N'affiche point ces superbes chagrins
Que tant de sages font paroître ,
Et qui les rabaissent peut-être
Au niveau des autres humains.
N'affecte point un air sauvage ,
Et que ton front , prêt à s'épanouir ,
Comme un ciel pur & sans nuage ,
Peigne la paix qu'on voudroit te ravir.
Tel cet astre brillant , ame de la nature ,
Sera demain ce qu'il est aujourd'hui ,
Sans qu'il contracte la souillure
Du globe infortuné qui roule autour de lui.
L'amour du bien , voilà ta plus sûre boussole ;
Tourne autour de ce point, quels que soient tes succès.
Laisse s'évaporer le murmure frivole
Des sots & des ingrats qu'on ne fléchit jamais ;
Et si ton cœur est pur , que lui seul te console.

De la gloire ſur-tout crains les trompeurs attraits ;
Elle nous égare & s'envole.
C'eſt un feu bienfaiſant lorſqu'il eſt réprimé :
Alors il nourrit le courage,
Alors il eſt en nous par des dieux allumé,
Pour y développer les traits de leur image,
Et pour rapprocher d'eux l'être qu'ils ont formé.
Mais quand il franchit ſa barriere,
Ce n'eſt plus qu'un volcan qui s'élance des monts,
Répand un affreuſe lumiere,
Embraſe les forêts, & détruit les moiſſons.
Il fut en Perſe un mortel renommé,
Des rayons qu'elle adore en naiſſant animé.
Rival des chantres d'Auſonie,
De leurs accens mélodieux
Il reſſuſcita l'harmonie.
Malgré les mages orgueilleux,
Il fut, en l'éclairant, conſoler ſa patrie,
Éteignit les bûchers, dompta la barbarie,
De la ſociété reſſerra tous les nœuds ;
En jardins toujours verds, en boſquets d'Idalie,
Il transforma les ſentiers épineux
De l'aride philoſophie,
Célébra les héros, & fit aimer les dieux ;
Tous les honneurs illuſtrerent ſa vie,
Il eut tous les talens, & ne fut point heureux.

Cet inquiet souci, cette ardeur de la gloire
Empoisonna les plus beaux de ses jours.
Rassasié d'encens, il desira toujours,
Et ne goûta jamais le prix de la victoire.
Ce fantôme brillant que précede le bruit,
S'asseyoit avec lui sur le bord des fontaines,
Le poursuivoit dans le calme des plaines,
Dans le fond des forêts, dans l'ombre de la nuit;
Lui crioit à toute heure: écris, compose, veille,
Joins des lauriers encore aux lauriers de la veille:
Fixe par le travail le moment qui s'enfuit.
Redoute, ami, ce cruel esclavage.
Laisse distraire tes desirs
A ces purs sentimens, les délices du sage.
La gloire incertaine & volage,
Avec de vrais tourmens n'a que de faux plaisirs;
Elle endurcit notre ame, & la veut sans partage.
De cette passion le délire effréné
Reporte l'homme sur lui-même,
Et fait qu'un être infortuné
Ne voit rien hors de lui qu'il estime ou qu'il aime;
D'une palme épineuse esclave couronné,
Qui sous un pesant diadême,
Vit pour lui seul, & meurt abandonné.
De tes penchans conserve l'équilibre;
Le mortel le plus sage est toujours le plus libre.

Ne va pas, de toi-même ardent admirateur,
A la critique oppofer la fatyre,
Et t'exerçant dans l'art de nuire,
Te faire un ennemi pour défendre une erreur.
Réprime de l'orgueil les fureurs inteftines :
Crains d'avilir le prix que tu veux remporter,
Et ne mets point ta gloire à femer des ruines
Autour du trône où tu prétends monter.
Le fage fe dégrade au moment qu'il fe venge;
On vante fon efprit aux dépens de fon cœur;
Le laurier qu'il difpute eft traîné dans la fange,
Et ne fait qu'attefter l'opprobre du vainqueur.
Lorfqu'Apollon, dépouillant fa parure,
De l'olympe exilé, vint habiter les champs,
S'occupa-t-il, pour venger fon injure,
A brûler de Cérès les fertiles préfens,
Et les fruits de l'automne & les dons du printems?
Rangés autour de lui fous l'ombrage d'un hêtre,
Les bergers pour l'entendre oublioient leurs troupeaux,
Et venoient applaudir à fes accens nouveaux
Dans un lycée agréable & champêtre.
Humain, fenfible, généreux,
Il fufpendoit leurs pénibles ouvrages;
Il leur apprit l'art d'être fages,
Mais plus encor l'art d'être heureux.
Que ce tableau te ferve de modele,

Sois l'ami des humains : qu'ils ne craignent jamais
L'aigreur de ton ame infidelle ;
Que tes écrits pour eux ſoient autant de bienfaits ;
Et rival d'Apollon dans ton obſcur aſyle
Deviens un dieu pour nous, en devenant utile.
Reſpecte ces liens de tous tems protégés,
Politiques rigueurs, freins de la multitude ;
Ne l'abandonne point à ſon inquiétude ;
Elle perdroit ſes mœurs, perdant ſes préjugés.
Le bien public ſans doute a fondé nos uſages :
Un état ſe maintient ſouvent par ſes abus ;
Supportons-les, quoiqu'ils nous ſoient connus,
Et ſoyons citoyens, avant que d'être ſages ;
A des opinions préférons des vertus.
Jeté ſur la ſcene commune,
Sur cet immenſe & triſte amas
De foibleſſe, d'erreur, & ſur-tout d'infortune,
Le ſage cede aux loix qu'il ne changeroit pas.
Il révere le trône, il aime ſa patrie,
Même en fût-il perſécuté.
Tout ce qui peut toucher l'humanité,
Trouve un accès dans ſon ame attendrie.
Pour couronner ſes tranquilles deſirs,
L'amitié vient dans ſa retraite ;
Ses jours ſont des momens, ſon ame eſt ſatisfaite ;
La nature eſt un temple orné pour ſes plaſirs.

En vain la mer mugit, & la foudre étincelle,
Ce ne ſont point les vents, les frimats ténébreux....
Le crime ſeul rend l'univers affreux,
Et la nature eſt toujours belle,
Lorſque nos cœurs ſont vertueux.
Ah! rapproché de ce que j'aime,
Quand pourrai-je, ami, ſur tes pas
La méditer & jouir de moi-même!
Braver l'orgueil farouche & la grandeur ſuprême,
Fuir les foibles amis, ou les amis ingrats,
Ne plus flotter au gré d'une vaine eſpérance,
A l'inſtant qu'elle fuit ſaiſir la volupté,
Vivre enfin dans le calme & dans l'indépendance,
Juſqu'à l'inſtant fatal par le ciel arrêté,
Où le rapide éclair d'une frêle exiſtence
S'évanouit au ſein de la divinité!

UN SÉMINARISTE,

A un homme du monde, ſur l'enterrement de mademoiſelle CAMOUCHE. (*)

HONNEUR à la philoſophie!
Applaudis-toi, mon cher mondain;
Notre morale radoucie
N'effraîra plus le genre humain.

(*) Actrice de la comédie françoiſe.

Le

Le jour renaît, l'église même,
Grace à ses pasteurs éclairés,
Ne s'arme plus de l'anathême,
N'a plus de ces tyrans sacrés,
De ces Alguasils en aube,
Qui damnoient la moitié du globe,
Et vouloient en être adorés.
Enfin ces mortelles aimables,
Qui savent charmer nos loisirs,
Et sur la scene par des fables
Nous donnent de si vrais pliaisirs;
Ces sirenes enchanteresses
Trouveront des juges plus doux.
Heureux si leurs tendres foiblesses
Pouvoient arriver jusqu'à nous!
Le ciel m'entende & me bénisse!
Quoi qu'il arrive, en attendant,
Nous le clergé de saint Sulpice,
Et le curé, notre complice,
Venons très-solemnellement
D'inhumer une jeune actrice.
Ses confreres menoient le deuil;
J'ai vu les enfans de Thalie,
Les éleves de la folie,
Sanglotter autour d'un cercueil.
Moi, de qui l'ame est assez bonne,

Je m'attendrissois *in petto* ;
Et je pleurois *incognito*,
Pour ne scandaliser personne.
J'avois tort. Le divin rochet,
Aussi respecté, moins terrible,
Ne défend plus d'être sensible,
Et c'est en vérité bien fait.
Tu méritas, belle Camouche,
Ce funebre & dernier honneur ;
Tes grands yeux noirs, pleins de candeur,
Ta vertu franche & point farouche,
Vivront à jamais dans mon coeur.
Que dis-je ! dans mon hermitage,
Je veux, à l'ombre d'un berceau,
Pour éterniser mon hommage,
T'ériger moi-même un tombeau.
On y verra sur le porphire
Des archanges bien rebondis
Flatter saint Pierre, lui sourire,
Et lui voler, pour t'introduire,
Une des clefs du paradis.
Qu'entends-je ? la cloche qui sonne
Me force, ami, de te quitter ;
Il faut que j'aille méditer.
Mon directeur ainsi l'ordonne.
Adieu : me voilà recueilli,

Les yeux baissés, la bouche close ;
Mais si je rêve à quelque chose,
Dieu sait que ce n'est pas à lui.

DIALOGUE
ENTRE THEMIS ET L'AMOUR.

A madame la duchesse de M. sur un procès qui alloit être jugé.

THEMIS.

L'amour dans mon palais! bon dieu ! qu'y vient-il faire?

L'AMOUR.

Je viens, chaste Thémis, pour te solliciter.
Ne va point t'aviser de faire la sévere ;
Et prends garde à l'arrêt que ta voix va porter.
Moi je n'ai lu ni Cujas, ni Barthole ;
Tous ces messieurs sont maudits par l'amour.
Tu peux en paix régenter ton école ;
Mais c'est de moi qu'il s'agit en ce jour.
Je veux avoir raison.

THÉMIS.

Et quelle est ton affaire ?

L'AMOUR.

Celle d'Églé : ce n'est point un mystere.
Nous confondons nos droits.

Va, m'obéir est un devoir.
Un dieu peut-il vouloir une injustice?
Regarde... Églé vers toi porte ses pas.
Qu'on a de droits lorsqu'on a tant d'appas!
Tu parois incertaine, & ce délai m'offense:
Il faut te tirer d'embarras.
Je vais juger; mais n'en appelle pas:
Prends mon flambeau; je tiendrai ta balance.

DIALOGUE
ENTRE MARS ET THALIE,
Récité un des jours du carnaval, devant le maréchal de Brissac.

THALIE, *riant.*

Ah! ah! la bonne mascarade!
Mars est-il fou? Comment un masque! un domino!
Tout l'attirail! Quelle est cette boutade?..

MARS.

Tais-toi, je suis incognito.

THALIE.

L'incognito! c'est un plaisir bien fade,
Bien peu bruyant pour un dieu fanfaron,
Qu'on ne peut égayer qu'à grands coups de canon.

Mon pauvre dieu, tu fais une trifte ambaffade :
Remonte au ciel.

MARS.

Il eft trop ennuyeux ;
C'eft un féjour que je détefte ;
Depuis la paix fur-tout ; plus d'encens, plus de vœux.
Nous fommes là près du tapis célefte,
Quelques fots défœuvrés qu'on appelle des dieux,
Faifant un wisk, le plus morne des jeux.
Vivent la difcorde & la guerre !
J'aime affez les fléaux, je me fens fait pour eux.
Du moins alors on trouve à fe diftraire :
On s'égorge, on s'exerce, & tout n'en va que mieux.

THALIE.

Toujours charmant, toujours doux & paifible !
Tu me fais peur, au moins, avec tes paffe-tems !
L'aimable dieu ! les aimables penchans !
Vénus ne peut donc rien fur ton cœur inflexible ?

MARS.

Qui ? Vénus ! ne m'en parle pas.
Elle eft, dit-on, toujours jeune & jolie ;
Mais entre nous, belle Thalie,
C'eft une éternité d'appas
Qui me fatigue & qui m'ennuie.
Je ne crois point à de pareils attraits.
La plus féduifante déeffe,

Après quelques fiecles complets,
N'a pas trop bonne grace à vanter fa jeuneffe;
Et c'eft vieillir que ne changer jamais.
D'ailleurs c'eft bien, tu le fais à peu près,
La plus libertine immortelle,
Qui foit admife aux céleftes banquets.
C'eft tous les jours quelque intrigue nouvelle.
Apperçoit-elle un jeune & frais paftour?
Ne voilà-t-il pas que madame
Fait atteler fes pigeons par l'amour,
Plante là tout l'olympe, &, promenant fa flame,
S'en va courir les bois & les vallons,
Arborer la houlette, & garder les moutons?
Tiens, fi tu veux, je deviens infidelle.
J'aime cet œil fripon où l'amour étincelle,
Et que l'efprit vient embellir.
J'aime ce joli nez trouffé pour le plaifir,
Ce fourire charmant, cette taille légere.
D'une mufe jamais je n'ai pris de leçons;
Tu vas me donner la premiere.
Oui, laiffe-moi te conter mes raifons,
Et chiffonner ta fontange de lierre.
Mars en amour vaut cinquante Apollons.

THALIE.

Mars en amour ne me tenteroit guere,
Et l'amant des fléaux n'eft point du tout mon fait.

MARS.

Ventre-bleu ! tu fais la févere !
Quelque mortel fans doute a fu te plaire ;
Car ces maudits humains ont trouvé le fecret
De fupplanter les maîtres du tonnerre,
Et, par je ne fais quel attrait,
S'en vont cocufiant jufqu'au dieu de la guerre.
J'entre dans un courroux. . .

THALIE.

Il te fied tout-à-fait.

MARS.

Et quel eft cet amant ?

THALIE.

Le voici trait pour trait.
Quand le devoir l'exige & que l'honneur l'ordonne,
Comme un éclair il s'élance aux combats,
Devance le char de Bellonne,
Et fait voler la terreur fur fes pas.
Mais dès que la retraite fonne,
Il ouvre alors fon cœur aux amoureux defirs ;
De peur d'effrayer les plaifirs,
Il cache les lauriers qui forment fa couronne.
Protecteur de l'humanité,
Compatiffant, généreux & fenfible,
Aux flatteurs feuls inacceffible,
Même à la cour il dit la vérité ;

Il admet l'amitié fidelle
Dans le ſecret de ſes vertus,
Et boit la tocane avec elle
A la ſanté de ceux qu'il a vaincus.

MARS.

Va, dès le premier mot j'ai ſu le reconnoître.
A mes côtés, dans les champs de l'honneur,
Mille fois je l'ai vu paroître,
Et diſputer à Mars le prix de la valeur.
J'en euſſe été jaloux, ſi les dieux pouvoient l'être.
Aux plus hardis il inſpiroit l'effroi.
Non, un ſimple mortel n'eſt point ſi redoutable;
Briſſac eſt brave comme moi.

THALIE.

Ajoute, & cent fois plus aimable.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE BEAUMESNIL.

J'EXAMINOIS hier au ſoir
Ton œil mutin, ton air folâtre,
Et j'ai jugé par le théatre,
De tes talens pour le boudoir.
Me voilà pris, ou Dieu me damne!
Ta voix ſans timbre, tes attraits,

Et ta mine toute profane,
M'ont mis au rang de tes ſujets.
Ne crains point que, louangeur fade,
Me récriant ſur tes appas,
J'aille dans des vers de parade
Te donner ce que tu n'as pas.
Ce n'eſt point l'allure orgueilleuſe
De l'altiere & vaine Junon,
Ni la pudeur très-fabuleuſe
De l'amante d'Endymion;
Tu n'es, je le dis ſans façon,
Pudique ni majeſtueuſe;
Mais l'amour qui par toi ſoutient
L'aimable empire de ſa mere,
Des charmes ſeul dépoſitaire,
T'en a donné ce qu'il en tient
Dans le corſet d'une bergère.
Tes yeux ſont des foyers ardens,
Où j'ai failli brûler mes ailes,
Et d'où partent mille étinceles
Sur le ſalpêtre de mes ſens.
Près de toi vole le caprice,
Qui, moitié fou, moitié chagrin,
Tient des papillons à la main,
Et te pourſuit dans la couliſſe.
Viennent après l'air enfantin,

Les fauſſetés au front ſerein,
Faveurs d'épines couronnées,
Tout l'attirail du dieu malin,
Quand il va faire ſes tournées,
Pour déſoler le genre humain.
Sur des tapis de fleurs brillantes,
On voit ſur-tout à tes côtés,
Jouer ſous cent formes changeantes,
L'eſſain des infidélités.
Que j'aime en toi ces perfidies,
Ce joyeux oubli des ſermens,
Et ces adroites ſingeries
Qu'on prendroit pour des ſentimens !
Avec quel art tu dois ſéduire
L'amant dans tes fers arrêté !
Que de tourmens ſous ton empire
Rajeuniſſent la volupté !
Admets-moi dans ta confidence,
Chaſſe ces froids adorateurs
Imbibés d'ambre & d'arrogance,
Ce grouppe de petits ſeigneurs,
Qui de l'amour ont les fadeurs,
Sans en avoir la conſiſtance ;
Qui par-tout avec impudence
Vont traînaſſant leur nullité,
Et dont la ſtérile inſolence

Trompe l'efpoir de la beauté.
Je me conduis avec décence,
De mon printems je fais ufer;
On fait auffi temporifer,
Et réprimant l'effervefcence,
Prolonger une jouiffance,
Ne pouvant pas l'éternifer.
Ah! fi ma jeune enchantereffe
Donne une nuit à mes fouhaits,
Nuit plus amoureufe jamais
N'aura fignalé ma tendreffe!
Tantôt je croirai dans mes bras
Des fleurs enchaîner la déeffe,
Et certes je ne prétends pas
Que Zéphyr me paffe en ivreffe.
Tantôt, pour foutenir mon feu,
Tu feras la belle Pomone;
Et fi je me connois un peu,
Vertumne n'a rien qui m'étonne.
Pyrame aux genoux de Thisbé,
Bacchus dans les bras d'Érigone,
Hercule fur le fein d'Hébé,
Je ne veux pas qu'à ma couronne
Un feul fleuron foit dérobé.
Prends-tu la forme d'une mufe?
Je prends les fleches d'Apollon;

Pour Sapho je deviens Phaon,
Et fleuve enfin pour Aréthuse.
Ivre de mes félicités,
Fidele aux céleſtes uſages,
Je veux égaler mes hommages
Au nombre des divinités.
Cet orgueil eſt d'un bel exemple;
Mais je fais mes conventions;
Ferme-moi les portes du temple,
S'il faut payer mes oraiſons.
Un baiſer dont on fait l'emplete,
Ne rend pas l'amant fortuné;
Sans prix alors qu'il eſt donné,
C'eſt moins que rien quand on l'achete.
Ne vas point te décourager,
Il ne me faut qu'une huitaine;
Et dès ta premiere migraine,
Je te promets de déloger,
De planter là ma ſouveraine.
J'ai des moeurs. Pour te raſſurer,
S'il te vient dans cet intervalle
Quelque traitant à dévorer,
Quelque amplitude épiſcopale,
Qui ſans bruit veuille à ce jeu là
Sanctifier ſa convoitiſe,
Et pour des filles d'opéra,

Distraire le bien de l'église:
Si, las de bâiller à grands frais,
Quelque ministre misantrope
Vient, pour esquiver les placets,
De la politique envelope
Chez toi dépouiller les apprêts,
Et sur deux tettons désormais
Laisser flotter les intérêts
Et la balance de l'Europe:
Vu le besoin de t'occuper,
L'habitude de ces mysteres,
Ces graves sots qu'il faut duper,
Et tous suivant leurs caracteres;
Je te permets de me tromper,
Et de vaquer à tes affaires.

Adieu. Je ne dis pas mon nom:
Jeune Beaumesnil, quand on aime,
Il faut de la discrétion.
Je serai ce soir au balcon,
L'œil triste, le visage blême,
Pour mieux jouer la passion.
Si ta nuit n'est point retenue,
Et que tu goûtes ma pâleur,
Dans tes beaux yeux, nymphe ingénue,
Mets le signal de mon bonheur;
Mais si tu combles mon martyre,

Si ta rigueur vient m'accabler ,
Permets-moi quelque éclat de rire ,
Pour m'aider à me consoler.

THÉMIRE.

J'AI vû Thémire dans nos champs ;
Comme à la ville elle y sait plaire.
Thémire écoutoit mes accens.
Amour, Thémire étoit bergere.
Elle étoit belle sans apprêts ;
Les lieux où brillent ses attraits ,
Sont toujours ceux que je préfere.
Sous un bosquet, sous des lambris ,
De triompher elle est bien sûre ,
Les cheveux chargés de rubis ,
Le front couronné de verdure.
Près d'elle tout paroît charmant ;
De tout elle fait l'ornement ,
Et rien ne lui sert de parure.
Si l'art quelquefois la séduit
Dans le séjour de l'imposture ,
Bientôt le sentiment l'instruit
Et la ramene à la nature.
Oui, c'est une onde que les vents

Troublent

Troublent pendant quelques momens,
Mais dont la ſource eſt toujours pure.

NARCISSE,

IMITATION D'OVIDE.

Au fond d'une vallée une onde fugitive
Arroſoit le gazon qui tapiſſoit ſa rive.
Là jamais les bergers ne menoient leurs troupeaux;
Rien ne troubloit jamais le cryſtal de ſes flots,
Et des chênes voiſins l'ombre fraiche & ſacrée
Aux rayons du ſoleil en défendoit l'entrée.
Au retour de la chaſſe, en ce riant ſéjour,
Narciſſe fatigué fuit la chaleur du jour;
Mais lorſqu'il veut calmer la ſoif qui le dévore,
Il ſent naitre une ſoif plus dévorante encore.
A l'aſpect imprévu de ſa propre beauté,
Immobile & rêveur il demeure enchanté:
Il ſe contemple, il brûle, étonné de lui-même,
Et prête un corps, hélas! à cette ombre qu'il aime.
Avidement penché vers ces bords trop flatteurs,
Il admire ſes yeux embellis par ſes pleurs,
Ces longs cheveux flottans dont il eſt idolâtre,
Ce col plus éclatant & plus blanc que l'albâtre,
Cette noble pudeur & ce tendre incarnat

Qui des lys de ſon teint anime encor l'éclat.
Se livrant par degrés au charme qui l'attire,
Il languit, il deſire, & c'eſt lui qu'il deſire :
Il eſt tout à la fois l'amant, l'objet aimé,
Et meurt d'un feu cruel par lui-même allumé.
Combien de fois, trompé par ces ondes perfides,
Leur donna-t-il en vain mille baiſers avides !
Malheureux ! il s'épuiſe en efforts ſuperflus ;
Il voudroit ſe ſaiſir, & ne ſe trouve plus.
Il ne ſait ce qu'il voit, mais ce qu'il voit l'enflame,
Et l'erreur de ſes yeux a paſſé dans ſon ame.
Inſenſé ! que fais-tu ? quel objet te ſéduit ?
Diſparois, il n'eſt plus ; fuis de ces lieux, *il fuit.*
Le ſommeil ni la faim n'interrompt ſon ivreſſe,
Il ne ſauroit quitter cette onde enchantereſſe ;
L'œil chargé de langueur, où brille encor l'eſpoir,
Il ſavoure à longs traits le plaiſir de ſe voir,
Et ſur l'herbe étendu, ſe ſoulevant à peine,
Il adreſſe ces mots à la forêt prochaine :
Solitude profonde, aſyle ténébreux,
Où tant d'amans diſcrets ont ſoupiré leurs feux ;
Oui, j'en prends à témoin votre antique feuillage,
Depuis qu'à leurs ſecrets vous prêtez votre ombrage,
Et que vous les cachez dans vos ſombres détours,
Avez-vous jamais vu d'auſſi triſtes amours ?
Ce que j'aime ſe peint dans ces eaux trop fidelles,

Et ses charmes trompeurs sont fugitifs comme elles.
Qu'est-ce donc qui m'arrête, au moment d'être heureux?
Ce ne sont point des monts, des rochers sourcilleux,
Ni d'un rempart d'airain l'intervalle barbare,
C'est l'eau d'une fontaine, hélas! qui nous sépare.
Lui-même à mes desirs bien loin de s'opposer,
Lorsqu'à ces flots émus je confie un baiser,
De ma bouche enflammée il approche sa bouche:
Le cruel! il m'échappe alors que je le touche.
Que peu de chose nuit au bonheur des amans!
O toi, qui que tu sois, viens calmer mes tourmens.
Pourquoi donc me fuis-tu? par quel destin contraire
Ne puis-je te fléchir, t'attendrir & te plaire?
Ma jeunesse pour toi n'est-elle d'aucun prix?
Des nymphes ont aimé l'objet de tes mépris.
Que dis-je! j'entrevois un rayon d'espérance:
Sur cette onde attaché, quand vers toi je m'élance,
Lorsque je tends ses bras, je rencontre les tiens,
Et tes prompts mouvemens sont l'image des miens.
Tu ris lorsque je ris: sensible à mes alarmes,
Tu parois à mes pleurs mêler aussi tes larmes:
Tu rends geste pour geste, & même, en ce moment,
Si ce n'est pas encore un doux enchantement,
Tu sembles me parler, & fidele interprete,
Ce que ma bouche dit, ta bouche le répete.
Trop douce illusion! signes trompeurs, hélas!

Que je crois expliquer & que je n'entends pas !
Mais je n'en puis douter, j'adore mon image :
Quel amant dut jamais prétendre davantage !
Je possede, je suis l'objet de mon desir,
Et je n'en jouis point à force d'en jouir !
Puissé-je être à jamais séparé de moi-même !
Puisse s'anéantir le bel objet que j'aime !
Quel vœu pour un amant ! Je cede à ma douleur ;
De mes jours malheureux l'amour seche la fleur.
Déjà la mort s'approche, & j'y suis insensible.
Elle est pour moi la fin d'un mensonge pénible.
Il revient à la source, en prononçant ces mots,
Et trouble par ses pleurs la surface des eaux.
Son image à l'instant s'obscurcit & s'efface.
Quoi ! tu me fuis, barbare, ah ! demeure par grace,
Dit-il, ah ! laisse-moi jouir de mon erreur,
M'enivrer de moi-même, & nourrir ma fureur.
Oses-tu m'envier cette cruelle joie ?
Ne pouvant rien de plus, au moins que je te voie.
Il frappe en ce moment, & déchire son sein ;
Les roses & les lys s'y confondent soudain.
Vers l'onde colorée où se peint ce ravage,
Il se penche, & frémit en voyant son ouvrage.
Comme aux premiers rayons d'un jour pur & serein,
S'exhalent dans les airs les parfums du matin,
Comme à l'aspect du feu l'on voit fondre la cire,

Tel Narcisse languit, il succombe, il expire.
Ce n'est plus ce pasteur, par écho préféré.
Forces, couleurs, attraits, tout s'est évaporé.
La nymphe cependant, par lui si malheureuse,
Imite encor les sons de sa voix douloureuse.
Hélas! s'écrioit-il; elle répete, hélas!
Frappe les airs des coups dont il meurtrit ses bras;
Et du fond de la grotte où gémit sa tendresse,
Joint des adieux plaintifs aux adieux qu'il s'adresse.
Elle n'entend plus rien. Narcisse inanimé
Sur le gazon épais tombe & meurt consumé.
Ses sœurs en gémissant préparent les guirlandes,
Les feuilles de cyprès, les funebres offrandes;
Et déjà le bûcher, couvert de leurs cheveux,
Semble leur demander leur frere malheureux.
On cherche en vain son corps, on n'en voit plus la trace:
Narcisse disparoît, une fleur le remplace.

SALMACIS,

IMITATION D'OVIDE.

D'UN antre solitaire une onde vive & pure
Tombe & baigne en fuyant la naissante verdure.
Cette source est sacrée, & l'on n'y voit jamais
Croitre ces tristes joncs qu'enfantent les marais.

D'un ombrage éternel le printems la courronne,
Et Flore n'y craint point le retour de l'automne.
Une nymphe indolente, en ces charmans réduits,
Perd dans un froid repos & ses jours & ses nuits;
Un arc entre ses mains accable sa mollesse,
Et le seul bruit du cor fait frémir sa paresse.
Elle fuit des forêts les sentiers tortueux.
Sa sœur lui dit souvent: viens te joindre à nos jeux;
Salmacis, prends un arc; Diane nous appelle,
Arme-toi, viens, suis-moi, viens chasser avec elle.
Salmacis, souriant avec tranquillité,
Demeure & s'applaudit de son oisiveté.
Elle tresse tantôt sa blonde chevelure
Sur la rose & le lys éparse à l'aventure.
Se jouant quelquefois dans un fleuve voisin,
Elle abandonne aux flots l'albâtre de son sein;
Et son œil, attaché sur leur crystal fidelle,
S'y regardant toujours, s'y voit toujours plus belle.
Quand des feux du midi les brûlantes chaleurs
Percent la grotte obscure & dessechent les fleurs,
On la voit reposer sous un dais de feuillage:
Des bosquets parfumés lui prêtent leur ombrage.
Elle dort, tout se tait: les timides oiseaux
N'osent plus voltiger de rameaux en rameaux.
Zéphyr même s'arrête; il adoucit pour elle
Ses baisers amoureux & le vent de son aile.

Elle dort, & ſon ſein doucement agité
N'oppoſe qu'une gaze à la témérité.
L'amante de Titon ſur les gazons humides
Déployoit ſes réſeaux & ſes perles fluides.
Séduite par le calme & l'air pur du matin,
La gorge demi-nue, & le regard ſerein,
Salmacis moiſſonnoit les doux préſens de Flore,
Encor tout humectés des larmes de l'aurore.
Soudain s'offre à ſes yeux un berger plein d'appas,
Et formé pour l'amour, qu'il ne ſoupçonnoit pas.
Charmant, il uniſſoit, doux & rare aſſemblage!
La fleur de l'innocence à la fleur du bel âge;
Et la nature en lui, retardant le deſir,
Déroboit à ſes ſens les ſecrets du plaiſir.
A peine Salmacis peut-elle ſe contraindre.
Le voir & ſoupirer, & deſirer & craindre,
Ces ſentimens divers l'agitent tour-à-tour.
Ses yeux, jadis ſi doux, étincelent d'amour.
Son orgueil inquiet a connu les alarmes,
Ses avides regards interrogent ſes charmes.
Ce ruiſſeau qui ſouvent lui peignit ſa beauté,
Alors trop peu flatteur, eſt cent fois conſulté.
Elle vole au berger, s'arrête, ſe retire:
La frayeur la retient, lorſque l'amour l'attire.
A travers le feuillage elle ſuit tous ſes pas,
Deſire qu'il approche, & craint ſon embarras.

Elle s'avance enfin : jeune enfant, lui dit-elle,
Ah ! parlez ; de quel nom faut-il qu'on vous appelle ?
Descendez-vous des cieux pour orner ce séjour ?
Si vous êtes un dieu, c'est le dieu de l'amour.
Si vous êtes mortel, heureuse la maîtresse
Qui de vous a reçu la premiere caresse !
Elle voudroit poursuivre : il se trouble, il rougit ;
Mais son trouble lui sied, sa rougeur l'embellit.
Elle exige de lui cette faveur légere,
Ces baisers qu'à sa sœur peut accorder un frere.
Ah ! cessez, lui dit-il, que vois-je dans vos yeux ?
Cessez, ou pour toujours j'abandonne ces lieux.
Salmacis en pâlit. Demeurez, je vous laisse ;
Demeurez. . . . Elle fuit alors avec adresse,
Et derriere un buisson, d'où son œil peut le voir,
Elle observe l'instant de remplir son espoir.

Se croyant libre, il vole, erre dans la prairie,
Foule d'un pas léger l'herbe tendre & fleurie,
Et dans ces belles eaux qui l'invitent au bain,
Hasarde un pied craintif qu'il retire soudain ;
Mais bientôt, abusé par leur charme perfide,
Sur ces bords enchantés devenu moins timide,
Il découvre à la nymphe, en quittant ses habits,
La jeunesse en sa fleur prête à donner des fruits.
Ce ne sont point ces traits, cette expression mâle,
Et ces muscles nerveux qui fatigoient Omphâle,

Ni de nos demi-dieux les brillans attributs ;
C'eſt le jeune Adonis préféré par Vénus.

Sous l'eau qui le reçoit & près de lui bouillonne,
Il paroît comme un lys que le verre emprifonne,
Ou comme un bloc d'albâtre, où des cifeaux hardis
Ont ſculpté d'un beau corps les contours arrondis.
Salmacis en ſecret dévore tant de charmes,
Une tendre fureur lui fait verſer des larmes ;
Tout, juſqu'à l'air ſi frais qu'on reſpire en ces lieux,
Lui paroît autour d'elle embraſé de ſes feux.
Rien ne la retient plus ; elle brûle, friſſonne,
Elle ne peut ſouffrir tout ce qui l'environne ;
Le voile qui la couvre & peſe à ſes deſirs,
Détaché de ſon ſein, flotte au gré des zéphyrs,
Et ſon œil, de ſa flamme éloquent interprete,
Eſt ſemblable au ſoleil que le cryſtal répete.

Oui, je te tiens, dit-elle ; & la nymphe à ces mots,
Jette ſes vêtemens, s'élance dans les eaux.
Tour-à-tour elle emploie & la force & la ruſe ;
Lui ravit des baiſers, que l'ingrat lui refuſe ;
Sous le voile de l'onde où ſes efforts ſont vains,
Laiſſe errer au haſard ſes careſſantes mains ;
De ſes flexibles bras l'enveloppe, le lie,
S'enlace dans les ſiens, & cent fois ſe replie.
Tel le lierre, en naiſſant, ſur la terre couché,
Serpente autour du chêne & s'y tient attaché.

L'amour qui rit en l'air des efforts de la belle,
Émousse encor l'organe interrogé par elle;
Et la nymphe, expirant de honte & de desirs,
Dans leur propre foyer cherche en vain les plaisirs.
Dieux, ô dieux, dans mes bras enchaînez le barbare,
Dit-elle, je mourrai plutôt qu'on m'en sépare!
L'amour trop tard, hélas! applaudit à ses vœux,
Et dans un même corps les confondit tous deux.
Sur une même tige, ainsi l'on voit deux roses
Mourir en même tems, en même tems écloses;
Ou tels dans les forêts deux jeunes arbrisseaux
Semblent d'un même tronc élever leurs rameaux.

LE PIED DE NEZ
DES AMOURS.

JE traversois les campagnes de Gnide,
On aime à revoir ce séjour:
J'y vais encor d'un vol rapide;
J'ai l'aile un peu basse au retour.
A dix-huit ans qui peut: je les eus; mais tout passe.
N'importe, je vis là d'innombrables amours.
Je ne peindrai ni fleurs, ni zéphyrs sur leur trace;
Car en ces lieux quoi qu'on dise, & qu'on fasse,
Flore & Zéphyr ne regnent pas toujours.
Nos petits dieux ailés célébroient leurs vacances,

Carnaval, si l'on veut, tems des extravagances.
Quand ils sont désœuvrés, ces messieurs font cent tours,
On le fait trop : mais enfin qu'on devine
Quel étoit lors de la troupe enfantine
Le caprice régnant. Au gré de son humeur,
Chacun jetant carquois, fleches, armure,
D'une actrice applaudie, ou d'un célebre acteur
Avoit revêtu la figure,
Le maintien digne, & l'abord protecteur.
L'un, en robe à grands plis flottante,
Très-gravement hissé sur un double patin,
Marchoit à pas comptés sur l'arene brillante :
C'étoit Clairon en costume romain;
Un pauvre amour honteux jouoit sa confidente.
L'autre, en gros gants de buffle, en habit écourté,
Avec un long sabre au côté,
Se distinguant par sa folie,
Ses tours d'adresse, & son regard malin,
Avoit sa tête ensevelie
Sous la calotte de Crispin.
Un petit furibond, le poignard à la main,
Effrayoit ses sœurs & sa mere,
Et tâchoit d'imiter notre illustre le Kain,
Autant qu'un amour peut le faire.
Un sur-tout me toucha par son air languissant;
L'amour séduit & plaît, fût-il convalescent.

Je crus voir cet acteur, que le ciel nous ménage,
Et vient de rendre à nos plaisirs;
Semblable au lys, qui courbé par l'orage,
Se releve, & renait aux baisers des zéphyrs.
Certains amours, déguisés en duchesses,
Le fêtoient malgré sa langueur.
Il reprenoit quelque vigueur,
Reconforté par leurs caresses;
Et profitant de leur crédit,
Aux oisifs du canton dressant une embuscade,
Payoit à leurs dépens, en amours plein d'esprit,
Le médecin qui le guérit,
Et la beauté qui le rendit malade.
D'autres grouppes plus loin se jouoient à l'envi
Sur des tapis couleur de rose.
Un amour folâtroit sous les traits de Luzzi;
Et même au changement il gagnoit quelque chose.
L'amour naïf, qui doubloit Doligni,
Sembloit tout fier de sa métamorphose.
Il en vint un; il fut le bien venu:
Ce vrai lutin, parmi nos bons apôtres,
Se pavanoit, &, quoique nu,
Me paroissoit plus paré que les autres.
Il les narguoit & les badinoit tous;
C'étoit le bien-aimé des graces.
Les ris par escadrons défiloient sur ses traces,

Son nez fur-tout faifoit mille jaloux.
Lorfqu'en riant je l'examine,
Vois, me dit-il, comme ils font renfrognés,
Comme ils ont l'air boudeur, comme ils me font la mine.
Les fots ont tous un pied de nez,
Depuis que j'ai pris, moi, celui d'Alexandrine.

STANCES A L'AMOUR,

Adreffées à une jolie femme qu'on ne voyoit qu'à travers des rideaux.

AMOUR, tu me pourfuis encore,
Moi, déferteur de tes drapeaux!
Amour, tout l'univers t'adore,
Laiffe un feul mortel en repos.

Près de mon folitaire afyle,
Refpire une jeune beauté:
Quel écueil pour un cœur tranquille....
Qui ne l'a pas toujours été!

Je la vois... & la vois à peine,
A travers fes rideaux jaloux...
L'air qui fe balance entre nous,
Eft parfumé de fon haleine.

En quittant les bras du fommeil,
Dieux, que Zélis eft fraiche & belle!
Quel plaifir de fuivre auprès d'elle

L'amoureux progrès du réveil !
Ses yeux demi-clos étincelent,
Quoique de langueur abattus :
Par leur lassitude ils révelent
Les doux baisers qu'ils ont reçus,
Mais lorsque ses cheveux d'ébene
Voilent négligemment son sein,
Malheur à l'œil qui se promene,
Et se permet quelque larcin !
Amour, ton adresse est extrême.
Lorsqu'en apparence il te nuit;
Ce voile est un attrait lui-même ;
Il cache moins qu'il n'embellit.
Zélis n'a rien qui n'intéresse.
Fuyant les prestiges de l'art,
Elle n'éteint point sous le fard
Le coloris de la jeunesse.
Si je lui compare le lys
Qu'avec la rose j'entrelace,
Zélis emporte encor le prix ;
Le lys meurt, la rose s'efface:
Lorsque sous le tact séducteur
Sa lyre amoureuse murmure,
C'est un concert dont la nature
A placé l'écho dans mon cœur.
Amour, amour, le péril presse :

Par-tout le piege eſt ſous mes pas.
Si tu n'éloignes tant d'appas,
Que va devenir ma ſageſſe ?
Que dis-je, & que fais-je, inſenſé !
Ne tiens compte de mes alarmes.
Qui t'implore contre ſes charmes,
Ne veut jamais être exaucé.

LES DEUX
FLEURS RIVALES.
A EGLÉ.

JALOUSE de ton choix pour la reine des fleurs,
Dans tes jardins une triſte immortelle,
Rampant au pied d'une roſe nouvelle
Encor dans ſon bouton peint de vives couleurs,
Lui diſoit ce matin: „ ah ! garde-toi d'éclore ;
„ Ignores-tu quel ſera ton deſtin ?
„ Crains de t'épanouir ; crains les pleurs de l'aurore,
„ Qui préparent ta chûte, en parfumant ton ſein ;
„ Et ſans te prévaloir des careſſes de Flore,
„ De l'humble violette apprends l'art de jouir :
„ Elle aime mieux s'enſevelir ſous l'herbe,
„ Cacher au jour les larcins du zéphir,
„ Que d'étaler cette tige ſuperbe,
„ Cet éclat orgueilleux qu'un ſouffle peut ternir.

La rose lui répond : „ apprends à me connoître :
„ Ne fût-ce qu'un instant, régner est un plaisir.
„ Mon destin par toi-même est envié peut-être ;
„ La main d'Églé va bientôt me cueillir.
„ Je vais orner son sein, y briller, y mourir ;
„ Et ce trépas vaut bien qu'on s'empresse de naître.

PORTRAIT D'ISMENE.

AMOUR, commence le tableau.
Qu'il sera beau, s'il est fidele !
Voilà les couleurs, le pinceau :
Et dans mon cœur est le modele.
L'ouvrage est digne de ta main ;
C'est à l'amour à peindre Ismene.
Sur l'albâtre d'un front serein
Trace deux jolis arcs d'ébene.
Plus bas dessine un œil charmant,
Cet œil trop rigoureux peut-être,
Qui, tour-à-tour fier & touchant,
Défend le desir qu'il fait naître.
Peins le plus amoureux zéphir
Semant de fleurs ses levres closes ;
Mais viennent-elles à s'ouvrir,
Peins des perles parmi les roses.
Avec art suspens ses cheveux,

Et

Et tresse-les en diadême ;
Laisse-les flotter, si tu veux ;
Ce désordre lui sied de même.
Pour m'offrir les brillans contours
De sa taille noble & légere,
Peins la plus agile bergere
Qui cherche ou qui fuit les amours.
De son doux & tendre sourire
Exprime le charme secret :
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet ;
Moi, je peindrai ce qu'il inspire.
Acheve, arrondis ce beau sein,
Où tu cesses d'être volage.
Le pinceau tombe de ta main :
Arrête, & baise ton ouvrage.

REPRÉSENTATION

A madame de ... qui me remettoit à deux ans.

DEUX ans ! deux ans ! y songez-vous ?
Hélas, songez-vous bien, madame,
Dussé-je vous mettre en courroux,
Que lorsqu'un bel œil nous enflame,
Deux jours même sont trop pour nous ?
Deux ans ! Dieu, quelle traversée !

Oui, près de ce trifte Lignon,
Dont la fource eft encor glacée
Par les foupirs de Céladon;
Sur cette rive délaiffée,
Où des bergers d'un mauvais ton,
Fiers d'un pénible apprentiffage,
Béniffoient leur fot efclavage,
Et mouroient par difcrétion;
Jamais Iris, jamais Aminte,
N'uferent de tant de rigueur:
C'eft trop d'un fiecle de contrainte,
Pour un feul inftant de bonheur.
Allons, d'une loi trop févere,
Adouciffez l'auftérité:
Ce demi jour qui nous éclaire
Favorife la volupté.
Quel enchantement! quel délire!
L'amour colore votre teint;
Dans ces fleurs c'eft lui qu'on refpire;
Dans le fouffle de ce Zéphyre
Il vient rafraîchir votre fein.
Le voyez-vous comme il agite
Les plis moirés de ces rideaux?
Il vous appelle, il vous invite:
Il tient la couronne d'élite
Qui ceint le front de fes héros.

Cédez-enfin ; tout vous en presse,
Nous sommes seuls, & j'ai vingt ans.
On ne peut mieux prendre son tems
Pour bien placer une foiblesse.

L'HOMME DÉTROMPÉ,

CONTE MORAL.

Dans ce chaos, que l'on nomme Paris,
Monrose, orné des graces du bel âge,
De la richesse y joignoit l'avantage :
Il avoit tout, chevaux, bijoux, habits,
Et de son esprit même il faisoit quelque usage,
C'est beaucoup à vingt ans : & sensible & volage,
Il ne marchoit jamais qu'escorté par les ris.
Il étoit brave & brillant à la guerre,
Plaisant sur-tout, disant de très-bons mots,
Et se moquant d'un sot atrabilaire
Qui se bat tristement, & se croit un héros.
Le sort n'avoit pour lui qu'une douce influence,
Églé le fit marquis, Bélise colonel,
Ce qui vaut mieux que maréchal de France.
C'étoit un reflux éternel
De plaisirs, de faveurs, que fixoit sa présence :
Sa toilette plioit sous mille billets doux,

Chaque jour ajoutoit des fleurs à sa couronne ;
Il ne pouvoit suffire aux rendez-vous ;
Il eût fait un cocu sur les degrés du trône.
En vain tous nos Plutus payoient argent comptant ;
Monrose avoit crédit auprès de leurs Lucreces.
Il gagnoit leur argent, leur souffloit leurs maitresses,
Et les combloit d'honneur, en les désespérant.
Il amusoit les grands, sans basse complaisance,
Déridoit une altesse, & même une éminence.
Il leur laissoit leurs cordons fastueux,
Leur étiquette & leurs jours d'audience ;
Mais lorsqu'il falloit plaire, avoit le pas sur eux.
Encor tout étourdi de sa bruyante ivresse,
Monrose un jour s'avisa de penser ;
Car on finit par où l'on devroit commencer,
Et c'est toujours l'erreur qui mene à la sagesse.
Il pensa donc. Un vuide affreux
S'entr'ouvit sous ses pas, il vit fuir le prestige,
Surprit le froid dégoût sous le masque des jeux ;
Et sentit bien, après un long vertige,
Qu'il étoit ennuyé, c'est-à-dire, ennuyeux.
Il soupire, il se craint ; il se cherche, il s'évite.
Son cœur est déjà vieux, il faut le rajeunir.
Quand l'oiseau voit le piege, il prend soudain la fuite,
Monrose prend la poste, & poursuit le plaisir.
Le plaisir l'attendoit dans le fond d'une terre

Qu'entourent d'immenses canaux,
Où la nature solitaire
Se plaît au fond des bois & sur le bord des eaux.
Il ordonne, il projette, il conduit des travaux,
Il a pour compagnons & Montagne & Voltaire.
Il eut mille flatteurs, il a quelques amis,
Quelques femmes sans ton, & peu des beaux-esprits.
Il dort, il fait du bien, & sur-tout il digere,
Et dit à son réveil, en se frottant les yeux,
Qu'un homme aimable est loin d'un homme heureux !

BILLET A M. DE PÈZAY.

*En lui envoyant l'*ASTRÉE.

QUOI, libertin, tu veux lire l'Astrée,
Ce code doucereux, rédigé par l'ennui,
Où de Durfé la plume timorée
Nous trace un vieil amour que l'on siffle aujourd'hui !
Tu vas y voir un Céladon transi,
Des glaces du Lignon sauvé par des bergeres ;
Petit pasteur en héros converti,
Parcourant du Forez les rives solitaires,
Qui fait rougir & n'a jamais menti ;
Qui, froid adorateur de sa belle maitresse,
Toujours laisse envoler l'instant qu'il faut saisir,
Confie aux seuls échos sa dolente tendresse,

Et consume en respects les momens du plaisir ?
Laisse, crois-moi, ces archives antiques.
On prétend que nos bons aïeux
Ont admiré ces peintures gothiques ;
Ils s'ennuyoient : n'admirons pas comme eux.
Je l'avoûrai, quoi qu'on en dise ;
Je suis pour l'amour d'à présent.
Il pleure, il rit, se masque, se déguise ;
Il est fripon, mais il est amusant,
Philosophe bien plus ; chacun l'est à sa guise.
Il désarme en riant l'altiere dignité,
Sous les jeux d'un enfant cache l'orgueil d'un maître ;
Badine avec la majesté,
Et toujours est heureux ou toujours cherche à l'être.
C'est fort bien fait ; tel est l'art de jouir.
Le desir est, dit-on, insolent, téméraire.
L'amour est enfant du desir ;
Il doit ressembler à son pere.

BILLET

AUX DANSEUSES DE L'OPERA. (*)

De Terpsicore chastes sœurs,
Un impudent, ciel ! quel outrage !

(*) Il couroit contre elles une satyre, dans laquelle on leur disoit des vérités dures.

A, dit-on, censuré vos mœurs.
On voit bien qu'il n'a pas mon âge,
Et qu'il n'eut jamais vos faveurs.
Armez contre lui la nature :
Courez, les torches à la main,
Déchaîner contre le parjure
Tous les monstres du magasin :
Évoquez les dieux & les diables ;
Ils sont tous vos humbles valets.
Qu'ils vengent vos talens aimables,
Votre pudeur & vos ballets.
Quel reproche peut-on vous faire ?
Si par fois, sous l'œil d'un mystere,
Vous dupez quelque sot Midas,
Ou quelque vieux atrabilaire,
Pour vous envoler dans les bras
Du jeune & brillant mousquetaire ;
Ce sont vos droits, je les révere ;
Il n'est point de plus doux loisirs.
L'amour vous défend la décence ;
Il vous forma dans sa clémence,
Pour présider à ses plaisirs.



BILLET
A UN JOURNALISTE.

J'AI lu ce que vous avez dit
De mes lambeaux épiſtolaires ;
Je hais les louanges vulgaires
Dont le ton mielleux m'affadit.
Mais que les vôtres me ſont cheres !
Déjà l'amour-propre aux aguets
Venoit me tendre ſes filets ,
Et me bercer de ſes chimeres.
Soudain avec dextérité
Une critique délicate , .
D'un ton qui m'inſtruit & me flate ,
Me vient offrir la vérité.
Que vous la rendez ſéduiſante !
J'ai cru la voir dans ſa beauté ;
Elle n'a jamais d'âpreté
Quand c'eſt le goût qui la préſente.
Sous nos berceaux l'arbre étalé
Doit ſa vigueur à la nature :
Mais il doit au moins ſa parure
Aux ſoins de l'art qui l'a taillé.
J'aime l'éloge & je l'oublie :
Je me ſouviens de la leçon ,

L'un plut à ma coquetterie,
Et l'autre plait à ma raiſon.

ÉPITRE

A M. Helvétius, pendant ſon ſéjour à Berlin.

TON aimable philoſophie
Fait briller ſes rayons ſur moi;
Je m'arrache à ma léthargie,
Et je vais revivre pour toi.
Ainſi le pareſſeux reptile,
Dans ſon obſcur & froid aſyle,
Par les feux du jour ranimé,
Étale cent couleurs nouvelles,
Et fier de l'azur de ſes ailes,
Sort du tombeau qu'il s'eſt formé.
Heureux mortel, que je t'envie,
D'habiter ces bords floriſſans,
Où ce n'eſt point à ſes dépens
Qu'on fait éclater ſon génie;
Où l'on ne craint point la manie
Des décrets & des mandemens,
Épouvantails de ma patrie!
Tu le vois, le connois enfin,
Ce roi, dont la main protectrice
Des arts protege le deſtin;

Ce roi qui se leve matin,
Et va commander l'exercice
A tous les houzards de Berlin;
Qui, des cours perçant le mystere,
Quand il le faut, peut les braver,
Et par l'esprit fait achever
Ce que le sabre n'a pu faire;
Qui, tandis que cent fainéans
Lassent les oreilles divines
De leurs pieux nazillemens,
Et ronflent en chantant matines,
Retiré seul dans son palais,
Souvent, la nuit, veille en bottines,
Et rêve au bien de ses sujets.
Mais si ton bonheur est extrême,
Qu'il se félicite à son tour,
De pouvoir fixer dans sa cour
Un sage que Minerve même
Voulut disputer à l'amour;
L'auteur d'un écrit plein de flame,
Qui sut, dans ses tableaux brûlans,
Relever le trône des sens,
Pour doubler les plaisirs de l'ame;
De mille masques différens
Dépouille l'orgueil qui murmure;
Va, d'une main légere & sûre,

Sonder nos plus ſecrets penchans ;
Et montre à l'eſprit qu'il épure ,
La nudité de la nature
Qu'on détruit ſous les ornemens ;
Enfin ce mortel vrai , ſenſible ,
Dont l'œil de pleurs eſt humecté ,
Quand il voit le ſpectacle horrible
D'un malheureux perſécuté ,
Qui , jaloux d'ennoblir ſon être ,
Veut , non content de la connoître ,
Servir encor l'humanité ;
Ne ſe borne point à l'uſage
D'une oiſive & froide raiſon ,
Et ſent qu'une belle action
Vaut mieux que le plus bel ouvrage.
De Potzdam jardins fortunés ,
Bois ſolitaire , heureux ombrage ,
Boſquets de palmes couronnés ,
Recevez mon nouvel hommage.
Mortels favoriſés des dieux ,
C'eſt là que le chêne orgueilleux
Se plaît à vous couvrir tous deux
De la pompe de ſon feuillage ;
Que tout ſe pare & s'ennoblit ;
Que la nature s'embellit
Sous l'œil d'un monarque & d'un ſage.

Au sein d'un auguste repos
C'est là que Fréderic respire,
Et qu'après ces brillans travaux
Qu'exige le soin d'un empire,
L'homme va rire du héros.
Là, sans ivresse & sans délire,
Des souverains pesant les droits,
Licurgue vient créer des loix,
Amphion vient toucher la lyre.

Avec les maitres des humains,
Moi, j'aimerois assez à vivre
Dans le moment qui les délivre
Du sceptre qui charge leurs mains.
Les beaux-esprits, je les révere,
Quand ils sont doux & bienfaisans,
Et lorsque chez eux l'art de plaire
Prête un nouveau charme aux talens.
Mais aux beaux-esprits redoutables
A nuire consumant leurs jours,
Mais aux rois qui le sont toujours,
Il est cent mortels préférables,
Qui, sans talens & sans grandeurs,
Ont, avec les plus douces mœurs,
Des estomacs infatigables;
Enivrent jusqu'à leurs censeurs;
De l'amitié sentent les charmes,

Et, ſachant vivre ſans alarmes,
Savent mourir ſans confeſſeurs.
Que dis-je! plaignons le courage
De ces pécheurs trop endurcis.
Te parlerai-je de Paris?
Qu'a-t-il de nouveau pour un ſage?
Il eſt tel que tu l'as laiſſé,
Aujourd'hui fou, demain ſenſé,
Et s'ennuyant, ſelon l'uſage.
On y voit des ſots rengorgés,
Des bégueules très-agréables,
Et des enfans ſans préjugés;
De grands ſeigneurs bien dérangés,
Se donnant les airs d'être affables,
Des protecteurs impitoyables,
Qui vont quêtant des protégés.
Profondément on déraiſonne;
On ſiffle, on prône tour-à-tour.
On s'idolâtre ſans amour;
Le François ſe perfectionne
Et ſe corrompt de jour en jour.
Mais ſans doute la renommée
Aura fait paſſer juſqu'à toi
Le deuil de la ſcene alarmée,
Et notre univerſel effroi.
Peuple charmant, peuple folâtre,

Que tous ces traits te peignent bien !
Paris, qui ne tremble pour rien,
Trembloit déjà pour son théatre ;
Déjà la sublime Clairon,
Hélas ! que Dieu nous le pardonne,
Sous le guichet d'une prison,
Avoit abaissé sa couronne.
Le Kain, Brisard, dans leurs transports,
Trop vifs, trop indiscrets peut-être,
Etoient tout prêts à disparoître,
Pour soutenir l'honneur du corps.
Moi, je les excuse sans peine ;
Un peu d'orgueil sied aux talens.
Comment eût permis Melpomene,
Que l'on fît faire sur la scene,
Devant des spectateurs décens,
Le beau récit de Théramene
Par un faiseur de faux sermens ? (*)
Ce tourbillon & cette ivresse,
Ce tableau mouvant m'intéresse ;
Et lorsque j'ai bien épuisé
Ce long reflux de bagatelles,
Quand j'ai bien fatigué mes ailes,
Je revois mes tilleuls fideles,

(*) C'est ce dont on accusoit injustement sans doute l'acteur chargé des récits. Cette anecdote est trop récente pour avoir besoin d'explication.

Et je me crois désabusé.
C'est dans ce champêtre hermitage,
C'est dans ce paisible jardin,
Que la nature, au front serein,
Venant m'inviter à l'ouvrage,
Me met l'arrosoir à la main.
Là je vois l'amitié sourire
A mes projets, à mes travaux:
Lorsque l'ame est dans le repos,
C'est l'amitié qu'elle desire;
Elle & son frere désormais
Entretiennent ma douce ivresse.
Dans ma retraite enchanteresse
Ils ont toujours un libre accès.
Quand elle viendra sous tes traits,
Nous y recevrons la sagesse.



RONDE

Pour un souper où se trouvoient deux jeunes personnes pleines de talens.

AIR : *Enfans de quinze ans.*

BUVONS, rions, jusqu'au matin,
Saisissons l'instant du bel âge:
La raison, au regard chagrin,

Eft folle, à force d'être fage.
On peut égayer fes fermons,
Par mille jeux, par des chanfons.
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos mamans.

On badine avec les amours
Sans bleffer en rien la décence:
S'aimer bien & s'aimer toujours,
C'eft la véritable innocence.
L'autre n'eft rien qu'un jeu de l'art,
Que l'on quitte toujours trop tard.
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos mamans.

La gloire plaît aux jeunes cœurs,
Et de vous deux elle difpofe.
Vous négligez les humbles fleurs,
Pour la palme qu'elle propofe;
Mais qu'il eft doux de marier
Quelques brins de myrte au laurier!
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos mamans.

A la rofe dans fon bouton,
On peut comparer votre aurore;
Mais l'amour eft le doux rayon

Par

Par qui la rose doit éclore.
Ce n'est pas tout que de fleurir ;
Il faut encor s'épanouir.
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos mamans.

Je ne veux point vous alarmer,
Oublions l'amoureux délire :
Demain il sera tems d'aimer ;
Aujourd'hui ne songeons qu'à rire.
Lorsque l'on aime, adieu les jeux ;
On ne rit plus, on fait bien mieux.
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos mamans.

DÉLIRE NOCTURNE.

Traduit d'un auteur Irlandois.

TANDIS que le dieu du repos
De son aile molle & légere
Caressoit ta belle paupiere,
Et l'humectoit de ses pavots,
Tandis que les rians mensonges
Te peignoient encor mes desirs,
Qu'autour de toi, l'essain des songes,
Sans bruit, éveilloit les plaisirs ;

Resté seul, la tête échauffée
De métaphysique & d'amour,
Je bravois les traits de Morphée,
En rêvant j'attendois le jour.
J'osois, philosophe nocturne,
A l'univers donner des loix:
De Minos usurpant les droits,
Je confondois dans la même urne
Le sort des sujets & des rois,
Et dans mon réduit taciturne,
Tout étoit soumis à ma voix.
Ainsi m'érigeant en arbitre,
Je sens s'ébranler la maison;
J'entends siffler dans chaque vitre
Le fifre aigu de l'aquilon.
Je jure six pas à la ronde,
A l'abri de mon paravent;
Et le réformateur du monde
Est aux prises avec le vent.
Soudain sur un char diaphane,
Par deux chérubins éclairé,
Descend dans mon humble cabane,
Un bel objet, bien éthéré,
Qui dans son attirail sacré
Mêle un tant soit peu du profane,
Que de tout tems j'ai préféré.

De sa guimpe Zéphyr dispose,
Son regard est un doux rayon,
Sa bouche a l'odeur de la rose,
Et sa gorge en a le bouton.
Un pied charmant & sans chaussure,
Me parut un échantillon
Du plus voluptueux augure:
Je crus que le ciel tout exprès
Me suscitoit cette aventure;
Et déjà je me préparois,
Pour me soumettre sans murmure
A ses respectables décrets.
N'approche pas, je suis ***
Dit-elle, une sainte d'honneur,
Très-bavarde, ne t'en déplaise,
Et qui, connoissant ton humeur,
Vient ici jaser à son aise,
Quoique tu sois un grand pécheur,
Fort menacé de la fournaise.
Du monde ardens restaurateurs,
Nos bonzes que je multiplie,
Grace à ma réforme établie,
Sont devenus encor meilleurs,
Et dans leurs ferventes ardeurs,
Triplant toujours leur exercice,
Forment une sainte milice

Beaucoup plus digne de nos sœurs.
Les philosophes & les sages,
M'adressent leurs doctes hommages ;
Ils ont honoré mon tombeau.
Leur culte n'a rien qui m'étonne,
De Fani je suis la patrone ;
Voilà mon titre le plus beau.
Elle en auroit dit davantage ;
Mais moi qui m'enflammai soudain,
J'interrompis ce verbiage,
Et voulus me rendre certain
Si cet aérien corsage
Étoit solide sous la main.
Mon âge méconnoît la crainte,
L'assaut ne m'épouvante pas.
Je cours, je m'élance, & la sainte
Devient une ombre entre mes bras ;
Elle s'évapore, qu'y faire ?
Les mortelles valent bien mieux
Que ces saintes que l'on révere.
Sa fuite ne m'afflige guere.
Qu'elle se tienne dans les cieux ;
Mais toi, demeure sur la terre.



A M. DE....

Qui me conseilloit de répondre à une critique.

VOUS voulez, pour un foible outrage,
Que j'aille sonner le tocsin,
Afficher avec étalage
Un ressentiment enfantin,
Et me venger en écrivain,
Quand je puis m'amuser en sage?
Ma foi, je n'ai point ce courage.
A mon drame un peu brusquement
J'ai voulu donner la naissance:
Le public eut la complaisance
De m'en dire son sentiment,
Et de m'avertir, en bâillant,
De mon défaut d'expérience;
J'ai cédé par reconnoissance
Aux vœux de ce juge indulgent,
Et nous voilà quittes, je pense.
Après cet accommodement,
Dans l'arene irois-je descendre,
Remuer une triste cendre
Qui repose paisiblement?
C'est trop exiger, trop prétendre;
Laissons mon drame, s'il vous plaît.

C'eſt bien aſſez de l'avoir fait,
Sans qu'il faille encor le défendre.
Que j'aime la ſérénité
De l'apatique Fontenelle !
Je veux le prendre pour modele,
Au moins dans ſa tranquillité.
Le bon homme, ſelon l'uſage,
Fut par les ſots perſécuté.
Déjà ſiffloit ſur ſon paſſage
La triſte médiocrité.
Ses yeux ſe détournoient à peine;
A peine il entendoit leurs cris :
Il ſe ſauvoit, par le mépris,
Des tourmens que donne la haine.
Enfin, très-diſpos & très-vieux,
Dans un calme voluptueux
Il mourut, ſans daigner confondre
Les ſots, qu'il dût bien étonner,
Et qui n'ont pu lui pardonner
D'être ainſi mort, ſans leur répondre.

A M. ROUSSEAU

Sur ſes différens ouvrages.

ARISTARQUE éloquent & ſage quadrupede,
J'aime aſſez tes ſermons ; mais ils ſont ſuperflus.

L'homme eſt ſur ſes deux pieds; c'eſt un mal ſans remede.
Tu ne changeras rien, ni vices, ni vertus.
Le monde a pris ſon pli. Le triſte Diogène,
Fameux par ſon orgueil qu'on nous a peint en beau,
Par ſa lanterne & ſon tonneau,
Étoit ſifflé par les plaiſans d'Athenes.
Montre-moi, ſi tu peux, formidable cenſeur,
Les merveilleux effets de tes vagues ſyſtêmes,
Rêves de ton eſprit démentis par ton cœur.
Tous les François t'ont lu, les François ſont les mêmes.
Dans le ſein bruyant de Paris
Je vois toujours la fortune inégale,
Malgré tes ſublimes écrits,
Verſer ſans choix les dons de ſa faveur vénale.
Tu nous as dit cent fois : „ les ſciences, les arts
„ Ont corrompu vos mœurs par leur vaine impoſture.
„ Écoutez, citoyens, fuyez de vos remparts.
„ Troupeau d'êtres penſans confuſément épars,
„ Dans les champs, dans les bois cherchez votre pâture,
„ Vers la terre abaiſſez vos ſublimes regards :
„ Broutez, ô mes amis, & ſuivez la nature.
„ Oubliez, oubliez que Corneille exiſta,
„ Ne vous ſouvenez plus des beaux vers de Racine.
„ Qu'ont-ils fait ces fléaux nés pour votre ruine?
„ Que leur doit l'univers? Athalie & Cinna?
„ Ils ont tracé dans de coupables rimes,

„ Que maint acteur sur la scene ânona,
„ Le roman des vertus & l'histoire des crimes...
Tu me fais rire... A quoi sert ce courroux?
Je les préfere à toi, leur empire est plus doux.
Plains en silence, au fond de ta cabane,
Plains nos travers sans cesse renaissans;
Ce peuple léger & profane,
Fourmilliere de sots qui chérit les talens,
Qui conserve ses goûts, quand Rousseau les condamne.
Ah! je t'entends encor: „ Confiné dans les bois,
„ Du grand tout, me dis-tu, j'observe l'harmonie,
„ Le jeu mystérieux & les secretes loix,
„ La nature pour moi dévoile son génie,
„ Et les humains vont entendre ma voix:
„ Pour être heureux, ils n'ont qu'un pas à faire.
„ Au lieu des riens brillans qui couvrent leur misere,
„ On leur offre des jours paisibles & sereins,
„ Des antres, des rochers & de gras pâturages,
„ Des femmes sans pudeur, des plaisirs bien sauvages,
„ De vastes champs défrichés par leurs mains,
„ Et l'abrutissement envié par les sages.
„ Les barbares qu'ils font, ils détournent les yeux;
„ Corrupteurs l'un de l'autre, ils restent dans leurs villes,
„ Ou, s'ils vont habiter de champêtres asyles,
„ Ils y portent leurs mœurs & leur masque avec eux.
„ Tilleuls, n'étendez plus votre odorant ombrage:

„ Asservis désormais au tranchant des ciseaux,
„ Un monstre . . . un jardinier va tondre vos rameaux.
„ Fuyez l'abri de ce feuillage,
„ Antiques rossignols : sous ces tristes berceaux
„ Qu'ont-ils besoin de votre doux ramage ?
„ N'ont-ils pas Vaucanson qui leur fait des oiseaux ?
„ N'espérez plus, naïades fugitives,
„ Promener sur des fleurs le crystal de vos flots.
„ Ah ! libres autrefois, mais aujourd'hui captives,
„ D'une gueule d'airain on fait jaillir vos eaux ....
Eh ! mon ami, mon cher cynique,
Tâche d'humaniser ton austere bon sens.
Au sortir d'un jardin, d'un bosquet symmétrique,
Ne peut-on contempler le spectacle des champs ?
Mais tu viens de t'ouvrir des routes moins vulgaires :
O Minerve ! préside à ses soins bienfaisans.
Il n'a pu corriger les peres :
Il veut élever les enfans.
Que de sages, grand Dieu, pour la race future !
Je vois un peuple tout nouveau,
Des préjugés chassant la foule obscure.
Le jour se leve, & le divin Rousseau,
Le créateur d'Émile, ajoute à la nature.
O que j'aime à te voir dans ton emploi sacré,
De langes, de maillots noblement entouré,
Mêler tes jeux à ceux de ton pupille,

„ Quel doux frémissement dans mon ame attendrie !
„ De nos forêts hôtes harmonieux,
„ Vous saluez en chœur le pere de la vie ;
„ Vous apprenez à l'homme à célébrer les dieux.
Crois-tu donc avilir ce céleste langage,
Ce délire, ce feu divin
Que tu sais diriger avec tant d'avantage,
Quand il vient embraser ton sein ?
Possesseur d'un talent que l'on rabaisse en vain,
Notre bon La Fontaine à mes yeux est un sage :
Ta raison ne vaut pas son léger badinage ;
Il instruit en riant, & j'aime mieux enfin
Les folâtres leçons de maître Jean Lapin,
Que les arrêts d'un précepteur sauvage,
Qui me dégrade, qui m'outrage,
De mes douces erreurs prétend m'ôter l'usage,
Et veut remettre au gland le pauvre genre humain.
Mais retournons sur les traces d'Émile.
Par des canaux secrets son sang élaboré
Bouillonne en flots pourprés dans un sein plus fertile ;
L'enfant n'est plus, & l'homme s'est montré.
A ses plaisirs l'univers s'intéresse :
Sophie est jeune, & doit avoir son tour :
Près de ses dix-sept ans, qu'est-ce que ta sagesse ?
Monsieur le gouverneur, faites place à l'amour.

LE PLAISIR.

TES yeux promettent le bonheur,
Confirme leur langage,
Va, le plaisir vaut bien l'honneur
D'être fiere & sauvage.
Quand l'amant n'est point trompeur,
Son triomphe est un hommage.
Sous l'aile du tendre Zéphir
Vois cette rose éclore;
Vois son incarnat s'embellir
Des baisers de l'aurore;
Jeune Églé, c'est le plaisir
Qui l'anime & la colore.
L'oiseau sous ses bosquets fleuris
Le peint dans ses caresses:
Lui seul donne aux amans chéris
Leurs nuits enchanteresses,
Et Vénus lui dut le prix
Disputé par deux déesses.
Dieu charmant, veille à mon destin,
Rends Églé moins cruelle;
Laisse-moi mourir sur son sein,
Et renaître pour elle;
C'est là que je veux enfin
M'écrier, dieu! qu'elle est belle!

VÉNUS DÉTRONÉE.

A MADAME DE TOURNI.

L'ENFANT qu'adore la terre,
Le dieu que l'on nomme amour,
Le front ardent de colere,
A ſa mere
Trop ſévere
Voulut échapper un jour.

Le voilà battant de l'aile,
Et plein d'un ſecret ennui,
Cherchant la Vénus nouvelle,
Celle qui regne aujourd'hui,
La bergere la plus belle
Et la plus ſemblable à lui.
C'eſt Tourni qu'on lui propoſe;
Il la voit, & dit ſoudain :
De mes traits qu'elle diſpoſe,
C'eſt la roſe
Fraîche écloſe
Aux doux rayons du matin.

Diſparois, fille de l'onde;
Ne régente plus ma cour;
Toi, ſi ton cœur me ſeconde,

Belle nymphe, dès ce jour
Sois Vénus aux yeux du monde,
Mais sois Psyché pour l'amour. (*)

LES VENDANGES
DE VÉNUS.

Dans l'isle de Cythere
Vénus a son pressoir
Que d'une main légere,
Les plaisirs font mouvoir.
On y puise sans cesse
Ce nectar précieux,
Que verse la jeunesse
A la table des dieux.

Cuve où l'on est à l'aise
Plaît le mieux à Bacchus;
Ce goût, ne lui déplaise,
Siéroit mal à Vénus:
Le plus petit espace
Renferme mille appas;
Le vin tient de la place,
Le plaisir n'en tient pas.

Tout rempli d'allégresse,

(*) Ces stances peuvent se chanter sur l'air: Quand je vais au bois seulette. Gavotte de Rameau.

Comme on voit le glaneur
Grapiller ce que laiſſe
Le fer du vendangeur ;
Armé d'une faucille,
Dans Cythere à ſon tour,
Le pauvre hymen grapille
Les reſtes de l'amour.

Ennemi du myſtere,
Bacchus cherche un ſéjour
Que le ſoleil éclaire,
Et vendange le jour :
Vénus aime le ſombre
Du plus ſecret réduit,
Elle ſe plaît à l'ombre,
Et vendange la nuit.

ODE ANACRÉONTIQUE.

AMIS, dans quel lieu du monde
Rit-on, chante-t-on aujourd'hui ?
Qu'avec nous l'écho réponde :
C'eſt à Berci, C'eſt à Berci.

Berci pour nous devient Cythere.
Des amours c'eſt le rendez-vous ;
Ils quittent le ſein de leur mere,

Pour

Pour venir jouer avec nous.

Brillantes nymphes de la ſcene,
De fleurs couronnez vos bateaux;
Noyons le chagrin & la peine.
Plaiſirs, nagez entre deux eaux.

Bacchus nous verra du rivage,
L'amour tiendra les avirons.
Vénus écartera l'orage,
Pour qu'on entende nos chanſons.

La jeuneſſe eſt de ce voyage,
C'eſt la beauté qu'elle conduit;
Et la beauté ne fait naufrage,
Que quand la jeuneſſe s'enfuit.

La nuit ſur ce bel hémiſphere
Étend ſon crêpe, mais en vain.
Le plaiſir ici nous éclaire;
Il fera jour juſqu'à demain.

VERS SUR SOISSONS,

Traduits du latin, de la Monnoye.

SOISSONS, ta plaine fortunée
(*) Du bon Adam fut, dit-on, le jardin;
C'eſt là qu'il végétoit le long de la journée,

(*) Vieux dicton du pays.

Tout ébahi ſous les berceaux d'Éden ;
Tandis que madame Eve, errante à l'aventure,
Sans ornement, ſans feuille de figuier,
S'en alloit coqueter pour ſe déſennuyer,
Et le laiſſoit bâillant admirer la nature ;
D'un beau reptile à l'œil ruſé,
Dreſſant ſa crête d'or à travers la verdure,
Écoutoit le propos doux & ſymmétriſé,
Et damnoit la race future,
Pour complaire au grand diable, en ſerpent déguiſé.
(*) Un mortel aujourd'hui, qui pare la raiſon
Que dégrada le premier homme,
A fixé le bonheur près de ton beau vallon ;
Les péchés qu'on y fait ſont au moins de bon ton,
(**) De vrais péchés d'élus, permis en cour de Rome,
Et l'on auroit trop de confuſion
De s'y damner pour une pomme. (***)

(*) Intendant alors.

(**) Sans doute il avoit chez lui de jeunes femmes nouvellement mariées.

(***) On n'a garde d'approuver le ton léger qui regne dans cette piece, dont on n'eſt que le traducteur.



ÉPITRE
A M. LE MARQUIS DE...

*A l'occasion d'une grace qu'il avoit demandée pour mademoiselle ***, à monsieur de Richelieu.*

EGLÉ possede assurément
Les attraits d'un joli visage,
Joints au plus aimable talent :
Mais la beauté, quand elle est sage,
N'a point le crédit du moment ;
A moins qu'un protecteur charmant
Ne l'excite, ne la seconde,
Et n'ose, scandaleusement,
A ce vain tourbillon du monde
Montrer l'éclair du sentiment.
Voilà ce qu'on vous verra faire ;
J'ai su toujours vous bien juger ;
En faveur de l'art d'obliger,
On vous pardonne l'art de plaire.
Mettez-vous au courant du jour ;
Changez, tous les mois, de maitresse ;
Ayez les ailes de l'amour,
Et même sa scélératesse ;

Trompez avec délicateſſe ...
Toutes nos dames à leur tour,
Sans jamais croire à leur tendreſſe :
Ce ſont momens bien employés,
A l'acquit de la conſcience ;
Et pour peu qu'elle s'en offenſe,
Ces crimes là ſont expiés
Par un ſeul trait de bienfaiſance.
Vous dupe-t-on ? vous le rendez :
Moi, je ferois ce que vous faites.
Parmi ces plaintes indiſcrettes
De cœurs l'un de l'autre excédés,
Soyez toujours ce que vous êtes,
Et très-volage en amourettes ;
Et très-ſolide en procédés.
Oui ; ſur vous Églé ſe repoſe,
Les graces gagneront leur cauſe,
Puiſque c'eſt vous qui la plaidez.

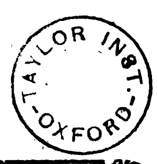
Richelieu, qui, dans ſon automne,
Garde tous les goûts du printems ;
Richelieu, qui ceint la couronne
Et des guerriers & des amans,
Doit être juſte pour les belles,
En faveur des doux ſouvenirs
Qui l'accompagnent auprès d'elles,
Et qui ſont encor des plaiſirs.

Loin d'être ſourd à votre inſtance,
Son cœur en doit être flatté,
Il a tant ſéduit la beauté !
Il faut bien qu'il la récompenſe,
Et change ainſi de volupté.
Ces demoiſelles de la ſcene
Briguent-elles quelques faveurs ?
Elles font l'échange des leurs
Avec celles de leur Mécene.
Églé n'entend rien à cela ;
Elle a des mœurs, l'infortunée !
Et je ſais que cet avoir-là
Ne vaut rien au bout de l'année :
Mais, en plaignant ſa deſtinée,
Le maréchal l'excuſera.
A ce prix, puiſſe-t-il ſans ceſſe
Pourſuivre ſes galans exploits ;
Chaque matin voir ſous ſes loix
Défiler l'amour, la jeuneſſe,
Avec un eſſain de minois
Qui préſentent à ſon ivreſſe
Le piquant embarras du choix !
Puiſſe-t-il moiſſonner encore
Les fleurs de l'arriere-ſaiſon ;
Vieillir enfin, comme Titon,
Entre les bras d'une autre Aurore !

PORTRAIT.

L'AMOUR tendre, l'amour fripon,
L'amour qui rêve, ou qui badine,
Tous les amours, par peloton,
Vinrent pour peindre Alexandrine.
L'un deſſine, d'un air vainqueur,
Ces yeux, où lui-même il ſe bleſſe;
Et prêt à peindre leur langueur,
Il eſt diſtrait par leur fineſſe.
Celui-ci tâche de ſaiſir
Ce nez qui fait tourner les têtes,
Et qui ne ſemble conquérir
Qu'afin de narguer ſes conquêtes.
Cent fois échappe le pinceau:
Non, ce nez-là, dit notre Apelle,
N'eſt point trouſſé dans mon tableau,
Avec l'air coquin du modele.
L'autre, colorant à loiſir,
Cette bouche digne de Flore,
Ceſſe d'envier au zéphyr
Toutes les fleurs qu'il fait éclore.
Plein du feu qui vient l'embraſer,
Ah! dit-il, c'eſt trop me contraindre!
Enfant & dieu, je puis baiſer

Ce qu'un mortel s'amuse à peindre.
Jetant leurs crayons imparfaits,
Nos Albanes quittent l'ouvrage,
Et vont lutiner les attraits
Dont ils n'ont pu tracer l'image.
Pendant ce folâtre concours,
Arrive l'amitié fidelle,
Qui dérobe & garde pour elle
Ce qu'ont ébauché les amours.



A M. LE PRINCE DE CONDÉ.

MARS dès long-tems se voyoit oublié;
A peine quelques fous l'encensoient sur la terre;
Vénus aux cieux ne s'en occupoit guere;
Il avoit l'air d'un dieu disgracié.
Armé de pied en cap, il arrive à Cythere
Au son du fifre & des tambours,
Et veut d'un coup de cimetere
Exterminer tous les amours.
Sous un grotte sombre & de fleurs tapissée,
A travers un feuillage épais,
Impénétrable aux regards indiscrets,
Il apperçoit Vénus mollement renversée.
Vénus entre ses bras tient un guerrier charmant;

Elle s'enchaîne à lui par le nœud des caresses,
Et des cheveux de son amant
Sa main d'albâtre éparpille les tresses.
Par cent petits amours le bosquet est gardé;
De myrte &, de laurier ils sement la fougere;
Ils comptent en riant les soupirs de leur mere,
Et murmurent tout bas : vive papa Condé!
Quoi! dit Mars, ce héros me poursuivra sans cesse;
A Cythere, au combat, toujours victorieux!
S'il résiste à mon bras, qu'il cede à mon adresse;
Trompons-le par le bruit du clairon belliqueux;
Présentons la gloire à ses yeux.
Il va, pour y courir, me rendre ma maîtresse.



ÉPITRE A M. SAINT-AUBIN,

A l'occasion d'un portrait de mademoiselle Dubois, qu'il a peinte en Chimene *au moment de ces vers :* Pleurez, pleurez, mes yeux, *&c.*

PEINDRE une belle en ces momens
Où rien ne l'agite & l'enflame,
Où ses regards, quoique charmans,
Annoncent le sommeil de l'ame,
Où tous les traits dans le repos,
Gardant leur douce symmétrie,

Grace aux couleurs, à leur magie,
Vont s'arranger ſous les pinceaux ;
C'eſt une agréable impoſture,
Qui nous attache & nous ſéduit.
Dans le calme de la nature,
Telle une fleur ſe reproduit,
Peinte au cryſtal d'une onde pure.
Mais je ceins du laurier vainqueur
Le peintre qui, bravant l'uſage,
M'offre le tumulte du cœur
Exprimé ſur un beau viſage ;
Qui des paſſions, du malheur,
Devient le fidele interprete,
Et donne à la toile muette
L'éloquence de la douleur.
Voilà ce que tu viens de faire.
Tu pouvois nous peindre Dubois
Comme la reine de Cythere,
Qui, bornée à l'orgueil de plaire,
Dicte paiſiblement ſes loix
Aux amours dont elle eſt la mere.
Plus jaloux de nous attendrir,
Tu nous la montres gémiſſante :
Éplorée, elle eſt plus touchante
Que lançant les feux du plaiſir.
Le froid cenſeur que tu déſarmes,

Lui-même eſt enfin tranſporté.
Eh ! qui ne ſeroit pas dompté
Par un bel œil noyé de larmes !
Sa langueur fait ſa volupté.
Quel intérêt tu ſus répandre
Sur le moment dont tu fis choix !
C'eſt Chimene ; je crois l'entendre
En même tems que je la vois ;
Et ton pinceau, mieux que la voix,
Devient l'organe d'un cœur tendre.
Mais quoi, ta vive émotion
N'a point rendu ta main moins ſûre !
Ah ! chaque trait de ton crayon
Étoit ſans doute une bleſſure
Qu'amour faiſoit à ta raiſon.
Pour moi, ſi, plein du même zele,
Éclairé du même flambeau,
Il m'eût fallu, rival d'Apelle,
Peindre la Chimene nouvelle,
A ſon pere dans le tombeau
Conſervant un amour fidele ;
J'aurois, en la voyant ſi belle,
Laiſſé là crayons & pinceau,
Et quitté cent fois le tableau,
Pour tomber aux pieds du modele.

♦

HYMNE
A LA BIENFAISANCE.

FILLE du ciel, ô bienfaisance !
La plus aimable des vertus,
Sans en excepter l'innocence ;
O toi que l'on ne connoît plus,
Puisse l'hymne que je t'adresse
Enflammer éncor tes amans,
Des rois réveiller la mollesse,
Et la langueur des courtisans !
Repose-toi sur mon asyle ;
Ennoblis mon obscurité,
Par l'heureux desir d'être utile,
Si le pouvoir m'en est ôté.
Que dis-je ? au sein de la misere,
Un être plein de ta chaleur,
Trouve toujours du bien à faire :
Tu mets ses trésors dans son cœur.
Périssent les ames arides,
Les cœurs incapables d'aimer,
Les amis ingrats & perfides !
Mais quel courroux vient m'animer ?
Sont-ce là les vœux qui t'honorent ?
Hélas ! ces mortels odieux,

Douce bienfaisance, ils t'ignorent :
Ils ne sont que trop malheureux !
Viens, enivre-moi de tes charmes,
O sentiment consolateur !
Tu mêles du plaisir aux larmes,
Et de l'attrait à la douleur.
Par toi, sans tumulte on sommeille ;
Par toi, le réveil est serein ;
Le bien que l'on a fait la veille,
Fait le bonheur du lendemain.

A Mlle RIANCOUR,

Qui, après avoir lu le poëme de Sélim, demandoit s'il étoit plus fâcheux d'être aveugle que d'être sourd.

De tous les sens, aimable Riancour,
J'aime fort l'utile assemblage :
Mais chacun d'eux, réclamant son usage,
Près de vous l'emporte à son tour.
Ne cherchez plus auquel la préférence est due :
Ils ont tous leur ivresse, ils ont tous leur instant ;
Lorsqu'on vous voit, le prix est pour la vue,
Et pour l'ouie, alors qu'on vous entend.

A MADAME DE CASSINI,

En lui demandant le roman d'Almahide.

Vous me l'avez promis ce volume gothique,
Où tant de fabuleux amans,
De l'amour & des sentimens
Épuisent la métaphysique,
Dans leurs éternels complimens;
Parlent sans fin, jamais n'agissent,
Et d'inanition périssent
Dans la crise de leurs sermens.
Combien devoit être importune
L'ardeur de ces héros, moulés sur Céladon,
Ne pouvant faire une chanson,
Sans y fourrer le soleil ou la lune!
Ainsi que vous, je ne veux lire un mot
Des billets doux; des galans logogrifes,
De tous ces combats apocrifes
Où le plus brave est souvent le plus sot:
Mais s'il se trouve en ce recueil si fade,
Héroïne sensible & vive tour-à-tour,
Dont les yeux commandent l'amour,
Et dont la voix le persuade,
Qui réchauffe par la gaîté

L'air un peu froid de la décence,
De l'amitié sente la volupté,
Et fuyant quelquefois le bruit & l'affluence,
Dépose avec simplicité
Dans le sein de la confiance,
Les couronnes de la beauté:
Dans ce portrait alors reconnoissant le vôtre,
A loisir je suivrai chaque coup de pinceau,
Surpris qu'en l'autre siecle on ait fait un tableau,
Dont le modele est dans le nôtre.

A M. DE**,

En lui envoyant les mémoires de Sully.

VOILA ce que de lui nous laissa ce vrai sage,
Ce bon ministre d'un bon roi,
Qui respire dans cet ouvrage;
Que réunis tous deux, ils soient chantés par toi!
Peins dans l'un ce zele héroïque,
Cette austere amitié, leçon des courtisans,
Et cette ame patriotique
Que ne souillerent point les horreurs de son tems:
De l'autre ose tracer l'auguste caractere,
Les malheurs, les exploits, & sur-tout les bienfaits.
Que ce tableau nous frappe, & que tous les Français

Baignent encor de pleurs l'image de leur pere!
Dévoile-nous, ſans pompe & ſans détours,
Ce cœur vraiment royal, tréſor de nos ancêtres,
Ce cœur où pénétra le poignard de leurs prêtres;
Ou plutôt, retranchant ces déteſtables jours,
Prends de plus doux crayons pour peindre ſes amours;
Montre-nous ce héros aux pieds de Gabrielle,
Moins ſuperbe que tendre, & françaiſe, & fidelle.
Il eſt des rois dans la foule perdus,
Que déshonorent leurs foibleſſes:
Mais celles de Henri ſont des titres de plus;
Il fut ſi grand, il eut tant de vertus,
Que l'on peut bien lui paſſer ſes maîtreſſes.

PRÊCHE DE L'AMOUR.

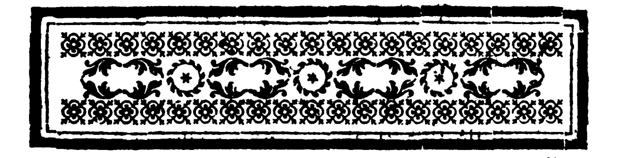
NYMPHES, prêtez une oreille attentive;
Les cieux ſur vous ont ſemé les attraits.
Eh! que ſont-ils, ſans mes autres bienfaits?
Naiſſantes fleurs, c'eſt moi qui vous cultive.
Sachez vous rendre, & ſur-tout réſiſter;
D'un air naïf verſez des pleurs perfides;
Intimidez les deſirs trop avides,
N'effrayez pas ceux qu'il faut exciter.
Feintes langueurs, inſidieux ſourire,
Tranſports charmans, quoiqu'ils ſoient concertés,

Rare abandon des sécretes beautés,
Employez tout, pour fonder mon empire!
Tout dans l'amour n'eſt qu'un raffinement,
A vos traits ſeuls défendez l'impoſture,
Et, croyez-moi, réſervez prudemment
L'art pour vos cœurs, pour vos teints la nature:
Près de trahir un trop crédule amant;
Jurez-lui bien de n'être point parjure;
Je ſerai là, pour rire du ſerment.

A UN ENFANT

Pourſuivant des abeilles.

ENFANT, d'où viennent tes fureurs?
Tu pleureras ton imprudence.
Ces volatiles bienfaiteurs
Avec eux portent leur vengeance.
Pour leur butin ils ont des fleurs,
Et leur aiguillon pour défenſe.



FABLES OU ALLÉGORIES PHILOSOPHIQUES.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

ESOPE étoit esclave, & il a fait des fables. Phedre étoit esclave, & il fut l'imitateur d'Esope. Pilpai n'en étoit pas moins dans la servitude, quoiqu'il gouvernât sous un empereur une partie de l'Indostan; & Pilpai a renfermé dans des apologues ingénieux les principes les plus sains de la morale & de la politique.

On voit, par ce rapport singulier entre nos premiers fabulistes, que la fable est née d'une espece de combat entre la liberté de penser, & la

crainte de déplaire. Grace à ses utiles emblêmes, le génie élude la fougue de l'autorité, gourmande les passions des grands, sans s'exposer à leur injustice; cache sous la fiction qui amuse, la leçon qui effarouche, & reprend son empire en paroissant l'abandonner.

L'apologue considéré sous cet aspect, est un voile dont la vérité se sert pour apprivoiser l'amour-propre, & aborder la tyrannie.

La Fontaine, l'inimitable La Fontaine étoit né dans une condition honnête & libre; mais la timidité de son caractere sembloit être pour lui l'équivalent de l'esclavage. Peu communicatif, peu à son aise dans la société, le jargon brillant de nos cercles étonnoit sa candeur; & tous les êtres factices qui s'agitoient autour de lui avec tant d'élégance, lui paroissoient autant de petits despotes qu'il croyoit devoir ménager. De là cet exercice intérieur de la pensée, qui se replie sur elle-même, à proportion qu'elle a moins de prise au dehors.

La Fontaine habitoit avec ses idées. Il y trouvoit une satisfaction indépendante de l'applaudissement des autres. Il se suffisoit, & son amour-propre étoit ingénu comme ses mœurs, naïf

comme ſon caractere. Il eſt des talens d'inſtinct, il en eſt de réflexion. Celui de La Fontaine fut l'inſtinct même de la nature.

Voila ſûrement la ſource de cette ſupériorité, à laquelle perſonne n'oſera jamais prétendre, & ne pourra jamais atteindre. Voilà pourquoi ſes fables ont un charme que toutes les autres n'ont pas.

Le ver à ſoie file, l'abeille fait du miel; La Fontaine compoſe des fables.

Elles ſont au-deſſus des éloges; & malheur à celui qui auroit la force de les critiquer! Il y regne une vérité de narration, qui feroit croire que l'auteur fut la dupe de ſes récits. Il eſt dans l'illuſion, & les autres y tombent. L'eſprit, chez lui, eſt tellement étouffé ſous le génie, que le lecteur lui-même s'imagine converſer avec tous les différens animaux que met en ſcene le fabuliſte.

C'eſt par bêtiſe, diſoit Fontenelle, que La Fontaine préféroit à ſes fables celles des anciens. Ce mot le définit, & peint deux hommes à la fois.

Il eſt cependant des occaſions où il s'éleve & répand à pleines mains toutes les richeſſes de la poéſie; mais chez lui la magnificence eſt tou-

jours ſimple, & *la ſimplicité toujours magnifique*, pour me ſervir d'une expreſſion qu'il emploie lui-même, en parlant de Phedre & d'Eſope. En un mot, il eſt unique & le ſera toujours. C'eſt peut-être (ſi l'on en excepte Moliere qui eſt un homme abſolument à part) c'eſt peut-être, dis-je, le talent le plus original que le ciel ait fait naître pour les délices du genre humain.

Je n'ai pu me refuſer au plaiſir de brûler un grain d'encens ſur l'autel ruſtique du dieu de l'apologue. Mon admiration eſt vraie & juſte; mais elle s'arrête à lui.

Je ferai ſeulement l'interprete du vœu général pour la publicité d'un recueil de fables charmantes, que le goût même ſemble avoir écrites, & que la modeſtie renferme: ſemblables à ces fleurs qui n'exhalent leur parfum & ne développent leurs beautés que pour le curieux qui les poſſede. On devinera, ſans que je le nomme, l'écrivain que je déſigne.

De la hauteur des occupations politiques, il deſcend aux ſimples jeux de l'eſclave de Phrygie. Il joint à la naïveté du fabuliſte les vues hardies de l'homme d'état, & par les ſubterfuges de la fiction, donne l'alarme à cette foule de vices

trop bien accrédités parmi nous, pour qu'on les attaque à force ouverte.

Ses fables, d'un tour abſolument neuf, contiennent la morale des rois, leur font entrevoir la vérité, & ſont dignes de les réconcilier avec elle.

Je ne m'étendrai point ſur les autres fabuliſtes (*) contemporains, & qui peuvent jouir du ſuccès de leurs productions. Je me ſuis fait tant d'ennemis, même par des éloges, que j'en deviens très-économe, afin de n'offenſer perſonne.

Mais, en m'impoſant l'obligation de ne rien dire des vivans, je me ſuis réſervé le droit de riſquer mon avis ſur ceux qui ne ſont plus. L'enthouſiaſme qu'ils inſpiroient eſt mort avec eux; & la vérité peut ſe faire entendre, ſans tous ces égards minutieux qui la retardent ou l'étouffent.

Richer eſt un imitateur pur, élégant, correct, quelquefois gracieux & ſur-tout très-fécond: mais il n'eſt qu'imitateur; & plus on eſt parfait dans ce genre ſervile, plus on imprime à ſon nom le ſceau de la médiocrité. Il vaut mieux s'égarer dans le labyrinthe des arts, que d'y être conduit

(*) M. l'abbé Aubert eſt celui qui réunit le plus de ſuffrages. Ses fables ſont lues, & méritent de l'être.

par un fil étranger. Ce fil se rompt à la fin ; & que reste-t-il à celui qui ne l'a plus pour se conduire ?

La Motte a choisi une route nouvelle ; a-t-il été heureux dans son choix ? C'est ce qu'il faut examiner. Avant que j'entre dans le détail de ses fables, on me permettra quelques observations générales sur cet écrivain, qui eut long-tems des détracteurs cruels, & des prôneurs passionnés.

Depuis qu'il existe des littérateurs, je n'en connois point qui ait écrit comme La Motte sur les objets purement littéraires, & qui ait semé de plus d'agrémens la sécheresse de la discussion. Né avec un tact d'une finesse extrême & une pénétration rapide, il démêloit d'un coup-dœil les vrais principes de l'art d'écrire, & les nuances fugitives du goût, qu'il fixa le premier sous l'exacte analyse. Il atteignoit à tout par les calculs de l'esprit, par la justesse des combinaisons ; & l'étendue de ses connoissances venoit encore au secours de son étonnante sagacité. Aussi tous ses écrits en prose caractérisent-ils le logicien subtil, le moraliste intelligent, le dissertateur profond ; & cela, sans effort, sans contrainte : ce qui prouve que dans ce genre il étoit vraiment original. Que

d'élégance, que de grace, que d'érudition sans faste, & que d'abondance sans prolixité dans tous ses discours préliminaires ! C'est là qu'il est maître de sa matiere, qu'il se joue avec elle, & distribue d'une main sage les ornemens convenables à chaque sujet.

La Motte fût devenu un de nos plus parfaits écrivains, sans sa constante application à contrarier le mouvement de son génie. Il voulut être poëte; il étoit né philosophe; & c'est à titre qui, s'il n'en avoit pas abusé, lui auroit valu une réputation de tous les tems, qu'il a dû en partie ses disgraces dans la postérité.

C'est avec sa philosophie qu'il a fait des odes bien pensées, bien mathématiques, pleines de choses, hérissées de raisons, mais dénuées d'ame & d'harmonie.

C'est avec sa philosophie qu'il a mutilé, travesti, défiguré l'Iliade, & que d'un chêne immense, il a fait un arbre nain.

C'est avec sa philosophie qu'il a composé ces églogues si peu champêtres, où des bergers, endoctrinés par Fontenellle, empruntent ce jargon métaphysique, qui étoit de mode alors dans les jardins de Sceaux & dans les boudoirs de la duchesse du Maine.

C'eſt enfin avec cette philoſophie meurtriere, deſtructive & glaciale, quand elle n'eſt pas réchauffée par le feu poétique, qu'il a enluminé d'une couleur fauſſe & vague ces fables ſi laborieuſement rimées, où l'on voit à chaque inſtant l'allure contrainte & la convulſion de l'homme qui lutte contre lui-même, arme l'eſprit contre l'eſprit, croit être ſimple, quand avec bien de la peine il a combiné les moyens de l'être, & ſe figure qu'on parvient à la naïveté, lorſqu'on en a ſcruté les cauſes.

On ne peut cependant lui refuſer la richeſſe de l'invention, la variété des ſujets, la pureté de la morale; mais on cherche en vain dans ſes fables ce je ne ſais quoi qui attire & perſuade, ce ſtyle qui fait d'autant plus de plaiſir qu'il ſemble avoir moins coûté, le choix des plaiſanteries (toujours mauvaiſes quand on les cherche); en un mot, ce ſentiment exquis & indéfiniſſable, qui des détails ſe communique à l'enſemble, y répand de l'intérêt, & anime toute la maſſe d'un ouvrage.

La Fontaine écrivoit par inſpiration, La Motte avec projet. L'un, toujours careſſé par les graces, n'a jamais l'air de s'en douter; l'autre les provoque, les fatigue & les effarouche. L'un eſt un *bon-*

homme, dont la premiere intention fut de s'amuser lui-même; l'autre, un bel-esprit ambitieux, qui se met à la torture pour amuser les autres : en un mot, La Fontaine est commandé par la gaîté; La Motte se la commande.

Un des défauts les plus frappans de ses fables c'est la pompe sententieuse & doctorale dont elles sont précédées. Une fable de six lignes a souvent un avant-propos de cinquante. Après les dogmes prolixes de l'académicien, l'âne, le rat ou le lapin n'ont pas bonne grace à débiter les leurs. L'esprit est fatigué, l'intérêt refroidi; le fabuliste a manqué son but.

Ces remarques servent à prouver que tout l'esprit possible est en pure perte sans le talent naturel. Ce ne sont point les réflexions fines & profondes, les vues nouvelles, l'analyse détaillée des objets, les connoissances multipliées & rangées avec ordre, qui font seules le succès des ouvrages en vers : il faut encore, il faut avant tout, qu'on y retrouve ce coloris qui leur est propre, donne de la chaleur aux images, une ame à la pensée; ces peintures fortes & douces qui enlevent & touchent; cette *grace, plus belle que la beauté*, cette grace que La Fontaine a si

bien connue, & dont il a sans doute emporté le secret.

Que de poëtes aujourd'hui affectent d'être ce qu'on appelle des *penseurs*, raisonnent assez bien, dissertent tant qu'on veut, ont quelque netteté dans les idées, même une sorte d'effervescence dans l'imagination, & s'efforcent en vain d'échauffer le public ! Que leur manque-t-il ? Ce qui manquoit à La Motte ; le coloris, partie constitutive du poëte, & la seule peut-ètre qui lui assure l'immortalité.

Il me seroit facile d'appuyer par une foule d'exemples, ce que j'ai hasardé sur l'auteur d'*Inès* ; mais je m'embarquerois dans un examen trop long, & conséquemment très-fastidieux.

J'espere qu'on ne m'accusera point d'avoir voulu déprimer un homme que j'estime à tant d'égards, & que je place au rang de nos modeles pour la prose. J'ai rendu compte de ma sensation ; elle n'est point un jugement.

La Motte, je le répete, me semble un écrivain admirable & *classique*, toutes les fois qu'il ne veut pas être poëte. Si ses fables sont défectueuses, son discours sur la fable est un chef-d'œuvre de goût, de style & de raison. Je n'ajou-

terai rien aux regles qu'il aſſigne, ou plutôt qu'il propoſe (*). Je ne ferois que répéter ce qu'on a dit cent fois après lui, & beaucoup moins bien que lui.

Leſſing, fabuliſte plein de ſens & qu'on peut appeller l'*Eſope* de l'Allemagne, a fait à lui ſeul quatre diſſertations bien diffuſes, bien métaphyſiques, ſur ce point de littérature. Il ſe dédommage, dans ſes éternelles préfaces, de la conciſion précieuſe de ſes apologues. Après un travail prodigieux pour diviſer & ſubdiviſer chaque eſpece, réfuter, commenter, poſer les principes, tirer les conſéquences, voici comme il définit la fable.

„ Lorſque l'on ramene une propoſition morale
„ générale à un événement particulier, que l'on
„ donne la réalité à cet événement, & que l'on
„ en fait une hiſtoire, dans laquelle on recon-
„ noît intuitivement la propoſition générale,
„ cette fiction s'appelle une fable.

(*) La Motte avoit trop d'eſprit pour être jamais tranchant & affirmatif. Ce ton, qui annonce plus de rudeſſe que de goût, eſt preſque toujours la reſſource des hommes médiocres & bornés. Ne voyant point au-delà de leur petite ſphere, ils s'enivrent de leurs idées, n'imaginent pas, quand ils prononcent, la poſſibilité d'une objection. Conſultez un ſot, & un philoſophe : le ſage doute; c'eſt le ſot qui décide.

Une pareille définition eſt faite pour dégoûter à jamais de la manie de définir. Eh, que ſignifie tout ce radotage de l'eſprit pédanteſque ſur les myſteres du goût, & les fineſſes du ſentiment?

La meilleure poétique pour les fables, c'eſt la lecture de La Fontaine.

Leſſing n'eſt pas le ſeul Allemand qui ſe ſoit diſtingué dans ce genre de compoſition. Gellert & Hagedorn ont été ſes concurrens. J'ai haſardé pluſieurs imitations de ces trois fabuliſtes, & je les indique dans la table qui termine ce volume.

Les auteurs allemands conſervent encore une ſimplicité de mœurs qui convient parfaitement à celle de l'apologue. Ils ſont plus recueillis, plus ſolitaires que nous. Ils portent ſur la ſcene des campagnes, des yeux qui ne ſont point, comme les nôtres, éblouis & fatigués par les preſtiges de la ville. Ils s'abandonnent aux douceurs d'une vie paiſible, & placent la poéſie ſur le trône même de la nature.

L'habitude de vivre dans les champs accoutume l'eſprit à ſaiſir une foule de circonſtances utiles qui ſe perdent dans le tourbillon des ſociétés. Les ruſes des animaux, la variété de leur inſtinct, ce qu'ils ſont en naiſſant, ce qu'ils

deviennent par l'expérience & l'exercice de leur mémoire, tout cela fournit des ſujets de méditation à ces philoſophes tranquilles, qui montent lentement, des obſervations du monde phyſique, aux grandes ſpéculations du moral, & ne généraliſent enfin leurs idées, que par une attention longue & ſcrupuleuſe aux moindres détails.

La fable ſe plaît ſur des ſites agreſtes, au milieu des troupeaux, dans le ſilence des bois. C'eſt une bergere qui cueille en rêvant les fleurs qu'elle rencontre, & qui ne ſonge pas même à s'en parer.

Je fais ma ſatyre, mais n'importe. J'ai peut-être enviſagé l'apologue ſous un point de vue qui ne demande pas tout-à-fait les mêmes diſpoſitions.

Nous vivons dans un ſiecle où tous les ridicules ont leur ſauve-garde, & preſque tous les vices, de puiſſantes autorités. Chaque ſociété particuliere eſt infectée de prétentions qu'on ne peut choquer, ſans craindre un ſoulevement. La ſatyre déclarée produiroit cet effet.

Dans la corruption générale, le philoſophe le plus courageux doit reſpecter les bienſéances qui la maſquent.

Voilà ce que fait la fable. Je la regarde comme un milieu entre la licence de tout dire & le ſilence

pusillanime. Elle est, selon moi, la satyre mitigée.

Au reste, je me défie de mes talens dans tous les genres, & plus encore dans celui-ci. Si j'étois susceptible d'un mouvement d'amour-propre, j'aurois recours à notre divin *Fablier* (c'est ainsi que l'appelloit la duchesse de Bouillon), & je redeviendrois modeste. Je présente mon recueil, tel qu'il est, non à cette classe de lecteurs auprès de qui je n'ai jamais pu trouver grace, & dont le goût superbe & dédaigneux n'est réveillé que par certains chefs-d'œuvres de *convention*, mais à ce public encourageant & juste, qui *prône* peu, *dénigre* moins, admire sans extase, censure sans amertume; à ce public qui m'a défendu contre l'adresse de la malignité, l'effronterie de la satyre, les préventions de quelques hommes célebres, & les fureurs de leurs *gagistes*; à ce public enfin qui, par une bienveillance dont je sens tout le prix, m'a soutenu seul dans une carriere orageuse & triste, où chaque degré de réputation semble enlever quelque chose au bonheur, où l'amour-propre féroce isole des ames que les lumieres devroient unir, où la haine est active, l'amitié languissante, & dans laquelle, j'oserai le dire, on a quelquefois à rougir de ses rivaux.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

LA FABLE ET LA VERITÉ.

La Vérité dit un jour à la Fable :
De quel front foutiens-tu que nos droits font égaux ?
J'exifte avant les tems ; toujours brillante & ftable,
J'ai vu les élémens s'élancer du chaos.
Mon front eft couronné de rayons prophétiques,
Qui percent le fombre avenir ;
Et le paffé, par leurs reflets magiques,
Dans un point lumineux au préfent vient s'unir.
Tout fe détruit, change & fuccombe ;
A cette loi l'univers eft foumis ;
Je la brave : un empire tombe ;
Moi, je m'affieds fur fes débris.
Je connois ton pouvoir, je fais ton origine,
Lui répond la Fable en riant ;
Elle eft très-noble affurément,
Sur les âges elle domine.
Je ne fuis que ton ombre, & le dis franchement ;
Mais je fuis une ombre badine.
Ton beau miroir eft effrayant ;
Demande aux rois ce qu'ils en penfent.
Tu leur fais peur avec cet ornement.

Moi, je les mene plus gaîment,
Et de rougir mes pompons les dispensent.
Le tems ne fut pas trop sensé,
De t'avoir ainsi dépouillée.
Quand l'homme est corrompu, tu dois être voilée.
Ma très-auguste sœur, l'âge d'or est passé.
Ne vas point prêcher ainsi nue,
Si tu prétends grossir ta cour ?
Vénus même, Vénus plaît mieux un peu vêtue;
La nudité ne sied bien qu'à l'amour.
Tu menaces; je ris sans cesse.
Pour instruire l'orgueil, il faut le caresser.
Quand je guéris les cœurs que tu viens de *blesser*,
L'homme, ce vieil enfant, me prend pour la sagesse.
Tiens, faisons un pacte en ce jour:
Unissons-nous, pour venger ton injure;
Prends-moi pour ta dame d'atour,
Et charge-moi du soin de ta parure.

FABLE II.

L'AUDIENCE DES OISEAUX.

TOUS les oiseaux, si j'en crois leur gazette,
Etoient en proie aux fureurs des partis:
Des libelles affreux demeuroient impunis,
Malgré leur audace indiscrette.
On scrutoit dans les cœurs, on choquoit les esprits.

Le

Le sénat se plaint à grands cris,
Et demande qu'on lui permette
De prononcer sur de pareils délits.
Assailli de plus d'une instance,
Jupiter y consent : un aigle, consommé
Dans la haute jurisprudence,
Celle au moins du peuple emplumé,
Doit ratifier la sentence ;
Pour président on l'a nommé.
La pie, en sautillant, au tribunal s'avance ;
Elle avoit du crédit & de l'autorité.
Vous savez bien, dit-elle avec l'air d'importance,
Qu'en mes discours précis, toujours pleins de substance,
J'abhorre la prolixité.
« Il est, dit l'auteur du libelle,
„ Certains oiseaux bavards, étourdis & voleurs,
„ A tout propos vantant leur zele,
„ Se targuant de franchise, & hardis imposteurs.
„ Ces évaporés là font taire la sagesse,
„ Sous de vains sons étouffent le bon sens,
„ Et deviennent enfin, à force de souplesse,
„ Des personnages éminens ;
„ Il faut en éteindre l'espèce. „
Que ce trait me regarde, on n'en sauroit douter ;
Et cependant, sans me faire une grace,
Chacun ici peut attester

Qu'à mes talens j'ai dû ma place.
Je finirai, comme j'ai commencé,
Bravant de vaines jaloufies.
Que l'on me cite un état policé
Qui ne foit pas gouverné par des pies;
Et mon arrêt eft prononcé.
Elle faute & fe tait. Le milan fe préfente.
Son front triftement abattu,
Peint fa belle ame & fa candeur touchante,
Et les malheurs de la vertu.
Tout le fénat eft dans l'attente.
Il eft, dit-il, des oifeaux carnaciers;
Moi-même, je ne puis le taire.
Le fatyrique ajoute, avec un ton févere,
Qu'ils font l'effroi des métayers:
Je ne foutiens pas le contraire.
« Cruels, avides & pillards,
» Ils dévorent, dans leur furie,
» Poulets, tendres pigeons arrivant à la vie,
» Et fur-tout les petits canards. »
A la rigueur, cela peut être:
Mais fi l'écrivain impudent
Penfe qu'en ce portrait on doit me reconnoître,
L'impofture eft affreufe, & le crime évident.
Lorfque d'une voix attendrie
Le fcélérat jouant l'air confterné,

Eut achevé sa plaidoirie,
Paroît le hibou renfrogné,
Au maintien lourd, au regard étonné.
De babiller qu'on accuse une pie,
Le grand malheur, dit-il! Que, pour gloutonnerie,
Maitre milan soit ajourné,
Qu'importe encor ? Le fait est consigné;
Mais écoutez la calomnie.
« Il est de stupides oiseaux,
„ Dont un grave dehors est l'unique mérite,
„ Du creux de leur masure effrayant les hameaux,
„ Faits pour les brouillards du cocite,
„ Et fuyant l'ombre des berceaux. „
J'ai démêlé l'auteur, malgré son art de feindre.
Ce n'est pas moi qu'on peint, mais c'est moi qu'on veut peindre.
On y voit clair; &, messieurs, entre nous,
Je serois, puisqu'il faut le dire,
Plus sot que ces oiseaux qu'il nous peint dans leurs trous,
Si je doutois qu'il eût prétendu rire
Et s'égayer aux dépens des hiboux.
L'aigle alors s'écria: loin d'ici, misérables!
La conscience vous trahit,
Et vos griefs ne sont point recevables;
L'innocence fait moins de bruit.
Ces applications, ces plaintes, ce dépit,
Prouvent assez que vos cœurs sont coupables.

FABLE III.

LES DEUX FAUCONS.

Deux chasseurs côtoyoient les bords d'un marécage,
Suivis de leurs faucons, corsaires des étangs,
Et qui sembloient impatiens
De rester oisifs au rivage;
L'un des deux lâche son oiseau
Sur un canard qui, sauvé par la ruse,
Se plonge, glisse au fond de l'eau,
Et croit avoir vaincu l'ennemi qu'il abuse.
Mais celui-ci, fidele à marquer ses détours,
Rase l'onde, le presse, & le poursuit toujours.
Craignant qu'un seul faucon ne puisse avoir la bête,
L'autre chasseur laisse partir le sien;
Et moi, si je m'y connois bien,
J'augure mal de la conquête.
Le premier, qui se croit aussi fin qu'Annibal,
Indigné qu'un second lui dispute sa proie,
Agite avec fureur ses ailes qu'il déploie,
Laisse fuir le gibier, & fond sur le rival.

Tel sert son prince & sa patrie,
Tant qu'à lui seul tout l'honneur appartient;
Mais dès qu'un autre chef survient,
On songe à le détruire, & le reste on l'oublie.

FABLE IV.

LE CARNAVAL DE VENISE.

DURANT les jeux du carnaval,
Un philosophe estimé dans Venise,
D'un air sombre & rêveur contemploit la sottise
Des Calots bigarrés qui couroient dans un bal.
Certain bouffon l'aborde à l'improviste,
Et l'apostrophe ainsi : treve à la gravité ;
Qu'est-ce donc qui te rend si triste ?
Eh ! malheureux, dit-il, c'est ta gaîté.

FABLE V.

LE SECRET DE L'ÉDUCATION. (*)

UNE bonne, une tante, une mere est suspecte.
La jeunesse est toujours prompte à s'effaroucher ;
Pour la mener au but, il faut le lui cacher :
La leçon instruit mieux, quand elle est indirecte.
Prouvons. Avec sa tante une niece habitoit.
La niece avoit seize ans, beaux yeux, joli corsage,
Et déjà même on la citoit
Pour la Psiché du voisinage.
Mais avec les attraits qui parent le bel âge,
Elle en avoit tous les défauts.

(*) Cette fable pourroit passer pour un petit conte moral, & l'on en trouvera dans ce recueil plusieurs du même genre, mais j'ai cru devoir les comprendre toutes sous le même titre.

Elle couroit, alloit, parloit mal à propos,
Se coëffoit à triple étage,
Et détestoit les plus légers travaux.
Aussi pas un amant n'y fixoit son hommage;
Les épouseurs sur-tout se tenoient clos.
Joignez à cette humeur volage & peu flexible,
La curiosité la plus incorrigible.
Elle vouloit tout voir, tout épier :
Personne ne savoit mieux qu'elle,
Et l'historiette nouvelle,
Et la chronique du quartier.
Son intelligence tutrice,
Quoique cherchant à la flatter,
Reconnut en elle ce vice,
Et résolut d'en profiter.
Dans une chambre solitaire
Un jour elle s'enferme, & fait sonner ses clés.
Les desirs curieux, à ce bruit éveillés,
La belle de trotter, comme à son ordinaire,
Se suspendant sur la pointe des pieds.
La voilà qui s'attache au trou de la serrure;
Elle contraint ses moindres mouvemens;
L'oreille est aux aguets, les yeux sont plus ardens,
Et d'un voile qui vole on maudit le murmure.
Que voit-on ? La tante à genoux,
Et s'écriant, d'un ton sensible & doux :

Toi qui changes les cœurs, Dieu permets que ma niece
Agiſſe ſi bien déſormais,
Qu'elle mérite la tendreſſe
De ce mortel charmant qui l'aime avec excès,
Se cache par délicateſſe,
Et m'a fait ſigner la promeſſe
De ſeconder ſes vœux ſecrets.
Se doutant bien qu'elle étoit écoutée,
Elle pourſuit : O ciel ! dans tous les tems,
Puiſſe-t-elle ſe voir chérie & reſpectée !
Qu'elle ſoit mere, un jour, de vertueux enfans ;
Et que ſon jeune époux, dans un nœud légitime,
Goûtant les charmes du retour,
Affermiſſe encor par l'eſtime
Les tendres chaînes de l'amour ! ...
Sa pupille ſe trouble, & jure d'être ſage.
De tranſports inconnus ſon cœur eſt agité,
Des pleurs inondent ſon viſage ;
Elle fuit ; le coup eſt porté.
De ſes cheveux adieu tout l'édifice.
Une coëffe modeſte en cache la beauté ;
Son tour de gorge eſt remonté ;
Elle plaira ſans artifice.
Plus ſimple, elle en a plus d'appas.
Déjà la réforme eſt ſentie.
Notre nouvelle convertie

Fait rêver les plus délicats;
Puis les adorateurs d'accourir ſur ſes pas,
Aujourd'hui quinze, demain trente;
Et la niece bientôt, grace à ſon changement,
Voit ſe réaliſer l'amant
Qu'avoit imaginé la tante.

Ma fable enferme plus d'un ſens.
Vous, qui conduiſez la jeuneſſe,
N'employez pas les moyens violens;
La douceur eſt ſouvent l'arme de la ſageſſe:
Un mot encor: cultiver des talens,
Diriger des vertus, c'eſt l'art des plus novices;
Et les inſtituteurs ſavans
Corrigent leur éleve, en dirigeant ſes vices.

FABLE VI.

L'ABEILLE ET LE PAPILLON.

Où vas-tu, diſoit une Abeille
Au plus léger des papillons,
Déſertant les fleurs d'une treille,
Pour voler à d'autres moiſſons?

LE PAPILLON.

Je vais jouer dans ces vallons;
Flore les émaille de roſes,
Fraîches, Dieu ſait!... à demi cloſes,
Et captives dans leurs boutons;

Je me sens un desir pour elles...

L'ABEILLE.

Et ce desir là satisfait ?

LE PAPILLON.

Regarde !... n'ai-je pas des ailes ?
J'irai vite au lys, à l'œillet,
Aux jacinthes les plus nouvelles :
Sous le gazon le plus secret
Je surprendrai la violette ;
Puis je partirai comme un trait.
En ai-je cueilli le duvet ?
La fleur n'a rien que je regrette.

L'ABEILLE.

Et de ces volages amours
Quel est le fruit ?

LE PAPILLON.

Ma foi, ma bonne,
Lorsque l'on vit si peu de jours,
Il ne faut pas que l'on raisonne.
Je ne vois jamais deux printems ;
Tel est l'ordre des destinées ;
Et dans mes courses fortunées,
Je veux que l'emploi des instans
Supplée au nombre des années.

L'ABEILLE.

Vas, cours, c'est trop long-tems jaser

Avec un être auſſi futile.
Dépêche-toi de t'amuſer,
Je vais me hâter d'être utile.

FABLE VII.

L'HOMME ET LE SINGE.

Un homme avoit un ſinge ; & cet homme, entre nous,
Étoit un vrai Calot, Calot pour la figure ;
En outrant ſa laideur, l'effort de la peinture
Reſteroit encore au deſſous.
De plus, il ornoit ſon viſage
De grimaces à ſon uſage,
Et dont il étoit l'inventeur.
De tous les vilains tics peignez-vous l'aſſemblage :
Le ſinge avoit tous pris ; il étoit bon acteur.
Il ſe plaçoit, en face de ſon maître,
Puis le copioit trait pour trait ;
Et notre grimacier, loin de s'y reconnoître,
Rioit de tout ſon cœur, en voyant ſon portrait.

L'AMOUR-PROPRE eſt incorrigible :
L'homme eſt aveugle, ou l'homme eſt ébloui :
Le ſot de ma fable eſt riſible ;
Mais tel s'en moquera, qui l'eſt bien plus que lui.

*

FABLE VIII.

LE GRILLON ET LE ROSSIGNOL.

LE GRILLON.

TU n'as pas ſeul le droit de plaire ;
J'ai trouvé des admirateurs.

LE ROSSIGNOL.

Eh ! qui ſont-ils ?

LE GRILLON.

Les moiſſonneurs.
Tel d'entr'eux à toi me préfere.
Ils ſont ravis de m'écouter.
Je rends leurs travaux plus faciles ,
Et j'ai le ſecret d'enchanter
Les citoyens les plus utiles.

LE ROSSIGNOL.

Tu ne me dis rien de leur goût.
Cher voiſin , que prouve l'ivreſſe
De quelques pâtres ſans fineſſe ,
Chez qui la peine abſorbe tout ,
Et nuit à la délicateſſe ?
Attends , pour me vanter tes ſons ,
Que le berger , dont la muſette
Charme les échos des vallons ,
Suſpendant les airs qu'il répete ,
Soit attendri par tes chanſons.

A ceux d'un chien peux-tu comparer tes ſervices ?
Le mien a tous mes goûts, & ſuit tous mes caprices.
Dans les champs vais-je m'égayer ?
Mouflas, avant-garde fid.le,
Sur mes pas chaſſe le gibier,
Et des barbets eſt le modele.
Faut-il traverſer une étang,
Pour atteindre l'oiſeau ſauvage ?
Vîte mon chien eſt à la nage,
Et me le rapporte à l'inſtant.
Si tu veux des faits plus utiles,
N'eſt-ce pas lui dont le ſecours
Des fripons défend ces azyles ?
Il m'aſſure des nuits tranquiles,
Et fait le charme de mes jours.
Puiſque j'ai dû te rendre compte,
Voilà pourquoi tu m'as vu le choyer.
Toi, fuis de ma préſence, & vas mourir de honte
Sur la paille de mon grenier.
Il obéit; mais le drôle, en ſilence,
Garde le ſouvenir d'un ſi dur traitement,
Et va méditer ſa vengeance.
Elle ne tarda pas ; nous allons voir comment.
Sans qu'on liſe rien ſur ſa mine,
Il ceſſe en tapinois de faire ſon métier.
Il rêve ſur un toit, & dort dans un panier,

Ou végete dans la cuiſine.
Il mange encor quelques oiſeaux,
Mais par diſtraction... ſa griffe eſt ſous l'hermine:
Tel fut Achille oiſif dans ſes vaiſſeaux.
Arrivent les effets, & ſon plaiſir commence.
Débarraſſés de leur fléau,
Depuis dix jours les rats ſont en vacance.
Ils vont du grenier au caveau;
Pour rapiner ils ſe diviſent;
L'un monte au croc, où pend du lard nouveau;
D'autres au moulin s'introduiſent,
Et s'enfarinent le muſeau;
Et Ratapolis de ſourire,
Enveloppé dans ſon manteau.
Il n'auroit pas, pour un empire,
Croqué le moindre ſouriceau.
Le maître, enflammé de colere,
Trop tard s'apperçoit du dégât.
Il voit qu'un chien n'eſt pas ſeul néceſſaire,
Et qu'un fermier a beſoin de ſon chat.

PAYER les actions d'éclat,
C'eſt une dette, & c'eſt une juſtice;
Mais des petits dépriſer le ſervice,
C'eſt faire un larcin à l'état.

FABLE XI.

LE RENARD ET L'AIGLE.

NE fais donc plus tant l'orgueilleux,
Dit à l'Aigle un Renard. Si planant dans les cieux,
Tu quittes les humbles campagnes,
C'eſt que du ſommet des montagnes,
Ta victime s'apperçoit mieux.

CHEZ les hommes, bon dieu ! que d'aigles faméliques
Pleins de vent & d'orgueil bouffis,
Aſpirent aux places publiques,
Non pour l'honneur, mais bien pour les profits !

FABLE XII.

LA COLOMBE ET LE MOINEAU.

MERE tendre, épouſe fidelle,
Une Colombe, en couvant ſes petits,
Leur roucouloit ces mots: „ paix donc, paix, mes amis.
Pourquoi gémir, battre de l'aile ?
Votre pere va revenir,
Guidé par l'amour & le zele ;
Et dans mon ſein je vais tous vous unir !
C'eſt pour ſes enfans, pour ſa femme,
Qu'il fend les airs avec rapidité :
Par les frimats il n'eſt point arrêté ;
Il brave tout ; ſa force eſt dans ſon ame.

Ah !

Ah! fuyez, oiſeaux raviſſeurs;
Il vous affronte, & moi, je vous redoute.
Impitoyables oiſeleurs,
S'il vient de ce côté, prenez une autre route.
Je frémis... Dieu plein de bonté,
A qui les pigeons obéiſſent,
Pourquoi faut-il que les chagrins flétriſſent
La plus pure félicité?
Un moineau, par haſard, écoutoit l'indiſcrete;
C'eſt un moineau de cour; gai, frivole, étourdi;
Scrupuleux ſur le ton, choiſiſſant ſa retraite
Sous les boſquets de Chantilli,
Et faiſant, ſelon l'étiquette,
Tous les voyages de Marli.
En minaudant il aborde la belle:
A quoi vous ſervent tant d'appas,
Lui dit-il? la dupe eſt nouvelle:
Sans ceſſe des erreurs & d'ennuyeux hélas!
D'un ménage bourgeois eſſuyer l'embarras,
Et s'enterrer... dans un nid d'hirondelle!
La ſotte choſe, & le vilain tracas!
Si de ces ſoins ſi doux vous faites peu de cas,
Dit la colombe, au moins laiſſez-les prendre aux autres.
Ces amuſemens ſont les nôtres,
Ils nous ſuivent juſqu'au trépas;
Ils ſont plus vrais & plus vifs que les vôtres.

Vous aimez-vous long-tems ? — Ce que dure un desir.
Vers le bonheur poussé par la folie,
On se rencontre, & bien fou qui se lie.
Nous mesurons l'amour à l'éclair du plaisir. —
Ce que j'ai craint, votre discours l'atteste :
Apparemment vous n'avez point d'amis ? —
Quelques sociétés. — Nul soin de vos petits ? —
Nous les faisons, . . . & nous moquons du reste. —
Rebut de la nature, opprobre de l'amour,
Dans quel abyme affreux ton ivresse te jette !
Eprouvant le remords & l'ennui tour-à-tour,
Si la disgrace vient un jour,
Qui te suivra dans ta retraite ?
Quand les cieux couverts de frimats
Reprendront un aspect plus sombre,
Tu verras passer comme une ombre,
Ces faux plaisirs que ton cœur ne sent pas !
Aucun ami qui te console,
Qui vienne en secret ranimer
Ce cœur insensible & frivole,
Ce triste cœur incapable d'aimer ;
Point d'épouse, dont la tendresse
Te réchauffe alors dans son sein ;
Et point d'oiseaux jaseurs, dont le folâtre essaim,
Par les jeux de l'enfance, amuse ta vieillesse.
Au creux de quelque roche à toi-même borné,

Ne possédant rien sur la terre,
Loin du bonheur, tu vivras confiné
Au fond de ton nid solitaire,
Pour y périr abandonné.

Vous qui du sentiment dédaignez les foiblesses,
Votre courage est-il bien affermi?
Cent fois trompé, vous aurez cent maîtresses;
Mais vous mourrez sans un ami.

FABLE XIII.

LE LIEVRE ET LE LEVRIER.

Deux lievres par un beau matin
Philosophoient dans un champ de luzerne:
Pourquoi, dit l'un, d'un ton presque hautain,
Faut-il qu'un animal rampant & subalterne
Depuis un si long tems nous mene un si grand train?
C'est bien à tort qu'on le redoute;
Je suis brave ou je le deviens.
Les chiens jusques ici nous ont mis en déroute;
Moi, désormais, je cours après les chiens.
D'un taillis à l'instant un lévrier s'élance,
Et nos lievres de fuir; mais sur-tout le gascon.

On connoît plus d'un fanfaron
Lievre, Dieu sait! quand le péril commence.



FABLE XIV.

LE LOUP, LE RENARD, ET LE LOUP-CERVIER.

Un jeune loup, des environs du Mans,
Dans un vie efféminée,
Laissoit consumer ses beaux ans,
Et démentoit sa destinée.
Aucun élan, nul essor vers le bien;
Il n'égorgeoit cerf ni genisse,
Trembloit de peur, même à l'aspect du chien,
Redoutoit l'air des bois & s'enrhumoit d'un rien.
Ce loup, comme l'on voit, avoit bien plus d'un vice.
Aussi, dans son allure & dans tout son maintien,
Représentoit-il la famine;
On lui comptoit tous les os de l'échine.
Périssant, faute de soutien,
Il se lia, pour fonder sa cuisine,
Avec un franc épicurien.
C'étoit Rusé, renard des plus habiles,
Fin gourmet, nourri d'ortolans,
Ayant flairé dans ses courses agiles,
Les meilleurs poulaillers du Mans.
Mon efflanqué, que la faim seul excite,
Le flatte le caresse, & s'enrôle à sa suite.
Quand la nuit tombe, ils vont de buissons en buissons,

Enſemble éventer les volailles.
Ils déjeûnent avec des cailles,
Et pour dîner emportent des chapons.
Un jour le lieutenant du général d'armée,
Se tapiſſa le goſier de duvet,
En mangeant une poule avant qu'il l'eût plumée,
Et toute la ſemaine il en eut un hoquet.
Il s'oublioit dans la molleſſe,
N'approchant pas des grands troupeaux,
S'applaudiſſant de ſa foibleſſe,
Et dédaigné des moindres louveteaux.
Près d'une baſſe-cour nouvelle,
Il rodoit un matin, ſans bruit, le nez au vent,
Aux leçons du renard bien ſtrictement fidele.
Un loup-cervier le vit, il étoit ſon parent:
Lâche, s'écria-t-il, opprobre de l'eſpece,
Quel métier fais-tu là? Tu n'es loup qu'à demi.
Allié d'un renard, réduit à ſa fineſſe,
Sous quel joug te vois-je endormi!
Acquiers des forces, mon ami,
Tu n'auras pas beſoin d'adreſſe.

FABLE XV.

LE MARCHAND, LE CHEVAL ET LE SINGE.

CERTAIN marchand voyageoit d'ordinaire,
Avec ſon ſinge & ſon cheval;

Chacun voyage à sa maniere.
Pour sa monture il étoit fort brutal,
Chiche encor plus ; peu de foin, moins d'avoine,
C'est le loyer de l'utile animal,
Et force coups, voilà son patrimoine.
Cependant il alloit toujours ;
Depuis deux ans il servoit un tel maître,
Et pendant ces deux ans il n'eut pas deux beaux jours :
Trop de douceur est nuisible peut-être.
Tête baissée, il trotoit humblement.
Dès qu'il avoit fait quelques fautes,
Un éperon aigu lui harceloit les côtes :
Ne pouvoit-on l'avertir autrement ?
Pour le singe, il a tout, gimblettes & caresses.
Aussi fait-il cent tours divertissans,
Et les plus gentilles prouesses,
Sur-tout la grimace aux passans.
S'il attrape une orange, il se creuse une toque
Avec la peau, puis dévore le fruit ;
Il tire adroitement un maron de sa coque,
Et se gratte la fesse, en grugeant un biscuit.
A tout cela son maître l'enhardit.
Le singe quelquefois lui découvre la nuque,
Et frise à sa façon les poils de sa perruque.
Plus il en fait, & plus on l'applaudit.
Dans un bois mon homme s'engage.

A peine a-t-il avancé quelques pas,
Des voleurs très-polis, mais qu'il n'attendoit pas,
Viennent fondre sur son bagage.
Vis-à-vis d'un fossé qu'il auroit pu franchir,
Son rossinante exprès s'arrête.
Lasse d'un joug si dur, enfin la pauvre bête
Cherchoit le moyen d'en sortir,
Il est trouvé ; son vilain maître
Scrupuleusement dépouillé,
Par les brigands est mis à pié,
Pestant, se lamentant, hors d'état de paroître ;
A son cheval lui-même il auroit fait pitié.
Sans or, sans habits & sans linge,
De tout ce qu'il avoit il n'a plus que son singe,
Plus gambadant, & plus fou de moitié.
Ton aspect, lui dit-il, m'afflige & m'importune.
Va-t-en, misérable farceur.
Un histrion, pour l'infortune,
Est un mauvais consolateur.
De tes mines j'ai bien affaire.
Qu'un singe est un sot animal !
Eh, que n'ai-je encor mon cheval !...
Quitte à te voir dans la riviere.

MON but, on l'apperçoit sans être bien expert.
Maîtres ingrats, vous êtes sans excuse.

Distinguons l'homme qui nous sert,
Du vil bouffon qui nous amuse.

FABLE XVI.

LES TROIS POMMES.

A la plus belle ! on sait bien qu'autrefois
Cette devise arma trois immortelles :
Le prix de la beauté fut disputé par elles ;
Pour les juger, de Pâris on fit choix.
Il avoit les yeux du bel âge,
Les mœurs des champs, un cœur bien amoureux ;
Et la nymphe au léger corsage,
A ses regards éclipsoit tous les dieux.
Il étoit enivré, c'est être plus que sage.
Junon étale en vain son faste & sa grandeur ;
En vain Pallas fait briller son armure ;
Mais d'un air ingénu détachant sa ceinture,
Vénus sourit, ce sourire est vainqueur.
Fier d'avoir jugé trois déesses,
Pâris bientôt laisse égarer ses vœux :
L'amour & ses molles tendresses
N'enchaînent plus son cœur audacieux.
L'ingrat néglige ses maîtresses,
Pour la palme du cirque & de plus nobles jeux.
Priam le reconnoît ; adieu la bergerie.
Près du trône on respire un air empoisonneur.

Le courtisan a gâté le pasteur.
Dans sa brillante rêverie
Il embrasse un fantôme, & renonce au bonheur.
Son jugement alors revient en sa mémoire.
Vénus, dit-il, m'a d'abord ébloui ;
Mais Junon peut m'ouvrir les sentiers de la gloire :
Junon est la plus belle, & l'emporte aujourd'hui.
Semblable à la premiere une pomme est construite,
Présent intéressé d'un cœur ambitieux ;
Même devise à l'entour est écrite ;
Puis on l'adresse à la reine des cieux.
Hélene est enlevée, & la guerre s'allume.
Le Simoïs roule des flots de sang ;
Les vieux jours de Priam coulent dans l'amertume ;
Cassandre est outragée, au mépris de son rang ;
Sa ville enfin succombe, & le feu la consume.
Sur des monceaux encor fumans,
Pâris blessé se dérobe au carnage,
A travers les embrasemens,
Et se fait transporter sous le même bocage
Qui vit fleurir ses premiers ans.
Instruit par le malheur, éclairé par le tems,
Il abjura les vains amusemens
Qui berçoient son enfance & troubloient son jeune âge.
Il détesta l'ambition,
Son tumulte insensé, ses plaisirs infidelles,

Et tous ces faux honneurs, qu'emportoient avec elles
Les étincelles d'Ilion.
Vénus est sans attraits pour un cœur sans ivresse;
Junon le touche moins encor;
Et s'il dispose un jour d'une autre pomme d'or,
Elle sera pour la sagesse.

FABLE XVII.

LE COURTISAN ET LE SONGE.

Un courtisan (je parle d'autrefois),
Soupant, chassant, avec son maitre,
Aspiroit à tous les emplois,
Et fut ambitieux autant qu'il pouvoit l'être.
Après un bal, il s'endormit,
Et rêva qu'à travers les vapeurs les plus sombres,
Il s'en alloit courant après des ombres;
Ce songe-là ne manquoit point d'esprit.
Vives, brillantes & légeres,
Elles venoient voltiger sous sa main,
L'environnoient de lueurs mensongeres,
Se laissoient approcher, & s'enfuyoient soudain.
L'ardent rêveur, s'enflammant pour chacune,
Toutes les poursuivit, & n'en saisit pas une.
Il s'éveille, il s'habille, & va vite à la cour.
Tout a déjà changé de face.
Il sollicite, il demande une place

Qu'un autre obtient avant la fin du jour.
Il étoit possesseur la veille,
D'une maîtresse, objet de tous les vœux :
L'amour, dit-il, me reste, il console à merveille ;
Et pendant qu'il le dit, son rival est heureux.
Maltraité par la cour, il retourne à la ville.
Ayant placé des fonds sur des vaisseaux,
Il se livre à l'espoir, hélas ! trop inutile ;
L'or flottant de mon homme a péri sous les eaux.
Ne trouvant par-tout que mensonge,
Chagrins, prestiges & tourmens,
Il se rappelle enfin le songe
Qu'il fit autrefois en dormant.
J'en explique tout le mystere :
Par lui, s'écria-t-il, le destin m'a parlé ;
Je ne dors point, la chose est claire,
Mais je rêve tout éveillé.

FABLE XVIII.

LA VISION.

VERS le déclin d'un assez triste jour,
Je rêvois seul dans mon azyle,
Et soudain devant moi, glissant d'un pas agile,
Des fantômes masqués défilent tour à tour.
L'un, représentant l'avarice,
Sembloit emporter un trésor ;

L'autre, balançant des poids d'or,
Apparemment figuroit la justice.
Un autre, aux sourcils orgueilleux,
Exprimoit l'amour de la gloire,
Et les desirs ambitieux,
Et le faste de la victoire.
Celui-là jouoit l'air sensé
De la tranquille pruderie,
Celui-ci le maintien glacé
De la fausse philosophie.
J'examinois chaque attribut,
Et chaque ombre mobile & l'esprit de son masque.
Avec un attirail fantasque,
La folie alors m'apparut,
En jouant du tambour de basque.
Je n'ai rien de caché pour toi,
Tous ces objets ne sont qu'un, me dit-elle.
Cesse de croire à ton œil infidelle,
Et ne t'en rapporte qu'à moi.
Lorsqu'ainsi je me multiplie,
Le changement n'est qu'apparent.
A tous mes jeux l'homme se plie;
Il se déguise en vain, c'est toujours la folie:
Le masque seul est différent.

FABLE XIX.

LE RENARD ET LES JEUNES LAPINS.

BLANCHI dans les rufes de guerre,
Un renard, renard s'il en fut,
Temporifant, pour atteindre fon but,
Comme un zéphyr rafant la terre,
Et toujours méditant l'efcalade ou l'affût;
Bref le Sinon (*) de tout le voifinage,
Ayant fait une nuit le fac d'un poulaïer,
Vint le matin, dans un champ s'égayer.
Tel un héros, las du carnage,
Repofe à l'ombre du laurier.
Par de fraîches vapeurs la terre eft arrofée.
Maître renard bercé parmi les fleurs,
De l'aurore fur lui fent diftiller les pleurs,
Se roule & fe blotit dans des flots de rofée.
Par intervalle il va fautant,
Il court après fa queue, avec elle il badine;
En vrai tatuffe il compofe fa mine,
Et le vieux coquin fait l'enfant.
Deux lapins fans expérience,
De leur côté, dans le pré s'amufoient,
Trotinoient, broutoient, fe baifoient,
Sur le derriere fe pofoient;

(*) C'eft le nom du traître qui livra Troye aux Grecs.

Et jouoient en toute innocence.
Ils apperçoivent le renard
Avec son mouvant étendard.
On examine, on fait silence,
On dresse l'oreille, on balance,
On tient conseil pour fuir; mais le rusé caffard
A l'air si doux, si benin, si tranquile,
Qu'ignorant les pieges de l'art,
Ces étourdis restent dans leur azyle.
Aux lapins, comme à nous, la raison vient trop tard.
Ils font plus, l'un d'eux se hasarde:
Vois-tu, dit-il, ses yeux caressans & sereins?
Comme il est tendre alors qu'il nous regarde!
Il a l'air d'aimer les lapins:
Que craignons-nous? Bientôt leur effroi cesse;
On avance un pas, & puis deux;
Et guettant le moment, l'animal cauteleux,
A chaque pas qu'ils font, redouble de tendresse.
Bien confians & bien joyeux,
Les voilà près de lui, voilà qu'il les caresse;
Qu'il les réjouit de son mieux;
Et nos jeannots sont vraiment dans l'ivresse;
Ils trouvent un ami, leur sort est trop heureux.
Un vieux lievre passoit, dieu sait s'il alloit vite!
Fuyez, leur dit-il en courant,
Fuyez, ou gare le cocite.

L'avis est inutile, autant qu'il est prudent.
Les deux infortunés veulent en vain le suivre ;
Le renard les happe à l'instant,
Et vous les croque au frais, pour leur apprendre à vivre.

Vous, admis dans le monde à la fleur de vos ans,
Vous êtes entourés de gens instruits à feindre ;
Et rien pour vous n'est plus à craindre,
Que l'air affable des méchans.

FABLE XX.

LE SERPENT ET LA COLONNE.

Un serpent des plus étourdis,
Sous le parvis d'un temple insulte une colonne ;
Et le voilà qui l'environne
De ses innombrables replis.
Il est tems, dit-il, qu'on t'abatte,
Que de ton faste antique on délivre les airs.
En même tems jaillissent les éclairs
De sa prunelle d'écarlatte.
Il s'enfle, il se replie, irrite son poison ;
Et dans l'acès de sa rage inutile,
Va contre le marbre immobile
Dardant les traits aigus de son triple aiguillon.
Un passant qui survient divise le reptile,
Qui, dans l'instant détaché du fronton,
Ensanglante le péristile,

S'agite, & rampe encor ſur ſon double tronçon:
Mais, malgré ſes efforts, la force l'abandonne;
Sa crête qui pâlit, veut en vain ſe dreſſer;
Il meurt au bas de la colonne
Qu'il s'efforçoit de renverſer.

A ces traits on connoît l'envie,
Et les venins qu'elle répand;
Mais tôt ou tard elle eſt punie:
L'équitable public coupe en deux le ſerpent,
Et l'abat aux pied du génie.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

LE MULOT ET LA FOURMI.

PAUVRE fourmi! s'écrioit un mulot,
Comme j'ai l'ame preſque humaine,
Je plains vraiment ton triſte lot:
Je te vois troter par la plaine,
Ou traîner un grain pas à pas.
De tant ſuer c'eſt bien la peine,
Pour faire un ſi chétif amas!
A mon épargne il faut que je te mene.
Viens-y voir les tréſors entaſſés par mes ſoins.
Sont-ils plus grands que tes beſoins,

Répond

Répond la fourmi citoyenne ?
En ce cas-là, tremble pour tes foyers :
Injuste quelquefois, l'homme te rend justice,
Alors qu'il vuide tes greniers,
Et qu'il punit ton avarice.
DANS ce siecle charmant, où prospere le vice,
Que de mulots en paix sous leurs terriers !

FABLE VII.

L'ISLE FORTUNÉE.

UN homme autrefois fit naufrage,
Le fait est vraisemblable, & n'est pas moins certain :
Il fut poussé vers un rivage
Peuplé d'heureux. ... on va douter, je gage ;
L'homme par-tout est né pour le chagrin.
Quoi qu'il en soit, sur cette plage
Les cœurs sont purs, & le ciel est serein.
Les arts en sont bannis, aussi bien que l'étude ;
La nature elle-même en a dicté les loix ;
Le culte est d'aimer Dieu, point de rangs, point de droits,
On fait tout simplement le bien par habitude,
Sans la peur des tourmens, des prêtres & des rois.
Celui que sur ces bords a jeté la tempête,
S'accoutume aisément aux douceurs du séjour.
Comme un concitoyen, on l'accueille, on le fête ;
Il dort, il chante, il fait l'amour ;

D'affaires, de devoirs, ne remplit point ſa tête,
Et ne ſe plaint jamais de la lenteur du jour.
Il eſt libre & content; en un mot; il reſpire.
C'étoit un bon humain, vrai, ſouple, confiant,
Et paſſablement ignorant,
Parfait enfin, s'il n'avoit pas ſu lire.
Que la ſcience eſt un fatal préſent!
Deux ans s'étoient paſſés; ſurvient un autre orage,
Qui jette ſur ces bords un de ces novateurs,
Sobres par vanité, s'adaptant un langage,
Des crédules mortels rigides corrupteurs,
Profanant le titre de ſage,
Hypocrites cachés ſous le maſque des mœurs.
Cet homme avoit ſauvé ſes livres du naufrage;
Ils étoient compoſés des rêves dangereux
De tous ces turbulens ſectaires
Qui, donnant de faux jours pour autant de lumieres,
Couvrent d'un froid vernis leur fatras ténébreux,
Et déclarent tout haut, inquiſiteurs ſéveres,
Que le droit de penſer fut réſervé pour eux.
Du vrai, s'il faut les croire, ils ſont les ſeuls apôtres;
Ils ſe nomment entr'eux tuteurs des potentats,
Et croiront bonnement cimenter les états,
En recrépiſſant mal ce qu'ont bâti les autres.
Venons au but: roulant de grands projets,
Notre ſage promene un œil ſcientifique

Sur cet amas de mortels ſatisfaits,
Unis ſans l'accord politique,
Sans code maintenant la paix,
Amoureux ſans métaphyſique,
Joüiſſant de tout ſans procès,
Heureux, en un mot, ſans logique;
Et la pitié qu'excitent ces objets,
Parle à ſon cœur philoſophique.
Le ciel m'appelle ici; j'en dois bannir l'erreur.
Infortunés, dit il, pour vous le jour va naître:
Sans le raiſonnement, qu'eſt-ce que le bonheur?
Sentir n'eſt rien; l'homme eſt fait pour connoître.
Le fer même fléchit ſous les coups des marteaux;
Le chêne le plus dur cede aux dents de la ſcïe;
Et moi, je vais ſouffler la vie
Sur ce peuple de végétaux.
Il cherche, il invente, il combine
Les moyens les plus prompts d'exécuter ſes vœux,
Et c'eſt l'autre étranger que mon homme deſtine
A ſemer ſourdement les germes dangereux
Et les venins de ſa fauſſe doctrine.
Les voilà travaillant tous deux
A préparer l'éclat & la ruine
D'un peuple obſcurément heureux.
Le jeune & crédule Séïde
De ce burleſque Mahomet,

Aux ſillogiſmes ſe ſoumet ;
De nouveautés il eſt avide,
Et la gloire qu'on lui promet
Eleve ſon eſſor timide.
Lui-même il brigue des leçons,
Avale à longs traits l'impoſture,
Abandonne une ame encor pure
Aux fureurs des opinions,
Et s'enivre de leurs poiſons
Qui fermentent par la lecture.
Il devient fanatique & ſe croit inſpiré,
Veut créer, innover, donner un peuple au *monde* ;
Et dans ſa démence profonde,
Il ceſſe d'être bon, dès qu'il eſt éclairé.
Plus de digues, plus de ſcrupules,
Tout remords eſt anéanti ;
Il cabale, il intrigue, il parle aux plus crédules,
Et ſe forme enfin un parti.
La faction triomphe, & la guerre s'allume ;
Il faut un autre Dieu, d'autres mœurs, d'autres loix.
Choiſira-t-on des conſuls ou des rois ?
On s'arme, on ſe bat, le ſang fume,
La nation eſt aux abois ;
Le laboureur raiſonne, & la faim le conſume.
Tous les nœuds ſont rompus, ou prêts à ſe briſer ;
Et ces citoyens ſi tranquilles

Egarés par deux imbécilles
Conſpirant à les diviſer,
Ont de leurs propres mains renverſé leurs azyles,
Et s'égorgent entr'eux pour ſe civiliſer.
A la fin, ſur l'avis d'un ſage véritable,
On s'aſſembla ; chacun ouvrit les yeux ;
De chaînes on chargea l'un & l'autre coupable ;
Puis on rendit aux flots qui les vomit tous deux,
Le jeune illuminé, le ſage repectable,
Et leurs volumes avec eux.
Le calme reparut avec la tolérance :
Ce peuple retrouva ſes plaiſirs & ſes biens,
Retomba mollement dans ſa douce ignorance,
Et reprit ſes premiers liens,
Déteſtant à jamais un deſir de ſcience
Qui fit couler le ſang de quelques citoyens.

FABLE III.

LE MERLE ET LE VER-LUISANT.

PENDANT une nuit aſſez ſombre,
Tout fier de ſon étoile, un jeune ver-luiſant
Se pavanoit dans l'épaiſſeur de l'ombre,
Et s'enivroit d'orgueil, en ſe conſidérant.
Sur ce globe, où chacun m'admire avec juſtice,
Je ne vois rien, dit-il., de comparable à moi;
Des inſectes je ſuis le roi :

Eh ! qui d'entr'eux pourroit entrer en lice,
Quand mon empire eſt ſi bien affermi ?
Eſt-ce l'active abeille, ou la ſobre fourmi ?
Ces orbes éclatans qui verſent la lumiere,
Pour briller empruntent mes feux ;
Et l'aſtre qu'adore la terre,
N'eſt que le ver-luiſant des cieux.
Comme il parloit, d'une branche voiſine,
Un merle fond ſoudain, & gobe l'orgueilleux.
Ton éclat cauſe ta ruine,
Pauvre inſecte !... Moins lumineux,
Tu pourrois vivre, enſeveli ſous l'herbe :
Que je te plains de naître ſi ſuperbe !
L'obſcurité te rendroit plus heureux.

FABLE IV.

LA JUSTICE DES ANIMAUX.

LASSÉS des diſcordes publiques,
Les animaux, d'un plein conſentement,
Parlerent d'accommodement ;
Mais, pour juger les troubles domeſtiques,
On établit un parlement.
Vu ſa fineſſe, ſa prudence,
Et l'art de l'élocution,
Le ſerpent, comme de raiſon,
Fut pourvu de la préſidence.

A la dignité d'aſſeſſeurs
On crut devoir élever les marmotes,
Ronflant en bonnes patriotes ;
Car naturellement les juges ſont dormeurs.
Quant aux détails de la chancellerie,
A la tortue ils ſont tous confiés ;
On ſait qu'en ſa marche étourdie,
Elle fait feu des quatre piés.
Bref, ſur leur dos emportant leur tribune,
Les eſcargots tenoient lieu d'avocats,
Et déployoient dans tous les cas,
Une éloquence peu commune.
On les accuſoit d'être lents,
Et d'éterniſer les affaires ;
Pour acquérir plus de lumieres,
Ils demandoient fort bien des ſurſis de cent ans.
La cour, d'ailleurs, fut juſte, & Thémis bien ſervie.
D'un pareil tribunal nul client n'appelloit.
Avant qu'on lâchât un arrêt,
La mort, ſans autre plaidoirie,
Proviſoirement emportoit
L'avocat, l'aſſeſſeur, le juge & la partie.



FABLE V.

PROMÉTHÉE.

Jaloux de l'empire des dieux,
Un jour le hardi Prométhée,
L'œil ardent & l'ame agitée,
Voulut former un être auſſi ſuperbe qu'eux.
Plein de cet eſpoir magnifique,
Il pétrit un limon ſous ſes doigts créateurs;
Mais, par un mouvement de pitié prophétique,
Il le détrempe avec des pleurs.
Homme orgueilleux, apprends à te connoître.
Dans l'avenir découvrant tes malheurs,
On te pleuroit, avant qu'on t'eût fait naître.

FABLE VI.

LE LOUP ET L'ANE.

Auprès d'une maſure antique,
Dans un pré de chardons ſemé,
Un âne en ſon chemin trouve un loup famélique.
Martin prend le ton pathétique,
Et croit que ſire loup en ſera déſarmé.
Vois, lui dit-il avec l'accent tragique,
Comme j'ai l'air ſouffrant! Mon mal m'a bien changé.
De ce pied-ci je ſuis paralytique;
Par une longue épine il eſt endommagé,

Et d'ailleurs je deviens étique.
Le loup lui répond en ces mots :
Je compatis à ta ſouffrance :
En effet, je le vois, tu n'as plus que les os,
Et je me crois, en conſcience,
Obligé de finir tes maux.
Il dit, grince des dents, & l'âne eſt en morceaux.

FABLE VII.

LA CHOUETTE.

Un homme erroit ſur les décombres
D'un vieux palais tout ruiné,
Repaire aux brigands deſtiné,
Et digne de loger des ombres.
Mon curieux, foulant quelques débris,
Vit à deux pas une chouette,
Qui, s'élançant de ſa retraite,
Se jeta ſur une ſouris,
Et ſans pitié dévora la griſette.
Quoi, dit-il, un oiſeau penſeur,
Dont la mine eſt ſi grave, & qui doit être ſage,
Quoi, l'oiſeau de Minerve, être ainſi deſtructeur,
Choiſir ſa proie en un ſi bas étage,
Croquer le menu peuple, & prétendre à l'honneur !
Je ne ſais pas d'où vient tu m'apoſtrophes,
Dit le ſiniſtre oiſeau. Tout penſeur que je ſuis,

Il faut que je vive. . . . & je vis.
D'après cela, pauvres fouris,
Craignez les oifeaux philofophes.

FABLE VIII.

L'ENVIEUX.

Dans un enclos, où Palès regne encor,
Le pontife facré de fon autel ruftique
Cultivoit un arbufte unique.
On va me croire ; il portoit des fruits d'or.
Ce bon prêtre excita l'envie.
Tandis qu'il s'abandonne aux douceurs du repos,
Un riche malveillant brife quelques rameaux
Du bel arbufte à la tige arrondie,
Et fe courbant fous fes nobles fardeaux.
Fier du mal qu'il a fait, le méchant s'extafie :
Mais fon plaifir fut court. L'arbre chéri des dieux,
Aux jours que l'automne ramene,
Porta des fruits quatre fois plus nombreux. . . .
Et l'envieux fubit fa peine.

FABLE IX.

LA JARDINIERE ET L'ABEILLE.

Une abeille active & volage,
Allant, venant, dans un jardin,
De tout compofoit fon butin ;

Chaque fleur avoit ſon hommage.
Perrette la prit ſur le fait;
Perrette étoit la jardiniere.
Prends donc garde, abeille légere;
Réprime ton vol indiſcret,
Dit-elle, tout n'eſt pas œillet,
Tout n'eſt pas roſe en un parterre.
Confondant ainſi tes larcins,
Tu peux, tu dois même te nuire:
Des fleurs, dont le parfum t'attire,
Pluſieurs renferment des venins.
Je le ſais, dit l'inſecte agile,
Et grand merci de ta leçon;
Mais je prends ce qui m'eſt utile,
Et ne touche pas au poiſon.

FABLE X.

LE CHEVAL ET LE TAUREAU.

UN enfant vif & courageux,
Porté par un courſier ſuperbe,
S'applaudiſſoit de fouler l'herbe,
Sur cet animal belliqueux.
En paſſant, un taureau lui crie:
Y penſes-tu? que je te plains
De paroître dans la prairie,
Mené par de ſi foibles mains!

Oui, je leur cede la victoire,
Répond le coursier complaisant.
Brutal, où seroit donc la gloire,
De jeter par terre un enfant?

FABLE XI.

LES MOINEAUX ET LE TEMPLE.

En réparant un temple antique,
On en fit déloger des milliers de moineaux;
Mais dès qu'il fut bien magnifique,
Bien réparé, voilà mes étourneaux
Qui s'en reviennent de plus belle.
Vain espoir! les dômes sacrés
N'offrent pas à nos effarés
De quoi loger une hirondelle.
Las! tous les trous étoient murés.
Bon dieu! quelle folle dépense,
S'écria l'essaim bourdonnant!
A quoi cet édifice immense
Pourra-t-il servir maintenant?

FABLE XII.

L'HIRONDELLE.

Amis, le grand monde n'est fait
Pour les muses ni pour le sage.
C'est sous un solitaire ombrage,
Que la nature leur promet

Des plaiſirs purs, & des jours ſans nuage;
C'eſt là qu'à ſes amans elle dit ſon ſecret.
Jadis la ruſtique hirondelle,
Tranquille habitante des champs,
Egaloit même Philomele,
Par la douceur de ſes accens :
Mais bientôt, moins modeſte qu'elle,
Laſſe d'enchanter les déſerts,
Et de n'avoir, pour juger ſes concerts,
Que l'innocente paſtourelle,
Elle abandonna l'air natal,
Quitta, pour un ſéjour ſtérile,
Son petit domaine rural,
Et vint s'établir à la ville.
Là, ma ſotte enfle en vain ſes ſons,
Et prodigue ſa voix légere :
On a bien autre choſe à faire,
Que d'applaudir à ſes chanſons.
Qu'arriva-t-il ? Le talent de la belle
En faſte vint ſe convertir;
Et l'ambitieuſe hirondelle
Oublia de chanter, pour apprendre à bâtir.

FABLE XIII.

LE LOUP ET LE BERGER.

UNE cruelle épidémie,
Dans tout un hameau circulant,

Avoit détruit la bergerie
Du pasteur le plus opulent.
Le loup apprit son aventure,
Et vint lui marquer ses regrets.
Que je plains tes ennuis secrets !
Je sens la perte que tu fais,
Et bien vivement, je te jure.
Quoi ! tu n'as donc plus ces troupeaux,
Ces moutons si gras & si beaux,
Qui firent long-tems tes délices,
Ces chevres, ces blanches genisses,
Et tous ces bondissans agneaux ?
Ciel ! quelles furent tes alarmes,
Quand il fallut y renoncer !
Cette image arrache des larmes,
Et je suis tout prêt d'en verser.
Sire loup, je te remercie,
Et je vois, répond le pasteur,
Que vraiment on te calomnie,
Lorsqu'on te refuse un bon cœur.
Dans nos cantons je vais le dire,
D'aujourd'hui je vois que le tien
Est très-sensible. Oui, dit le chien,
Quand le mal d'autrui peut lui nuire.



FABLE XIV.

L'AIGLE ET LE SERIN.

L'AIGLE.

J'AIME les ſommets orgueilleux.

LE SERIN.

Moi, j'aime un vallon ſolitaire.

L'AIGLE.

Je vais me perdre dans les cieux.

LE SERIN.

Je revole auprès de Glicere.

L'AIGLE.

Je captiverai l'œil des dieux.

LE SERIN.

Moi, les regards de la bergere.

FABLE XV.

L'AUTRUCHE.

RANGEZ-VOUS tous, je vais voler,
Crioit une autruche peſante:
Et les oiſeaux de reculer,
Dans la plus curieuſe attente.
Allons, ſuivez-moi bien des yeux;
Vous verrez ſi je tiens parole:
Je vais fendre l'azur des cieux.
C'eſt pour le coup que je m'envole.

Gare, gare... En disant ces mots,
Que sifflent l'alouette & quelques hirondelles,
Elle étend lourdement ses gigantesques ailes,
Dont la masse ressemble aux voiles des vaisseaux.
Infructueux efforts ! cramponnée à la terre,
Ses pieds servent mal ses projets ;
Elle sillonne la poussiere,
Et s'agitant toujours, ne s'éleve jamais.

CES disgraces sont ordinaires,
Et chez le peuple auteur on ne voit que cela :
Combien d'autruches littéraires
Disent, *je vole*, & restent là !

FABLE XVI.

LE BUREAU ET LA TOILETTE.

DANS le magasin d'un Persan
Qui brocantoit dans toute la Syrie,
Une toilette fort jolie,
Quoiqu'elle parlât musulman,
Se trouvoit, par hasard, près d'un bureau sévere,
Meuble autrefois d'un membre du divan,
Turc, s'il en fut, & Turc atrabilaire.
Pour m'approcher, sais-tu bien qui je suis,
Dit-il bientôt à sa voisine ?
Dans les états tout s'achemine,
A l'aide de mon noir tapis.

Je

Je suis un très-grand politique;
Sans moi, point de contrats; sans moi, plus de traités.
Les actes importans me sont tous présentés;
J'ai la confiance publique.
Pédant, c'est bien à toi de vouloir prendre un ton,
Dit la toilette; écoute, & lutte, si tu l'oses:
J'habitois le serrail dans ma jeune saison;
Tu jugeois les effets, j'appercevois les causes.
Par un seul mot, si tu sais voir,
Tu verras quel est mon mérite:
J'ai, pendant plus d'un an, soutenu le miroir
D'une sultane favorite.
Disgrace, entreprise, faveur,
J'épiois tout, dans son principe.
Plus d'une fois le grand-seigneur
À mes côtés fuma sa pipe.
Le cadi fut biffé tout net;
Ce juge avoit trop de lumieres.
Mahmoud faisoit bien le forbet,
On le fit chef des janissaires.
Certain bacha fut empalé,
Pour un rêve de la sultane;
Traité par elle de profane,
Un derviche fut étranglé.
Chaque petite fantaisie
Causoit un grand événement;

Enfin le ſort de la Syrie
Dépendoit d'une bouderie,
D'un œil battu, d'une humeur du moment,
Ou quelquefois d'une inſomnie.
J'ai... La porte s'ouvrit; elle n'acheva pas.
Un ſeul témoin vaut mieux que cent gazettes.
Dieux! faites parler les toilettes....
Et nous ſaurons le ſecret des états.

FABLE XVII.

L'ILLUSTRE MORT.

Un philoſophe, un ſage, un demi-dieu,
Un Archimede, arpenteur de la *ſphere*,
Hors lui n'eſtimant rien, n'aimant rien ſur la terre,
Fou de calculs, faiſant du reſte un jeu,
Mourut, un beau matin, comme un homme ordinaire.
Le même jour, un bourgeois expira,
Homme obſcur, de l'algebre ignorant le myſtere,
Mais bienfaiſant, humain, modeſte, & cætera.
A peine mon ſavant dans le royaume ſombre
Eut eſſayé les premiers pas,
Qu'on lâcha vite après ſon ombre
Tous ces prôneurs des gens qui deſcendent là-bas;
J'entends ces orateurs ſonores,
Ces panégyriſtes pompeux,
Qui, prodigues de métaphores,

A l'abri du héros n'écrivent que pour eux,
Vous chargent les tombeaux de leurs fleurs inodores,
Et s'épuiſant en triſtes lieux communs,
Endorment les vivans, pour fêter les défunts.
On veut les lire ou les entendre.
L'illuſtre mort, comme Euclide cité,
De perſonne n'eſt regretté;
Mais d'un encens exquis on régale ſa cendre;
Et le voilà chanté, préconiſé, prôné,
Giſſant en mort bien conditionné.
Du bourgeois, pas un mot; muette eſt l'éloquence.
Eh! direz-vous, voilà donc tout le prix
De ſes vertus & de ſa bienfaiſance!
Ah! ne le plaignez point; il eut ſa récompenſe...
QUE m'importe qu'on me célebre,
Quand j'aurai ſuccombé ſous la commune loi?
La douleur qu'on laiſſe après ſoi,
Vaut mieux qu'une oraiſon funebre.

FABLE XVIII.

LE DÉVOUEMENT GENEREUX.

JUPITER célébroit aux cieux
La fête de ſon mariage.
Les animaux les plus religieux
Viennent en corps préſenter leur hommage,
Par Mercure introduits dans un ordre pompeux.

La brebis ſeule étoit abſente.
Qui peut l'arrêter, dit Junon,
Et la rendre ſi négligente ?
Point de vœux, pas le moindre don !
Ne vous fâchez pas, ô déeſſe,
Dit un chien bon ami, quoique ſuivant la cour.
Je l'ai vue, au lever du jour ;
L'infortunée étoit dans la triſteſſe. —
Comment ? & par quelle raiſon ? —
Ah ! malheureuſe, diſoit-elle,
Je n'ai plus ni lait, ni toiſon.
Puis-je paroître à la cour immortelle ?
Aux pieds du ſouverain des *dieux*,
Moi, me préſenter ſans offrande !
Non ; tout l'olimpe auroit ſur moi les yeux,
Et ma douleur ſeroit trop grande.
Hélas ! je frémis d'y ſonger ;
Il vaut bien mieux que je périſſe.
Ne pouvant rien offrir, je veux que le berger
M'offre moi-même en ſacrifice.

FABLE XIX.

L'HUITRE ET L'HOMME (*).

L'HOMME.

QU'ENTENDS-JE ? une huître qui raiſonne !

(*) Le ſujet de cette fable eſt tiré du livre qui a pour titre, *Philoſophie de la nature.*

L'HUITRE.

Le beau miracle, en vérité !
Que trouves-tu là qui t'étonne ?
Toute la nuit, j'ai végété
Sur ce roc qui me sert de trône :
Ce matin je suis en gaité.
D'ailleurs, ton orgueil m'aiguillonne.
Tu crois donc que, l'homme excepté,
Tout est brute dans la nature ?
Que ton esprit est limité,
Et qu'à bon droit on le censure !
Apprends que dans cette prison
Qu'entre vous Océan l'on nomme,
Chaque être pense à sa façon,
Et que l'instinct de tel poisson
Vaut l'intelligence de l'homme.

L'HOMME.

Opprobre de notre univers,
Quels sont tes droits ? produis tes titres :
Ne suis-je pas le roi des mers ?

L'HUITRE.

Non. . . . pas même le roi des huîtres.

L'HOMME.

Quelle insolence ! je m'y perds.

L'HUITRE.

Tous les êtres de mon espece,

Dans le royaume des requins,
Vivent en vrais républicains :
Ils ont leur ſens & leur adreſſe,
Et leurs plaiſirs, & leurs chagrins.
Ils ouvrent, ferment leur écaille,
Du ſoleil pompent les rayons,
Sans rien demander aux poiſſons
Qui les effacent par la taille,
Ou par le vain éclat des noms.

L'HOMME.

Doucement! raiſonnons enſemble.
J'ai des principes d'équité ;
Mais ſi tu me contredis, tremble.

L'HUITRE.

J'écoute avec docilité.
Voyons.

L'HOMME

Plus je me conſidere,
Plus il me paroît aſſuré
Que rien, de la nature entiere,
Ne ſauroit m'être comparé.

L'HUITRE.

Eh! la preuve?

L'HOMME

Je penſe & j'aime.

L'HUITRE.

Mais les poiſſons aiment auſſi,
Et je ſuis fort tendre moi-même.
S'il s'en trouvoit un ſeul ici,
Rebelle à cette loi ſuprême,
Sa race s'anéantiroit;
Et bornant par là ſa puiſſance,
Des mondes le moteur ſecret
Auroit manqué d'intelligence.
Penſer! le grand mot que cela!
Homme ſuperbe & ridicule,
Tu partages cet honneur-là
Avec la moindre molécule.
Sans marcher de même que toi,
Sans nager comme la morue,
N'ai-je pas ma raiſon à moi,
Qui peut échapper à ta vue?

L'HOMME.

Oh! la tête va m'en tourner;
Encor de la philoſophie!
Mais dis-moi, qui donc, je te prie,
S'aviſa de t'endoctriner?

L'HUITRE.

La nature. Je ſuis fort vieille;
J'ai vu, plus de deux mille fois,
Du dieu du jour l'aube vermeille

Se lever pour dorer mes toits.
Dans la solitude que j'aime,
Souvent je cause avec moi-même;
Je me plais dans cet entretien,
Et tellement je m'évertue,
Je sais tant, que j'en suis venue
A savoir que je ne sais rien.

L'HOMME.

Impertinent animalcule,
Tu ne sais donc pas, comme nous,
Ce que pese l'eau qui circule
Dans les corps qu'elle produit tous?
Comment, aux plaines éthérées,
Se forment l'orage & les vents,
L'attraction des élémens,
Et le prodige des marées?

L'HUITRE.

Moi, je sais que j'ai des besoins,
Et que je dois les satisfaire;
Je borne à cela tous mes soins.
Que l'eau soit pesante ou légere;
Autour de mon rocher natal,
Que les vents soufflent bien ou mal,
D'honneur, il ne m'importe guère.
Me cachant à tous les regards,
Renfermée en hoitre pensante,

J'oppose de fermes remparts
A la vague la plus bruyante. . . .
Nous bravons ce tumulte affreux ;
Et philosophes que nous sommes,
Nous ne craignons rien, sous les cieux,
Hormis les crabes & les hommes.

L'HOMME.

Ce mot sert à te condamner :
L'effroi même que je t'inspire,
Prouve mon droit de gouverner ;
Le ciel voulut me le donner,
Et te soumet à mon empire.
Oui, oui, j'ai le droit du plus fort,
Une huître est toujours dans son tort,
Et ma clémence me fait rire.

L'HUITRE

Oh ! ceci me paroit subtil :
Ce droit du plus fort, quel est-il ?

L'HOMME.

C'est. . . . la question est étrange !
C'est. . . .

L'HUITRE.

Quoi ?

L'HOMME.

C'est. . . . mais je suis trop bon !

L'HUITRE.

Dis-moi du moins quelque raiſon.

L'HOMME.

C'eſt ce qui fait que je te mange.

FABLE XX.

LE SCEPTRE ET L'EVENTAIL.

Un ſceptre magnifique, & d'un riche travail,
Avec dédain voyoit un éventail.
Es-tu fou, lui dit-il; il te ſied bien, beau ſire,
De faire tant le renchéri!
Songe à tous ceux qui t'on flétri.
Si tu ſers quelquefois, plus ſouvent tu ſais nuire.
Je me moque, d'ailleurs, de ton autorité.
Reviens, crois-moi, de ton erreur profonde:
Tu régis, bien ou mal, quelque état limité;
Mais le ſceptre de la beauté
Eſt vraiment le ſceptre du monde.

LIVRE TROISIEME.

FABLE I.

THÉONE ET KIA (*).

Kia donnoit des loix au peuple antique & ſage,

(*) Le trait hiſtorique qui a fourni le ſujet de cette fable, & qui ſe trouve dans l'*Homme moral*, par M. l'Abbé de Cril-

Qui vit naître confucius ;
La douce aménité brilloit ſur ſon viſage ;
Et le dieu des Chinois, dirigeant ſon jeune âge,
Dans l'ame du monarque avoit mis des vertus.
Le luxe altéra tout : flatté dans ſes foibleſſes,
Il devint le jouet des femmes qu'il aima,
Et d'un profane encens lui-même il parfuma
Les temples ſomptueux, bâtis pour ſes maîtreſſes.
Théone le perdit en captivant ſon cœur.
Elle étoit exigeante, ambitieuſe & vaine ;
Mais ſes grands yeux mourans promettoient le bonheur.
Avec tant d'éloquence ils exprimoient ſa peine,
Que l'on accordoit tout à leur tendre langueur.
Eſclave idolâtrée, elle fut bientôt reine ;
Et l'on vit de ce jour, s'endormir l'empereur
Au ſein voluptueux de ſa belle ſirene,
Lui verſant à longs traits le nectar de l'erreur.
Théone commandoit : le ciel, la terre & l'onde
Soudain fourniſſoient leurs tributs ;
La plus ſtérile arène, on la rendoit féconde ;
Des jardins s'élevoient, dans les airs ſuſpendus ;
Les fleuves s'entrouvroient des chemins inconnus ;
Un deſir de Théone eût fait éclorre un monde.
Un jour ſur des carreaux d'émeraudes ſemés,

lon, a fait époque dans les annales de l'empire de la Chine ; il a été, ſelon le pere du Halde, recueilli par les mandarins.

La gorge nue, & les yeux enflammés,
Se cachant dans les bras du prince qui l'adore
Et qui brûle d'un feu qu'elle réchauffe encore :
Ah ! dit-elle, si vous m'aimez,
Ne me refusez pas la grace que j'implore.
La vie est si rapide, hélas !
Faut-il que les nuits les plus sombres
Viennent abréger par leurs ombres
Des jours trop voisins du trépas ?
A quoi bon cette alternative
De splendeur & d'obscurité ?
Habitons un palais où regne une clarté
Aussi belle & moins fugitive.
Le *Tien* (*), moins grand que toi, dans les airs a placé
Ce globe qui par lui borné dans sa carriere,
Tantôt brillant & tantôt éclipsé,
Nous ôte & nous rend la lumiere.
Que ne pourrons-nous point, inspirés par l'amour ?
Ce palais est magique, & j'y desire encore.
Cher prince, éternisons le jour,
Et n'ayons plus besoin du retour de l'aurore.
Place, place, dans ton palais
Des astres que tes loix maintiennent,
Des soleils qui nous appartiennent,
Et ne s'obscurcissent jamais.
Les feux du firmament, dans leur course féconde,

(*) Le dieu des Chinois.

Luiront fur le refte du monde :
Nous aurons à nous feuls des orbes radieux,
Témoins de notre paix profonde.
Soyons tout l'un à l'autre, & paffons-nous des dieux.
Preffe-moi fur ton cœur, viens, reffens mon ivreffe,
Vois palpiter mon fein, brûlant de volupté;
Par l'excès du bonheur ajoute à ma tendreffe;
Et quand le fort jaloux de ma félicité
Rompra de tes beaux jours la trame enchantereffe,
Nous volerons enfemble à l'immortalité.
Le crédule empereur, féduit par cette image,
Dans ce plan fi hardi ne voit bientôt qu'un jeu :
De la nature il croit être le dieu;
Et certain du fuccès, il ordonne l'ouvrage.
Tout un peuple eft en mouvement.
Un fuperbe palais s'éleve;
L'éclat de l'or s'y mêle au feu du diamant;
A grands frais commencé, c'eft le goût qui l'acheve.
Les rayons du foleil n'y peuvent pénétrer :
Remplis de liqueurs inflammables
Que l'art d'Hermès fut préparer,
De toutes parts des globes innombrables
Sont les aftres nouveaux qui le vont éclairer.
En demi-jours charmans la lumiere eft brifée;
Des guirlandes de fleurs parfument les lambris;
Et d'humides vapeurs, dans les airs rafraîchis,

Tombent d'un autre ciel, comme une autre rosée:
Au milieu des concerts, des danses, des festins,
Les deux amans sont entrés dans leur temple:
A genoux leur cour les contemple;
Et les immortels même envioient leurs destins.
Ils se plongent dans la mollesse,
Dans l'abus des plaisirs, payés par leurs sujets;
Et cet olimpe, où l'or ne doit tarir jamais,
De tout l'empire engloutit la richesse.
La nation jette un cri de douleur.
Un ennemi voisin l'entend, s'arme, s'avance;
Il triomphe, & le peuple abat avec fureur
Le monument du luxe & de l'extravagance.
Le malheureux Kia se voit abandonné:
Dans la misere & dans l'ignominie
Il traîne avec horreur les restes de sa vie....
Et ce dieu d'un instant mourut infortuné.

FABLE II.

LE JEUNE LION ET LE TIGRE.

LE fils d'un vieux lion commençoit à grandir,
Il étoit l'espoir des provinces.
Mais qui l'élevera dans le grand art des princes?
Le pere y rêve, & songe à se munir
D'un gouverneur par excellence.
Tous les courtisans d'accourir;

Car la place eſt de conſéquence.
C'eſt à qui ſera le mentor
De ce rugiſſant Télémaque:
Un peu moins délié que le feu roi d'Ithaque,
L'ours eſt chaſſé comme un butor.
Un éléphant hériſſé de ſcience,
Prudent, induſtrieux, ſur-tout plein de raiſon,
Pour former le jeune lion,
Se propoſe ſans arrogance.
Il eſt fort ſage, diſoit-on,
Mais il manque un peu d'élégance.
Paroît un courſier généreux,
Nourri dans les plaines d'Elide,
Fameux par ſon courage & ſa courſe rapide;
Mais il eſt noble & fier... on le croit dangereux.
Affectant un maintien plus décent que rigide,
Un tigre moraliſte, ou du moins ſoi-diſant,
Trompe ſa majeſté par un ton ſéduiſant,
Et l'accent meſuré d'un langage perfide.
Sous un habit ſi velouté
Il doit loger un cœur timide,
Dit une léoparde au regard effronté,
Ainſi que la panthere avide,
Folle d'un amant moucheté.
D'ailleurs il plaît à la lionne.
Jeune & coquette encor, ſon cœur s'eſt enflammé.

On juge l'air bien plus que la personne :
Le tigre a pris un masque, & le tigre est nommé.
Pauvres sujets, que naîtra-t-il d'utile
D'un pareil choix? Un tigre éduquer un lion!...
Tout ce qu'on peut en attendre de bon,
C'est que l'instituteur étrangle son pupille.

FABLE III.

LE LUSTRE ET LA LAMPE.

Auprès d'une lampe enfumée,
Un lustre fort brillant, mais tant soit peu brutal,
Faisant sonner ses boules de crystal,
Étaloit son éclat, vantoit sa renommée.
Va-t-en ; tu me fais mal au cœur,
Dit-il à notre humble veilleuse :
Comment oses-tu, malheureuse,
Paroître aux pieds de ma grandeur ?
Vois-tu jaillir mes étincelles ?
On attache mes diamans
Aux lambris fastueux des belles ;
Et chacun de mes mouvemens
Semble suspendre au-dessus d'elles
Des feux & des astres mouvans.
Parmi les guirlandes de Flore
J'orne les fêtes des amans :
Je préside aux enchantemens

De

De Comus ou de Terpficore,
Et trompe la marche du tems.
La lampe lui répond : après tant de merveilles,
Quels titres vous citer ! vous feul les avez tous :
Je n'ai jamais brillé pour vos aimables fous ;
Mais j'éclairai les doctes veilles
Des Racines & des Corneilles :
On donne un bal fans moi ; *le Cid* s'eft fait fans vous.

FABLE IV.

LA LINOTTE.

UNE étourdie, une tête à l'évent,
Une linotte, c'eft tout dire,
Sifflant à tout propos, & tournant à tout vent,
Quitta fa mere & voulut fe produire,
Se faire un fort indépendant.
Un nid chez foi vaut mieux fouvent
Que ne vaut ailleurs un empire.
Il s'agit de trouver un bel emplacement.
Ma folle, un jour, s'arrêta près d'un chêne.
C'eft, dit-elle, ce qu'il me faut ;
Je ferai là comme une reine ;
On ne peut fe nicher plus haut.
En un moment le nid s'acheve :
Mais deux jours après, ô douleur !
Par tourbillons le vent s'éleve,

L'air s'embrase, un nuage crève;
Adieu les projets de bonheur!
Notre linotte étoit absente.
A son retour, dieux, quels dégâts!
Plus de nid! le chêne en éclats!
Oh! oh! je serai plus prudente,
Dit-elle; logeons-nous six étages plus bas.
Des brouffailles frappent sa vue.
La foudre n'y tombera point:
J'y vivrai tranquille, inconnue;
Et ceci, pour le coup, est mon fait de tout point.
Elle y bâtit son domicile;
Moins d'éclat, sans plus de repos:
La poussiere & les vermisseaux
L'inquietent dans cet asyle:
Il faut prendre congé; mais, sage à ses dépens,
D'un buisson qui domine elle gagne l'ombrage,
Y trouve des plaisirs constans,
Et s'y préserve, en même tems,
De la poussiere & de l'orage.

Si le bonheur nous est permis,
Il n'est point sous le chaume, il n'est point sur le trône;
Voulons-nous l'obtenir, amis?
La médiocrité le donne.



FABLE V.

L'ÉCHO.

BOIS qui fus le témoin de mes premiers *desirs* ,
Quand tu m'offris Émire à l'ombre de ce *hêtre* ,
Vois couler tout mon sang sur cette urne *champêtre*
Qui contient mon trésor , ma vie & mes *plaisirs.*
C'est ainsi qu'un amant regrettoit son amante ,
L'air égaré , l'œil sombre , un poignard à la main ;
Et l'écho redisoit , du creux d'un roc voisin ,
Les derniers mots de sa plainte éloquente.
Errant près de ce bois , un berger amoureux
Les entend & s'écrie : insensible maîtresse !
Tout parle de plaisir , d'amour & de tendresse ;
L'écho répete ici les soupirs d'un heureux.
Tout-à-coup des sanglots troublent sa rêverie.
Il accourt , quel spectacle ! il voit , près d'un tombeau
Et baigné dans son sang , le pasteur le plus beau. . .
Le pasteur qui venoit d'exciter son envie.

CHAQUE mortel a ses douleurs ;
Ne jugeons point d'après notre délire.
C'est dans les ames qu'il faut lire ,
Et tous les échos sont trompeurs.

FABLE VI.

LE TYRAN ET L'OMBRE.

Un Phalaris, un tyran formidable,
Sous un ſceptre de fer accabloit ſes ſujets.
Dans ſon cœur effrayé de ſes propres forfaits,
Il trouvoit l'enfer du coupable.
Un jour, ayant doublé la garde du palais,
Il parcourt de ſon parc les lieux les plus ſecrets,
Que rend plus ténébreux ſa morne rêverie.
Là ſe cachoit, le glaive en main,
Un citoyen chargé des vœux de la patrie,
Qui, dans l'obſcurité ſe frayant un chemin,
Pour immoler ce monſtre, avoit riſqué ſa vie,
Et s'apprêtoit à lui percer le ſein.
Il l'apperçoit, approche, & retient ſon haleine;
Sur la mobile arene il ſuſpend tous ſes pas,
Le ſuit, guette l'inſtant, & leve enfin le bras...
Le tyran voit ſon ombre, & la prend pour la ſienne.
O dieu! dit-il, plein d'un mortel effroi,
Qu'annonces-tu par un ſi noir préſage?
Tout du trépas me préſente l'image.
Mon ſimulacre même eſt armé contre moi.
Voici l'heure de la vengeance,
Lui dit notre Brutus, en le frappant alors;
Mais tu me dois quelque reconnoiſſance:
Je te délivre des remords.

FABLE VII.

LES DEUX RUISSEAUX.

Un ruiſſeau devenu torrent,
A chaque pas enflé dans ſa courſe rapide,
Et dédaignant le lieu de ſa ſource timide,
Vers les gouffres amers couroit en murmurant.
Au creux d'un vallon ſolitaire,
Il rencontre un autre ruiſſeau,
Promenant l'onde la plus claire,
Sous des ſaules unis qui furent ſon berceau,
Et ſur les fleurs qu'il déſaltere.
Pour careſſer la plaine, il diviſe ſon cours;
Dans ces lieux enchantés cent fois il ſe replie;
Il y forme, en jouant, d'innombrables détours,
S'éloigne, reparoît, brille, ſe multiplie...
Je le crois bien; eh! peut-on, dans ſa vie,
Embraſſer trop ſouvent l'objet de ſes amours!
Range-toi donc, lui dit ſon confrere ſuperbe,
Que fais-tu là ſur mon chemin,
Toi, petit filet d'eau, qui ſourdis ſans deſſein,
Bon, tout au plus, à figurer ſous l'herbe?
Avec tes mille tours, réponds, quel eſt ton but?
Pour moi, je ſuis un ruiſſeau de fortune,
Et je cours porter mon tribut
Au vaſte empire de Neptune.

Bon dieu ! paſſez, monſieur le courtiſan.
Votre grandeur ne me fait point envie ;
Vers la mer prenez votre élan.
Moi, j'aime mieux, telle eſt ma fantaiſie,
Être adoré d'une prairie,
Que mépriſé par l'Océan.

FABLE VIII.

L'ANE VERT.

UNE veuve déjà ſur l'âge. . .
(C'eſt une veuve de village ;
Il importe, ou n'importe pas,
Le voilà dit, ſans trop de verbiage ;
Revenons vîte ſur nos pas.)
Quoique bien loin de ſon aurore,
Cette veuve aſpiroit encore
A ſe donner quelques beaux jours.
Eh ! le moyen, ſans les amours ?
Vieille Cibele, ou jeune Flore,
C'eſt à ces fripons-là que l'on revient toujours.
Un beau garçon, d'une heureuſe encolure,
Convenoit fort à madame Germain.
L'héroïne de l'aventure
S'appelle ainſi, l'autre a nom Mathurin,
Très-pauvre en fonds de terre, & très-riche en figure.
Notre folle nourrit ſon deſir *in petto*,
Convoite, & brûle *incognito*,

De peur d'exciter le murmure.
Il fallut cependant éventer ſon projet,
En faire part à ſa commere,
Matoiſe, s'il en fut! bonne pour un ſecret,
Et très-propre à conduire un amoureux myſtere.
Comment, lui dit-elle un matin,
Trouves-tu le gros Mathurin,
Le fils de Perrette & de Pierre?
Je t'avoûrai qu'il eſt fort à mon gré;
Et ſans les langues mal-diſantes,
Les ſots propos, & les chanſons courantes,
J'en dirais deux mots au curé.
Bon, commere! à cela ne tienne,
Lui dit l'autre; mariez-vous:
C'eſt votre fantaiſie; on a chacun la ſienne,
Ce n'eſt pas trop; contentons-nous,
Puis après, que l'ennemi vienne.
Sans doute on te chanſonnera;
A tes dépens le village rira.
Tarare: en un moment tout peut changer de face.
Un rien éteint ces rumeurs-là.
Que dis-je! ſi tu veux, cet âne que voilà,
Fera taire la populace.—
Cet âne? — Eh! oui, cet âne. Allons, j'ai mon deſſein;
Et tu ſeras Mathurine demain. ——
Bien volontiers. — La veuve eſt opulente;

Ses cinquante ans, dès-lors, n'en paroiſſent que trente,
Et Mathurin ſe vend de très-grand cœur.
Il croit bêtement qu'une rente
Eſt l'équivalent du bonheur.
Il s'épouſent. Dans le village
Vous jugez quel charivari !
Les chiens, qu'excite le tapage,
Sautent aux poches du mari ;
Les plaiſans fondent par nuées,
On n'entend que malins couplets ;
La doyenne des mariées,
Avec de vieux atours, & de plus vieux attraits,
Eſt reconduite, à travers les huées,
Les brouhahas & le bruit des ſifflets.
Du logis tout-à-coup un âne vert s'élance ;
C'eſt l'âne en queſtion ; pendant tout le caquet,
L'autre commere, avec intelligence,
L'avoit fait peindre en perroquet.
Nos francs badauts de crier au prodige.,
D'eſcorter le baudet comme un triomphateur :
Un âne vert ! n'eſt-ce point un preſtige ?
Mais peut-être eſt-ce à l'art qu'il doit cette couleur ?
Non, dit un autre, je vous jure
Que c'eſt un jeu de la nature.
Si l'on veut, je vais parier.---
De quel pays eſt-il ? —Du Cap, dit un barbier

(Le bel-esprit, l'orateur du village,
Contant toujours quelqu'étonnant voyage)
Et du Cap-Verd, encore; croyez-m'en, sur ma foi.
Je me connois en ânes, moi.
Hélas! s'écrioit une vieille,
Toute la nuit je l'ai songé.
Oui, riez, je vous le conseille;
Quand l'Éternel est outragé,
Exaltez bien votre merveille.
Je me rappelle que jadis,
D'un amas antique de planches,
On vit sortir des souris blanches,
Qui trotterent sous le parvis:
Eh bien, de cet affreux présage
S'ensuivit la mortalité:
Mon pere alors fut emporté,
Et ma tante plia bagage.
Depuis que ces chats gris, qu'on appelle chartreux,
S'impatronisent dans nos villes,
Tout y va comme il plaît aux cieux.
Les hommes sont dormeurs, & les femmes stériles;
A trente ans on est déjà vieux.
Plus de moissons, le ciel maudit la terre.
Des chats chartreux! n'est-ce point une horreur?
Le moyen qu'on n'ait pas la guerre?
Puis on revient à l'âne; on parle, on délibere;

C'eſt un prophete de malheur,
Qu'il faut jeter dans la riviere.
Il fait un jour entier la publique rumeur.
Le lendemain, c'eſt autre choſe :
Un charlatan, bien fourbe & bien payé,
Montre un ſinge couleur de roſe,
Et l'âne vert eſt oublié.

O muſe indiſcrette & volage,
Par accident nous ſerions-nous mépris ?
Aurois-je déſigné Paris,
En peignant les fous d'un village ?

FABLE IX.

LA BONNE BREBIS.

En butte à la fureur des autres animaux,
La brebis, ſurmontant ſa crainte,
A Jupiter porta ſa plainte,
Le pria de l'entendre & de finir ſes maux.
Le dieu, par ce diſcours, la flatte & la raſſure :
Contre tes ennemis j'aurois dû mieux t'armer ;
Je le vois, bonne créatrue,
On opprime ſouvent ceux qu'on devroit aimer :
Mais réparons. Souhaite une défenſe,
Et je ſouſcris ſoudain à tes deſirs prudens :
Veux-tu des griffes ou des dents ?——
Moi ! j'aurois quelque reſſemblance

Avec ces animaux qui dévorent les gens ? —
Faut-il de noirs venins infecter ton haleine ? —
Ah, dieu ! j'exciterois la terreur & la haine :
On a tant d'effroi des ferpens ! —
Aimerois-tu donc mieux des cornes à la tête ? —
Le bouc en a, le bouc eft trop hargneux ;
Son arme apparemment l'empêche d'être honnête :
Rien de commun entre nous deux. —
Chaque mot que tu dis redouble ma furprife ;
De ta douceur enfin fonge à te départir ;
Si tu ne veux pas qu'on te nuife,
A nuire un peu toi-même il faut bien confentir. —
Que je nuife ? qui, moi, mon pere ?
Combien j'expirois vos bontés !
Ah ! laiffez-moi mon caractere :
Mon cœur répugne aux cruautés,
Et j'aime mieux les fouffrir que d'en faire.

FABLE X.

LE DIAMANT ET LE LAPIDAIRE.

Un lapidaire travailloit
Des pierres qui n'étoient point fines :
En facettes il les tailloit,
Les montoit à plaifir ; on les trouvoit divines.
Quel feu ! difoit-on, quel éclat ! . . ,
Un diamant tout brute encore,

Reste à l'écart ; on n'en fait nul état ;
Il est de prix, mais on l'ignore.
L'essentiel est de briller :
Le mérite caché bien rarement prospere :
La plus précieuse matiere
N'est rien, sans l'art de l'ouvrier.
Cette fable me paroît claire.
Auteurs, le meilleur fonds a besoin d'ornement :
Le génie est le diamant,
Et le goût est le lapidaire.

FABLE XI.

LA MULE ET LA PANTOUFLE DU MUPHTI.

Une mule bien élégante,
Faite exprès pour un pied chinois,
Près d'une pantoufle imposante,
Déraisonnoit ; oh ! je le crois.
Qu'importe ? elle étoit amusante.
Où donc, lui dit-elle gaîment,
Ai-je vu ta grave éminence ?
J'ai de toi, je ne sais comment,
Quelque vague réminiscence. —
Je chaussois jadis un muphti.
Oh ! ta mémoire aide la mienne.
Je chaussois une Circassienne

Dont le pied étoit fort joli,
Et j'en ſuis la preuve certaine.
Ce muphti là, je m'en ſouviens,
Trois ou quatre fois par ſemaine,
Avoit de très-vifs entretiens
Avec ſa douce anti-chrétienne.
Sauf le reſpect de Mahomet,
Il venoit ſouper avec elle,
Et mettoit aux pieds de la belle
Son cœur, ſa pipe & ſon bonnet.
Voilà, ſelon toute apparence,
L'époque de la connoiſſance.
Oui, oui, je le croirois aſſez.
Plus d'étiquette, allons de compagnie;
Le ſacré brodequin, & la mule étourdie,
Se ſont ſouvent entrelacés.

FABLE XII.

LA TULIPE ET LES BLEUETS.

Un jeune amant bien tendre &, je crois, bien fidelle,
Avoit cueilli des bleuets pour ſa belle.
En attendant l'heure du rendez-vous,
Il ſe promenoit dans les ſerres
D'un curieux, ivre & jaloux
De ſes riches oignons, de ſes fleurs ſolitaires.
Voyez, lui dit notre amateur,

Cette tulipe à la tige hautaine ;
Elle me vient du grand-ſeigneur.
Moi, j'ai cueilli ces bleuets dans la plaine,
Reprit l'amant inſpiré par ſon cœur.
Ah! le bleuet eſt la plus belle fleur ;
Il eſt préféré par Climene.
Sa main le mêle à ſes cheveux,
Ou l'attache à ſon ſein, à côté de la roſe ;
C'eſt là que ſouvent il repoſe.
Il naît moins éclatant, pour mourir plus heureux.

FABLE XIII.

LA FORTUNE, L'AMOUR ET LE DESTIN.

De l'univers le grand arbitre,
Ce dieu qu'on appelle deſtin,
Laſſé de tenir ſon regître,
De peſer chaque ſort humain,
Et de tout noter par chapitre,
Voulut ſe repoſer, s'amuſer à ſon tour ;
Et ſe moquant de nos plaintes ſecrettes,
Chargea la fortune & l'amour,
De rédiger les terribles tablettes
Que n'éclaire point l'œil du jour.
Voilà donc nos deux ſecretaires,
Feuilletant à l'envi les archives d'airain ;

Et, comme ils sont l'un à l'autre contraires,
Vexant ce globe-ci, cahoté sous leur main.
Si la fortune, moins cruelle,
Avoit inscrit les noms de ses heureux amans,
Bientôt son collegue infidèle,
A son insu prenant son tems,
Les rayoit d'un coup de son aile;
Et l'autre déité, par un juste retour,
Interposant une feuille nouvelle,
Supprimoit tous les noms qu'avait écrits l'amour.
Chers amis, prenons patience;
Dans tous les tems l'homme ainsi fut mené.
Par le destin il est abandonné;
C'est un trône vacant, si j'en crois l'apparence.
De notre globe infortuné
Deux étourdis ont toujours l'intendance;
Aussi va-t-il comme il est gouverné.

FABLE XIV.

LE CHENE ET LE GLAND.

Un chêne altier s'indignoit de son fruit.
De mon ombre, dit-il, je protege la terre;
Je suis l'arbre du dieu qui lance le tonnerre,
Et voilà ce que j'ai produit!
Ingrat, reprit le gland qui parloit comme un sage,
D'où te vient tant de vanité?

Dans tes vastes rameaux reconnois mon ouvrage ;
Sans moi tu n'aurois pas été.
J'enfermois dans mon sein ton superbe feuillage.
Toujours sublime en ses moindres décrets,
La nature qui me destine
A te perpétuer dans le fond des forêts,
Sur ta cime m'éleve exprès,
Pour mieux te rappeller à ton humble origine.

FABLE XV.

LA FORCE DES LARMES.

CONSOMMÉ dans l'art des Tiberes,
D'un état malheureux le lâche usurpateur
Sur les enfans & sur les peres
Exerçoit cet art destructeur.
Chaque parole est coupable ou suspecte ;
Le silence est prescrit par la voix des bourreaux,
Qu'en frémissant tout un peuple respecte ;
Les pâles citoyens se taisent sur leurs maux ;
Mais par des signes énergiques,
Des cœurs interpretes muets,
Ils expriment leurs vœux secrets,
Et les calamités publiques.
Ces signes éloquens sont bientôt interdits.
Alors un citoyen, appesanti par l'âge,
Arrive dans la place où des rois du pays

Le

Le bronze éternise l'image,
Et la retrace aux regards attendris :
Là, tombant à genoux au pied de la ſtatue,
Du plus aimé de tous ces rois,
Il l'arroſe de pleurs, au défaut de la voix.
Sublime expreſſion.... qui ne fut pas perdue !
Le peuple interprete bientôt
Cette auguſte douleur, ces profondes alarmes.
Tous les yeux ſont trempés de larmes ;
Mille ſoupirs unis ne font plus qu'un ſanglot.
On inſtruit le tyran, & lui-même il s'avance.
Il veut, pour comble de tourmens,
Priver ces malheureux de leurs gémiſſemens.....
Le déſeſpoir leur rend l'indépendance.
Le peuple ſent ſa force, & court à ſa défenſe ;
Tous les bras ſont armés ; le ſang coule à grands flots ;
La garde eſt égorgée, & le monſtre en lambeaux.
De l'eſpece humaine avilie
Imbécilles perſécuteurs,
Prenez les biens, ôtez la vie,
Mais ne défendez point les pleurs.

FABLE XVI.

L'ESCARGOT ET LA CIGALE.

Vers l'ombre épaiſſe d'un buiſſon,
Un eſcargot ſe trainoit avec peine,

Portant avec lui sa maison.
Le gîte avoisine la plaine ;
Mais quand on est chargé, tout chemin paroît long.
Le voyageur s'en plaint, la chaleur est extrême.
Ses cornes de sortir, puis de se renfoncer ;
Il s'arrête au lieu d'avancer ;
L'aiguille d'un cadran marche à peu près de même.
Pendant une pause, il entend
Auprès de lui chanter une cigale.
Bon ! s'écria-t-il à l'instant,
D'une aubade l'on me régale !
Je suis bien en train de concerts !
Mais combien j'envirois le sort de la *chanteuse !*
Que ses loisirs sont doux, que sa vie est heureuse !
C'est pour elle à coup sûr qu'est fait cet univers.
Sous un lourd édifice elle n'est point courbée,
En un clin d'œil elle saute à vingt pas.
Moi, pauvre hère, je suis las,
Après une seule enjambée....
Trop heureux escargot, disoit l'autre à son tour,
De son destin encor plus mécontente ;
Tu ne crains sous tes toits, sous ta maison rampante,
Ni la fraîcheur des nuits, ni la chaleur du jour.
Que près du tien mon sort est ridicule !
Tandis qu'en bon bourgeois tu vis dans ta cellule,
Je suis en butte aux bourasques de l'air.

Je grille dans la canicule,
Et meurs de froid pendant l'hiver.
NOTRE condition en vaut fouvent une autre;
Le ciel fit pour le mieux; nous plaignons-nous de lui?
C'eft lorfque dans l'état d'autrui
Nous ne voyons que ce qui manque au nôtre.

FABLE XVII.

JEANNOT ET LE FRELON.

UN jeune enfant, c'eft Jeannot qu'on l'appelle,
Cueilloit des fruits dans un jardin:
Un frélon le pique à la main;
La foibleffe eft toujours cruelle.
Le pauvre Jeannot jette un cri;
Mais plus infolent, plus agile,
Une feconde fois l'orgueilleux volatile
Sonne la charge autour de lui.
Furieux, le vaincu s'élance,
Saute après le frélon, s'obftiné, & le faifit.
Dans le malheur, plus d'un fage le dit,
Rien n'eft plus bas que l'impudence.
Ah! j'implore votre clémence,
S'écria le captif, d'un ton prefque touchant,
Laiffez-moi vivre, bel enfant,
En faveur de mon innocence:
Mon petit dard fait feul mon exiftence;

Et si par fois il est cuisant,
C'est la nature, en conscience,
Qui veut que je sois mal-faisant. —
Oh ! c'est la nature ! à merveille,
Reprit Jeannot qu'il croyoit abuser.
C'est elle aussi qui me conseille,
Et qui me dit de t'écraser.

FABLE XVIII.

LA SOURIS VOYAGEUSE.

DANS le sénat du peuple des souris,
Un jeune magistrat racontoit ses voyages.
Oui, messieurs, disoit-il, sur les *lointains rivages*,
Chez les peuples les plus polis,
J'ai visité, d'après l'avis des sages,
Tous les greniers les mieux fournis.
O prodige ! un beau soir, sous une voûte obscure,
J'ai vu des animaux qui parlent comme nous,
Et j'ai très-bien vu, je vous jure ;
Ils sont enveloppés d'un duvet lisse & doux ;
Ils ont l'œil vif, la patte fort menue,
Et la peau veloutée, & l'oreille pointue ;
Mais, écoutez. Ces animaux,
Qui plus que nous me paroissent agiles,
S'affublent de certains manteaux
Formés de membranes mobiles,
Et volent comme des oiseaux.

— O l'ignorant ! ô la tête éventée !
Dit aussi-tôt avec mépris
La doyenne expérimentée ;
Eh ! c'étoient des chauves-souris.
Nous en voyons autant, sans quitter nos tanieres.
Une autre fois, on t'enverra bien loin,
Pour nous en rapporter de si vives lumieres. ...
Sénat, comptons encor sur un pareil témoin.
APPROFONDIR les mœurs, observer les usages,
C'est l'étude des bons esprits,
Qui ne va point à tous les âges.
Que de jeunes gens à Paris
Sont aussi sots que ma souris,
En revenant de leurs voyages !

FABLE XIX.

LA POULE AVEUGLE.

UNE poule perdit les yeux ;
On manda vite un oculiste,
Et sûrement le plus fameux ;
Mais contre un accident si triste
Il ne peut rien, si ce n'est discourir ;
C'est le tic de nos Hypocrates
Habiles à parler, un peu moins pour guérir.
La bonne bête avec ses pattes
(On parle de la poule, & non du médecin)

Grattoit toujours la terre, & la grattoit en vain.
Une autre poule, alerte & clairvoyante,
Mais de qui les ergots étoient fort délicats,
Marchoit à ses côtés, la suivoit pas à pas,
Profitant du travail de la pauvre impotente.
Dans le meilleur fumier en vain elle fouilloit;
Elle en tiroit le grain, & l'autre l'avaloit.
J'AVOIS un but, ma fable y mene.
La poule aveugle est le compilateur;
Sa compagne c'est vous, avide rédacteur,
Qui vivez du fruit de sa peine.

FABLE XX.

LA FOLIE ET LA RAISON.

OH! combien je te remercie,
Disoit un jour à la grave raison
L'aimable & riante folie!
Je te dois tout... Eh! comment, je vous prie,
Dit la pédante, en prenant le haut ton?
L'homme n'est vraiment fou qu'au moment qu'il raisonne,
Reprit l'autre déesse, avec l'air étourdi;
C'est alors qu'il dédaigne un instinct monotone,
Qu'il cherche un plus solide appui;
Et moi je m'empare de lui,
Si-tôt que l'instinct l'abandonne.
Je le mene où je veux, d'invisibles filets...

Je seme avec art sa carriere :
Vainement ton flambeau l'éclaire,
Je fais briller mes feux follets,
Et le voilà qui court après,
En les prenant pour ta lumiere.

LIVRE QUATRIEME.

FABLE I.

LES OISEAUX DE PROIE.

HABITANT d'une vieille roche,
Jadis un hibou du Morvan,
Ennemi du soleil levant,
Et des humains fuyant l'approche,
S'avisa de penser comme pense un hibou.
Que fais-je, dit-il, dans mon trou?
Je suis l'effroi de la nature;
Je veux enfin changer d'allure,
Me mettre au ton courant, fréquenter les berceaux,
Et m'égayer sous la verdure,
Donner même concert : le monde est plein de sots,
On loûra jusqu'à ma figure.
Ce hibou-là raisonnoit juste. Il sort
De sa crevasse, & veut prendre l'essor;
Mais il rase en coupable une bruyere obscure.

Il va trouver ſon couſin l'émouchet,
Son digne confrere en rapines,
Qui, ſous des maſures voiſines,
Non loin d'un colombier, tendoit ſon trébuchet.
Couſin, dit-il, je ſuis un parent plein de zele;
J'ai fait un plan de vie, & t'y veux aggréger.
Nous croquerons toujours pigeons & tourterelle:
A ſon régime il faut être fidelle;
Cela fait un bon chile, il n'y faut rien changer.
Mais nous pourrons au moins, avec un peu d'adreſſe,
Aller par-tout, être conſidérés,
Réhabiliter notre eſpece;
Nous ſommes les plus forts, ſoyons *les plus madrés*.
Que l'épervier avec nous s'aſſocie:
Invitons-y maître corbeau,
Et la chouette du hameau,
Et formons une académie.
Ayons quelques paons pour prôneurs;
Ce ſont d'éminentes perſonnes.
Notre goſier eſt dur, mais nos ſerres ſont bonnes;
Nous pourrons toujours bien étrangler nos cenſeurs.
Tope, dit l'émouchet, qu'a ſéduit ce langage;
Tu parles d'étrangler, c'eſt un projet fort ſage.
L'épervier l'entend; il accourt.
La chouette paſſoit, on l'arrête au paſſage;
Et nos brigands, pour ſe rendre au bocage,

Prennent le chemin le plus court.
Sous un antique ormeau, les voilà qui s'inftalent :
Les Marfias en pied, les Amphions détalent ;
Ils abandonnent tout, leurs amours & leurs nids.
Eh ! meffieurs, arrêtez, leur crioit la chouette ;
Ne quittez point vôtre douce retraite :
Nous voulons déformais n'être que vos amis.
Ce foir ; vous aurez bal avec grande mufique,
Le tout fuivi d'un banquet magnifique ;
Par les mêmes talens nous allons être unis.
Les gens d'efprit quelquefois font des bêtes :
Hélas ! les pauvres oifillons
S'en vont gobant ces hameçons,
Et ne rêvent plus qu'à des fêtes.
L'heure eft donnée, on vient au rendez-vous.
Chut, chut, dit l'un des quatre : on fait un grand filence ;
Le corbeau prend l'accord, & le concert commence :
Concert affreux, fait pour des loups-garoux.
Le roffignol frémit & tombe en défaillance :
Bouvreuil, chardonneret, tout femble épouvanté.
La linotte indifcrette en dit ce qu'elle penfe ;
On lui fait figne en vain : dans fa vivacité,
Elle fiffla, fi l'on en croit l'hiftoire,
Et l'orcheftre à l'inftant dévora l'auditoire.
J'entends les cris des chiens, & la voix des chaffeurs ;
Manes plaintifs ; vous aurez des vengeurs.

Déjà la chouette est tombée :
L'épervier atteint à son tour,
Sent défaillir sa serre recourbée,
Et lâche à l'instant même un chantre de l'amour.
Enfin l'auteur de cette tragédie,
Notre hibou qu'on expédie,
Ferme ses gros yeux ronds à la clarté du jour.
Et chouette & hibou sont les sots despotiques,
Soi-disant protecteurs, mais fléaux des talens ;
Et les chasseurs, ces courageux critiques,
Par qui les arts sont vengés des méchans.

FABLE II.

LE JET-D'EAU ET LE RÉSERVOIR.

Dans un parc dessiné d'après les meilleurs plans,
Un jet-d'eau dans les airs s'élevoit sous l'ombrage,
Et retomboit, à travers le feuillage,
En perles, en rubis, en globules roulans.
Notre jet-d'eau s'oublie, ainsi que c'est l'usage.
(On a vu, de tout tems, les sots se prévaloir.)
Il insulte, dans son langage,
L'onde obscure du réservoir,
Qui subvenoit à tout son étalage.
Voi, lui dit-il, ce pompeux appareil,
Si jusqu'à moi peut arriver ta vue :
Voi ces gerbes d'argent dont s'enrichit la nue,

Et que j'oppose aux rayons du soleil.
A quoi sers-tu, misérable eau dormante ?
Quand je m'éleve aux cieux, à mes pieds tu croupis ;
Ton voisinage me tourmente,
Et gâte bien souvent les lieux que j'embellis.
Comme il parloit, un des canaux se brise :
Au fond du réservoir il s'entr'ouvre un chemin,
Et soudain
L'onde fourdit, décroît, coule & s'épuise.
Vous eussiez vu les rubis s'exhaler,
Toutes les gerbes disparoître,
Et les perles dégringoler.
Notre orgueilleux commence à se connoître,
Il baisse, il tombe, il ne peut plus aller,
Il est à sec. Vous devinez peut-être,
De ma fable quel est le sens :
Appauvrissez le peuple ; adieu l'éclat des grands.

FABLE III.

LES DEUX MONTRES.

Un horloger venoit de faire emplete
De deux montres. L'une, sans art
Pour le dehors, semble au premier regard,
Valoir à peine qu'on l'achete ;
Mais au dedans, elle est parfaite ;
Le mouvement en est exquis ;

Tous les reſſorts en ont été finis ;
C'eſt Julien Leroi qui l'a faite.
L'autre, à l'extérieur, éblouit tous les yeux ;
Elle s'enorgueillit de ſa boite émaillée ;
Le diamant l'enrichit de ſes feux ;
Son aiguille étincele, élégamment taillée,
Et fait jaillir l'éclair, dans ſon cours radieux,
Autour du cercle où l'heure eſt calculée.
Mais l'ouvrage perd tout, s'il eſt approfondi.
Notre belle par jour fait plus d'une eſcapade,
Elle a l'allure bruſque, & le pas étourdi.
Comme plus d'une tête, elle va par boutade,
A ſix heures cent fois elle a marqué midi.
Quoi qu'il en ſoit, dans la boutique
Entrent deux acheteurs. L'un, François élégant,
Laiſſe à la porte un vis-à-vis brillant,
Des valets, un coureur, un train fort magnifique.
L'autre eſt ſeul, marche à pied, eſt ſagement vêtu ;
C'eſt quelque Anglois, je le parie,
Peu faſtueux, & partant peu connu.
Notre joli pantin, que l'éclat doit ſéduire,
Se ſaiſit du petit tréſor,
Que bien ou mal j'ai tâché de décrire.
Les diamans, le frais émail de l'or,
Tout cela le frappe & l'attire ;
Trompé par l'enveloppe, il admire, il admire. . . . :

—Le prix? Mille écus.—Bon! De sa bourse il les tire ;
Et dupe à si grands frais , il s'applaudit encor.
Avoir un goût si fin , dit l'artiste , à votre âge!
Voilà de quoi le rendre fou :
Il est ivre d'un tel suffrage :
Bref, le François bien cher n'achete qu'un joujou ;
L'Anglois, pour peu d'argent, emporte un bon ouvrage:
Car il a pris la montre au modeste entourage ;
Il a besoin d'un meuble, & non pas d'un bijou.
Fier de son emplette nouvelle,
De ce moment, mon fat désordonné
Se fie à son guide infidelle.
Il n'oseroit penser qu'une montre si belle
Ait un intérieur si mal discipliné.
Il dort, veille au hasard, tarde & manque une affaire,
Même ses rendez-vous , encor plus importans.
Sa conductrice irréguliere ,
Loin de les indiquer, brouille tous les instans:
Faut-il solliciter quelqu'emploi, quelque poste,
Qui soit par cent rivaux vivement demandé ?
A Versaille il arrive en poste,
Une heure après qu'il vient d'être accordé:
Il poursuit vingt beautés, & n'en attrape aucune.
A la simple écorce attaché ,
Il laisse aller amours, fortune,
Pour avoir fait un sot marché.

Quant à notre ſage, au contraire,
Il voit tout proſpérer au gré de ſes deſirs :
Du tems qu'il aſſervit diſtributeur ſévere,
Il ſait entremêler l'étude & les loiſirs,
Uſe du jour qui fuit, fait tout ce qu'il veut faire,
Et donne enfin, heureux à ſa maniere,
Les heures aux devoirs ; les inſtans aux plaiſirs.

De cette fable-ci le ſens eſt clair, je penſe,
Et ne s'offre point à demi.
Voulez-vous choiſir un ami ?
Défiez-vous de l'apparence.

FABLE IV.

LA LEÇON D'UN VIEILLARD.

Le caliſe Almalek, conquérant plein d'orgueil,
Du ſultan Amurat avoit défait l'armée.
Yvre de ſes ſuccès & de ſa renommée,
Il portoit en tous lieux le ravage & le deuil ;
Et ſous une vaine fumée,
Les volages deſtins lui cachoient ſon écueil.
Au palais du vaincu fiérement il s'avance,
Accompagné de captifs dans les pleurs,
De ſoldats & de chefs, & ſur-tout de flatteurs :
Ce mortel teint de ſang eſt un dieu qu'on encenſe.
Un vieux mage, courbé ſous le fardeau des ans,
Qui d'Amurat avoit guidé l'enfance,

Parmi ces lâches courtisans
Gardoit le plus morne silence ;
Et ses yeux cavés par le tems ,
D'Almalek entouré de fourbes caressans ,
Avec pitié contemploient l'insolence.
Le tyran l'apperçoit ; & las de sa constance :
Mon triomphe , dit-il , semble peu t'émouvoir ;
Toi , dont on m'a vanté la longue expérience ,
Comment n'as-tu pas su prévoir
Que ton maître aujourd'hui seroit en ma puissance ?
Regarde ; le reconnois-tu ? . . .
(Au même instant on apporte sa tête.)
Oui , répond le vieillard , sans paroître abattu ;
Et cet aspect m'apprend ce que vaut ta conquête.
J'ai vu dans ce palais tour-à-tour apporter
La tête de Sélim à son vainqueur Korame ,
Celle de ce vainqueur au sultan Abdérame ,
Que rien dans ses projets ne sembloit arrêter ;
Celle enfin d'Abdérame , ici , sous ce dais même ,
Amurat immolé par ton ordre suprême ,
Toute sanglante encor , se l'est fait présenter.
A ces mots foudroyans , que son cœur interprete ,
Le calife pâlit , & le mage se tait.
Almalek pénétré d'une douleur secrete ,
Par des plaisirs trompeurs vainement s'en distrait :
Le front chargé d'ennuis , l'œil farouche , inquiet ,

Il erre triſtement dans ſa vaſte retraite.
Croyant du ſort anéantir l'arrêt,
Il fit expirer le prophete ;
Mais la prédiction n'eut pas moins ſon effet.

FABLE V.

LA TOURTERELLE ET LE BOUVREUIL.

Une crédule & ſimple tourterelle,
Au plumage d'albâtre avec le collier noir,
Étoit réduite au déſeſpoir,
Et regrettoit un infidelle.
Le plus ſcélérat des amans,
(Parmi les tourtereaux il eſt d'horribles gens !)
Pour une colombe coquette,
Vive, pétulante, indiſcrette,
Et comptant pour rien les ſermens,
Avoit délaiſſé la pauvrette,
Qui ſe piquoit de ſentimens.
La voilà qui s'en eſt allée
Dans un déſert ; loin des pigeons,
Des tourtereaux, elle a pris ſa volée ;
Elle ne veut plus voir ce monde de fripons,
Où l'innocence eſt immolée,
Où les ſermens d'amour ſont autant de chanſons.
Plaintive & déſolée,
Elle ſe perche au haut d'un lugubre ciprès.

La

Là, ſur une branche iſolée,
Elle redit triſtement ſes regrets;
Elle gémit, au lever de l'aurore;
Sa plainte ſe prolonge, & croît avec le jour.
Lorſque la nuit ſurvient, elle gémit encore;
Après cela, fiez-vous à l'amour!
Elle conte aux échos ſa touchante aventure.
Dans le chaos le monde eſt replongé;
Depuis qu'un ingrat a changé,
Tout eſt changé dans la nature.
Tandis qu'elle ſe lamentoit,
Un bouvreuil inſolent & fier de ſon plumage,
Sur le même arbre s'abattoit;
Il venoit de Paris. Par-tout on y vantoit
Et ſa cravatte & ſon ramage;
C'étoit, pour le peindre en deux mots,
L'Alcibiade des moineaux.
Brillant, babillard & volage,
Il perſiffloit les fidèles oiſeaux,
En moins de rien corrompoit un bocage,
N'étoit qu'un ſcélérat, & tranchoit du héros.
Il apperçoit notre amante outragée.
Quoi! lui dit-il d'un air vainqueur,
On te trahit, & tu n'es pas vengée?
Eh! depuis quand, belle affligée,
S'aviſe-t-on d'avoir un cœur?

Soupirer, dans l'âge de plaire!
Fi donc! quel abus odieux!
Les amans sont légers, il faut penser comme eux.
La constance est une chimere;
Moi, je t'affiche, si tu veux.
J'allois sur le prochain rivage,
Pour terminer (le fait est très-certain)
Avec la veuve du serin,
Qu'on dit aimable, & point du tout sauvage.
Consens; je rebrousse chemin,
Quitte ton lugubre hermitage;
Je te suis, je t'adore, & je fais ton destin;
Ton infidelle en va mourir de rage.
Pour consoler, je suis divin.
Mon bouvreuil se rengorge & perd son étalage.
Toute livrée à son chagrin,
Mon Ariane avec dédain
Lui tient à peu près ce langage:
Qu'est-il de commun entre nous?
Ah! ma douleur m'est agréable;
Laissez-moi mon désert; son abandon m'est doux.
J'aime mieux ces rochers, ce bois impénétrable,
Et ma tristesse inconsolable,
Qu'un consolateur tel que vous.

MILLE de nos amans ont servi de modeles
Au bouvreuil que j'ai peint ici:

Mais chez nos femmes, dieu merci,
Il eſt bien peu de tourterelles.

FABLE VI.

LA MARTRE, LE RENARD ET LE LOUP.

La martre dans certain détour
Etrangla le coq de bruyere;
Compere le renard, friand de bonne chere,
Dévora la martre à ſon tour,
Et ſire loup déjeûna du compere.
Ma fable eſt le tableau du jour.
Du jour? de tous les tems. L'apologue a beau faire.

FABLE VII.

LES ANIMAUX LÉGISLATEURS.

Les animaux, lorſque j'y réfléchis,
Sont à peu près ce que nous ſommes:
Il eſt chez eux des grands & des petits;
Les derniers ſont vexés; c'eſt tout un chez les hommes.
Ces derniers donc avec raiſon,
Très-amérement ſe plaignirent,
Et juſqu'à l'antre du lion
Leurs cris à la fin retentirent.
Les moutons mêmes étoient las
(On ſe laſſe de tout) de ſervir de pâture
A meſſires les loups errans à l'aventure,

Et ſur eux fondant leurs repas.
Enfin, ſa majeſté lionne,
Quoique d'humeur un peu gloutonne,
Car c'eſt aſſez le tic des potentats,
Veut qu'on aſſemble les états,
Quitte, juſqu'au jour pris, à ne manger perſonne.
Le monarque plein de bonté,
Secouant ſa longue criniere,
Ne prétend plus que l'on differe:
Un beau rugiſſement marque ſa volonté.
Pour rendre à l'aiſe la juſtice,
Il s'eſt aſſis ſur un tas d'oſſemens:
Il alonge de là ſa patte protectrice,
Signal de paix pour tous les aſſiſtans.
L'ours, empêtré dans ſa fourrure,
S'avance, à titre de greffier,
Tout prêt d'étouffer le premier
Qui voudroit blâmer ſon allure.
En habits chamarrés, les tigres ont leurs rangs;
Tous ces meſſieurs grincent des dents;
Et ce ton n'a rien qui raſſure.
Quand par ordre on ſe fut placé,
Les députés, d'un air honnête,
Préſentent humblement leur timide requête:
La foibleſſe opprimée eſt toujours un peu bête,
Et qui plaide ſa cauſe eſt bien embarraſſé.

L'avocat des moutons bégaie & perd la tête.
Hors de cour ! . . . L'orateur à l'inſtant eſt chaſſé.
Sire lion alors prend ainſi la parole :
Peres conſcripts, appuis de mes projets,
Je m'attendris, & je m'immole
Pour le bonheur de mes ſujets.
Il eſt décent qu'un roi quelquefois ſe régale,
Fût-ce aux dépens de ſes vaſſaux.
Mais mon peuple gémit : je dois finir ſes maux,
Et reſter ſur ma faim royale.
Déſormais je ſuis ſobre ; (on frémit à ces mots)
Ce n'eſt pas tout ; j'entends qu'on dreſſe un code,
Où de tous mes ſujets on défende les droits.
Notre appétit doit leur être incommode ;
Il faut le réprimer, & l'aſteindre à des loix.
L'ordre donné ſur-le-champ s'exécute ;
On verbaliſe, on raiſonne, on diſcute.
La phanthere conſent ; le tigre contredit.
Il allegue le droit, il produit la coutume,
Et l'antiquité du délit.
Par un jeûne cruel veut-on qu'il ſe conſume ?
A ſes diſcours prudens, quoique pleins d'amertume,
Tout le banc des loups applaudit.
On compte les voix ; la loi paſſe.
Au foible, en apparence, elle aſſure un appui ;
Mais il n'eſt point de grand, ſi peu qu'il ait d'audace,

Qui ne puisse, au besoin, l'interpréter pour lui.
On se sépare, en bonne intelligence,
Comme cela se pratique à la cour.
Puis dès le lendemain, avant l'aube du jour,
Le brigandage recommence.
Les hienes, les léopards,
Se sont remis à leur régime.
Les chapons sont croqués, par acte illégitime,
Citant la loi sous la dent des renards.
Un commentaire obscur embarrasse le texte,
Et le plus fort a toujours un prétexte.
Enfin, ces pauvres animaux,
Qui comptoient sur des jours paisibles,
Des plaisirs sans effroi, des défenseurs nouveaux,
Et sur des loix incorruptibles,
Dans leurs juges souvent rencontroient des bourreaux.
Adieu la paix, l'ordre & la république!
Pour eux l'unique fruit de cet arrangement,
Ce fut d'être étranglés par forme juridique,
Au lieu de l'être injustement.

FABLE VIII.

LE LINGOT D'OR ET LE MORCEAU DE FER.

Un lingot d'or, mais lingot d'importance,
Près d'un morceau de fer par hasard se trouvoit;

Et ſon compagnon qu'il bravoit,
Gardoit un modeſte ſilence.
Quel caprice, dit le premier,
Avec un ton plein d'inſolence,
A donc pu nous aſſocier,
Ton vil métal, & moi que par-tout on encenſe ?
Quand je parois, tu devrois te cacher.
J'anime & gouverne le monde.
Dans les obſcurs ſillons de la mine profonde
Le ſoleil me mûrit; l'homme vient m'y chercher.
Au fond d'un noir réduit Danaé ſe lamente;
Acriſe à tous les yeux dérobe ce tréſor :
Jupiter tombe en gouttes d'or,
Et ſous cet or fluide il obtient ſon amante.
Les myſteres ſacrés par moi n'étoient qu'un jeu,
Les druides ſouvent m'ont reconnu pour maître;
En faſcinant les yeux du prêtre,
Je dictois l'oracle du dieu.
Que peux-tu m'oppoſer ? Le meurtre, le ravage,
La guerre aux bras ſanglans, & dont tu ſers la rage....
Je ne me vante point, répond l'humble métal;
Demande aux laboureurs le bien que je puis faire.
De l'homme, il eſt trop vrai, l'égarement fatal
Me transforme en poignard, me forge en cimetere :
Mais, malgré cet abus, ta morgue & mes affronts,

Aux mortels, plus que moi, tu fus toujours contraire.
Je les détruis.... tu les corromps.

FABLE IX.

LE TONNERRE ET LES GRENOUILLES.

La foudre grondoit dans les airs;
Les vents entrechoquoient les nues,
Où serpentoit la lueur des éclairs:
Les champs étoient noyés, & les moissons perdues.
Pendant ce tumulte effrayant,
Sous leur habitacle aquatique
Des grenouilles trembloient; je le crois aisément.
Plus de danse & plus de musique;
Une morne terreur avoit gagné l'étang,
Et consterné la république.
C'est notre faute assurément,
Dit à peu près en son rauque langage
La doyenne du marécage.
Calmons du ciel le courroux éclatant,
Nous seules allumons ses carreaux redoutables:
Quand Jupin tonne, il est constant
Que les grenouilles sont coupables.

CONTE.

LE CHEMIN PERDU ET RETROUVÉ.

S'en retournant dans son hameau
Perrette s'étoit égarée;

Ruse d'amour ! la fillette éplorée,
Au coin d'un petit bois où gazouille un ruisseau
Bordé de mousse, & de son eau
Baignant la verdure altérée,
S'étoit assise, & promenoit
De toutes parts ses yeux pleins de tristesse.
A son secours nul passant ne venoit :
C'étoit un sort, mais de la bonne espece.
Amis, croyez-en mes sermens ;
Je dois vous jurer que Perrette
Fut la plus aimable brunette
Qui jamais ait orné les champs.
Un pied mignon, une jambe parfaite,
Voilà ses moindres agrémens.
C'est un bouton de rose ; & la jeune fillette,
De la tête aux talons, est semblable au printems.
Vous peindrai-je ses dents, sa bouche au fin sourire,
Ce charme-ci, cet attrait-là ?
Il vaut mieux baiser tout cela,
Que d'essayer de le décrire.
Allons au fait. Tandis que l'on se plaint,
Qu'on se désole sur la rive,
Un consolateur nous arrive ;
Voilà toujours ce que j'ai craint.
C'est justement le fils du seigneur du village.
Alerte, audacieux, & dans la fleur de l'âge,

Il avoit fui son gouverneur,
Ses livres, ses mathématiques,
Pour venir dans ce bois & sur ces bords rustiques
Soupirer après le bonheur;
Maudire Euclide & ses loix algébriques,
Et rêver à la Suisse, éclairé par son cœur.
Il étoit jeune, aussi bien que Perrette,
Mais plus instruit, plus éveillé.
Chez ses parens, mainte adroite soubrette,
Guettant le bon moment, l'avoit déjà stylé
A ce joli jeu d'amourette.
La bergere le voit, & bénit son destin.
La voilà qui le prie, avec un doux langage,
De lui montrer par quel chemin
On s'en va plus droit au village.
Objet charmant, objet divin,
Répond notre penseur, dont on va faire un page,
Par ce sentier étroit, où fleurit le jasmin,
Suivez-moi; nous ferons ensemble le voyage.
Dans ses filets, Perrette, il cherche à t'attirer;
Cet enfant, c'est l'amour; il brûle de t'instruire.
Fille à ton âge, hélas! risque de rencontrer
Plus de fripons pour l'égarer,
Que de guides pour la conduire:
Prends garde. — Ils cheminent tous deux:
Mon étourdi la regarde & soupire;

A chaque pas, plus amoureux,
Il s'abandonne à l'ardeur qui l'inſpire.
Quel col! quel bras! dit-il dans ſon délire.
Puis, on baiſe le col; puis, on baiſe le bras.
Perrette rougit bien, mais ne ſe défend pas;
Car fillette, entre nous, qui ſonge à ſa défenſe,
Et ſent le prix de ſes appas,
N'a déjà plus ſon innocence.
Jugez ſi mon lutin a de quoi s'enflammer:
Auſſi va-t-il un train!... Il ſe gliſſe, il avance,
Il fait moiſſon de tout: ſon âge eſt ſans décence;
Le beſoin de jouir eſt tout ſon art d'aimer.
Il apperçoit un de ces frais azyles,
Où la verdure acquiert plus d'épaiſſeur,
Où la molle fougere & des gazons utiles,
Déjà foulés, ſont garans du bonheur.
C'eſt ſous ces ombrages tranquiles,
Que Perrette s'engage avec ſon conducteur.
Par inſtinct pourtant elle héſite.
C'eſt le plus court, dit-il, n'ayez aucun effroi.
Par ce détour, fiez-vous en à moi,
Nous arriverons bien plus vîte.
Crédule, elle obéit, & double encor le pas;
Elle eſpéroit trouver ſa route.
A peine entrée, il la prend dans ſes bras:
Les rameaux formoient une voûte

Que le soleil ne perçoit pas.
Le desir parle, & c'est lui qu'on écoute.
Perrette tombe ; un lit de fleurs l'attend.
Que la nature est prévoyante !
Comme à propos elle sert un amant !
Celui-ci la seconde ; il a saisi l'instant ;
Et Perrette, en se débattant,
Éprouve un effroi qui l'enchante.
Notre guide est au but, & tout près d'être heureux,
Quand certain bruit se fait entendre.
Adieu l'amour, bon soir les jeux.
L'un croit voir son Argus, qui vient pour le surprendre.
L'autre craint tout : ils se quittent tous deux.
Perrette enfin se sauve & gagne le village ;
Elle a, je crois, de meilleurs yeux,
Depuis l'accident du bocage.
Ciel protecteur, ô justes dieux,
A quoi tient donc un pucelage !
A cet assaut s'il survécut long-tems,
Si nos deux amans se revirent,
Si l'un & l'autre ils s'entendirent,
Pour ramener ces fortunés momens,
Et si leurs ruses réussirent ;
De bonne foi, je n'en sais rien :
Mais, cher lecteur, ce que je sais très-bien,
C'est que Perrette, admirons sa prudence,

A l'endroit du danger retourna mille fois,
Et prit toujours, de préférence,
Par le chemin du petit bois.

FABLE X.

L'AIGLONNE ET LES PAONS.

UNE aiglonne jeune & jolie
Fut promise autrefois au fils du roi des paons (*).
La politique entre les grands
Regle l'himen ; on consulte les rangs,
Et point du tout la sympathie.
Aussi fraîche que le printems,
Voilà notre infante partie.
Vous jugez si par les chemins
On s'empressoit à bien fêter la dame.
Les rossignols & les serins,
Autour d'elle attroupés, chantoient avec plus d'ame;
Le corbeau même, je la plains,
Lui croasse une épithalame.
Enfin elle arrive à la cour.
Le prince fait la roue, & vient lui rendre hommage;
Avec orgueil il étale à son tour
Sa pompe rayonnante, & son auguste amour,
Et les astres de son plumage.

(*) *Paons* & *Grands* riment à l'oreille, & cela suffit, dans la fable sur-tout.

Près d'elle on voit tous les paons grands seigneurs;
Qu'on reconnoît à leur tristesse.
On lui rend honneurs sur honneurs,
Et tant d'honneurs affligent la princesse.
On l'avoit élevée à la simplicité,
Elle étoit belle, & n'étoit pas moins bonne;
Elle avoit retenu de sa mere l'aiglonne,
Que la douceur sied à la majesté.
Elle apperçoit un jour dans une galerie
Des paons déplumés & honteux. —
Faites venir ces malheureux:
Le ciel en moi leur ménage une amie. —
Tant de bonté choque un peu la grandeur,
S'écria-t-on, pesez ce que vous faites;
Il est fort beau d'avoir un cœur,
Mais songez au moins qui vous êtes.
Ah! dit-elle, à mon gré laissez-moi m'attendrir.
Je veux des pauvres paons soulager les miseres,
Les consoler, les secourir.
Je le sens bien, tous les oiseaux sont freres;
Vous parlez de grandeur, il me faut un plaisir.

FABLE XI (*).

LES VENTS ET LA ROSE.

ECHAPPÉS des antres du nord,

(*) Adressée à une jolie femme malade, contre laquelle il couroit des épigrammes & des libelles.

Les fougueux enfans de la terre,
Les aquilons, précédés du tonnerre,
Souffloient le ravage & la mort.
Par-tout leurs brûlantes haleines
Desséchoient dans leur fleur les tendres arbrisseaux,
De frimats dévorans couvroient l'émail des plaines,
Dans les champs désolés tarissoient les ruisseaux;
Leurs tourbillons épais déroboient la lumiere,
Tout succomboit, & leur lâche courroux
S'indignoit en secret que la nature entiere
Ne disparût point sous leurs coups.
Dans un jardin aimé de Flore,
Sous un heureux abri, la plus belle des fleurs,
Mais foible, languissante, & presque sans couleurs,
Une rose restoit encore,
Et n'avoit point éprouvé leurs fureurs.
Rien ne peut arrêter leur troupe frémissante;
Les cruels à l'instant fondent sur ce séjour;
Ils prennent pour victime une rose mourante,
Que défendent en vain la jeunesse & l'amour.
Soudain, à travers un nuage,
Phébus laisse échapper ses feux étincelans.
Il paroît; tout lui rend hommage;
Dans le vague des airs il disperse les vents,
Et commande à leur roi de punir leur outrage.
La rose l'attendrit; il verse dans son sein

Les rayons bienfaisans d'un jour doux & serein;
Il la ranime, la colore;
Il confie aux zéphyrs son immortel destin,
Et la rend aux pleurs de l'aurore;
Tandis que les vents furieux,
Pour venger l'univers, que leur dépit console,
Par l'ordre souverain des dieux,
Rugissent enchaînés dans les prisons d'Eole.

FABLE XII.

LES ASTROLOGUES.

Des astrologues très-fameux,
De ces gens pour qui seuls la nature est sans voiles,
Et soutenant que tout sur ce globe poudreux
Vient en droiture des étoiles,
Examinoient d'un regard curieux
Le mobile appareil que dans les airs étale
L'aurore dite boréale,
Prodige & parure des cieux.
Vois-tu, dit l'un à son confrere,
Y courir, s'y heurter ces nombreux bataillons
De piques hérissés & respirant la guerre?
Y vois-tu, dit l'autre, au contraire,
Ces bleds touffus ombrageant des sillons? —
Ce parti va plier, il chancele, il succombe. —
Quel conte! il est vainqueur, & c'est l'autre qui tombe.
Ainsi

Ainsi le même objet, sous des noms différens,
Se falsifie, en passant par nos sens :
Chaque mortel, dans cette vie,
De sa chimere est entêté,
Et dégrade la vérité
Par quelque trait de sa folie.

FABLE XIII.

LE NAIN D'ATHENES.

A la fin d'un banquet céleste,
Minerve un jour étoit de belle humeur.
Son teint sembloit plus vif, & son propos plus leste.
Momus avoit caché son gantelet vainqueur,
Son héroïque armure, & sa lance funeste.
Vulcain déraisonnoit, on me croira de reste,
Et la grave Pallas rioit d'assez bon cœur.
Des dieux la maligne officiere
Entretenoit ce joli ton,
Et tant de fois pencha l'aiguiere,
Que tout bientôt fut de saison ;
Car les dieux ont cela de bon,
Que, grace au nectar salutaire,
Ils perdent par fois la raison ;
Et c'est, dans leur condition,
Tout ce qu'ils ont de mieux à faire.
Quoi qu'il en soit, de discours en discours,

Aux Athéniens on arrive.
Minerve dit : je les aime toujours.
J'en attefte l'arbufte à qui l'on doit l'olive :
Ils font ingénieux , ils chériffent les arts ,
Et l'active induftrie embellit leurs remparts :
Mais ils font orgueilleux , & j'abhorre ce vice ;
Dans leur premier chaos il peut les replonger :
Il faut que , pour les corriger ,
Je m'avife d'un artifice.
Elle dit , fe lève , & foudain
De fon talon s'élance un nain.
Malgré fa petite ftature ,
A peine éclos , notre Bambin
Nargue la déeffe & Jupin ,
Par la fierté de fon allure.
Il eft préfomptueux & vain :
C'étoit mon but , dit la déeffe.
Sans préjudice pour l'efpece ,
Il faut en faire un écrivain.
On vous le jette dans Athenes ,
Bien ridicule , bien gourmé ,
Au chant défiant les firenes ,
Et de gloriole affamé.
Quelques fuccès l'enflent encore ;
N'ayant plus ni pudeur ni frein ,
Il prit querelle , un beau matin ,

Avec le chien de Pythagore,
Chien philoſophe, plein de ſens,
Armé, dit-on, juſques aux dents
Des bons principes de ſon maître;
Et diſtinguant les vrais ſavans
D'avec les ſots qui croyoient l'être.
Après ce burleſque accident,
Le voilà chu de l'empirée.
Mais bientôt au port de Pirée,
On vit débarquer un géant.
Le peuple y court d'une ardeur curieuſe,
On voit auſſi trotter mon nain
Dans la foule tumultueuſe.
Il ſe gliſſe & s'ouvre un chemin.
Près du coloſſe altier, que de l'œil il meſure
Lui grimpe à la cheville, & d'efforts en efforts,
Parvenant au quart de ſon corps,
S'accroche aux plis de ſa ceinture.
Plus que jamais enorgueilli,
Il menace, il outrage, il raille
Tout ce qu'à peine il voit ſous lui,
Et déjà meſure ſa taille
A la hauteur de ſon appui.
Plus on eſt élevé, plus prochaine eſt la chûte:
Le géant éternue, & le nain culebute,
Honni, ſifflé, mais n'en valant pas mieux.

Pallas ainsi triomphe, & son vœu s'exécute.
La vanité punie est vile à tous les yeux.
Le peuple réfléchit, son humeur est changée.
Plus modeste, il fut plus heureux ;
Et dans Athenes corrigée,
Hors quelques sots, on vit peu d'orgueilleux.

FABLE XIV.

LA RANCUNE DE L'OURS.

DANS les montagnes de Norwege,
Certain lourdaut prit un jeune ours,
Bien vêtu, bien fourré, mais mourant sous la neige,
S'il n'avoit eu de prompts secours.
Tremblant de peur, son nouveau maître,
Pour commencer à se faire connoître,
De cent liens chargé le jouvenceau,
Dans un cercle d'acier lui serre la luette,
Lui rogne un peu les dents, pour sûreté complette,
Et lui garrotte le museau.
Après cela, vers Paris il chemine :
Sans que je le dise, on devine
Qu'il veut à son captif donner quelques talens.
C'est à danser qu'il le destine :
Car la danse aujourd'hui domine
Parmi les arts les plus brillans.
Sur ses deux piliers de derriere

D'abord on cherche à le hisser.
Si Brunet est rétif, le nerf de bœuf opere,
Et l'invite à se redresser.
Bientôt il fait la révérence,
Puis des pliés, puis les beaux bras:
Un violon regle ses pas,
Et voilà mon ours en cadence.
L'homme, augurant de ses succès,
Le fait entrer en diligence,
Dans une troupe de barbets
Pour tous les rôles d'importance.
Précédé de chiens en panier,
Et portant sur son dos un singe qui grimace,
Il promene sa lourde masse,
Avec la charge d'égayer
Une imbécille populace.
Brunet, au fond du cœur, étoit las du métier:
Il ne dit mot, il patiente;
Mais Dieu sait en secret quel dépit le tourmente.
Une nuit, son Argus se trouvant pris de vin,
Avoit laissé sa loge ouverte:
Il brise sa longe, il déserte,
Gravit un mur, & se fraie un chemin;
Il gagne un bois. Le tems le démuselle;
Il se défait même de son collier;
Mais sa rancune est immortelle;

Et l'affront qu'il reçut, il ne peut l'oublier.
Par le bois qui lui sert d'azyle,
Passe après quelque tems son grave instituteur.
Ah ! beau sire, c'est toi ! pour moi quelle douceur
De te voir dans mon domicile !
Reconnois-tu Brunet ton serviteur ?
Puis l'étouffant, à force de caresses,
Souviens-toi, lui dit-il, de tes belles prouesses,
Et du pauvre ours dont tu fis un danseur.
Il n'est rien que n'exige, il n'est rien que ne brave
Un despote insolent, par sa force aveuglé ;
Mais brisez les fers de l'esclave,
Et le despote est immolé.

FABLE XV.

LE PHILOSOPHE ET SON CHIEN.

Un philosophe atrabilaire,
Aux animaux n'accordant rien,
Pas même un peu d'instinct, à lui-même contraire,
Pour un oui, pour un non, battoit toujours son chien.
La pauvre bête, en lui tendant la patte,
Lui dit un jour, avec un long soupir :
Si je n'étois qu'un automate,
Tu serois fou de me punir.
Quand même alors je viendrois à faillir,
Injustement tu m'en rendrois victime ;

Je ne pourrois me souvenir
Ni du châtiment, ni du crime.
Sage, raisonneur, bel-esprit,
Accordez-vous avec vous-mêmes;
On se moque de vos systêmes,
Quand l'action les contredit.

FABLE XVI.

LE LABOUREUR ET LE BOURGEON.

Un laboureur, déjà courbé par l'âge,
Dans son verger admiroit un bourgeon,
Et le sourire animoit son visage.
A quoi t'amuses-tu, lui dit son compagnon?
Pour la fleur ou le fruit je garde mon hommage.
Tout cela comme à moi ne va point t'échapper,
Lui répond alors notre sage.
A chaque instant la mort peut me frapper;
Tu n'es, toi, qu'au tiers du passage.
Pour me hâter, j'ai mes raisons.
Les roses du printems sont pour moi des largesses.
O nature! incertain de jouir de tes dons,
J'aime à jouir de tes promesses.



FABLE XVII.

LA MOUCHE ET LA FOURMI.

DAME fourmi voituroit
Grains nouveaux, moiſſon nouvelle,
Une mouche au-deſſus d'elle,
A tû-tête murmuroit,
Et faiſoit ronfler ſon aile.
Quel bruit là haut! quel fracas!
Dit bientôt la pourvoyeuſe.
Qu'une mouche eſt odieuſe!
Ne peut-on parler plus bas?
Tout beau, dit le volatile,
Ton courroux eſt inutile;
Chacun fait comme il l'entend.
Le travail te plaît, ma chere;
Moi je n'en puis dire autant.
J'ai la tête un peu légere,
Le bruit eſt mon élément;
Et toujours en mouvement,
Je n'ai jamais une affaire.
Si j'en excepte l'amour,
Car des dieux même il diſpoſe,
Je penſe à très-peu de choſe;
Bref, je vis au jour le jour.
Telle eſt ma philoſophie:

Ainsi veux-je, allant, venant,
M'étourdir, en bourdonnant,
Sur les peines de la vie.
CETTE mouche parloit bien,
Et fut sage à sa maniere.
Jamais on n'arrive à rien,
En forçant son caractere.

FABLE XVIII.

L'ARC, LA FLECHE, L'HOMME, ET L'INSECTE.

A CÔTÉ d'un arc détendu
Jasoit une fleche arrogante:
Rends-moi, disoit l'impertinente,
Rends-moi le respect qui m'est dû.
Ainsi que moi, quittant la terre,
Atteins-tu le trône des dieux?
Ma trace rapide & légere
Se cache & se perd dans les cieux.
L'aigle en vain se fie à ses ailes;
Je le perce au milieu des airs.
Je fends les plaines éternelles,
Et me joue avec les éclairs.
Tais-toi, babillarde caustique,
Répond l'arc qui n'est pas moins vain.
Dis: sans mon pouvoir élastique,

Pourrois-tu t'ouvrir un chemin,
Et ferois-tu si magnifique ?
L'homme, encor plus superbe qu'eux,
Survient pendant cette querelle.
Taifez-vous, dit-il à tous deux,
Et finissons ce parallele.
Il vous sied bien d'être orgueilleux !
D'où peut vous venir ce vertige ?
Lorsqu'il me plaît, je vous dirige ;
Je vous brise, quand je le veux.
En même tems, avec colere,
Il prend l'un & l'autre instrument,
Et sur l'arc qu'il ploie & qu'il tend
Ajuste la fleche légere.
Son coup partoit ; mais à l'instant
Au bras un moucheron le pique ;
Et la douleur, en s'augmentant,
Jusqu'à la main se communique.
Voilà son faste réprimé ;
Il laisse tomber l'arc terrible ;
Et l'homme se voit désarmé
Par un insecte imperceptible.

L'ORGUEIL humain trouve ici sa leçon.
Je vous prête un appui, j'aurai besoin du vôtre ;
Et dans la grande chaine il n'est pas un chainon
Qui ne soit dépendant d'un autre.

Oublions un inſtant le charme que j'y trouve.
Ce que je dis, il faut que je le prouve,
Et je reviens à mon héros.
Le chef d'une puiſſante armée,
A la tête de ſes ſoldats,
Traverſoit une plaine à tout moment ſemée
Des plus riches tréſors diſperſés ſous ſes pas.
Alors le dieu de la lumiere
S'armoit de feux plus éclatans ;
Son éclat réfléchi par les caſques flottans,
Par les moiſſons qui couronnent la terre,
Et les panaches ondoyans,
Faiſoit étinceler les champs,
Et s'y méloit à des flots de pouſſiere.
Au milieu de ces tourbillons,
Le triſte conquérant s'avance,
Accablé de ſoucis profonds,
Et recueilli dans un morne ſilence.
L'ambition, la haine, la vengeance
Fermentent dans ce cœur flétri,
Toujours bleſſé, jamais guéri :
Il s'abreuve de ſang, & ſa ſoif recommence.
Poſſeſſeur d'un état immenſe,
Qu'il doit aux efforts de ſon bras,
Il ſe trouve preſſé dans ſa vaſte puiſſance,
Dévorant celle qu'il n'a pas.

Tandis qu'il rouloit dans sa tête
De grands desseins, des projets de conquête,
Et d'illustres assassinats,
Il apperçoit au pied d'un hêtre,
Dont une onde courante entretient la fraîcheur,
Nonchalamment assis un tranquille pasteur,
Animant sous ses doigts une flûte champêtre,
Et peignant sur son front le calme de son cœur.
A ce tableau, l'ambitieux soupire.
Dans le fond de son ame il sent un vuide affreux;
Et le ciel, dont la voix daigne en secret l'instruire,
Punit l'infortuné par l'aspect d'un heureux.
Viens, lui dit-il, ose me suivre.
Pourquoi languir dans un honteux repos?
C'est pour la gloire qu'il faut vivre.
Les lauriers avec moi sont le prix des travaux.
Moi, répond-il, moi, quitter ces troupeaux,
Et ces champs paternels, & l'air que je respire!
Vois-tu ces prés, ces bois & ces ruisseaux?
Regarde ce ciel pur; entends ce doux zéphire,
Tempérant les étés sous nos sombres berceaux;
Voilà mes biens, ils doivent me suffire;
Et ce toit où je dors au murmure des eaux,
Couvert de chaume, est plus que ton empire.
Avec ma flûte & ma Chloé,
Jamais l'ennui ne m'y tourmente.

J'y fais l'amour, ou je le chante;
Et voilà le jour employé.
Ne cherche plus à me séduire.
Que je te plains de ta grandeur!
Tu rêves, je jouis; va, garde ton délire;
Cours à la gloire; & me laisse au bonheur.
Puis reprenant son flageolet rustique,
Il poursuit l'air qu'il avoit commencé;
Et le conquérant plus sensé,
L'œil ténébreux, le front mélancolique,
Disoit, en s'éloignant, le songe est éclipsé.
Je n'aurai donc passé ma vie
A conquérir, à ravager,
Que pour venir porter envie
Au sort paisible d'un berger?

FABLE XXI.

LE SILPHE ET LE PIGMÉE

L'ORGUEIL est mon antipathie.
Pour le fronder, je reviens sur mes pas;
Rufus en creve, & le dieu du génie,
L'auteur du Cid n'en avoit pas.
Voyons comment le maître du tonnerre
Humilia jadis un mortel arrogant:
Ce conte m'a paru plaisant;
Puisse-t-il être salutaire!

Le bon la Fontaine en contant
Donnoit des leçons à la terre.
Montagne & lui, je le dis franchement,
Sont les ſages que je préfere ;
C'eſt qu'ils le ſont tout uniment,
Et leurs ſinges auront beau faire,
On les entendra froidement.
Que leur manque-t-il ? L'art de plaire.
Revenons ; c'eſt trop me diſtraire ;
C'eſt aux dépens du fait qu'eſt toujours l'ornement ;
La Motte eſt un bavard, Eſope eſt le contraire.
A Lilliput, par Cirano vanté,
Il fut jadis un petit homme.
Je ne ſais comment il ſe nomme :
J'ai vu pourtant ſon nom cité
Je ne ſais où ; qu'importe à mon hiſtoire ?
Ce que je ſais, d'après l'antiquité,
C'eſt qu'au dernier excès, le lecteur peut m'en croire,
Ce marmot-là pouſſoit la vanité.
Si bien que Jupiter, par un moyen riſible,
Imagina de le punir.
Devant ſon trône il fit venir
Un ſilphe, un lutin inviſible,
Un habitant de l'air, léger, incorruptible,
Ayant le ſouffle & le vol du zéphyr.
Vois-tu, lui dit le roi de la voûte étoilée,

Cette

Cette bamboche bourfoufflée
Qui s'enfle encore & cherche à fe grandir ?
Empare-toi du fot, fans te rendre palpable :
A chaque inftant, voltige fur fes pas ;
Sois déformais fon ombre inféparable,
Et pourfuis-le jufqu'au trépas.
Obéis ; que rien ne t'arrête :
Sur-tout, retiens ce point, c'eft de rire aux éclats,
A chaque accès d'orgueil qui troublera fa tête.
Rieur en chef du fouverain des dieux,
Mon filphe court vaquer à fon office ;
Et grace au fot préfomptueux,
Il eft bientôt en exercice.
Le petit homme eft d'abord très-furpris ;
Mais (l'amour-propre a tant de fubterfuges !)
Il croit que dans les airs le talent a des juges,
Et que du fien les filphes font ravis.
Dans une forêt folitaire,
Avec force un jour il conçut
Le plan d'un drame unique & bien patibulaire :
On étoit fou du drame à Lilliput.
Pefte, dit-il, le fuperbe début ! —
Le filphe rit ; le poëte infenfible
En fe félicitant, va toujours à fon but.
Je crois ce nœud d'un effet infaillible. —
Le filphe rit. Que ces vers font heureux !

Le dénoûment sera terrible,
Sublime, imprévu, merveilleux.
Le silphe part d'un rire inextinguible.
L'auteur alors écume de courroux,
Et le rire moqueur croît avec sa colere.
Il ne sait plus que dire, ni que faire :
Il frappe l'air de mille coups.
De son génie, ornement de la terre,
Il pense bonnement que les dieux sont jaloux,
Et le silphe assidu remplit son ministere.
A la fin le pigmée expiant ses fureurs,
Et son orgueil & son délire,
Mourut dans la honte & les pleurs,
Désespéré d'entendre rire.
SILPHE charmant, viens parmi nous ;
C'est le dieu du goût qui t'appelle.
Avec leur sérieux, les critiques sont fous.
Plus la censure est triste, & moins elle est cruelle.
Délivre-nous gaîment de cent auteurs bouffis.
Près de nos sots fais sentinelle ;
Tu trouveras de quoi rire à Paris ;
Et plus d'un journaliste a besoin d'un modele.

FABLE XXII.

L'ENFANT ET LE HOCHET.

Un enfant pleuroit, s'emportoit,
Se tordoit les bras de colere,

Il vouloit avoir un hochet,
En mouvoir les grelots, jouir, se satisfaire.
Par la menace il n'est point retenu,
L'objet de son desir est ce qui l'intéresse,
Il le poursuit des yeux, le demande sans cesse;
On le lui donne, & le pauvret s'y blesse.
Comment, me dira-t-on? comment? par mal-adresse,
Par trop de feu; m'en croirez-vous? j'ai vu.
Il brûloit d'obtenir, bientôt son ardeur cesse;
Il gémit d'avoir obtenu.
A ces traits, c'est toi que je nomme
Mortel impatient: mes yeux t'on reconnu.
La fable de l'enfant est l'histoire de l'homme.

FABLE XXIII.

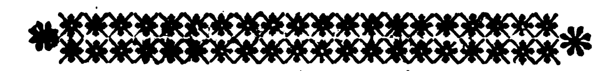
LA PIE BEL-ESPRIT.

Une pie, au déclin de l'âge,
Se jeta dans le bel-esprit,
Et cette réforme surprit
Les chantres emplumés, peuple du voisinage.
Son babil éternel, son importun jargon,
Que les critiques du bocage
Avoient sifflé dans mainte occasion,
Rendoient suspect son grave aréopage.
N'importe, à quelques sots elle donne le ton.
La sempiternelle bavarde,

Près d'elle attroupe le dindon,
Le canard barboteur & l'imbécille outarde,
Les geais aux cris aigus, & le ſtupide oiſon.
Pas un oiſeau de goût, pas un chanteur aimable.
Pour fuir ce vilain monde, ils ſe ſont arrangés.
Auſſi Margot eſt-elle impitoyable;
Et les cignes mourront ſans être protégés.
Que dis-je! contr'eux on dit rage;
On cenſure la voix, & juſques au plumage.
La fauvette dans ſes fredons
N'a rien du tout qui doive plaire;
Le ſerin eſt un plagiaire,
Balbutiant ſur tous les tons.
Du roſſignol vanté les accens ſont trop ſombres;
Quand l'oreille l'entend, l'œil ſoudain s'aſſoupit;
Il ſemble payé par la nuit,
Et fait pour enchanter les ombres.
L'aigle lui-même y paſſe; il n'eſt point épargné.
Sa voix eſt effroyable, & ſon air renfrogné.
D'ailleurs une vieille chouette,
Oiſeau qui pour bien voir n'eut jamais ſon pareil,
L'autre jour avec ſa lorgnette,
L'a vu loucher en fixant le ſoleil.
Qu'arriva-t-il? Pendant tout ce murmure,
Et ce caquetage odieux,
L'oiſeau de Jupiter ſe perdit dans les cieux,

Et l'ami du printems, caché ſous la verdure,
Par ſes accens mélodieux,
Ne ceſſa point d'attendrir la nature.
Des muſes jeunes nourriſſons,
Ne briguez point de vaines flatteries;
Laiſſez glapir les cotteries:
C'eſt au public à juger vos chanſons.

FIN du Tome IV.



TABLE

Des Pieces contenues dans ce quatrieme volume.

Déclamation théatrale. Discours préliminaire. page 1
Notions sur la danse ancienne & moderne. 27
La tragédie. Chant premier. 45
La comédie. Chant second. 66
L'opéra. Chant troisieme. 84
La danse. Chant quatrieme. 106
Réponse à une lettre écrite de province, au sujet du poëme de la déclamation. 124
*Lettre premiere. De madame de *** au chevalier de ***.* 135
*Lettre seconde. Du chevalier de *** à madame de ***.* 140
Lettre troisieme. Comédie Françoise. Début de mademoiselle Vestris. 148
Lettre quatrieme. Comédie Italienne. Lucile. 153
Lettre cinquieme. L'opéra. Sandomir. 160
Mes fantaisies. Discours sur la poésie en général, & particuliérement sur les pieces fugitives. 167

FABLES OU ALLÉGORIES PHILOSOPHIQUES.

Réflexions préliminaires. 417

LIVRE PREMIER.

FABLE I. *La fable & la vérité.* 431
II. L'audience des oiseaux. 432
III. Les deux faucons. 436
IV. Le carnaval de Venise. 437
V. Le secret de l'éducation. ibid.
VI. L'abeille & le papillon. 440
VII. L'homme & le singe. 442
VIII. Le grillon & le rossignol, imitée de Lessing. 443
IX. Le phénix, imitée de Lessing. 444
X. Le fermier, le chien & le chat. 445
XI. Le renard & l'aigle, imitée de Lessing. 448
XII. La colombe & le moineau. ibid.
XIII. Le lievre & le lévrier. 451
XIV. Le loup, le renard, & le loup-cervier. 452
XV. Le marchand, le cheval & le singe. 453
XVI. Les trois pommes. 456
XVII. Le courtisan & le songe. 458
XVIII. La vision. 459
XIX. Le renard & les jeunes lapins. 461

XX. *Le serpent & la colonne.* 463

LIVRE SECOND.

FABLE I. *Le mulot & la fourmi, imitée de Lessing.* 464
II. *L'isle fortunée.* 465
III. *Le merle & le ver-luisant, imitée de l'anglois.* 469
IV. *La justice des animaux, imitée de Lichwer.* 470
V. *Prométhée.* 472
VI. *Le loup & l'âne, imitée de Lessing.* ibid.
VII. *La chouette, imitée de Lessing.* 473
VIII. *L'envieux, imtée de Lessing.* 474
IX *La jardiniere & l'abeille, imitée de l'allemand.* ibid.
X. *Le cheval & le taureau, imitée de Lessing.* 475
XI. *Les moineaux & le temple, imitée de Lessing.* 476
XII. *L'hirondelle, imitée de Lessing.* ibid
XIII. *Le loup & le berger, imitée de Lessing.* 479
XIV. *L'aigle & le serin.* 477
XV. *L'autruche, imitée de Lessing.* ibid
XVI. *Le bureau & la toilette.* 480
XVII. *L'illustre mort.* 482

XVIII. Le dévouement généreux, imitée de Lessing. 483
XIX. L'huître & l'homme. 484
XX. Le sceptre & l'éventail. 490

LIVRE TROISIEME.

FABLE *I. Théone & Kia.* 490
II. Le jeune lion & le tigre. 494
III. Le lustre & la lampe. 496
IV. La linotte, imitée de l'allemand. 497
V. L'écho. 499
VI. Le tyran & l'ombre. 500
VII. Les deux ruisseaux. 501
VIII. L'âne vert, imitée de l'allemand. 502
IX. La bonne brebis, imitée de l'allemand. 506
X. Le diamant & le lapidaire. 507
XI. La mule, & la pantouffle du muphti. 508
XII. La tulipe & les bluets. 509
XIII. La fortune, l'amour & le destin. 510
XIV. Le chêne & le gland. 511
XV. La force des larmes, imitée d'Elien. 512
XVI. L'escargot & la cigale, imitée de l'allemand 513
XVII. Jeannot & le frêlon, imitée de l'allemand. 515

XVIII. La souris voyageuse, imitée de l'allemand. 516
XIX. La poule aveugle, imitée de l'allemand. 517
XX. La folie & la raison. 518

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I. Les oiseaux de proie. 519
II. Le jet-d'eau & le réservoir. 522
III. Les deux montres. 523
IV. La leçon d'un vieillard. 529
V. La tourterelle & le bouvreuil. 528
VI. La martre, le renard & le loup, imitée de l'allemand. 531
VII. Les animaux législateurs. ibid.
VIII. Le lingot d'or & le morceau de fer. 544
IX. Le tonnerre & les grenouilles. 536
Le chemin perdu & retrouvé, conte. ibid.
X. L'aiglonne & les paons. 541
XI. Les vents & la rose. 542
XII. Les astrologues. 544
XIII. Le nain d'Athenes. 545
XIV. La rancune de l'ours. 548
XV. Le philosophe & son chien. 550
XVI. Le laboureur & le bourgeon. 551
XVII. La mouche & la fourmi. 552

XVIII. L'*arc, la fleche, l'homme, & l'insecte.* 553
XIX. Le *soleil & le nuage.* 555
XX. Le *conquérant & le pasteur.* ibid.
XXI. Le *silphe & le pigmée.* 559
XXII. L'*enfant & le hochet.* 562
XXIII. La *pie bel-esprit.* 563

FIN de la Table.

